

Crayonne

**Les Ombres
de Valoria**

Chapitre 1 : Le Feu sous les Cendres

Le soleil matinal, tel un brasier céleste émergeant des ténèbres liquides de l'horizon, déversait ses effluves dorés sur la cité de Velaris, cette métropole de marbre blanc et de promesses éternelles. Les murs des palais captaient cette lumière naissante avec une avidité presque sensuelle, la renvoyant en prismes éclatants qui dansaient sur les pavés humides de rosée. Les rues, ces veines palpitantes du royaume, s'éveillaient lentement, peuplées de commerçants aux voix rocailleuses déroulant leurs étals de fruits gorgés de soleil, de soldats en armure légère dont les épées cliquetaient contre leurs cuirasses dans un rythme martial, et de nobles alanguis dans leurs litières, encore engourdis par les excès de la nuit précédente. L'air lui-même semblait chargé d'une promesse, cette fragrance particulière des matins où tout reste encore possible, où les horreurs du crépuscule ne sont que de lointains souvenirs.

Cependant, dans les entrailles secrètes du palais royal, loin de cette agitation bucolique, une autre lumière régnait. Une lumière tamisée, complice, qui épousait les contours des tentures de velours pourpre et des dorures patinées par les siècles. Les couloirs, tels des boyaux interminables de cette bête monumentale qu'était la demeure des souverains, semblaient retenir leur souffle, comme s'ils anticipaient une tragédie encore informe. C'est dans ces ombres complices qu'Elysia Stormarrow avançait d'un pas précipité, presque fébrile. À seize ans, elle possédait cette grâce maladroite des jeunes filles dont le corps n'a pas encore accepté les promesses de l'âge adulte. Sa silhouette menue, presque frêle sous sa tunique de cuir usé par mille séances d'entraînement, se faufilait entre les colonnes de marbre comme un esprit égaré entre deux mondes. Ses longs cheveux bruns,

rassemblés en une tresse si serrée qu'elle tirait douloureusement son cuir chevelu, s'agitaient derrière elle telle une queue de cheval sauvage. Ses vêtements — pantalon de cuir souple et tunique légère de lin brut — la trahissaient immédiatement parmi la foule des courtisans aux robes de soie constellées de perles fines. Elle portait son déclassement avec une fierté presque farouche, comme une insulte vivante aux oripeaux de l'hypocrisie nobiliaire.

Je suis en retard, pensa-t-elle, et cette simple constatation fit battre son cœur plus vite qu'une charge de cavalerie. Son maître d'armes, Ser Greydon, cet homme taillé dans le granit des montagnes du Nord, ne tolérerait pas un nouvel affront à sa conception quasi religieuse de la ponctualité. Elle l'imaginait déjà, sa large stature encadrée par la lumière des hautes fenêtres de la salle d'entraînement, sa barbe grisonnante hérissée de colère, sa cicatrice — cette entaille violente qui lui traversait le visage depuis l'œil gauche jusqu'à la mâchoire — palpitant comme un serpent réveillé en sursaut. Mais ce n'était pas la fureur de son mentor qui la tourmentait véritablement. Non, c'était autre chose. Une présence. Une ombre parmi les ombres.

Kaelan.

Son frère se tenait probablement déjà dans la grande salle, dominant de toute sa stature imposante les jeunes nobles qui s'entraînaient sous sa supervision. Elle pouvait presque le voir, son armure d'acier poli captant la lumière comme une surface liquide, ses cheveux noirs coupés si court qu'ils semblaient peints sur son crâne, ses yeux d'un bleu si intense qu'ils rappelaient ces glaciers éternels qui couronnaient les plus hauts sommets du royaume. Des yeux qui, dans son souvenir

le plus tendre, avaient souri à ses premiers pas. Des yeux qui, aujourd'hui, la jugeaient.

Les grandes portes de chêne de la salle d'entraînement apparurent devant elle, ornées de sculptures représentant des batailles anciennes — des héros mythiques terrassant des créatures nées des cauchemars des dieux. Elysia inspira profondément, comme une condamnée avant le supplice, et poussa les battants.

La lumière l'engloutit.

La pièce s'étendait devant elle, cathédrale de sueur et de métal, où les hautes fenêtres laissaient entrer un soleil si pur qu'il semblait sanctifier chaque geste, chaque combat. Les murs, recouverts d'un incroyable arsenal — épées dont les lames semblaient encore vibrer des dernières batailles, arcs en bois d'if dont les cordes résonnaient comme des harpes silencieuses, haches de guerre aux manoirs patinés par mille poignées frémissantes — offraient un spectacle d'une beauté funèbre. L'odeur de l'effort emplissait l'air : sueur âcre, huile d'acier, cuir tanné, et cette indéfinissable fragrance du métal chauffé par le frottement des lames.

Et au centre de cette géométrie parfaite, immobile comme une statue, Kaelan se tenait.

Il ne l'avait pas encore regardée, mais elle savait qu'il la sentait. Il portait une armure légère, ajustée à son corps comme une seconde peau, et chaque mouvement de ses muscles faisait danser la lumière sur les anneaux d'acier. Autour de lui, les autres jeunes nobles s'entraînaient avec une ardeur presque maniaque, cherchant son approbation tel un soleil dispensant ses rayons.

Puis ses yeux bleus se levèrent, et leurs regards se croisèrent.

Elle vit d'abord cette lueur qu'elle connaissait si bien — cette étincelle d'autorité naturelle qui semblait couler

dans ses veines à la place du sang. Puis, adoucissant lentement ses traits comme un ciel d'orage qui s'éclaircit, il abaissa son épée d'entraînement et se tourna vers elle.

« Elysia. » Sa voix, calme mais ferme, traversa la salle comme une lame bien affûtée. « Tu es encore en retard. » Elle baissa les yeux, la honte lui brûlant les joues comme un fer rouge. Ses doigts s'étaient mis à trembler — ces maudits doigts qui la trahissaient toujours au pire moment.

« Je sais, Kaelan. » Sa voix n'était qu'un murmure, presque inaudible sous les échos des combats alentour. « Je suis désolée. J'ai... perdu la notion du temps. »

Il la détailla un instant, ce regard qu'elle connaissait si bien — ce mélange d'affection fraternelle et d'exaspération professionnelle. Puis son visage se radoucit, comme le printemps après l'hiver, et il posa sa main sur son épaule. La chaleur de cette étreinte traversa la fine tunique de cuir, et Elysia sentit les larmes d'humiliation reculer, ne serait-ce qu'un instant.

« Tu as du potentiel, petite sœur. » Il prononça ces mots comme on offre un cadeau précieux, en pesant chaque syllabe. « Mais si tu veux suivre les traces de père et mère, tu dois être plus disciplinée. »

Père et mère. Ces mots résonnèrent dans les catacombes de sa mémoire.

« Je sais », répondit-elle machinalement, bien qu'au fond d'elle-même une voix, douce mais insistante, murmurait qu'elle n'arriverait jamais à égaler son frère. Qu'elle n'était ni assez forte, ni assez rapide, ni assez... suffisante.

C'est alors que Ser Greydon s'approcha, tel un nuage de tempête assombrissant l'horizon. Sa cicatrice — cette entaille violente qu'il avait reçue lors du Siège de Thornwall — semblait plus rouge qu'à l'accoutumée,

comme si elle captait la colère de son propriétaire. Ses yeux gris, couleur d'acier trempé, se fixèrent sur Elysia avec une intensité qui aurait fait reculer un soldat aguerri.

« Tu as de la chance que ton frère te couvre, Elysia », gronda-t-il, sa voix grave tel un caillou roulant dans un ravin. « Mais souviens-toi — sur un champ de bataille, on exécute, on ne s'excuse pas. » Il marqua une pause, laissant ses mots s'enfoncer comme des épées dans la chair. « Prends ton épée. Montre-moi que tu mérites l'air que tu respires ici. »

Elle se raidit, sentant chaque muscle de son corps se contracter sous l'effet de ces paroles cinglantes. Ses doigts tremblants saisirent la garde froide d'une épée d'entraînement sur le râtelier proche. Le métal, froid et impersonnel, sembla lui envoyer un frisson d'avertissement le long du bras. Kaelan recula, les bras croisés, son visage impassible comme celui d'un juge observant un condamné gravir les marches de l'échafaud.

Le vieux maître d'armes se plaça devant elle, sa propre épée levée, captant la lumière en un éclat aveuglant.

« Attaque-moi. »

Elysia inspira profondément, cherchant au fond de son être cette force que son frère possédait si naturellement. *Laisse-toi guider, pensa-t-elle, ne pense pas, ressens.* Mais dès qu'elle s'élança, dès que sa lame trancha l'air dans un mouvement trop brusque, trop saccadé, elle comprit que ce n'était pas ce qu'elle avait à donner.

Ser Greydon para ses coups avec une lassitude presque insultante — un geste du poignet par ici, une rotation de la garde par là — et chaque rencontre des lames produisit ce bruit métallique sec qui lui vrillait le crâne comme un glas funèbre.

« Trop lente », souffla-t-il en déviant une estocade maladroite. « Tu penses. Tu calcules. Le combat n'est pas une équation, Elysia — c'est un désir, un appétit. Tu dois *vouloir* toucher ta cible. Ta lame doit être le prolongement de ta rage, pas un outil que tu balances comme un bûcheron abattant du bois. »

Ses paroles, aussi justes soient-elles, ne firent que redoubler son angoisse. Chaque mouvement devenait plus lourd, plus hésitant. Elle se sentait comme une pantin dont on aurait sectionné les fils, tressautant de façon grotesque sous le regard méprisant de son marionnettiste.

Un geste. Un seul. Si rapide qu'elle ne le vit pas venir. L'épée d'Elysia vola à travers la salle, tournoyant dans l'air comme une feuille morte avant de s'écraser contre le mur de pierre avec un bruit strident.

La jeune fille recula, les yeux écarquillés, sa poitrine se soulevant en halètements saccadés. Ses mains, vides maintenant, tremblaient de façon incontrôlable. Autour d'elle, les jeunes nobles avaient cessé leurs combats, leurs regards fixés sur cette scène pitoyable — la sœur du grand Kaelan, désarmée comme une enfant jouant à la guerre.

« Tu te fies trop à la force brute », expliqua Ser Greydon, et cette fois sa voix, bien que toujours sévère, contenait une once de cette pitié qui faisait plus mal que n'importe quelle insulte. « L'épée doit couler en toi, non peser. Tu es tendue comme une corde d'arc — trop tendue. Tu n'épouseras jamais le rythme du combat tant que tu chercheras à le dompter par la volonté. »

Les larmes montaient derrière ses yeux, cette humiliation brûlante qu'elle connaissait si bien. *Pourquoi*, se demanda-t-elle, *pourquoi ne puis-je être à la hauteur ?* Mais elle connaissait la réponse, aussi cruelle soit-elle.

Parce qu'on ne peut pas naître deux fois dans la lumière. Parce que Kaelan avait tout pris — la grâce, la force, cette confiance innée qui faisait les héros. Et à elle, il ne restait que les miettes. Les fragments. L'ombre d'une ombre.

« Elysia. »

La voix de son frère l'atteignit comme à travers une couche d'eau. Elle leva les yeux, le vit s'approcher, ramasser son épée par terre, puis la lui tendre, le pommeau tourné vers elle dans un geste de paix.

« Ne te laisse pas abattre, petite sœur », dit-il, et cette tendresse dans sa voix lui serra le cœur plus cruellement que les sarcasmes de Ser Greydon. « L'entraînement est fait pour échouer. Pour apprendre. Chaque cicatrice que tu portes ici — » il toucha son propre torse, là où le cœur battait, « — chaque douleur te rend plus forte. Nous avons tous traversé cela. »

« Pas toi », répondit-elle dans un souffle, ses mots flottant dans l'air tels un aveu sacrilège.

Kaelan fronça les sourcils, et pendant un instant, son masque d'impassibilité se fissura, laissant entrevoir quelque chose — de la surprise, de la tristesse ? — avant de se recomposer.

« C'est faux, Elysia. » Sa voix n'était qu'un murmure maintenant, à peine audible. « Je me souviens de chaque chute. Chaque humiliation. Mais la différence entre toi et moi... je n'avais personne à qui comparer mes faiblesses. » Il marqua une pause, cherchant ses mots. « Trouve ta propre voie. Ta propre danse. Ne cherche pas à être moi — sois toi-même. »

Elle voulut répondre, lui crier que c'était précisément le problème — qu'elle n'était rien, qu'elle n'avait aucune "voie" à suivre — mais un messenger en armure légère fit irruption dans la salle, interrompant cet instant fragile.

« Lord Kaelan », dit l'homme, légèrement essoufflé, « la princesse Seraphina demande votre présence dans ses appartements. Immédiatement. »

Kaelan hocha la tête, ses yeux bleus s'assombrissant comme un ciel avant l'orage. Il se tourna une dernière fois vers sa sœur.

« Entraîne-toi. Nous en reparlerons plus tard. »

Et il partit, ses pas s'éloignant dans le couloir, l'emmenant loin d'elle — vers la princesse aux cheveux d'or, vers ces mystères qu'elle ne comprenait pas encore. Elysia le regarda disparaître, le cœur lourd d'un pressentiment qu'elle ne savait nommer.

Pendant ce temps, dans les corridors feutrés des appartements royaux, Kaelan marchait d'un pas qui se voulait assuré mais qui trahissait une fièvre intérieure. Les tentures de velours pourpre absorbaient la lumière des bougies, créant cette atmosphère de confiance absolue, comme si ces murs avaient vu défiler trop de secrets pour encore s'en offusquer. Des gardes en armure noire — la garde personnelle de la princesse, des hommes dont la loyauté avait été payée au prix fort — s'écartèrent devant lui, leurs visages dissimulés derrière des heaumes sans fente, telles des statues éveillées à la vie.

Lorsqu'il poussa les portes dorées des appartements de Seraphina, une bouffée de parfum l'enveloppa — jasmin, ambre et cette fragrance plus troublante encore, indéfinissable, qui semblait émaner de la princesse elle-même.

Elle se tenait près de la fenêtre, son profil délicat découpé sur le ciel qui commençait à rosir. Ses cheveux d'or, dénoués, cascadaient sur ses épaules comme un manteau de lumière liquide. Elle portait une robe d'un

vert profond — la couleur de ses yeux, songea Kaelan — dont le décolleté laissait entrevoir la naissance de ses seins, cette promesse de chair offerte comme un poignard dans ses pensées.

« Kaelan. »

Elle se retourna, et son sourire — ce sourire énigmatique qu'il connaissait si bien — apparut sur ses lèvres pleines. Elle s'avança vers lui, ses hanches se balançant dans ce mouvement qui lui était propre, cette démarche de prédatrice consciente de sa puissance.

« Je suis venu dès que vous m'avez appelé, Altesse. » Il s'inclina, par réflexe, par devoir, mais aussi pour cacher son visage — car il sentait ses joues s'empourprer, trahison de la chair.

« Toujours si formel », murmura-t-elle en s'approchant encore, si près qu'il sentait la chaleur de son corps à travers les épaisseurs de soie et d'acier. Sa main se leva, ses doigts effleurant sa joue avec une légèreté qui le fit frissonner. « Toujours si loyal... si dévoué. » Ses yeux verts, ces émeraudes liquides, le transpercèrent. « C'est pour cela que je t'ai choisi, Kaelan. Pour cela et... bien d'autres raisons. »

Son souffle se fit plus court. *Elle joue avec moi*, pensa-t-il, *comme une chatte avec une souris*. Mais cette conscience ne l'immunisait pas contre le sort qu'elle tissait autour de lui.

« Que me demandez-vous, Seraphina ? » fit-il, renonçant aux titres, à la distance. En sa présence, il retombait toujours dans cette intimité interdite.

Elle se détourna, retournant vers la fenêtre, ses doigts glissant sur le rebord de marbre. Le soleil déclinant teignait le ciel de nuances d'or brûlé et de pourpre — un ciel de fin du monde, songea Kaelan.

« Le royaume est en danger », dit-elle enfin, sa voix soudain grave, dénuée de toute coquetterie. « Mon père... le roi... » Elle marqua une pause, cherchant ses mots. « Il ne voit pas les menaces qui nous cernent. Les alliances qu'il tisse sont fragiles, éphémères. Et ce mariage... » Sa voix se brisa, théâtralement, mais Kaelan savait que sa douleur était réelle. « Ce mariage avec le prince d'Isendre — c'est une insulte. Il veut me vendre comme une jument, me parer d'or et de bijoux pour acheter une paix illusoire. »

Kaelan sentit ses poings se serrer. L'idée de Seraphina entre les mains de ce prince dont on chuchotait les perversions dans les recoins obscurs du palais... Non. Cela ne pouvait advenir.

« Votre voix doit être entendue, Altesse. Vous êtes l'héritière. »

« Entendue ? » Elle éclata d'un rire amer, sans joie. « Mon père ne m'entend pas. Pour lui, je ne suis qu'une fille. Un pion. Un ventre à offrir en échange de soldats. » Elle se retourna, ses yeux flamboyant d'une colère magnifique. « Mais toi, Kaelan... toi, tu peux faire bouger les choses. Toi, tu peux m'aider à prendre ce qui me revient de droit. »

Il baissa la tête, le poids de ce qu'elle demandait pesant déjà sur ses épaules. Car il savait. Il avait toujours su que cette relation, cette attirance qu'il n'osait nommer, ne pouvait mener qu'à un précipice.

« Que dois-je faire, Seraphina ? »

Elle s'approcha de lui, sa main venant caresser sa nuque, ses doigts jouant avec les mèches de ses cheveux noirs.

« J'ai besoin de toi à mes côtés, Kaelan. Complètement. Je ne te demande pas de trahir ton serment — seulement de le réorienter. » Ses lèvres frôlèrent son oreille, son souffle chaud lui parcourant la peau. « Le roi doit

comprendre que je ne peux être réduite au silence. Et s'il refuse d'entendre la raison... »

Elle n'acheva pas sa phrase. Elle n'en avait pas besoin. Kaelan ferma les yeux, sentant le destin basculer sous ses pieds. Derrière ces paupières closes, il voyait Elysia, sa petite sœur, s'entraînant encore dans cette salle froide, ignorant tout des ombres qui s'amoncelaient. Il voyait le roi, ce vieil homme fatigué qui l'avait élevé comme son fils. Il voyait les murs du palais, témoins de tant de promesses trahies.

Et il voyait Seraphina. Ses yeux d'émeraude. Sa bouche entrouverte. Cette beauté qui le consumait comme un feu intérieur.

« Je ferai ce que vous demandez, Altesse », murmura-t-il dans un souffle, la résignation pesant chaque syllabe. « Pour vous. Pour le royaume. »

Elle sourit — ce sourire triomphant, presque cruel — et se haussa sur la pointe des pieds pour déposer un baiser sur sa joue. Un baiser qui scellait un pacte. Un baiser qui les lierait à jamais, pour le meilleur ou pour l'abîme.

« Tu ne le regretteras pas, Kaelan. Ensemble, nous changerons le destin de ce royaume. Ensemble, nous deviendrons une légende. »

Mais dans le regard du jeune homme, alors qu'il s'inclinait devant celle qui allait devenir son obsession comme son bourreau, il n'y avait aucune certitude. Seulement cette certitude terrible que l'amour, sous ses oripeaux de soie et de parfums, n'était souvent que le plus dévastateur des poisons.

Chapitre 2 : Ombres sur le Royaume

L'aube naissante étirait ses doigts de lumière pourpre et dorée à travers les cieux de Velaris. Le palais, avec ses tours élancées telles des prières figées dans la pierre, ses jardins où les roses pourpres s'épanouissaient dans l'ignorance complice des intrigues humaines, semblait retenir son souffle sous le voile diaphane de la brume matinale. Seules quelques silhouettes — gardes changeant de poste après une nuit de veille, serviteurs se hâtant vers les cuisines dans un froissement de toile et de secrets — troublaient ce tableau d'un monde encore suspendu entre les ténèbres et la lumière.

Les corbeaux, ces oiseaux de mauvais augure que les superstitieux disaient porteurs d'âmes damnées, scandaient l'air de leurs cris rauques, comme s'ils pressentaient, dans leur sagesse animale, les tragédies à venir.

Elysia inspira profondément, cherchant au fond de sa poitrine étroite l'air capable d'apaiser les battements frénétiques de son cœur. Elle était arrivée avant même que les premières lueurs n'embrasent l'horizon, avant que les coqs n'entonnent leurs hymnes matinaux, avant que le palais tout entier ne s'éveille à ses machinations quotidiennes. Mais cette avance impérieuse, qu'elle s'était imposée comme une pénitence volontaire, ne suffisait pas à calmer l'angoisse qui lui nouait les entrailles.

Les derniers jours avaient été éprouvants, déchirants — une litanie d'humiliations et de promesses non tenues. Elle sentait le poids des attentes familiales peser sur ses épaules frêles comme une armure trop lourde, trop vaste, conçue pour un guerrier qu'elle n'était pas encore devenue. Chaque regard de sa mère, la générale Ariana Stormarrow — ces yeux gris qui avaient traversé cent

batailles et qui, aujourd'hui, semblaient toujours s'attarder sur ses insuffisances avec une déception à peine dissimulée — chaque mot de son frère Kaelan, prononcé sur ce ton patient mais ferme, résonnait en elle comme un glas funèbre, comme un rappel constant qu'elle n'était pas à la hauteur.

Je me dois d'être à la hauteur, se répétait-elle comme une incantation, *Pour eux. Pour moi. Pour le nom que je porte.* Sous l'ombre d'une des hautes colonnes de marbre — ces géants de pierre qui semblaient soutenir le ciel lui-même — Ser Greydon attendait déjà. Immobile. Éternel. Tel une statue que les siècles n'auraient pas érodée. Ses yeux, perçants comme des lames d'acier trempé, se fixèrent sur Elysia avec une intensité qui fit frémir la jeune fille jusqu'à l'os.

Il ne parla pas immédiatement. Il observa, jaugea, pesa. Puis, enfin, sa voix grave résonna dans l'air frais du matin, grave comme un caillou roulant au fond d'un puits.

« Tu es en avance aujourd'hui. »

Ce n'était pas une question. Pas même une félicitation. Simplement un constat, neutre, presque désincarné. Elysia hocha la tête, la gorge trop serrée pour former des mots. Ses doigts se crispèrent sur la garde de son épée, serrant le métal froid comme un noyé s'accroche à une épave. Peut-être, pensa-t-elle, peut-être qu'en pressant assez fort, assez longtemps, elle pourrait aspirer à travers cet objet inanimé un peu de cette confiance qui lui faisait si cruellement défaut.

Ser Greydon observa ses mains, le blanchissement de ses jointures. Un léger froncement de sourcils — à peine perceptible, mais Elysia l'avait vu — traversa son visage de granit.

« Aujourd'hui, nous allons travailler ta défense, » déclara-t-il, désignant d'un geste sec l'épée d'entraînement suspendue non loin. Son index, nouveau comme une racine d'arbre centenaire, semblait accuser la lame de bois. « Prends-la. Tu devras bloquer toutes mes attaques. »

Une épée en bois.

L'humiliation, même sous cette forme atténuée, lui brûla les joues. Elle savait pourquoi il lui imposait cette arme sans tranchant, ce bâton de manant déguisé en instrument de guerre. Parce qu'elle n'était pas prête. Parce qu'il ne lui faisait pas confiance. Parce qu'il craignait — à juste titre — qu'elle ne se blesse avec une véritable lame, tant sa maladresse était proverbiale. Elle s'avança vers le râtelier, ses pas sonnant sur les dalles de pierre comme les battements d'un glas. Ses doigts se refermèrent sur le bois brut, sentant les échardes lui mordiller la paume. *Ça aussi, pensa-t-elle, c'est une leçon. La douleur est une enseignante impitoyable.* Derrière elle, Ser Greydon leva son épée — une vraie, celle-ci, une lame d'acier dont le fil captait la lumière naissante en reflets liquides.

« Prépare-toi. »

Il n'attendit pas.

La première attaque fusa, si rapide qu'Elysia ne la vit pas, ne la sentit pas — elle l'entendit. Le sifflement de la lame fendant l'air, tel un serpent frappant sa proie. Son bras se leva, par réflexe plus que par intention, et le choc du bois contre l'acier la fit tressaillir jusqu'à la mâchoire.

« Trop lent, » gronda Ser Greydon.

Il enchaîna sans répit — un coup porté au flanc gauche, qu'elle para de justesse en pivotant sur ses talons ; une estocade dirigée vers ses côtes, qu'elle dévia en tournant son poignet dans un mouvement trop saccadé, trop hésitant. Chaque impact faisait vibrer ses bras, ses

épaules, cette fatigue qui s'installait déjà dans ses muscles comme une trahison de son propre corps. « Anticipe, Elysia ! Anticipe ! » La voix de son maître, impitoyable, fendait l'air glacial du matin comme une hache. « Tu lis les mouvements de ton adversaire après qu'il les a faits ! C'est une condamnation à mort, pas une tactique ! »

Elle mordit sa lèvre — la sentit gonfler, le goût métallique du sang envahissant sa bouche. La douleur, toujours la douleur. Mais elle ne pouvait abandonner. Pas maintenant. Pas devant lui. Pas devant ce mur de pierre et d'acier qui portait le nom de Ser Greydon. *Souviens-toi*, se dit-elle, *souviens-toi des conseils de Kaelan*. Elle tenta de se concentrer, de calmer son souffle haletant, de ralentir ce cœur qui tambourinait dans sa poitrine telle une charge de cavalerie. *Laisse ton corps agir*, avait dit Kaelan, *ne pense pas, ressens*.

Et soudain — miracle ? Hasard ? Effort désespéré d'un esprit en perdition ? — Ser Greydon laissa une ouverture. Son épée, après une attaque trop ample, trop confiante, sembla s'attarder dans une position vulnérable. Elysia vit cette faille, cette seconde volée — et elle l'exploita.

Sa lame de bois rencontra l'acier dans un choc sourd, et cette fois, elle tint bon. Elle avait bloqué la frappe. Une vague de satisfaction, chaude et enivrante comme un vin trop fort, l'envahit. Elle avait réussi. Pour la première fois, elle avait réussi.

« Ne te repose pas sur tes lauriers, Elysia. » La voix de Ser Greydon, glaciale comme l'hiver au sommet des montagnes, lui transperça le cœur. « Ce n'était qu'une manœuvre pour tester ta vigilance. »

L'illusion se brisa.

Les attaques reprirent, plus féroces, plus précises. Ser Greydon jouait avec elle comme un chat avec une souris, la faisant reculer, tituber, vaciller. Ses bras meurtris ne répondaient plus, ses jambes tremblaient, sa vision devenait floue. Et puis — un choc, un cri, la sensation de l'acier glissant sous sa garde, heurtant son épée de bois avec une violence qui lui vrilla les poignets.

La lame lui échappa des mains, tournoyant dans l'air comme un oiseau blessé avant de s'écraser lourdement sur les dalles. Le bruit, sec et définitif, résonna dans la cour vide comme un verdict.

Ses genoux touchèrent le sol.

Elle haletait, les doigts douloureux, le cœur rempli de cette honte visqueuse qu'elle connaissait si bien. *Encore. Encore une fois, j'ai échoué.*

Ser Greydon la regarda longuement, son visage de pierre ne trahissant aucune émotion — ni pitié, ni colère, ni même cette déception qu'elle redoutait tant.

« Tu as fait des progrès, » dit-il enfin, et dans sa voix grave, Elysia crut déceler une nuance — imperceptible, peut-être imaginaire — d'encouragement. « Mais c'est loin d'être suffisant. Relève-toi. »

Elle obéit, ses membres endoloris protestant contre chaque mouvement. Mais son esprit, étrangement, était plus clair qu'au lever du jour. *Je continuerai, se promit-elle, je continuerai jusqu'à ce que mon corps se brise ou que mon âme triomphe.*

À l'autre bout du palais, dans ces dédales silencieux où le pouvoir se tisse dans l'ombre, Kaelan marchait d'un pas qu'il voulait assuré mais qui trahissait une fébrilité grandissante.

Les tapisseries accrochées aux murs semblaient l'observer avec une ironie mordante. Toi aussi, jeune homme, semblaient-elles murmurer, toi aussi tu

marcheras sur le chemin de la trahison. Toi aussi tu porteras le poids du sang versé.

La porte massive des appartements privés de la princesse Seraphina se dressa devant lui, chêne sombre incrusté d'or, gardée par deux sentinelles en armure noire dont les heaumes sans fente cachaient des visages — et peut-être des âmes — inconnues.

Il leva la main pour frapper, mais avant que ses jointures ne rencontrent le bois, la porte s'ouvrit.

Seraphina l'attendait.

Elle était resplendissante, magnétique, presque irréelle dans sa robe de velours pourpre brodée de fils d'or. Le tissu, d'une richesse presque obscène, épousait ses courbes comme une caresse, dévoilant la naissance de ses seins, la finesse de sa taille, la promesse de ses hanches. Ses longs cheveux noirs — plus sombres que la nuit la plus profonde — cascadaient sur ses épaules telles des coulées d'encre, et ses yeux d'un vert perçant brillèrent d'une lueur calculatrice lorsqu'ils croisèrent ceux de Kaelan.

Un sourire — énigmatique, presque cruel — se dessina sur ses lèvres pleines, colorées d'un rouge qui rappelait le sang fraîchement versé.

« Kaelan, » murmura-t-elle, sa voix douce comme un poison lent, « j'ai besoin de toi. »

Il entra, son cœur battant plus vite sous l'effet de sa présence — cette sensation étrange, presque douloureuse, qu'il avait toujours éprouvée en sa compagnie. Les appartements de Seraphina étaient somptueux, une caverne d'Ali Baba où l'opulence se donnait en spectacle. Des tapis de soie tissés à Mhyr vont recouvraient le sol de marbre, étouffant le bruit des pas comme on étouffe un secret. Des tentures en damas rouge sang, lourdes de passementeries dorées,

pendaient aux murs telles des plaies béantes. L'air lui-même était saturé de parfums — jasmin, ambre, et cette fragrance plus trouble encore, indéfinissable, qui semblait émaner de Seraphina elle-même.

Sur une grande table en bois de chêne, des parchemins et des cartes étaient étalés, couverts d'inscriptions et de marques rouges — des noms, des lieux, des plans ourdis dans l'ombre.

La princesse ferma la porte derrière lui, et le bruit sourd du verrou glissant dans sa gâche lui serra la gorge.

Elle s'avança, lente, féline, telle une lionne approchant sa proie. Le velours de sa robe froissait en cadence, et ses doigts effleurèrent les objets sur son passage — le dos d'un fauteuil, le rebord d'une table, la garde d'une dague ornementale — comme une prédatrice caressant ses futures victimes.

« Approche, » dit-elle.

Kaelan s'exécuta, essayant de cacher son trouble, cette rougeur qui lui montait aux joues, cette trahison de son propre corps qui ne pouvait rester insensible à la beauté — et au danger — de Seraphina.

« Que puis-je faire pour vous, Altesse ? » demanda-t-il, la voix qu'il espérait ferme mais qui vacillait imperceptiblement.

Elle effleura son bras du bout des doigts, l'acier froid de sa bague — un rubis taillé en forme de larme — lui mordant la peau à travers le tissu de sa tunique. Puis elle se pencha légèrement sur la table, ses seins frôlant presque les parchemins, et désigna du doigt plusieurs endroits marqués en rouge.

« Ces hommes, » dit-elle, sa voix soudain dépourvue de toute sensualité, plate, glaciale, impersonnelle, « sont un obstacle à la grandeur de ce royaume. »

Le doigt quitta la carte, se levant pour désigner chaque cercle rouge comme on désigne des tombes.

« Ils suivent aveuglément mon père, sans voir qu'il conduit notre nation à sa perte. Des laquais trop zélés, des courtisans trop ambitieux, des généraux trop attachés à un roi qui les méprise. » Elle se tourna vers Kaelan, ses yeux d'émeraude flamboyant d'une colère froide. « Ils doivent être... écartés. »

Le mot tomba dans le silence, lourd comme une sentence.

Kaelan sentit son estomac se nouer, une boule glacée s'installer dans sa poitrine. *Écartés*. Il connaissait ce langage, ces euphémismes que la noblesse utilisait pour masquer l'horreur de ses actes. *Écartés* signifiait éliminés. *Écartés* signifiait trahis. *Écartés* signifiait des corps tombant dans la nuit, des veuves apprenant la mort de leur époux, des enfants pleurant des pères qui ne reviendraient jamais.

Il avala difficilement sa salive, sentant l'acidité de la peur et de la honte lui brûler l'œsophage.

Mais il n'osa pas contester.

Parce que je suis lâche, pensa-t-il amèrement, parce que je préfère me taire plutôt que de perdre son regard. Parce que son sourire m'est plus précieux que mon honneur.

« Je ferai ce que vous demandez, Altesse, » répondit-il finalement, sa voix ferme malgré le tourment qui bouillonnait en lui. « Je vous suis. Je vous obéis. »

Le sourire de Seraphina s'élargit, triomphant, presque cruel. Elle s'approcha encore plus près, si près qu'il sentait la chaleur de son corps à travers les épaisseurs de velours et d'acier, si près que son parfum enivrant lui brouillait l'esprit. Ses lèvres effleurèrent son oreille, son souffle chaud lui parcourant la nuque.

« Je savais que je pouvais compter sur toi, Kaelan, » murmura-t-elle. « Tu es mon épée, mon bouclier, mon

plus fidèle serviteur. Ensemble, nous bâtirons un royaume fort, digne de notre grandeur. »

Il inclina légèrement la tête, un geste de soumission, d'acquiescement, qui le fit se détester un peu plus chaque seconde. Mais en lui, une tempête grondait, déchirante — ce conflit entre la loyauté et le désir, entre l'honneur et cette passion dévorante qu'elle avait allumée en lui et qui consumait toutes ses certitudes.

Ce chemin est dangereux, se dit-il, chaque pas m'éloigne un peu plus de ce que j'étais, de ce que j'aurais dû rester.

Alors qu'il quittait les appartements de Seraphina, Kaelan jeta un dernier regard en arrière. La princesse était restée près de la fenêtre, le profil découpé sur la lumière dorée du matin, ses cheveux sombres dansant autour de son visage telle une auréole de ténèbres. Elle le fixait, ses yeux brillant d'une lueur calculatrice — celle d'une joueuse d'échecs observant son adversaire tomber dans un piège trop bien ourdi.

Ses pensées dérivèrent vers Elysia, sa petite sœur, qui s'entraînait sans doute encore dans cette cour glaciale, ignorant tout des ombres qui s'amoncelaient autour d'eux. *Sera-t-elle fière de moi ?* se demanda-t-il. *Ou me méprisera-t-elle, comme je méprise moi-même ma propre faiblesse ?*

Il chassa rapidement cette pensée, se concentrant sur la mission qui l'attendait. Les noms des hommes à éliminer tournaient déjà dans son esprit, comme une litanie macabre. *Je le fais pour elle, se répéta-t-il, pour le royaume. Pour un avenir meilleur.*

Mais au fond de lui, une voix — ténue, fragile, mais obstinée — murmurait autre chose. Une vérité qu'il n'était pas encore prêt à affronter, mais que les ombres du palais, complices et patientes, attendaient de voir éclore.

Tu le fais pour toi, Kaelan. Pour ton désir. Pour cette obsession qui te détruit. Et un jour, peut-être bientôt, tu en paieras le prix.

Dans la cour d'entraînement, sous les yeux toujours vigilants de Ser Greydon, Elysia s'efforçait de reprendre sa position. Son corps protestait, chaque muscle endolori par l'effort, chaque articulation criant grâce. Mais elle refusait de se laisser abattre.

Sous le regard du vieux maître d'armes — cet homme de fer et d'acier, de guerre et de silence — elle savait qu'elle devait continuer. Peu importait la douleur. Peu importait l'humiliation. Peu importaient les ombres qui s'amoncelaient à l'horizon.

« Encore une fois, » ordonna Ser Greydon. « Et cette fois, ne laisse pas tomber ton épée. »

Je n'en ai pas l'intention, pensa Elysia.

Elle serra sa lame de bois — cette arme de manant, ce bâton d'indigne — et fixa son maître avec une détermination farouche. Ses doigts, meurtris, saignants, se refermèrent sur la garde comme sur une promesse.

Je deviendrai forte, se jura-t-elle. Aussi forte que Kaelan. Aussi impitoyable que ma mère. Peu importe ce qu'il m'en coûtera, je montrerai à tous que je suis digne du nom des Stormarrow.

Mais dans l'ombre des tours du palais — ces vieilles pierres qui avaient vu défiler des siècles de trahisons, de complots, de sang versé — des forces bien plus sombres se mettaient en mouvement. Des machinations ourdies dans des alcôves secrètes, des alliances nouées dans le dos des dormeurs, des poignards aiguisés en attendant leur heure.

Ni Elysia, dans sa quête acharnée de reconnaissance, ni Kaelan, perdu dans les méandres de sa passion

dévorante, ne pouvaient prévoir les ténèbres qui s'approchaient, prêtes à les engloutir.

Car telle est la nature des ombres sur les royaumes : elles ne préviennent jamais avant de frapper. Elles se glissent, insidieuses, entre les fissures des âmes trop confiantes, et lorsque la lumière s'éteint enfin, il est déjà trop tard pour crier.

Chapitre 3 : L'Épée et l'Arc

Les premières lueurs de l'aube, telles des doigts hésitants effleurant la chair encore endormie du monde, perçaient l'horizon d'une lumière douce et dorée — cette lumière particulière des commencements absolus, où tout semble encore possible, où les promesses flottent dans l'air comme des prières murmurées à l'oreille des dieux. La forêt qui entourait le palais de Velaris s'étendait à perte de vue, cathédrale végétale aux arbres majestueux dont les branches, garnies de feuilles vertes et argentées, semblaient s'étirer sous les caresses du vent matinal comme des danseuses éveillant leurs membres engourdis par la nuit. Une fine brume, tel un voile de mariée tissé par les ombres et la rosée, s'élevait du sol humide, floutant les contours des sentiers sinueux qui serpentaient à travers cet océan de verdure. Les chants des oiseaux, mille voix célébrant la renaissance du jour, formaient une symphonie délicate, presque sacrée, qui accompagnait Elysia alors qu'elle se dirigeait vers la clairière où son père l'attendait — cette clairière secrète, sanctuaire familial où les confidences remplaçaient les armures et où les cœurs, momentanément désarmés, apprenaient à se connaître autrement que par le métal et le devoir.

Le devoir, songea Elysia en marchant, toujours le devoir. Même ici, dans ce havre de paix, il m'accompagne tel un spectre bienveillant mais insistant.

Thorian Stormarrow, le célèbre chef des archers du royaume, cet homme dont le nom seul faisait trembler les ennemis de Velaris et résonnait dans les légendes comme un glas annonciateur de mort, était déjà là. Sa silhouette imposante se découpait contre le ciel pâlisant, majestueuse et inquiétante à la fois — telle une falaise défiant l'océan, telle un chêne centenaire ayant

résisté à mille tempêtes. La grâce et la force émanaient de chacun de ses mouvements, même les plus infimes, comme si son corps avait appris, au fil des décennies de combats et de survie, à économiser chaque once d'énergie tout en restant prêt à frapper.

Son visage, buriné par des années de guerres et de responsabilités — ces rides profondes creusées autant par les vents glacés des champs de bataille que par les insomnies du commandement — était empreint d'une sagesse tranquille, presque religieuse. Ses cheveux noirs, désormais striés de gris argenté tel un ciel d'orage traversé d'éclairs, tombaient en mèches épaisses autour de ses tempes, et sa barbe soigneusement taillée ajoutait à son air de vétéran aguerri, de patriarche respecté.

Pourtant, c'était son regard qui captivait le plus, qui transperçait les défenses les mieux forgées : des yeux d'un bleu perçant, presque surnaturel, où se mêlaient en un équilibre précaire la dureté du guerrier ayant vu trop d'horreurs et la douceur du père craignant pour les siens.

Il se tenait droit, plus droit qu'un i, son arc d'une facture impeccable à la main — cet arc légendaire dont on disait qu'il avait été fabriqué à partir du bois d'un arbre sacré, un if millénaire ayant poussé sur la tombe d'un roi défunt. Ses doigts, noueux et calleux, caressaient la corde tendue avec une tendresse presque amoureuse, et ses yeux scrutaient avec une concentration absolue les cibles lointaines alignées au bout de la clairière, ces cibles de paille qui, dans son esprit, devenaient des ennemis à abattre, des menaces à neutraliser.

Mais lorsqu'il entendit les pas légers de sa fille approcher — ce crissement caractéristique des semelles de cuir sur l'herbe humide, ce souffle légèrement essoufflé par la marche matinale — il tourna la tête vers

elle, et son visage sévère s'adoucit comme la neige fond au printemps. Un sourire bienveillant, rare et précieux, étira ses lèvres fines, et ses yeux d'acier s'illuminèrent d'une tendresse qu'il ne montrait à personne d'autre. « Te voilà enfin, » dit-il en la voyant s'avancer, sa voix grave et rassurante portant à la fois l'autorité d'un homme habitué à commander des milliers de soldats et la tendresse d'un père soucieux, inquiet, aimant. « J'ai commencé à penser que tu m'avais oublié, petite. » Il l'appelait "petite" même maintenant qu'elle avait seize ans, même maintenant qu'elle maniait l'épée et l'arc, même maintenant qu'elle n'était plus cette enfant qu'il avait bercée dans ses bras les nuits d'orage. Et cette familiarité, cette constante, lui réchauffait le cœur comme une flamme dans l'hiver.

Elysia, toujours un peu intimidée par la présence imposante de son père — comment ne pas l'être, face à ce géant dont la légende emplissait tous les livres d'histoire ? — sourit timidement en secouant la tête, ses longs cheveux bruns dansant sur ses épaules.

« Non, père. Je suis prête, » répondit-elle, bien qu'une pointe de fatigue alourdît ses épaules, que ses muscles protestassent encore des entraînements exténuants de la veille sous la supervision impitoyable de Ser Greydon. Chaque fibre de son corps lui rappelait la séance douloureuse — les parades désespérées, les chutes humiliantes, ce goût de sang dans sa bouche quand elle avait mordu sa lèvre pour ne pas pleurer.

Thorian ne manqua pas de remarquer les cernes violets sous ses yeux — ces ombres traîtresses que même le fard le plus savant n'aurait pu dissimuler —, les tensions dans ses mouvements, cette raideur caractéristique des corps poussés trop loin, trop vite. Il posa son arc contre un arbre, le geste doux comme s'il déposait un enfant

dans son berceau, et s'approcha d'elle, ses pas lourds à peine perceptibles sur l'herbe humide.

« Tu sembles épuisée, Elysia, » observa-t-il, un pli de préoccupation marquant son front — ce front qu'elle avait vu tant de fois rester impassible face à la mort, face à la trahison, face aux pires horreurs. « Peut-être devrions-nous reporter cet entraînement à un autre jour ? »

Elysia secoua vigoureusement la tête, ses cheveux fouettant l'air comme des serpents réveillés en sursaut. La fatigue ? Elle la connaissait, l'apprivoisait, la domptait. Elle ne céderait pas. Elle ne pouvait pas céder. Pas devant lui. Pas devant son père qui avait traversé des déserts et des montagnes, qui avait survécu à des blessures dont elle n'osait imaginer l'horreur.

« Non, père. Je veux apprendre. Je veux être meilleure. » Sa voix, bien qu'empreinte d'une détermination farouche, trahissait aussi cette note de vulnérabilité qu'elle s'efforçait de masquer — cette petite tremblote dans les aigus, cette hésitation fugace avant les mots importants. Elle voulait être meilleure, oui. Mais meilleure que qui ? Meilleure que Kaelan ? Meilleure que ses parents ? Meilleure que cette image d'elle-même qui la hantait chaque nuit ?

Thorian soupira, un souffle long et profond qui semblait ramener avec lui tous les poids du monde. Sa main, large et calleuse, se posa doucement sur l'épaule de sa fille — une étreinte légère, presque craintive, comme s'il avait peur de la briser. Il la regarda un long moment, ses yeux bleus plongeant dans les siens, pesant ses mots avec le soin qu'on apporte à manipuler un trésor fragile.

« Très bien, Elysia. Mais souviens-toi — la maîtrise d'une arme ne se fait pas en un jour, ni même en une vie. C'est un chemin que l'on parcourt jusqu'à son dernier souffle,

un chemin qui n'a ni fin véritable ni récompense certaine. »

Il se détourna, ses épaules larges cachant un instant le soleil levant, et se dirigea vers le grand chêne où il avait déposé son arc. Il en souleva deux — des arcs finement sculptés, chefs-d'œuvre de lutherie guerrière — et en tendit un à Elysia. Le bois, d'un brun riche et chaud, était poli à la perfection, lisse comme la peau d'un amant. La corde, tendue avec une précision d'horloger, semblait vibrer d'une vie propre, prête à libérer toute sa puissance meurtrière.

Ce n'était pas le premier arc qu'Elysia tenait en main — elle en avait usé des dizaines, des plus petits aux plus grands, des plus légers aux plus lourds. Mais celui-ci semblait différent. Plus léger, oui, mais surtout plus précis, plus vivant. Comme s'il avait été spécialement conçu pour elle, comme s'il la reconnaissait, l'attendait depuis toujours.

« Prends ceci, » dit Thorian avec un sourire énigmatique — ce sourire qu'il arborait lorsqu'il dévoilait un secret longtemps gardé, lorsqu'il offrait un cadeau chargé de sens. « Il est important que l'arme que tu utilises te convienne parfaitement. Ce n'est pas qu'une question de force, Elysia. La brute la plus épaisse peut bander un arc de guerre. Mais pour toucher juste, pour que la flèche devienne un prolongement de ton âme... » Il marqua une pause, ses doigts caressant le bois de son propre arc. « L'arc doit devenir une extension de toi-même. Une seconde peau. Un amant silencieux. »

Elysia prit l'arc, sentant le bois lisse et tiède sous ses doigts — comme s'il avait absorbé la chaleur du soleil, comme s'il vivait. Ses jointures blanchirent légèrement sous la pression, et elle hocha la tête, gravant chaque mot de son père dans les replis de sa mémoire.

Elle observa Thorian ajuster sa posture — ce mouvement qu'il avait fait mille fois, dix mille fois, jusqu'à ce qu'il devienne plus instinctif que la respiration. Son regard se concentra, se perdit, se retrouva, et il saisit une flèche dans son carquois de cuir noir, la faisant glisser entre ses doigts avec une grâce presque obscène.

« Regarde bien, » murmura-t-il, sa voix devenue soudain grave, hypnotique, celle du maître transmettant un savoir ésotérique. « Il ne suffit pas de viser. N'importe quel sot peut aligner une flèche sur une cible. » Il plaça la flèche sur la corde, le geste fluide comme une caresse. « Tu dois sentir la flèche, Elysia. Visualiser sa trajectoire avant même de la tirer. Chaque tir doit être une décision, une intention claire. Une déclaration de guerre à l'incertitude. »

Il se tourna vers une cible située à une cinquantaine de mètres, cette cible de paille cerclée de rouge qui semblait l'attendre depuis toujours. Ses gestes étaient précis, fluides, économes — la marque d'un homme qui avait tué plus de fois qu'il ne pouvait s'en souvenir. Il tira la corde en arrière, les muscles de ses bras se tendant sous sa tunique de cuir, sa poitrine se gonflant d'une inspiration profonde.

Puis il relâcha.

Le mouvement fut presque imperceptible — un relâchement, une abdication, un abandon. La corde claqua, la flèche fusa dans l'air, sifflant comme un serpent en colère, et alla se ficher en plein centre de la cible, marquant un point parfait.

Elysia resta bouche bée.

Ce n'était pas la première fois qu'elle voyait son père à l'œuvre. Elle avait grandi en l'observant, en l'admirant, en l'idolâtrant. Mais chaque fois, la perfection de son

geste la frappait comme une révélation, comme un coup de poignard en pleine poitrine.

Comment fait-il ? se demanda-t-elle, comment atteint-il cette grâce ? Comment puis-je espérer l'égaliser un jour ?

Thorian baissa son arc, ses doigts relâchant doucement la corde, et se tourna vers sa fille. Un léger sourire — pas de triomphe, jamais de triomphe chez lui, mais une sorte de satisfaction paisible — flottait au coin de ses lèvres.

« À toi maintenant, » dit-il en s'écartant pour lui laisser la place, ses pas silencieux sur l'herbe.

Elysia prit une profonde inspiration, sa poitrine se gonflant d'air frais et de détermination. Elle tenta de chasser la nervosité qui faisait trembler ses mains — cette maudite nervosité qui la trahissait toujours au pire moment, qui transformait ses doigts en branches agitées par le vent.

Elle plaça une flèche sur la corde, ajusta sa position comme elle l'avait vu faire des centaines de fois — les pieds écartés à la largeur des épaules, le corps légèrement de profil, l'arc tenu fermement mais sans raidir. La corde était tendue, vibrante sous la tension, prête à libérer l'énergie accumulée.

Mais ses doigts hésitèrent.

Un instant. Une fraction de seconde. Juste assez pour que les doutes, ces hordes démoniaques, envahissent son esprit.

Et si j'échoue ? Et si je ne suis pas à la hauteur des attentes de mon père ? De ma mère ? Du royaume entier ? Et si je ne suis qu'une imposture, une fille de héros dénuée de tout talent, de toute grâce, de toute légitimité ?

Thorian, sentant son hésitation comme on sent l'orage approcher — cette intuition paternelle qui ne le trompait jamais — s'approcha doucement, ses mouvements mesurés, non menaçants. Sa voix, quand il parla, était

apaisante comme une main qu'on pose sur un front brûlant.

« Détends-toi, Elysia, » dit-il, ses mots tombant comme des gouttes d'eau fraîche sur un feu intérieur. « Ne te laisse pas submerger par tes pensées. Le mental, parfois, est plus dangereux que l'ennemi. Pour tirer juste, il faut être en paix avec soi-même. L'arc ne pardonne pas l'incertitude. Il la punit. Il la transforme en échec cuisant.

»

Les mots de son père résonnèrent en elle comme des cloches dans une cathédrale vide, éveillant des échos profonds qu'elle ne soupçonnait pas. Elle ferma les yeux un instant, cherchant à calmer les tourments qui agitaient son esprit, à faire taire ces voix qui lui murmuraient des insuffisances, des trahisons, des impossibilités.

Paix, pensa-t-elle, paix avec moi-même. Que cela signifie-t-il ? Comment trouver la paix quand on porte le poids d'un nom légendaire, quand chaque regard est un jugement, chaque silence un reproche ?

Elle rouvrit les yeux.

Son regard avait changé. Plus déterminé. Plus concentré. Comme si elle avait traversé une tempête intérieure et en était ressortie différente, transformée.

Elle visualisa la flèche atteignant la cible — non pas comme un souhait, mais comme une certitude. Elle sentit le mouvement de ses bras se fluidifier, son corps trouver naturellement la position juste, ses muscles cesser de se contracter inutilement.

Puis elle relâcha la corde.

La vibration se propagea le long de ses doigts, remonta le long de ses bras, embrasa ses épaules. La flèche fendit l'air, rapide, droite, presque fière — mais à quelques mètres de la cible, elle dévia légèrement de sa trajectoire, comme poussée par une main invisible, et alla se planter

dans le bord extérieur, tremblant comme une feuille blessée.

La déception l'envahit, chaude et amère comme du fiel.

Encore raté. Encore une fois, je n'ai pas été à la hauteur.

Encore une fois, j'ai échoué.

Mais Thorian, toujours près d'elle, posa une main rassurante sur son épaule — cette main qui avait tenu tant d'arcs, qui avait tué tant d'ennemis, et qui pourtant se posait sur elle avec une infinie douceur.

« Ce n'est pas un mauvais tir, » dit-il calmement, sans condescendance, sans pitié. « Tu as touché la cible.

Beaucoup n'y seraient pas parvenus. » Il marqua une pause, cherchant ses mots. « Mais tu as laissé tes doutes te guider, Elysia. J'ai vu le moment où ton esprit a vacillé, où ta main a tremblé. La confiance — la vraie, celle qui ne se décreète pas — c'est ce qui fait la différence entre un bon archer et un grand archer. »

Elle baissa les yeux, honteuse, frustrée, les larmes lui montant aux yeux — ces maudites larmes qu'elle détestait, qu'elle combattait, qui la rendaient faible à ses propres yeux.

« J'essaie, père, » murmura-t-elle, sa voix étranglée par l'émotion. « Je jure que j'essaie. Mais parfois... parfois je me sens tellement inférieure à Kaelan. Il est si fort, si sûr de lui, si... parfait. Et toi... » Sa voix se brisa. « Tu es le plus grand archer que ce royaume ait jamais connu. Mère est une légende vivante, une générale dont on chante les exploits dans toutes les tavernes. Et moi ? Que suis-je à côté de vous ? Une ombre. Un poids mort. Une... une déception. »

Le mot flotta dans l'air, lourd et terrible.

Déception.

Thorian la regarda intensément, ses yeux bleus cherchant à capturer toute son attention, toute son âme.

Il leva une main, l'obligeant doucement à relever la tête, à croiser son regard.

« Elysia, écoute-moi bien, » dit-il, sa voix douce mais d'une fermeté absolue, comme un roc contre lequel viennent se briser les vagues. « Kaelan, ta mère, moi-même — nous avons tous suivi des chemins différents, tracé des routes que d'autres suivront peut-être. Mais ton chemin, Elysia... » Il insista sur les mots. « Ton chemin ne sera jamais le nôtre. Et c'est précisément ce qui fait ta force. Ta singularité. Ta beauté. »

Il marqua une pause, laissant ses paroles s'enfoncer comme des racines dans la terre fertile de sa conscience.

« Ce n'est pas en essayant de nous imiter que tu trouveras ta voie, petite. C'est en découvrant qui tu es réellement. Non pas la fille de Thorian et Arden, non pas la sœur de Kaelan — mais Elysia. Juste Elysia. Avec ses doutes, ses peurs, ses forces cachées. »

Il scruta son visage, s'assurant qu'elle comprenait bien le poids de ses paroles, leur vérité essentielle.

« Être un leader, Elysia, c'est bien plus que savoir manier une arme ou commander une armée. N'importe quel tyran peut le faire. Mais un vrai leader... » Il chercha ses mots, ses yeux se perdant un instant dans le feuillage des arbres. « Un vrai leader accepte ses faiblesses. Il les connaît, les apprivoise, les transforme en forces. Il comprend celles des autres. Et il sait comment les surmonter ensemble. Le leadership n'est pas un privilège, petite. C'est une charge. Un fardeau. Une croix que l'on porte pour protéger ceux qui comptent sur nous. »

Elysia écoutait, chaque mot résonnant en elle comme une révélation, comme une porte s'ouvrant sur un monde inconnu.

Elle avait toujours perçu son père comme un roc inébranlable, un colosse aux pieds d'argile peut-être, un homme sans faiblesse. Mais à travers ces paroles, elle commençait à entrevoir la vérité — la vérité nue, crue, douloureuse et libératrice à la fois.

Même les plus forts ont leurs doutes, comprit-elle. Même les plus grands ont peur. Même mon père, ce héros de légende, a dû traverser des nuits blanches, des moments d'abandon, des heures où tout semblait perdu. Mais il ne s'est pas laissé abattre. Il les a surmontés. Jour après jour. Combat après combat.

« Je comprends, père, » murmura-t-elle enfin, sa voix tremblante mais ferme — plus ferme qu'elle ne l'avait été depuis des semaines. « Je veux devenir quelqu'un dont je pourrai être fière. Non pas parce que je suis la fille de Thorian et Arden, non pas parce que je porte un nom qui fait trembler les ennemis, mais parce que... parce que je me suis trouvée. Parce que j'ai forgé ma propre voie.

Parce que j'ai marché sur mes propres jambes. »
Thorian, touché par les mots de sa fille — ce cri du cœur, cette quête d'identité — sourit doucement. Un sourire rare, précieux, qui illuminait son visage habituellement grave comme un rayon de soleil traversant les nuages d'orage. Il se pencha légèrement, se mettant à sa hauteur, ses yeux bleus plongeant dans les siens avec une tendresse infinie.

« Et c'est précisément cela qui te rendra grande, Elysia. Pas ton nom, ni ta lignée, ni la couleur de ton sang. Mais cette volonté farouche de découvrir qui tu es vraiment. De te battre pour devenir toi-même. »

Il se redressa, désignant la cible d'un mouvement de menton.

« Re commençons, » dit-il, son ton ne tolérant aucune réplique — celui du maître, du père, du guide. « Cette

fois, n'écoute que ton instinct. Laisse parler ton cœur. Fais taire ces voix qui te chuchotent des mensonges. » Elysia acquiesça, ses épaules se détendant légèrement, comme si un poids invisible venait de se dissoudre. Elle leva de nouveau son arc, plaçant une nouvelle flèche sur la corde. Son esprit, cette fois, était clair — débarrassé des doutes qui l'avaient assaillie plus tôt, vidé de ces pensées parasites qui l'empêchaient d'agir. Elle se concentra sur la cible, mais différemment — non plus comme sur un objet à atteindre, mais comme sur une évidence à manifester. Elle visualisa le parcours de la flèche avec une clarté qu'elle n'avait jamais ressentie auparavant, chaque détail se dessinant dans son esprit avec la précision d'une gravure sur métal.

Le monde autour d'elle s'effaça.

Plus d'arbres, plus de brume, plus de chants d'oiseaux. Plus de père, plus de palais, plus de royaume. Il ne restait qu'elle, son arc, et la cible — cette cible qui n'était plus un ennemi à abattre, mais une vérité à atteindre. Elle, pensa-t-elle. *La cible, c'est moi. La vérité que je cherche. La confiance que je n'ai jamais eue.*

Elle relâcha la corde.

La flèche fila, droite comme une épée de justice, son sifflement aigu déchirant l'air de la clairière. Elle fendit l'espace, rapide, mortelle, et alla se planter solidement au centre de la cible — *pan* — dans un bruit sourd et satisfaisant.

Elysia retint son souffle, stupéfaite.

J'ai réussi, pensa-t-elle, j'ai vraiment réussi.

Thorian hocha la tête, satisfait, un éclat de fierté — cette fierté discrète, presque timide — brillant dans ses yeux d'acier.

« Bien joué, » dit-il, sa voix vibrante de cette rare émotion qu'il ne montrait presque jamais. « Tu vois, Elysia ? Quand tu fais taire les voix dans ta tête — ces

voix qui te hantent, qui te jugent, qui te condamnent — ton cœur sait ce qu'il doit faire. Ton corps se souvient. Ton âme te guide. »

Elle baissa son arc, un sourire — un vrai sourire, large et sincère — étirant ses lèvres. Elle se sentait légère, étrangement légère, comme si un poids invisible venait de se détacher de ses épaules — ce poids qu'elle portait depuis son enfance, ce poids des attentes, des comparaisons, des "pourquoi tu n'es pas comme Kaelan ?"

Pour la première fois depuis si longtemps qu'elle avait oublié la sensation, Elysia avait l'impression d'avoir réellement accompli quelque chose par elle-même. Sans vivre dans l'ombre de son frère. Sans chercher à imiter ses parents. À sa manière. Avec ses moyens. Sa vérité. *Je suis Elysia, se dit-elle, et cela suffit.*

Thorian, cependant, n'était pas homme à se reposer sur un succès isolé. Il désigna une autre cible, plus éloignée — à près de quatre-vingts mètres — et partiellement dissimulée par le feuillage des arbres, tel un secret à dévoiler.

« La distance augmente les difficultés, mais aussi l'impact du tir. Regarde toujours au-delà de ce qui est visible, Elysia. Anticipe l'invisible. Devine l'inaperçu. » Elle suivit la direction indiquée par son père et hocha la tête, prête à relever ce nouveau défi. Elle ajusta légèrement sa posture, compensant la distance, la végétation, l'angle. Puis elle tira de nouveau. Cette fois, la flèche alla se ficher à la lisière de la cible — pas parfaite, non, mais touchée quand même. Et le fait qu'elle ait atteint son but malgré la distance, malgré les obstacles, lui donna un regain de confiance, une certitude nouvelle.

Je peux, se dit-elle. Je peux y arriver.

Thorian s'approcha d'elle, posant une main sur son épaule — cette étreinte légère, presque rituelle.

« L'arc n'est pas seulement une arme, Elysia. C'est un outil de réflexion, un miroir de l'âme. Il t'enseigne la patience — car il faut attendre le bon moment, ne jamais précipiter le geste. L'humilité — car même le meilleur archer rate parfois sa cible. Et la précision — car dans la vie comme au combat, ce sont les détails qui font la différence entre la victoire et la mort. Ces qualités te serviront autant dans la vie que dans la guerre. »

Elysia hocha la tête, consciente de la profondeur des leçons qu'elle recevait — non pas des leçons de tir, mais des leçons de vie, des transmissions d'âme à âme.

« Père, » dit-elle doucement, une question brûlant ses lèvres depuis longtemps, depuis toujours, « comment fais-tu pour porter tout ce poids ? La responsabilité de protéger le royaume, de mener tes hommes au combat, de nous guider — Kaelan et moi — dans ce monde cruel et incertain... Comment restes-tu fort malgré tout ? »

Thorian resta silencieux un long moment, ses sourcils légèrement froncés alors qu'il réfléchissait à la meilleure façon de répondre — non pas une réponse toute faite, apprise, mais une vérité vivante, palpitante.

« Ce n'est pas toujours facile, Elysia, » finit-il par dire, sa voix plus grave que d'habitude, comme venue des profondeurs d'un puits. « Il y a des jours — des nuits, surtout — où le fardeau semble trop lourd, où les doutes s'insinuent comme des serpents dans mon esprit, où je me demande si je fais vraiment ce qui est juste, si mes décisions ne causeront pas plus de mal que de bien. »

Il s'arrêta, cherchant au fond de lui les mots justes, ceux qui ne l'avaient jamais trahi.

« Mais... » Il inspira profondément, ses yeux se levant vers le ciel où le soleil continuait son ascension éternelle.

« C'est l'amour, Elysia. L'amour que je porte à ce royaume, à ses habitants, à ma famille — à toi. C'est cet amour qui me donne la force de continuer, même quand tout semble perdu. C'est cet amour qui guide mes décisions, même dans les moments les plus sombres, les plus désespérés. »

Il tourna son regard vers les arbres qui entouraient la clairière — ces vieux chênes, ces hêtres centenaires, témoins silencieux de tant de confidences — comme s'il y cherchait des réponses qu'il avait déjà trouvées des milliers de fois.

« Être un leader, Elysia, c'est accepter que parfois, tu devras faire des choix difficiles. Des choix qui te hanteront, qui t'empêcheront de dormir, qui te feront douter de ton humanité. Mais tant que tu te souviens pour qui tu te bats — pour qui tu te lèves chaque matin — tu trouveras la force de persévérer. Tant que l'amour reste plus fort que la peur, tu ne succomberas jamais complètement aux ténèbres. »

Les mots de son père firent écho dans le cœur d'Elysia comme des pierres jetées dans un lac calme, les ondes s'étendant à l'infini.

Elle comprenait maintenant.

La force de Thorian ne venait pas seulement de sa maîtrise des armes, de sa réputation légendaire, de cette autorité naturelle qui forçait le respect. Elle venait de cet amour profond, presque douloureux, pour sa famille et son royaume — un amour qui surpassait toutes les difficultés, toutes les trahisons, toutes les désillusions.

L'amour, pensa-t-elle, voilà la vraie force. Pas les muscles, pas les épées, pas les arcs. L'amour.

Alors qu'ils continuaient leur entraînement, les heures défilant comme les grains de chapelet sous les doigts d'un moine, Thorian lui apprit non seulement les subtilités du tir à l'arc — l'angle de la corde, la position des doigts, le souffle au moment du relâchement — mais aussi celles de la vie. Chaque flèche tirée était une leçon, chaque correction apportée à sa posture était un conseil déguisé, chaque encouragement un baume sur ses blessures intérieures.

Leurs dialogues, entrecoupés de silences remplis de cette sagesse qui ne s'enseigne pas mais se transmet, forgèrent non seulement les compétences d'Elysia, mais aussi son caractère — cette armure invisible qu'elle porterait bien après avoir rangé son arc.

À la fin de la matinée, alors que le soleil se hissait haut dans le ciel, réchauffant la terre humide et dissipant la brume matinale comme on chasse les derniers vestiges d'un cauchemar, Elysia se sentait plus proche de son père que jamais auparavant.

Leurs liens, déjà forts par le sang et l'histoire, s'étaient renforcés à travers ces moments partagés — ces confidences murmurées sous les arbres, ces regards échangés au-dessus des arcs bandés, ces silences complices où les mots n'étaient plus nécessaires. Mais plus que tout, elle comprenait que son voyage ne faisait que commencer.

Le chemin est long, pensa-t-elle, et je ne suis qu'au début. Mais pour la première fois, je ne crains pas l'avenir. Je l'attends. Je le désire. Je vais le conquérir.

En rentrant au palais, les deux marchèrent côte à côte, leurs pas calmes et synchrones — le rythme tranquille de deux êtres qui se comprennent sans avoir besoin de se parler.

« Rappelle-toi, Elysia, » dit Thorian alors qu'ils approchaient des portes massives du château, ces portes

de chêne et de fer qui séparaient le monde extérieur de l'intrigue permanente de la cour, « la force ne réside pas seulement dans tes bras, Elysia. Elle réside dans ton cœur — ce muscle qui bat sans jamais se reposer. Et dans ton esprit — cette flamme qui éclaire tes décisions. C'est là, dans l'union du cœur et de l'esprit, que réside la vraie puissance d'un leader. »

Elysia acquiesça, gravant ces paroles dans les profondeurs de son être, là où les souvenirs les plus précieux vivaient à l'abri des outrages du temps.

Elle savait désormais que sa place n'était pas seulement dans l'ombre de sa famille, à ramasser les miettes de leurs gloires. Mais à leurs côtés. En tant qu'égale. En tant qu'Elysia. Rien de plus. Rien de moins.

Et bien qu'un long chemin l'attendît encore — semé d'embûches, de doutes, de larmes peut-être — elle se sentait prête à l'affronter. Arc en main. Cœur enflammé. Âme libérée.

Le son des portes du palais qui s'ouvraient interrompit leurs réflexions, grincement séculaire des gonds annonçant le retour à la civilisation, aux intrigues, aux dangers moins visibles mais tout aussi mortels que ceux de la forêt.

Les grandes salles de Velaris s'étendaient devant eux, imposantes et austères — ces couloirs de marbre et de mensonges, ces antichambres où se tramaient les destins. Mais Elysia ne les voyait plus de la même manière que le matin.

Elles n'étaient plus des murs enfermant ses doutes et ses peurs, ses insuffisances et ses hontes.

Elles étaient les fondations d'un avenir qu'elle commencerait à bâtir elle-même — pierre par pierre, choix par choix, victoire par victoire.

De ses propres mains.

Chapitre 4 : Le Fardeau du Devoir

La nuit enveloppait Velaris de son manteau d'ombre et de mystère, cette heure particulière où les vivants cèdent la place aux songes et où les morts, dit-on, osent sortir de leurs tombes pour hanter les couloirs des palais. Le palais royal, cette forteresse de marbre blanc et de granit gris, régnait en maître sur la capitale endormie, ses tours élancées s'élançant vers un ciel constellé d'étoiles comme des prières figées dans la pierre — des prières adressées à des dieux peut-être indifférents, peut-être absents, peut-être simplement trop occupés à tisser les tragédies des hommes pour y prêter attention.

Une légère brise, celle qui précède souvent les tempêtes ou les révélations, soufflait à travers les jardins royaux. Elle faisait frémir les feuillages des chênes centenaires d'une mélodie douce et presque apaisante — cette musique trompeuse que la nature offre aux insomniaques, cette caresse aérienne qui semble promettre la paix mais qui, trop souvent, annonce les pires bouleversements. Les roses pourpres, ces fleurs préférées de la reine défunte, balançaient leurs têtes lourdes de parfum, exhalant leurs fragrances dans la nuit complice comme des secrets qu'on chuchote à l'oreille des passants.

Pourtant, au cœur du palais — dans ces boyaux secrets où les tapisseries dissimulaient des passages oubliés, où les statues de marbre semblaient suivre du regard les malfaiteurs — une ombre se mouvait avec détermination. Une ombre qui n'avait rien de spectrale, rien d'éthéré, rien d'imaginaire. Une ombre de chair et d'os, de muscles bandés et de dents serrées, de conscience tourmentée et de résolutions funestes.

Kaelan Stormarrow avançait d'un pas rapide et assuré, ses bottes de cuir martelant les dalles de pierre avec une

régularité presque martiale. Son visage, d'ordinaire si ouvert, si accessible, était fermé comme une forteresse en temps de guerre — les mâchoires serrées, les yeux fixés droit devant lui, les lèvres pincées en une ligne fine et dure. Seule la légère tension de ses épaules, cette façon qu'il avait de les maintenir trop hautes, trop rigides, trahissait une inquiétude mal dissimulée — une tempête intérieure qu'il tentait désespérément de contenir sous une armure d'indifférence forcée.

Depuis sa rencontre avec Seraphina, depuis ces mots murmurés à son oreille, depuis ce baiser posé sur sa joue comme un sceau sur un pacte démoniaque, une tension sourde s'était installée en lui. Une vibration constante, lancinante, qui lui rappelait à chaque instant l'engagement qu'il avait pris, la promesse qu'il avait faite, le destin qu'il avait choisi — ou qui l'avait choisi. L'écho d'un devoir auquel il ne pouvait se soustraire résonnait dans sa tête telle une cloche d'alarme qu'on ne peut plus faire taire.

Le devoir, pensa-t-il amèrement en tournant dans un couloir étroit éclairé par des torches vacillantes. Toujours le devoir. Mais quel devoir ? Celui que j'ai envers ma famille, envers le roi, envers les serments que j'ai prononcés devant les dieux ? Ou celui que j'ai envers elle, cette femme aux yeux d'émeraude qui a ensorcelé mon cœur et obscurci ma raison ?

Le jeune homme se dirigeait vers une aile reculée du palais, un labyrinthe de corridors rarement empruntés, là où peu de gens s'aventuraient à cette heure tardive — et même en plein jour, d'ailleurs. Ces lieux étaient réservés aux affaires que la cour préférerait ignorer, aux rendez-vous que la morale réprouvait, aux secrets que les murs eux-mêmes, si bavards fussent-ils, n'osaient pas répéter.

Une mission secrète, d'une importance cruciale — c'est ainsi que Seraphina avait qualifié la tâche qu'elle lui

avait confiée. Mais Kaelan n'était pas dupe. Il savait lire entre les lignes, déchiffrer les sous-entendus, comprendre la vérité cachée sous les euphémismes. Ce n'était pas une mission. C'était un assassinat. Un régicide. La fin d'un règne et le début d'un autre — un règne qui porterait la marque de Seraphina, et Seraphina seule.

Son cœur oscillait, tel un pendule affolé, entre l'obéissance à la princesse qu'il aimait — cet amour dévorant, irrationnel, presque maladif — et le poids des conséquences qui pesaient sur son âme comme une montagne prête à l'écraser. *Chaque choix a un prix, songea-t-il, chaque serment une dette. Mais quand deux serments s'opposent, comment choisir ? Quand deux amours se font la guerre, comment survivre ?*

Alors qu'il atteignait une porte discrète — si discrète qu'il aurait pu passer devant cent fois sans la remarquer — cachée derrière un épais rideau de velours pourpre, Kaelan s'arrêta un instant. Il prit une profonde inspiration, cette inspiration particulière des condamnés juste avant l'exécution, des plongeurs avant le saut dans le vide.

Il savait — avec la certitude absolue des tragédies annoncées — que ce qu'il s'apprêtait à faire ne serait pas sans répercussions. Une fois engagé sur cette voie, il n'y aurait plus de retour possible. Plus de pardon possible. Plus de rédemption possible. Il franchirait une ligne invisible mais infranchissable, un Rubicon métaphysique dont l'autre rive ne connaissait que les damnés.

La princesse Seraphina avait été claire sur ses attentes — d'une clarté presque cruelle, presque jouissive. Mais la moralité de la tâche, oh, celle-ci lui pesait lourdement. Elle pesait sur ses épaules comme un plomb fondu, brûlant sa chair, consumant son âme, le réduisant à l'état

de pantin dont les fils étaient tirés par une main invisible et impitoyable.

Le visage de son père, Thorian, lui revint en mémoire — ce visage buriné par les années et les combats, mais toujours éclairé par une flamme intérieure, celle de l'honneur. Cet homme qui lui avait enseigné, depuis son plus jeune âge, la valeur de la droiture, l'importance de la parole donnée, la sainteté presque religieuse des serments prononcés devant les autels.

Que penserait-il de moi maintenant ? se demanda Kaelan, une boule d'angoisse lui serrant la gorge. Mon père, ce héros, cette légende vivante... que dirait-il s'il savait que son fils, l'héritier des Stormarrow, a accepté de tremper ses mains dans le sang du roi ? Me maudirait-il ? Me renierait-il ? Ou pire — me regarderait-il avec cette déception silencieuse, celle qui fait plus mal que tous les cris, que toutes les malédictions, que tous les châtements ?

Mais tout cela, toutes ces considérations, tous ces scrupules, semblaient s'effriter devant le regard perçant de Seraphina. Ce regard vert qui le transperçait, l'aveuglait, l'ensorcelait. Ce regard qui lui faisait oublier, l'espace d'un instant, qui il était, d'où il venait, ce qu'il valait. Ce regard qui transformait un homme d'honneur en complice consentant, en amant aveugle, en bourreau volontaire.

Il poussa la porte.

Le grincement des gonds — ce son strident qui déchira le silence comme une lame déchire la chair — lui parut démesurément fort, comme si tout le palais allait se réveiller en sursaut, comme si tous les regards allaient se tourner vers lui, accusateurs, vengeurs, impitoyables.

La petite salle de réunion, plongée dans la pénombre, s'ouvrit devant lui. L'obscurité y était si dense, si épaisse, qu'on aurait pu la couper au couteau. Sur une table de bois massif — ce chêne sombre qui avait vu défiler tant

de complots, tant de trahisons, tant de serments rompus — des cartes et des documents étaient éparpillés en désordre étudié, comme les pièces d'un jeu d'échecs dont on préparerait l'ouverture. Quelques bougies, presque consumées, projetaient une lumière vacillante et mourante, créant des ombres dansantes sur les murs de pierre — des ombres qui semblaient gesticuler, chuchoter, comploter.

Kaelan s'approcha, étudiant les détails que Seraphina lui avait confiés. Les cartes étaient marquées de croix rouges — des emplacements, des horaires, des noms. Les documents étaient des rapports de surveillance, des analyses de sécurité, des inventaires des gardes postés près des appartements royaux.

L'assassinat du roi. Ces mots résonnèrent dans son esprit comme un glas funèbre. Un acte de trahison qui changerait à jamais le cours du royaume — et le sien propre. Un acte qui ferait de lui, Kaelan Stormarrow, le fils des héros, le frère d'Elysia, l'amant de Seraphina, un régicide. Un parricide symbolique. Un damné.

Son regard glissa sur un parchemin en particulier — un plan détaillé des appartements du roi, avec l'emplacement précis de chaque garde, de chaque meuble, de chaque cachette possible. Des annotations, écrites de la main même de Seraphina, indiquaient les moments de relève, les angles morts, les failles dans le dispositif de sécurité.

Elle a tout prévu, pensa Kaelan, à la fois admiratif et terrifié. Chaque détail a été calculé, chaque risque évalué, chaque obstacle anticipé. Il ne reste plus qu'à exécuter. Littéralement.

Soudain, un craquement retentit derrière lui — ce bruit sec du bois qui se contracte, ou peut-être celui d'un pas mal assuré, d'une présence indésirable.

Kaelan se retourna brusquement, la main sur la garde de son épée, le métal froid et rassurant sous ses doigts moites. Il plissa les yeux pour percer l'obscurité, sa vision nocturne s'adaptant lentement aux ténèbres de la pièce. Son cœur battait à tout rompre — *bam, bam, bam* — tambour de guerre annonçant l'affrontement, ou peut-être simplement la peur.

« Qui va là ? » murmura-t-il, sa voix à peine audible, plus souffle que parole.

Rien.

Le silence, épais et lourd, lui répondit — un silence complice, presque moqueur.

Il resta immobile un long moment, tous ses sens en alerte, tendus comme une corde d'arc prête à se rompre. Ses oreilles scrutaient l'obscurité, cherchant le moindre bruit suspect, la plus infime respiration. Ses yeux balayaient la pièce, s'attardant sur chaque coin d'ombre, chaque recoin suspect.

Mais rien ne se manifesta. Aucun mouvement, aucune silhouette, aucune menace.

Ce n'était qu'un bruit anodin, se convainquit-il, bien que la sensation d'être observé ne le quittât pas — cette sensation viscérale, presque douloureuse, d'un regard posé sur sa nuque, d'une présence silencieuse rôdant dans les ténèbres.

Il retourna aux documents, mais sa concentration était brisée, fragmentée, dispersée. Les mots dansaient devant ses yeux, refusant de former un sens cohérent. Les cartes n'étaient plus que des gribouillis incompréhensibles.

Terminons cela, se dit-il. *Plus vite j'aurai fini, plus vite je pourrai quitter ce lieu maudit.*

Non loin de là, dans un autre couloir de ce palais labyrinthique, Elysia déambulait sans but précis, perdue

dans ses pensées comme on se perd dans une forêt sans sentier.

Son entraînement avec son père, ce matin même, avait été intense — physiquement et émotionnellement. Les muscles de ses bras et de ses épaules lui rappelaient encore chaque flèche tirée, chaque posture maintenue, chaque effort fourni. Mais ce n'était pas la fatigue qui l'empêchait de trouver le sommeil, cette nuit. Non, c'était autre chose. Quelque chose de plus sournois, de plus insidieux.

Une inquiétude latente. Un malaise indéfinissable. Cette sensation désagréable que quelque chose ne tournait pas rond, mais sans pouvoir mettre le doigt sur quoi exactement.

Depuis quelques jours — depuis combien exactement ? Deux ? Trois ? Une semaine peut-être ? — elle sentait une distance grandissante entre elle et Kaelan. Un fossé invisible, impalpable, mais bien réel, qui s'élargissait à mesure que les heures passaient, comme une crevasse dans la glace qui annonce l'effondrement à venir.

Son frère, habituellement si chaleureux, si présent, si protecteur — ce grand frère qui avait toujours eu un mot gentil, une plaisanterie pour la faire sourire, une épaule sur laquelle pleurer — semblait de plus en plus distant. Ses regards, autrefois si directs, si francs, devenaient fuyants, comme s'il évitait de croiser ses yeux de peur d'y lire un jugement. Ses mots se faisaient rares, parcimonieux, presque précieux. Et lorsqu'il parlait, c'était sur un ton neutre, impersonnel, comme s'il s'adressait à une étrangère plutôt qu'à la sœur qu'il avait élevée, protégée, aimée.

Qu'était-il arrivé à Kaelan ? Quel démon avait pris possession de son âme ? Quel poison avait corrompu son cœur ?

Elysia avait pris l'habitude — une mauvaise habitude, peut-être, mais nécessaire — de parcourir le palais la nuit, lorsque tout le monde dormait, lorsque les masques tombaient, lorsque les vérités se révélaient. Elle espérait que la marche, ce mouvement rythmé des jambes et la respiration profonde, l'aiderait à clarifier ses pensées, à y voir plus clair dans ce brouillard d'angoisses qui l'étouffait.

Ce soir-là, ses pas l'avaient menée près de l'aile réservée aux affaires militaires — une section du palais à laquelle elle n'avait normalement pas accès, un sanctuaire réservé aux officiers de haut rang, aux stratèges, aux conseillers les plus proches du roi. Les couloirs y étaient plus larges, les portes plus massives, les gardes plus nombreux — ou du moins, auraient dû l'être. Mais à cette heure tardive, même les sentinelles semblaient céder au sommeil, leurs postes étrangement déserts. L'écho d'un murmure attira son attention. Un son à peine audible — un chuchotement, une confidence, peut-être une prière — mais suffisamment intrigant, suffisamment incongru à cette heure et à cet endroit, pour qu'elle ralentisse le pas, retienne son souffle, tende l'oreille.

Elle s'approcha, sur la pointe des pieds, chaque pas calculé, chaque mouvement contrôlé pour ne trahir sa présence. Et c'est alors qu'elle l'aperçut.

Une silhouette familière entre toutes — cette carrure, cette démarche, cette façon de tourner la tête — accroupie devant une porte entrebâillée, comme s'il écoutait, comme s'il observait, comme s'il attendait.
Kaelan.

Son cœur manqua un battement, puis repartit de plus belle, tambourinant dans sa poitrine comme un prisonnier contre les barreaux de sa cellule. Que faisait son frère ici, en pleine nuit, dans cette partie du palais

où il n'avait normalement aucune raison de se trouver ? Pourquoi cette attitude furtive, presque coupable ? Pourquoi ces regards jetés par-dessus l'épaule, ces tressautements nerveux à chaque bruit suspect ? Elysia se tapit dans l'ombre, derrière une lourde colonne de marbre — ce marbre froid et dur qui lui collait à la joue comme un baiser glacé. De là, elle pouvait observer son frère sans être vue, sans être soupçonnée. Pendant de longues minutes, elle le regarda fouiller parmi des documents, étudier des cartes, annoter des parchemins. Il semblait concentré, absorbé, presque possédé — comme si la tâche qu'il accomplissait le consumait de l'intérieur, le vidant de sa substance, le transformant en automate.

De temps à autre, il jetait un coup d'œil autour de lui, visiblement sur ses gardes — et chaque fois, Elysia retenait son souffle, priant les dieux qu'il ne la remarque pas, ne la découvre pas, ne la confronte pas.

Un sentiment de malaise, viscéral et profond, grandissait en elle, se nourrissait de ses peurs, se gorgeait de ses angoisses. Elle n'avait jamais vu Kaelan ainsi. Jamais. Pas même lors des pires moments — après la mort de leur mère, après les batailles les plus sanglantes, après les trahisons les plus cruelles. Il avait toujours gardé cette flamme intérieure, cette lueur d'espoir, cette certitude que tout finirait par s'arranger.

Mais ce soir, son regard était vide. Éteint. Comme si quelqu'un avait soufflé la bougie de son âme.

Elle retint son souffle, observant encore un moment — une minute, deux minutes, trois — avant de prendre une décision difficile. Elle ne voulait pas qu'il la découvre là, en pleine nuit, cachée dans les ombres comme une criminelle. Mais avant de s'éloigner, alors qu'elle se préparait à battre en retraite aussi discrètement qu'elle

était venue, quelques mots échappèrent des lèvres de Kaelan. Des murmures, presque des soupirs, échangés avec lui-même — ou peut-être avec sa conscience, ce juge intérieur qui, même dans les pires moments, refuse de se taire.

« Pour Seraphina... le roi... cela doit être fait... »

Les mots frappèrent Elysia comme une décharge électrique.

Pour Seraphina ? Le roi ? Cela doit être fait ?

Son esprit se mit à tourner à toute vitesse, connectant des points qu'elle n'avait jamais imaginé relier.

Seraphina — la princesse aux yeux d'émeraude, celle que Kaelan fréquentait de plus en plus, celle dont il avait le regard fiévreux, presque maladif, lorsqu'il revenait de leurs entrevues. Le roi — ce vieil homme malade, affaibli, qui régnait encore mais dont l'ombre s'étiolait de jour en jour. Et qu'est-ce qui "devait être fait" ? Quelle action, si terrible, si définitive, méritait qu'on la justifie par cette froide résignation ?

Une boule se forma dans son estomac — cette sensation nauséuse, presque douloureuse, qui précède les grandes révélations, les catastrophes annoncées, les tragédies inévitables.

Non, pensa-t-elle, refusant encore d'admettre l'évidence. Pas Kaelan. Pas mon frère. Pas l'homme qui m'a appris à monter à cheval, à tenir une épée, à croire en moi-même. Il ne peut pas... il ne voudrait pas...

Mais les mots résonnaient encore dans sa tête, implacables, inexorables, comme une sentence dont on ne peut faire appel.

Elle battit en retraite silencieusement, ses pas étouffés par les tapis épais, ses mouvements amortis par l'habitude de la discrétion. Derrière elle, elle entendait Kaelan ranger les documents, sa sacoche de cuir crissant, ses bottes frappant le sol.

Il ne doit pas savoir que j'étais là, se dit-elle. Pas encore. Pas avant que je comprenne ce qui se trame.

Son cœur battait à tout rompre — ce tambour affolé qui semblait vouloir s'échapper de sa cage thoracique.

Quelque chose se tramait, quelque chose de sombre et de dangereux, quelque chose qui sentait le sang et la trahison. Et Kaelan, son propre frère, était au cœur de ces ténèbres.

Dans la petite salle de réunion, Kaelan, après avoir pris connaissance de tous les détails, rangea soigneusement les documents dans une sacoche de cuir noir — chaque parchemin à sa place, chaque carte repliée avec soin, chaque preuve de son futur crime dissimulée aux regards indiscrets.

Son expression se durcit, ses traits se figèrent, son visage devint ce masque impénétrable qu'il portait désormais comme une seconde peau. Il se préparait mentalement à accomplir la tâche — non, le forfait — qu'on lui avait confié. Chaque geste, chaque parole, chaque regard devrait être calculé, pesé, mesuré. La moindre erreur, le plus petit oubli, pourrait tout faire basculer.

Seraphina compte sur moi, se rappela-t-il, et cette pensée, au lieu de l'apaiser, fit naître en lui un nouveau tourbillon d'angoisses. Je ne peux pas la décevoir. Je ne peux pas la trahir. Je ne peux pas perdre son amour.

Avant de quitter la pièce, il jeta un dernier regard aux cartes étalées sur la table — ces cartes qui contenaient la mort du roi, le renversement d'un règne, la naissance d'une nouvelle ère. Il imprima dans sa mémoire le chemin qu'il allait emprunter, les visages qu'il alloir croiser, les obstacles qu'il devrait surmonter.

Puis, avec la détermination d'un homme prêt à sacrifier tout ce qui lui est cher — son honneur, sa famille, son âme — pour un amour dévorant, presque maladif, il

quitta la salle. La porte se referma derrière lui dans un bruit sourd, et il s'enfonça dans les ombres du palais, sa silhouette se confondant peu à peu avec l'obscurité. *Que les dieux me pardonnent, pensa-t-il. Car je ne me pardonnerai jamais.*

Elysia, cachée derrière une colonne de marbre, attendit que Kaelan disparaisse au bout du couloir — que ses pas s'éloignent, se dissipent, s'évanouissent — avant de s'aventurer hors de sa cachette.

Le calme de la nuit, ce calme qu'elle avait toujours trouvé apaisant, avait pris un tournant sinistre, presque menaçant. Les ombres semblaient plus denses, plus épaisses, plus vivantes. Les craquements du vieux bois, les sifflements du vent, les battements d'ailes des chauves-souris — tous ces bruits qu'elle connaissait si bien — lui paraissaient soudain chargés de mauvais présages.

Elle savait, avec une certitude absolue, qu'il était de son devoir de découvrir la vérité. Peu importe où cela la mènerait. Peu importe ce qu'elle y perdrait. Peu importe les illusions qu'elle devrait briser.

« Que fais-tu, Kaelan ? » murmura-t-elle pour elle-même, ses yeux fixant le vide où son frère s'était tenu, quelques instants auparavant. « Toi, l'héritier des Stormarrow, le modèle de vertu et d'honneur... que fais-tu dans les ténèbres ? Quel pacte as-tu signé ? Quel sacrifice as-tu promis ? »

Elle savait qu'elle devait être prudente — qu'une seule erreur, un seul pas de travers, pourrait lui coûter la vie, ou pire, celle de son frère. Mais elle ne pouvait ignorer ce qu'elle avait vu et entendu. Ces mots résonnaient encore dans sa tête, ces mots qu'elle aurait tout donné pour n'avoir jamais surpris.

Son instinct — cette voix intérieure qui l'avait si rarement trompée — lui disait que ce secret, ce lourd secret que Kaelan portait comme une croix, pouvait mettre en péril bien plus que la relation entre elle et son frère. Le royaume tout entier semblait sur le point de basculer, comme un navire pris dans une tempête, comme une maison dont on aurait sapé les fondations. Elysia se trouvait maintenant à l'aube d'une découverte qui pourrait tout changer — pour elle, pour sa famille, pour Velaris tout entier. Le poids du devoir, ce fardeau qu'elle avait toujours vu porter par son père, par sa mère, par son frère, semblait maintenant glisser vers ses propres épaules, comme un manteau trop grand mais qu'on n'a pas le choix d'enfiler.

Que faire ? se demanda-t-elle, perdue dans ce labyrinthe de certitudes ébranlées. *Dois-je avertir mon père ? Dois-je confronter Kaelan ? Dois-je me taire et observer, en attendant que les événements se déroulent d'eux-mêmes ?*

Elle ne connaissait pas encore la réponse. Mais elle savait, avec la certitude des âmes tourmentées, qu'elle ne pourrait plus jamais être l'Elysia de la veille — celle qui dormait paisiblement, celle qui croyait en la bonté fondamentale des siens, celle qui ignorait les ombres rampantes dans les couloirs du pouvoir.

Car telle est la nature du fardeau du devoir : on ne le choisit jamais. Il s'impose à nous, dans les nuits calmes et les palais silencieux, au détour d'un corridor ou derrière une porte entrebâillée. Et lorsqu'il nous a trouvés, il ne nous lâche plus — pas même dans nos rêves, pas même dans nos prières, pas même dans la mort.

Kaelan avait choisi son camp — ou peut-être avait-il simplement accepté celui qu'on avait choisi pour lui. Mais Elysia, elle, n'avait pas encore fait son choix. Et tandis que la nuit continuait son cours implacable vers

l'aube, elle comprit que bientôt, très bientôt, elle devrait elle aussi décider qui elle voulait être : la sœur aveugle qui ferme les yeux sur les forfaits de son frère, ou la justicière qui dénonce le mal, même quand celui-ci porte le visage de l'amour.

Que les dieux me guident, pria-t-elle en rejoignant sa chambre, les premières lueurs de l'aube teintant déjà l'horizon de rose et d'or. *Car je marche désormais dans les ténèbres, et je ne sais plus distinguer la lumière de l'ombre.* Mais les dieux, s'ils existaient, s'ils entendaient, s'ils se souciaient encore des tragédies humaines, restèrent silencieux. Comme ils l'avaient toujours été. Comme ils le seraient toujours.

Ne laissant aux vivants que le terrible privilège de choisir — et d'assumer.

Chapitre 5 : L'Amour et la Couronne

Le soleil se couchait lentement derrière les montagnes — ces géants de pierre et de glace qui veillaient sur Velaris depuis la nuit des temps, leurs cimes enneigées captant les derniers rayons de l'astre mourant comme des miroirs tendus vers l'infini. La capitale tout entière se parait des lueurs orangées et pourpres de ce crépuscule d'automne, un embrasement céleste qui faisait scintiller les toits de tuiles rouges — ces tuiles qui avaient vu défiler tant de générations, tant de drames, tant de joies et de peines — et les flèches dorées du palais, ces doigts d'or tendus vers le ciel comme pour implorer le pardon des dieux.

Les jardins royaux, qui s'étendaient sur des hectares de verdure soigneusement entretenue, étaient baignés dans cette lumière douce et dorée — une lumière qui semblait appartenir à un autre monde, un monde où la trahison n'existait pas, où les serments n'étaient jamais rompus, où l'amour ne tuait pas. Les massifs de fleurs — roses pourpres, lys blancs, iris bleus — composaient une symphonie de couleurs et de parfums qui enivraient les sens. Les arbres centenaires, ces chênes et ces hêtres qui avaient poussé en même temps que la dynastie régnante, projetaient des ombres longues et élégantes sur les allées de gravier, des ombres qui semblaient danser au rythme d'une musique inaudible. Les fontaines, ces œuvres d'art ciselées dans le marbre de Carrare, chantaient une mélodie apaisante au milieu du bruissement des feuillages — un chant d'eau et de vent qui invitait à la rêverie, à l'abandon, à l'oubli des soucis terrestres.

C'est dans cette atmosphère presque irréelle, suspendue entre le jour et la nuit, entre la réalité et le songe, entre la vérité et le mensonge, que Kaelan et Seraphina se promenaient. Leurs pas, rythmés par le crissement léger

du gravier sous leurs bottes et ses sandales, semblaient suivre une cadence particulière — celle d'un duo dont les partenaires ne sont pas tout à fait en harmonie, dont les cœurs ne battent pas à l'unisson.

Kaelan, toujours aussi impressionnant dans son armure de cuir souple — cette cuirasse noire qui moulait son torse comme une seconde peau, ces brassards cloutés qui protégeaient ses avant-bras — portait sur ses épaules le poids des récents événements. Un poids invisible mais bien réel, une charge morale qui le faisait marcher plus lentement, respirer plus difficilement, exister plus douloureusement. Sa mâchoire crispée, ses tempes légèrement moites, son regard qui fuyait les fleurs et les fontaines pour se fixer sur le sol — tous ces signes trahissaient l'agitation intérieure qui le tourmentait, ce combat entre l'homme qu'il voulait être et celui qu'il devenait.

À ses côtés, Seraphina avançait avec la grâce d'une reine — mieux, d'une impératrice, d'une déesse descendue sur terre pour semer le trouble et la passion. Sa robe de soie couleur champagne, brodée de fils d'argent et constellée de petites perles, flottait autour d'elle comme une nuée lumineuse. Sa longue chevelure blonde, tressée avec soin et ornée de rubans de soie, cascadaient sur ses épaules telles des coulées d'or en fusion. Son visage — ce visage d'ange aux pommettes hautes, aux lèvres pleines, aux yeux d'un bleu si pur qu'ils semblaient refléter le ciel lui-même — arborait ce sourire enjôleur, ce sourire de serpent qui, sous des airs bienveillants, dissimulait habilement les sombres pensées qui l'habitaient.

Elle est belle, pensa Kaelan, comme il l'avait pensé mille fois auparavant. Belle et dangereuse. Belle et mortelle. Belle comme ces fleurs vénéneuses qui attirent par leur parfum avant de tuer par leur venin.

Ils s'arrêtèrent près d'une fontaine — la plus grande du jardin, celle qu'on appelait la Fontaine des Amants, car la légende racontait que quiconque y buvait de son eau était lié pour l'éternité à celui ou celle qui l'accompagnait. Ses eaux claires, agitées par la brise du soir, reflétaient les dernières lueurs du jour en une mosaïque mouvante d'or et d'azur.

Seraphina tourna son regard vers Kaelan. Ses yeux bleus, ces puits de lumière et de mystère, étincelaient de cette lueur qu'il connaissait si bien — un mélange envoûtant de douceur apparente et de détermination absolue. Cette lueur qui l'avait ensorcelé dès leur première rencontre, qui l'avait conduit sur ce chemin dangereux, qui le poussait aujourd'hui au bord du précipice.

« Kaelan, » murmura-t-elle, sa voix douce et persuasive comme un velours caressant son âme, comme une caresse sur une plaie encore vive. « Tu sais que ce que nous faisons est nécessaire, n'est-ce pas ? Pour le bien du royaume. »

Elle marqua une pause, ses doigts effleurant le rebord de pierre de la fontaine, là où l'eau clapotait doucement.

Nécessaire, répéta-t-il mentalement, goûtant le mot comme un poison qu'on espère doux. *Tous les tyrans justifient leurs actes par la nécessité. Tous les traîtres invoquent le bien commun.*

Kaelan resta silencieux un instant, ses pensées tourbillonnant comme les feuilles mortes emportées par le vent d'automne — sans direction, sans but, sans espoir de jamais se poser. Depuis leur première conversation dans les appartements secrets de la princesse, depuis ce baiser sur la joue qui scellait leur pacte, il n'avait cessé de peser le pour et le contre, d'évaluer les risques, de mesurer les conséquences.

Mais chaque fois, chaque maudite fois, le charme enivrant de Seraphina faisait pencher la balance en faveur de l'action. Comment pouvait-il lui refuser quoi que ce soit ? Elle, qui représentait tout ce qu'il désirait — la beauté, le pouvoir, l'accomplissement — tout ce à quoi il aspirait depuis des années, depuis qu'il était assez grand pour comprendre ce que signifiaient ces mots. Elle était son rêve. Son obsession. Sa damnation.

« Oui, » finit-il par répondre, bien que sa voix trahît une pointe d'hésitation, ce tremblement imperceptible qui annonce les regrets à venir. « Mais... je crains les conséquences. »

Je crains pour mon âme, pensa-t-il, je crains pour ma famille, je crains pour ce que je vais devenir.

Seraphina sourit — ce sourire rassurant mais calculé, ce sourire qui avait fait fondre tant de cœurs et causé tant de désastres. Elle s'approcha de lui, ses doigts fins effleurant son avant-bras avant de glisser dans sa main avec une lenteur délibérée, comme pour savourer chaque seconde de ce contact.

Elle se rapprocha encore, si près qu'il pouvait sentir le parfum délicat de roses et de jasmin qu'elle portait — ces fragrances entêtantes qui lui montaient à la tête, qui brouillaient ses sens, qui rendaient impossible toute pensée claire et raisonnée.

Kaelan sentit son cœur battre plus fort — *bam, bam, bam* — comme un tambour de guerre annonçant l'affrontement, ou peut-être simplement la défaite.

Chaque mot qu'elle prononçait, chaque regard qu'elle lui offrait, chaque frôlement de ses doigts enfonçait un peu plus leurs racines dans son esprit, comme des lierres envahissant les ruines d'une forteresse abandonnée.

« Ne t'inquiète pas, mon cher Kaelan. » Sa voix s'abaissa, devint presque un murmure — ce murmure intime, complice, réservé aux confessions et aux secrets. « Je suis

là pour guider chacun de tes pas. Nous avons un destin à accomplir, toi et moi. Un destin que les dieux ont écrit bien avant notre naissance, bien avant que nos cœurs ne s'éveillent à l'amour. »

Sa main libre se leva, ses doigts effleurant la joue du jeune homme, y traçant des arabesques invisibles.

« Ensemble, nous apporterons la paix et la prospérité à ce royaume. Il est temps de laisser derrière nous les vieilles manières — ces coutumes obsolètes, ces traditions poussiéreuses — et de construire un avenir meilleur. Un avenir digne de nous. »

Kaelan plongea son regard dans celui de Seraphina, cherchant à y trouver une lueur de réconfort — une certitude, une promesse, un signe que tout ceci n'était pas un cauchemar éveillé. Il voulait croire en ses mots, en cette vision d'un avenir radieux qu'elle lui promettait avec tant d'assurance, tant de conviction.

Mais au fond de lui, dans ces replis obscurs de sa conscience qu'il tentait désespérément d'ignorer, une petite voix — celle de son père, celle de son honneur, celle de tout ce qu'il avait été avant de tomber sous le charme de Seraphina — le mettait en garde.

Elle te manipule, murmurait cette voix. Elle se sert de ton amour pour atteindre ses fins. Tu n'es qu'un outil, Kaelan, un instrument, un pion sur son échiquier.

Mais il étouffa rapidement cette voix, la réduisant au silence, l'enfouissant sous des tonnes de désir et d'aveuglement volontaire. Comment pouvait-il douter de celle qu'il aimait ? Comment pouvait-il soupçonner la femme qui lui offrait son sourire, sa confiance, son corps ?

« Je te fais confiance, Seraphina, » dit-il finalement, et ses propres mots lui parurent lourds, définitifs, comme une sentence qu'on prononce sans vraiment la comprendre. « Pour toi, je ferai ce qu'il faut. »

Il serra sa main dans la sienne, sentant la chaleur de sa peau, la douceur de ses doigts, le battement de son pouls — un pouls calme, régulier, nullement affecté par la gravité de ce qu'ils planifiaient.

Seraphina se rapprocha encore davantage — contre lui, presque — sa poitrine frôlant son torse, son souffle chaud caressant son cou. Elle posa une main douce sur sa joue, un geste à la fois tendre et possessif, délicat et dominateur. Comme une propriétaire caressant son bien le plus précieux.

« Je n'attends rien de moins de toi, Kaelan, » chuchota-t-elle, ses lèvres presque contre son oreille. « Ensemble, nous serons invincibles. Aucune force au monde ne pourra nous séparer. Aucun obstacle ne pourra nous arrêter. Aucune morale ne pourra nous juger. »

Ils restèrent ainsi, unis dans une étreinte silencieuse, leurs silhouettes se découpant sur le fond flamboyant du coucher de soleil — deux ombres entrelacées, deux destins liés, deux âmes sur le point de se perdre.

Mais tandis que Kaelan s'abandonnait à la douceur de cet instant, à cette illusion d'amour et de complicité, Seraphina, elle, calculait déjà la prochaine étape de son plan. Ses yeux bleus, si doux en apparence, brillaient d'une intelligence stratégique qui ne laissait rien au hasard. Chaque geste, chaque mot, chaque regard étaient pesés, mesurés, calibrés — des pièces de plus sur l'échiquier du pouvoir, des mouvements dans une partie dont Kaelan ne connaissait ni les règles ni l'enjeu.

Il est à moi, pensa-t-elle, une satisfaction froide l'envahissant. Complètement, totalement, irrémédiablement à moi. Il ne voit que ce que je veux qu'il voie. Il entend que ce que je veux qu'il entende. Il est l'instrument parfait — docile, dévoué, amoureux.

Du coin de l'œil, elle aperçut une silhouette familière dans les ombres du jardin — un serviteur dévoué,

porteur de messages. Il la regardait, attendant son signal. Elle inclina imperceptiblement la tête, une fraction de centimètre, et l'homme disparut aussi silencieusement qu'il était apparu. Le prochain acte pouvait commencer.

Pendant ce temps, loin des jardins et de leurs intrigues, dans la cour d'entraînement déserte où le crépuscule étirait ses doigts pourpres sur les dalles de pierre, Elysia se tenait seule face à ses démons intérieurs.

Ses flèches sifflaient dans l'air, plantées avec une précision qui aurait fait honneur à son père — *siffle, claque, tremble* — mais son esprit, lui, était ailleurs, perdu dans des contrées bien plus sombres que celles des cibles en paille.

Depuis quelques jours — depuis cette nuit maudite où elle avait surpris son frère dans l'aile interdite — Kaelan se montrait de plus en plus distant. Non pas cette distance polie des étrangers, mais ce fossé glacé qui se creuse entre des êtres qui s'aimaient et qui s'éloignent sans comprendre pourquoi. Il ne la regardait plus dans les yeux, évitait ses questions, fuyait ses tentatives de rapprochement comme on fuit un incendie.

Et cette distance n'alimentait que les inquiétudes qui la rongeaient, ces vers rongant la pulpe de ses nuits blanches.

Elle se souvenait de ce qu'elle avait aperçu cette nuit-là — la silhouette furtive de Kaelan, cette porte entrebâillée, ces documents étalés dans la pénombre.

Elle se souvenait de ce qu'elle avait entendu — ces mots murmurés, cette confidence involontaire : *Pour Seraphina... le roi... cela doit être fait...*

Ces mots la hantaient, la poursuivaient jusque dans ses rêves les plus profonds.

Pourquoi Seraphina — cette princesse aux yeux d'or — demanderait-elle à Kaelan de faire quoi que ce soit d'aussi secret, d'aussi dangereux, d'aussi... criminel ? Et surtout, pourquoi Kaelan semblait-il prêt à tout pour elle ? À trahir son roi, sa famille, les principes que leur père leur avait inculqués depuis l'enfance ? Ces principes d'honneur, de loyauté, de droiture — ces piliers sur lesquels reposait la réputation des Stormarrow depuis des générations ?

Quel est son pouvoir sur lui ? se demanda Elysia, décochant une flèche avec plus de force que nécessaire. *Quelle sorcellerie, quel sortilège, quelle promesse interdite l'a réduit à cet état ?*

Une voix grave la tira de ses pensées — une voix qu'elle connaissait bien, cette voix rocailleuse de sergent instructeur.

« Tu n'es pas concentrée, Elysia. »

Ser Greydon se tenait à quelques pas d'elle, les bras croisés sur sa large poitrine. Sa silhouette massive, noire contre le ciel embrasé, semblait tout droit sortie d'un cauchemar d'enfant — ou d'une légende de héros, selon la lumière. Son regard, ce regard d'acier qui avait traversé tant de batailles, était posé sur elle avec une intensité qui la mettait toujours mal à l'aise.

« Qu'est-ce qui te préoccupe autant ? » ajouta-t-il, son ton sévère mais juste, celui d'un homme qui a vu assez de jeunes soldats détruits par leurs propres pensées pour savoir reconnaître les signes avant-coureurs.

Elysia baissa son arc — ce bel arc en bois d'if que son père lui avait offert — et essaya de chasser les images qui hantaient son esprit. Les cauchemars, les doutes, les peurs. Tout cela lui donnait envie de crier, de pleurer, de frapper quelque chose.

« Ce n'est rien, Ser Greydon, » répondit-elle, évitant son regard comme son frère évitait le sien. « Juste... des pensées qui me troublent. »

Des pensées, ironisa-t-elle intérieurement. Des certitudes, plutôt. Des évidences que je refuse d'admettre.

Le chevalier s'approcha, ses pas lourds sur les dalles, et son expression se fit moins sévère, presque douce — une douceur qu'il n'affichait que rarement, réservée aux moments de confiance et de vulnérabilité.

« Parfois, » dit-il, sa voix plus basse, « ce sont justement ces pensées que tu devrais examiner de plus près, plutôt que de les ignorer. Les ignorer ne les fera pas disparaître, Elysia. Elles resteront là, enfouies, mais toujours vivantes. À la première occasion, elles resurgiront, plus fortes, plus destructrices. Alors... » Il marqua une pause, ses yeux dans les siens. « Que se passe-t-il ? »

Elysia hésita. Longtemps. Très longtemps.

Partagée entre le désir brûlant de partager ses inquiétudes — d'enfin les dire à voix haute, de les extraire de son esprit comme on extrait une épine — et la peur paralysante d'admettre qu'elle doutait de son propre frère, de la chair de sa chair, du sang de son sang. *Si j'en parle, cela devient réel, pensa-t-elle. Si je le dis à voix haute, je ne pourrai plus faire comme si je n'avais rien vu, rien entendu, rien compris.*

Mais le regard pénétrant de Ser Greydon — ce regard qui avait vu des hommes mentir, tricher, trahir — la poussa à parler. Elle n'aurait pas pu garder le silence, même si elle l'avait voulu.

« C'est à propos de Kaelan, » finit-elle par avouer, sa voix plus basse qu'un murmure. De peur que les murs n'aient des oreilles. De peur que le vent ne porte ses mots jusqu'aux oreilles de son frère. « Il agit étrangement, Ser Greydon. Il n'est plus lui-même. Il

évite de me regarder, il fuit mes questions, il... il a changé. »

Elle inspira profondément, comme pour se donner du courage.

« Et je crains qu'il ne soit mêlé à quelque chose de dangereux. Quelque chose de... sombre. Je l'ai surpris l'autre nuit, dans une aile du palais où il n'avait rien à faire. Une aile interdite, réservée aux affaires secrètes. Et ce qu'il disait... » Sa voix se brisa. « Ce qu'il disait me fait peur, Ser Greydon. Une peur que je n'avais jamais ressentie. »

Ser Greydon fronça les sourcils, un pli soucieux barrant son front. Sa main droite se leva, caressant machinalement sa barbe grisonnante — un tic qu'il avait quand il réfléchissait à des problèmes difficiles, impossibles, inextricables.

« Tu as raison de t'inquiéter, Elysia, » dit-il enfin, pesant chaque mot comme on pèse des médicaments dans une balance. « Je connais Kaelan depuis qu'il est enfant. Je l'ai vu grandir, combattre, vaincre. C'est un bon soldat. Un soldat d'élite, même. Mais c'est aussi un homme jeune, et les hommes jeunes... » Il soupira. « Les hommes jeunes sont facilement influençables, surtout par des personnes qu'ils admirent ou... qu'ils aiment. »

Il marqua une pause, ses yeux se perdant dans le lointain, là où les montagnes se confondaient avec le ciel.

« Seraphina, par exemple... »

Elysia leva les yeux, surprise que son mentor ait lui aussi fait le lien — ce lien qu'elle redoutait, qu'elle refusait d'accepter, mais qui s'imposait à elle comme une évidence.

« Vous pensez que Seraphina... ? » La phrase resta en suspens, trop lourde pour être achevée.

Le chevalier hocha gravement la tête, ses yeux gris s'assombrissant comme une mer avant la tempête.

« Je ne dirais pas que je sais ce qui se passe entre eux, Elysia. Je ne suis pas un espion, ni un dévot de ragots de couloirs. Mais... » Il chercha ses mots. « Je me méfie de la princesse. Depuis toujours. C'est une femme ambitieuse, bien plus que ce qu'elle laisse paraître derrière ses sourires et ses robes de soie. Et les hommes qui tombent sous son charme... » Il laissa sa phrase en suspens, mais le message était clair — d'une clarté glaçante, définitive, sans appel.

Elysia sentit un frisson lui parcourir l'échine — ce frisson particulier qui précède les catastrophes, les révélations, les traumatismes.

« Je dois en savoir plus, » dit-elle, et sa voix, pour la première fois depuis cette conversation, était ferme, déterminée, sûre d'elle — plus sûre qu'elle ne l'avait jamais été, en fait. « Si Kaelan est en danger, ou s'il se laisse manipuler par cette femme, je ne peux pas rester les bras croisés. Je ne peux pas regarder mon propre frère sombrer dans les ténèbres sans rien faire. »

Ser Greydon posa une main réconfortante sur son épaule — cette main lourde, calleuse, usée par des années de maniement d'armes.

« Tu as raison, Elysia. Mais sois prudente. » Sa voix se fit plus grave, plus solennelle. « Approcher cette affaire avec subtilité est crucial. Parfois, les vérités que l'on découvre peuvent être plus douloureuses que ce que l'on avait imaginé. Elles peuvent détruire des amitiés, briser des familles, réduire des royaumes en cendres. Alors, avant de t'engager sur cette voie... » Il plongea ses yeux dans les siens. « Assure-toi d'être prête à en affronter les conséquences. »

Elysia acquiesça, les mots du chevalier résonnant en elle comme des cloches de cathédrale.

Elle savait qu'il avait raison. Elle le savait.

Pour sauver son frère — si tant est qu'il fût encore possible de le sauver — elle devait être prête à affronter des vérités qui pourraient tout bouleverser. Sa relation avec Kaelan. Son regard sur Seraphina. Sa foi en la justice du royaume. Peut-être même son identité tout entière, ce qu'elle était, ce qu'elle croyait être.

Le crépuscule s'épaississait, les ombres s'allongeaient, et avec elles, les doutes d'Elysia se faisaient plus pressants, plus oppressants, plus écrasants.

Elle fixa un dernier regard sur la cible — cette cible de paille trouée de flèches, cette cible qui représentait tout ce qu'elle pouvait contrôler, tout ce qu'elle pouvait atteindre — avant de ranger son arc dans son étui de cuir.

Une chose est certaine, pensa-t-elle, tandis que la nuit, tel un manteau de velours noir, enveloppait le palais et ses secrets. Je ne peux plus me permettre d'ignorer les signes. Plus maintenant. Plus jamais.

Car quelque chose de sombre — une conspiration, une trahison, un complot — se tramait dans les couloirs de ce palais qu'elle croyait connaître, qu'elle croyait sûr, qu'elle croyait inviolable. Et Kaelan, son frère, l'homme qu'elle aimait le plus au monde, était au cœur de ces ténèbres.

Je dois agir, se jura-t-elle, sa main serrant la corde de son arc comme on serre une promesse. Avant qu'il ne soit trop tard.

Mais était-ce déjà trop tard ?

Elle ne le saurait que lorsqu'elle aurait franchi le Rubicon, lorsqu'elle aurait prononcé les mots qui ne se prononcent pas, lorsqu'elle aurait découvert l'étendue de

l'horreur que Seraphina — et Kaelan — préparaient dans l'ombre complice des nuits sans lune.

L'amour et la couronne. Deux forces qui s'attirent et se repoussent, se nourrissent et se dévorent, se créent et se détruisent. Deux forces qui, depuis la nuit des temps, conduisent les hommes et les femmes au bord du précipice — et parfois, bien au-delà.

La question n'était plus de savoir si Kaelan succomberait à ces forces.

La question était de savoir si Elysia, malgré tout son amour, malgré toute sa loyauté, pourrait le sauver — ou si elle devrait, pour protéger ce qui restait de son royaume et de sa famille, le laisser sombrer.

Une question terrible.

Une question sans réponse.

Du moins, pas encore.

Chapitre 6 : Le Serment des Armes

Les premiers rayons du soleil, tels des doigts d'or s'avancant timidement à travers les hautes fenêtres de la grande salle du trône, venaient baigner chaque pierre, chaque colonne, chaque bannière d'une lumière presque sacrée. Cette lumière matinale, douce et pourtant éclatante, se réfléchissait sur les lourds candélabres d'argent — ces œuvres d'art ciselées par les plus grands orfèvres du royaume — et sur les bannières richement brodées qui pendaient des murs de granit gris, déployant leurs couleurs pourpres et or telles des ailes de phénix embrasé.

L'agitation dans l'air était palpable, presque électrique, comme avant un orage ou une bataille. Nobles en tenue de gala — leurs pourpoints de velours constellés de perles fines, leurs robes de soie aux traînes interminables — chevaliers en armure poli comme des miroirs, membres de la cour aux visages masqués par des sourires de circonstance : tous se rassemblaient pour la cérémonie de chevalerie, un événement d'une importance capitale dans le royaume de Velaris, un rite aussi vieux que la dynastie elle-même, un passage obligé pour tout aspirant à la gloire et à l'honneur.

Kaelan, pensa Elysia, la gorge serrée, mon frère Kaelan va enfin prêter le serment des armes.

Ce moment tant attendu, ce rite de passage qu'ils avaient tous célébré dans leur imagination depuis l'enfance — ces jeux dans les couloirs du palais où Kaelan jouait le chevalier et elle la princesse à sauver, ces heures passées à écouter les récits des exploits de leur mère et de leur père, ces nuits à rêver du jour où ils porteraient à leur tour l'armure et l'épée — ce moment tant attendu, donc, allait officiellement faire entrer Kaelan dans l'ordre des

chevaliers, marquant son ascension dans la hiérarchie militaire et politique du royaume.

Une ascension qu'elle aurait dû célébrer avec joie, avec fierté, avec amour.

Alors pourquoi son cœur était-il si lourd ? Pourquoi chaque battement lui semblait-il un glas plutôt qu'une fanfare ?

Elysia, parée d'une robe simple mais élégante — une robe couleur champagne, sans les ornements excessifs que portaient les autres jeunes filles de la noblesse, mais dont la coupe impeccable trahissait le travail des meilleurs couturiers du palais — se tenait à l'arrière de la salle, ses mains serrées devant elle comme pour s'empêcher de trembler, comme pour contenir cette angoisse qui menaçait de déborder à chaque instant.

La cérémonie était magnifique. Les chœurs des chapelains, ces voix d'enfants s'élevant vers les voûtes comme des prières vivantes. Les motifs géométriques du sol de marbre, où se mêlaient le blanc de Carrare et le noir du Limousin. Les statues des anciens rois, alignées comme des gardes d'honneur le long des murs, leurs yeux de pierre semblant épier les vivants d'un regard moqueur, presque méprisant.

Mais elle ne parvenait pas à apprécier la beauté de ce qui l'entourait.

Son cœur était lourd — si lourd qu'elle avait l'impression de porter le poids du monde sur ses épaules frêles — et chaque sourire, chaque regard de fierté autour d'elle ne faisait qu'accentuer le malaise qui la rongea depuis des semaines. Depuis cette nuit dans l'aile interdite. Depuis ces mots murmurés. Depuis cette découverte qui avait ébranlé tout ce qu'elle croyait savoir sur son frère, sur sa famille, sur elle-même.

Elle chercha des yeux sa mère, la générale Arden Stormarrow, qui se tenait près du roi, à quelques pas du trône d'argent et d'ivoire. Sa mère, dans son armure de cérémonie — cette armure noire et argent qui avait traversé tant de batailles, qui portait encore les cicatrices des combats, qui semblait presque vivante tant elle épousait les formes de celle qui la portait — était aussi imposante que d'habitude. Son expression sévère, presque dure, traduisait l'intense discipline qu'elle s'imposait en toute occasion, en tout lieu, devant tout témoin.

Arden représentait le modèle parfait du chevalier — ce modèle idéal, inaccessible, presque divin — un modèle qu'Elysia avait toujours voulu suivre, avait toujours espéré égaler, avait toujours désiré incarner.

Mais ce jour-là — ce jour si particulier, si solennel, si chargé — une ombre voilait son admiration. Un doute, une interrogation, une fêlure dans son amour filial. Car Elysia ne pouvait s'empêcher de se demander : *sait-elle ? Ma mère, la générale, la légende vivante — sait-elle ce que Kaelan manigance ? A-t-elle vu, comme moi, cette lueur malsaine dans son regard, cette tension dans sa mâchoire, cette distance qui grandit entre lui et tout ce qu'il aimait ?*

Au fond de son esprit, les mots de Ser Greydon résonnaient encore, implacables, répétés en boucle comme une litanie funèbre. « *Seraphina est ambitieuse... bien plus que ce qu'elle laisse paraître... Les hommes qui tombent sous son charme...* »

Cette phrase tournait en boucle, accompagnée de la vision de Kaelan se tenant souvent aux côtés de la princesse — leurs discussions secrètes dans les couloirs déserts, leurs regards complices lors des banquets, cette façon qu'ils avaient de se chercher et de se trouver comme attirés par un aimant invisible, une force occulte, une obsession dévorante.

Et ces regards, pensa Elysia, ces regards qu'ils échangent, si pleins de promesses et de dangers... Comment les autres ne les voient-ils pas ? Comment ma mère, si perspicace, si intelligente, peut-elle ignorer ce qui crève les yeux ?

Elle ne pouvait pas détourner le regard du visage de son frère. Même à distance, même perdu dans la foule des courtisans et des invités, elle le voyait — ce visage qu'elle connaissait mieux que le sien, ces traits qu'elle avait vus sourire, pleurer, se tendre sous l'effort, se détendre dans le sommeil.

Mais aujourd'hui, ce visage était assombri. Par des préoccupations qu'il ne partageait avec personne. Par des secrets qu'il gardait jalousement, farouchement, désespérément. Par des ombres qui n'avaient rien à faire sur le front d'un futur chevalier, un jour de gloire et de consécration.

Que cache-t-il ? se demanda-t-elle, les poings serrés. Quel démon a pris possession de son âme ? Quelle promesse a-t-il faite, et à quel prix ?

Soudain, un silence tomba sur l'assemblée. Un silence lourd, presque oppressant, comme si la salle entière retenait son souffle.

Kaelan entra.

Il était revêtu de l'armure blanche et dorée des chevaliers de Velaris — une armure si parfaitement polie qu'elle semblait irradier sa propre lumière, une lumière presque surnaturelle, presque irréelle, qui le faisait ressembler davantage à un archange descendu du ciel qu'à un simple mortel. Chaque pas qu'il faisait résonnait sur le sol de marbre comme un glas funèbre — *bam, bam, bam* — faisant écho dans le silence respectueux, presque craintif, de l'assemblée.

Il avait l'air sûr de lui. Puissant. Noble. Digne. L'image même du héros, du guerrier, du chevalier parfait.

Mais Elysia pouvait voir au-delà de l'apparence.

Elle connaissait ce regard — cette fixité un peu trop intense, cette manière d'éviter les yeux des spectateurs pour se concentrer sur un point invisible à l'horizon. Elle connaissait cette tension dans sa mâchoire — ce muscle qui tressautait imperceptiblement, ce qu'il faisait toujours lorsqu'il était anxieux, tourmenté, en proie au doute. Elle connaissait cette infime lueur d'inquiétude dans ses yeux — cette étincelle de peur qu'il tentait désespérément d'éteindre, de cacher, de nier.

Il portait un masque — un masque d'assurance et de sérénité — et même s'il trompait tout le monde, même s'il dupait les nobles, les chevaliers, le roi lui-même, il ne pouvait pas la tromper, elle. Sa sœur. Sa complice d'enfance. Sa conscience, peut-être.

Je te vois, Kaelan, pensa-t-elle avec une tristesse infinie. *Je te vois, et cela me brise le cœur.*

La cérémonie commença.

Le roi se leva de son trône, ses gestes lents, presque solennels, comme s'il accomplissait un rite sacré — ce qu'il faisait, en un sens. Sa voix grave et résonnante, amplifiée par l'acoustique de la salle, louait les vertus du courage, de l'honneur et de la loyauté. Il parla du devoir du chevalier, de sa responsabilité envers les faibles, de son obligation de protéger le royaume contre les ténèbres extérieures et intérieures.

Les mots emplissaient la salle, beaux, inspirants, presque divins.

Mais ils semblaient distants à Elysia. Irréels. Comme une mélodie douce mais désaccordée, jouée par un orchestre invisible, destinée à un public qu'elle ne connaissait pas, qu'elle ne comprenait pas, qu'elle ne pouvait pas rejoindre.

Comment rester silencieuse ? se demanda-t-elle, sentant une vague de désespoir l'envahir, la submerger, l'engloutir. *Comment garder le masque, sourire et applaudir,*

alors que je sens le danger rôder autour de mon frère, alors que je sais, je sais, qu'il est au bord d'un précipice, prêt à sauter – ou à être poussé ?

Kaelan s'agenouilla devant le roi. Ses genoux touchèrent le sol de marbre dans un bruit sourd – ce bruit particulier de l'acier rencontrant la pierre, de l'homme s'humiliant devant le pouvoir, de l'aspirant recevant la consécration.

Le roi leva la lame scintillante – cette épée rituelle, forgée dans un métal venu d'un autre monde, disait la légende, trempée dans le sang d'un dragon et bénie par les dieux eux-mêmes – la posant délicatement sur chacune des épaules de Kaelan.

D'abord l'épaule gauche, pensa Elysia, connaissant le rituel par cœur, symbole de la force qu'il devra déployer pour protéger le royaume.

Puis l'épaule droite, symbole de la justice qu'il devra rendre aux opprimés.

Enfin la tête, symbole de la sagesse qu'il devra cultiver pour guider ses actions.

Puis le roi demanda à Kaelan de prêter le serment sacré – ce serment que des générations de chevaliers avaient prononcé avant lui, dans cette même salle, devant ces mêmes murs, sous ces mêmes bannières.

Kaelan leva la tête, ses yeux parcourant l'assemblée comme s'il cherchait quelque chose – ou quelqu'un. Ses yeux rencontrèrent ceux de Seraphina.

La princesse se tenait à quelques pas du trône, dans une robe couleur de nuit, constellée d'étoiles brodées. Son visage, d'une beauté presque cruelle, était illuminé par un sourire triomphant – ce sourire du prédateur qui voit sa proie s'approcher du piège, qui savoure chaque seconde de l'agonie à venir, qui se délecte de sa propre puissance.

Elysia ne put s'empêcher de frémir.

Ce sourire, pensa-t-elle, ce sourire devrait alerter tout le monde. Il devrait sonner l'alarme, faire trembler les murs, éveiller les morts dans leurs tombes. Comment les autres peuvent-ils ne pas le voir ? Comment peuvent-ils rester aveugles, sourds, muets, face à une telle évidence ?

Kaelan prononça le serment, sa voix ferme et claire. Les mots étaient beaux, sacrés, éternels. Mais Elysia n'entendit que les vibrations d'un mensonge, les harmoniques d'une trahison à venir, les résonances d'un destin funeste.

Après la cérémonie, alors que les invités se dispersaient pour le banquet — cette orgie de nourriture et de boisson, de rires et de compliments, de politique déguisée en mondanités — Elysia s'approcha de sa mère. Arden, toujours droite et imposante comme une statue de granit, comme une colonne soutenant le ciel, la vit venir et lui adressa un regard interrogateur — ce regard perçant qui avait traversé tant de mensonges, tant de trahisons, tant de batailles.

« Mère, puis-je te parler en privé ? » demanda Elysia, sa voix tremblante malgré elle, malgré sa volonté, malgré tous ses efforts pour paraître calme, posée, raisonnable. Arden fronça légèrement les sourcils — ce pli entre ses deux yeux qu'elle arborait toujours face à l'inattendu, face à l'inquiétant, face à ce qui menaçait son ordre intérieur. Mais elle hocha la tête, acceptant la demande de sa fille.

« Bien sûr, ma fille. Allons dans les jardins, nous y serons plus tranquilles. »

Elles sortirent de la grande salle, traversèrent les couloirs ornés du palais — ces couloirs qu'Elysia connaissait par cœur, où elle avait joué enfant, où elle avait couru adolescente, où elle avait marché, rêvé, grandi — jusqu'à

atteindre les jardins privés réservés à la famille royale et aux hauts dignitaires.

Les senteurs florales — roses, jasmins, tubéreuses — les enveloppèrent comme un manteau de parfums entêtants. Le murmure des fontaines, cette musique liquide et apaisante, créa une ambiance propice aux confidences, aux secrets, aux vérités qu'on n'ose pas dire à voix haute dans les salons trop peuplés, trop bruyants, trop dangereux.

Mais Elysia n'était pas apaisée. Au contraire, chaque seconde qui passait, chaque respiration qu'elle prenait, chaque battement de son cœur augmentait son angoisse, sa peur, sa détermination.

Elle prit une grande inspiration — cette inspiration du condamné, du plongeur, de celui qui va dire l'indicible — cherchant à calmer son cœur qui battait à tout rompre, qui menaçait de sortir de sa poitrine, de trahir son tourment.

Arden la regardait, patiente mais attentive, prête à entendre ce que sa fille avait à dire. Patiente comme une panthère prête à bondir. Attentive comme une générale écoutant le rapport d'un espion.

« Mère... » commença Elysia, hésitante, la voix étranglée par l'émotion, par la peur, par l'amour. « J'ai des doutes concernant Kaelan... et Seraphina. »

Le nom de la princesse tomba comme une pierre dans un lac calme, créant des ondes invisibles mais destructrices.

Arden plissa les yeux, son expression devenant plus dure, plus froide, plus impénétrable. Le masque de la générale venait de tomber sur le visage de la mère.

« Que veux-tu dire, Elysia ? Explique-toi. » Sa voix était calme — trop calme — cette fausse tranquillité qui précède les orages.

Elysia se mordit la lèvre, cherchant les mots justes, ceux qui ne seraient ni trop accusateurs ni trop vagues, ni trop hâtifs ni trop tardifs, ni trop violents ni trop mous. « Depuis quelque temps, Kaelan semble... changé. Il est plus distant, plus secret, plus... absent. Même quand il est là, il n'est pas vraiment là. » Elle marqua une pause, cherchant comment formuler la suite, comment avouer ce qu'elle avait fait, ce qu'elle avait vu, ce qu'elle avait soupçonné. « Je l'ai surpris à plusieurs reprises, en pleine nuit, à parler avec lui-même — comme s'il était tourmenté par quelque chose, hanté par une pensée, possédé par une idée fixe. »

Sa voix se brisa.

« Et ces derniers temps, il est souvent avec Seraphina. Très souvent. Trop souvent. Je les ai vus se promener dans les jardins, chuchoter dans les couloirs, échanger des regards... des regards qui ressemblent à des promesses, ou à des menaces, je ne sais pas. »

Elle marqua une nouvelle pause, tentant de discerner la réaction de sa mère — ce visage de marbre, ces yeux d'acier, cette absence totale d'émotion.

« Je crains qu'elle ne le manipule, mère. Je crains qu'elle ne l'entraîne dans des actions... contre-nature. Des actions qu'il regretterait, mais qu'il n'oserait pas refuser, par amour, par loyauté, par aveuglement. »

Arden garda le silence un long moment — si long qu'Elysia crut que le temps s'était arrêté, que l'univers entier retenait son souffle, que les dieux eux-mêmes attendaient la réponse.

Puis la générale parla, sa voix basse, grave, presque funèbre.

« Tu es sûre de ce que tu avances, Elysia ? » Ses yeux perçant fixaient sa fille avec une intensité presque douloureuse. « Ce sont de graves accusations que tu

portes là, contre la princesse du royaume, contre ton propre frère. Une fois prononcées, on ne peut plus les retirer. Elles restent, comme des cicatrices. Elles marquent, comme des fers rouges. »

Elysia baissa la tête, sentant le poids de ses paroles, le poids de ses accusations, le poids de ses doutes.

« Je n'ai aucune preuve tangible, mère. Rien de concret, rien de certain, rien d'irréfutable. » Sa voix n'était qu'un murmure. « Mais... mon instinct me dit que quelque chose ne va pas. Mon cœur me crie que Kaelan est en danger. Mon amour pour lui me force à parler, même sans preuves, même sans certitudes. Je ne veux pas accuser à tort, crois-moi. Mais je ne peux pas ignorer ce que je ressens. Je ne peux pas faire comme si de rien n'était, sourire et applaudir, alors qu'à l'intérieur, je meurs d'inquiétude. »

Arden soupira — un soupir long, profond, chargé de tant d'années, tant de combats, tant de déceptions — et pour la première fois, Elysia vit une ombre de fatigue traverser le visage de sa mère. Une fêlure dans l'armure. Une faille dans la légende.

« Je comprends ton inquiétude, Elysia. » Sa voix s'était adoucie, presque imperceptiblement. « Kaelan est ton frère, tu l'aimes, tu tiens à lui. C'est normal, c'est humain, c'est louable. Mais le pouvoir et la politique... » Elle secoua la tête, un geste las. « Le pouvoir et la politique sont des jeux dangereux, surtout à la cour. Surtout pour ceux qui ne maîtrisent pas toutes les règles. Surtout pour ceux qui ont le cœur trop tendre ou l'esprit trop amoureux. »

Elle marqua une pause, cherchant ses mots.

« Seraphina est intelligente et ambitieuse, cela ne fait aucun doute. Je ne l'ai jamais nié. Mais ton frère, Elysia... ton frère est un homme maintenant. Il doit faire

ses propres choix, assumer ses propres erreurs, vivre ses propres conséquences. Je ne peux pas le protéger éternellement. Je ne peux pas vivre sa vie à sa place. »

Elysia serra les poings, luttant contre l'envie de hurler, de pleurer, de frapper quelque chose — ou quelqu'un. « Mais que puis-je faire, mère ? » Sa voix était étranglée, désespérée. « Je ne peux pas rester là, les bras croisés, à le regarder sombrer, à le voir se perdre, à l'attendre au bord du précipice sans tendre la main. Il a besoin de moi. Il a besoin de nous. Pourquoi ne veut-il pas voir ? Pourquoi ne veut-il pas entendre ? Pourquoi se laisse-t-il aveugler par cette femme ? »

Arden posa une main ferme sur l'épaule d'Elysia — cette main qui avait tenu l'épée dans cent batailles, qui avait porté le poids du royaume sur ses épaules, qui avait guidé des armées vers la victoire.

« Ce que tu dois faire, Elysia, c'est être vigilante. Mais discrète. Très discrète. » Ses yeux d'acier se fixèrent dans ceux de sa fille avec une intensité presque hypnotique. « Observe, écoute, mais ne tire pas de conclusions hâtives. Ne provoque pas de confrontation prématurée. Ne donne pas l'alerte sans être certaine du danger. »

Elle marqua une pause, pesant ses mots.

« Si Seraphina a vraiment une influence néfaste sur Kaelan — si elle le manipule, le contrôle, l'utilise — cela se verra tôt ou tard. Les mensonges ont les jambes courtes, dit-on. Les trahisons finissent toujours par se découvrir, par se retourner contre ceux qui les ont ourdies. Mais en attendant... » Sa voix se fit plus dure. « En attendant, garde ton calme. Garde ton masque. Souris, applaudis, célèbre. Car le moindre faux pas, la moindre parole déplacée, le moindre regard suspect pourrait causer plus de mal que de bien. Non seulement à toi, mais à Kaelan. Et peut-être à nous tous. »

Elysia hocha la tête, lentement, lourdement, comme si chaque mouvement lui coûtait un effort surhumain. Elle savait que sa mère avait raison. Elle le savait. Mais ce savoir, loin de l'apaiser, ne faisait qu'ajouter à son sentiment d'impuissance, à son sentiment de rage, à son sentiment de détresse.

Kaelan n'est pas seulement un frère, pensa-t-elle. Il est mon aîné, mon modèle, mon héros. Celui que j'ai toujours admiré, imité, aimé. Le voir s'éloigner ainsi, tomber sous l'influence de quelqu'un d'aussi manipulateur que Seraphina, est insupportable. C'est comme le regarder se noyer sans pouvoir tendre la main, sans pouvoir plonger pour le sauver.

Elles restèrent un moment en silence, toutes deux perdues dans leurs pensées — deux femmes, deux guerrières, deux cœurs liés par le sang et l'amour, mais séparés par leurs rôles, leurs responsabilités, leurs secrets.

Puis Arden se redressa, reprenant sa posture de commandant, de générale, de mère protectrice. Le masque était revenu. L'armure était refermée.

« Viens, » dit-elle d'une voix qui n'admettait pas la réplique. « Le banquet va commencer. Nous devons montrer un visage uni, quoi qu'il arrive. Quoi qu'il arrive, Elysia. Tu m'entends ? »

Elysia suivit sa mère, une boule de tristesse et d'inquiétude se formant dans son estomac, la comprimant, l'étouffant, lui coupant le souffle. Elle savait — elle savait avec une certitude absolue — qu'elle n'aurait pas de répit, pas de repos, pas de paix, tant qu'elle n'aurait pas découvert la vérité. Cette vérité qui se cachait derrière les sourires et les serments, les armures et les couronnes, les promesses et les trahisons. *Mais pour l'instant, se dit-elle, serrant les mâchoires, forçant ses lèvres à esquisser un sourire, pour l'instant, tout ce que je peux faire, c'est attendre et observer. En*

espérant que mes craintes ne sont pas fondées. En priant pour que Kaelan ne soit pas déjà perdu. En rêvant d'un miracle qui ne viendra peut-être jamais.

Alors qu'elles rejoignaient la grande salle, le son des festivités emplissait déjà l'air — cette cacophonie joyeuse des banquets, où se mêlaient les rires forcés, les conversations oiseuses, les compliments hypocrites, les flatteries intéressées.

Les rires, la musique, les discussions animées — tout cela contrastait cruellement avec l'angoisse qui pesait sur le cœur d'Elysia, cette angoisse qu'elle portait comme une armure plus lourde que l'acier, plus pesante que le plomb, plus douloureuse que les chaînes.

Mais elle s'efforça de sourire. De masquer ses tourments derrière une façade de calme, comme sa mère le lui avait enseigné, comme son père le lui avait montré, comme son frère le faisait si bien.

Le banquet commença.

Kaelan, assis près de Seraphina à la table d'honneur — si près que leurs coudes se frôlaient presque, si près que leurs regards ne cessaient de se chercher — reçut des acclamations et des toasts en son honneur. Des nobles s'approchaient, levant leurs coupes, vantant son courage, sa force, son avenir radieux.

Il souriait. Il riait. Il remerciait.

Mais Elysia, tout en observant son frère — tout en détaillant ses moindres gestes, ses plus infimes expressions — ne pouvait s'empêcher de penser que derrière ces sourires se cachait une ombre. Une ombre qu'elle seule semblait voir. Une ombre qu'elle se jurait de percer à jour, coûte que coûte, avant qu'il ne soit trop tard.

Avant qu'il ne soit trop tard, répéta-t-elle mentalement, comme une prière, comme un serment, comme un cri.

Car le temps, ce maître implacable, ne s'arrêtait pas pour les héros. Il avançait, inexorable, vers un dénouement qu'elle pressentait tragique — sans pouvoir l'empêcher. Et c'était là, peut-être, la pire des souffrances. Savoir, et ne pouvoir agir. Voir, et ne pouvoir empêcher. Aimer, et ne pouvoir sauver.

Chapitre 7 : La Trahison Silencieuse

La nuit était tombée sur le palais de Velaris comme un manteau de velours noir, dense et impénétrable, étouffant les derniers soupirs du jour sous son étreinte glaciale. Une lourde brume s'était levée des douves et des jardins — cette brume automnale qui rampait le long des murs de pierre, s'infiltrant par les fissures et les meurtrières, enveloppant chaque tour, chaque créneau, chaque statue d'une étreinte fantomatique. Les tours élancées, qui semblaient si fières sous le soleil, n'étaient plus que des ombres hésitantes dans ce paysage lunaire, des doigts de pierre tâtonnant vers un ciel sans étoiles. Le festin de la veille — cette orgie de viandes rôties et de vins épicés, de rires forcés et de compliments venimeux — avait laissé la cour épuisée, vidée, presque morte. Les couloirs, d'ordinaire si animés même aux heures tardives, étaient déserts. Le silence, un silence lourd et complice, régnait en maître, troublé seulement par le murmure du vent qui s'engouffrait à travers les fenêtres entrouvertes — ce vent d'automne chargé des parfums de terre humide et de feuilles mortes, de secrets enterrés et de promesses trahies.

Les torches le long des murs, ces flammes vacillantes qui luttaien désespérément contre l'obscurité envahissante, projetaient des ombres dansantes — des ombres qui semblaient animer les gargouilles et autres sculptures monstrueuses ornant les colonnes de marbre. Ces créatures de pierre, habituellement figées dans leur laideur éternelle, semblaient cette nuit douées de vie, leurs yeux vides guettant dans l'obscurité avec une attention malveillante, leurs bouches entrouvertes prêtes à hurler une mise en garde que personne n'entendrait. Kaelan arpentait l'un de ces couloirs — celui qui menait aux appartements royaux, ce passage sacré que seuls les

plus hauts dignitaires étaient autorisés à emprunter. Ses pas, d'ordinaire si assurés, si martiaux, semblaient aujourd'hui étrangement étouffés par l'épais tapis de laine tissée à Mhyr — ce tapis aux motifs complexes, représentant la chasse au grand cerf blanc, qui avait vu défiler tant de personnages importants, tant de secrets, tant de trahisons.

Son visage était fermé, impénétrable, un masque de cire figé dans une expression de détermination neutre. Mais derrière ce masque, derrière ces yeux fixes et ces mâchoires serrées, une tempête faisait rage — un ouragan de doutes, de peurs, de regrets anticipés. Son esprit était concentré sur la tâche à venir, chaque détail méticuleusement passé en revue, chaque risque évalué, chaque échappatoire imaginée.

Le roi dort, pensa-t-il, passant mentalement en revue la disposition des lieux. Deux gardes devant la porte, quatre dans le couloir principal, six dans la cour intérieure. Les rondes passent toutes les demi-heures. J'ai une fenêtre de quinze minutes, pas plus.

Chaque détail avait été soigneusement planifié — par lui, par Seraphina, par l'homme à la cape noire dont il n'avait jamais su le nom. Les horaires de relève des gardes, les habitudes des serviteurs, les passages secrets que même le roi ignorait. Rien n'avait été laissé au hasard. Rien n'avait été confié à l'improviste.

Le parchemin que l'homme à la cape noire lui avait remis la veille — ce parchemin aux sceaux de cire noire, aux armes de familles qu'il ne connaissait pas, aux instructions codées qu'il avait dû décrypter pendant des heures — brûlait toujours dans sa poche, matériel et immatériel à la fois. Bien qu'il en ait mémorisé chaque mot, chaque virgule, chaque espace, il n'avait pas eu le courage de le détruire. Comme si garder cette preuve de

sa complicité était une forme de pénitence, une manière de ne pas oublier, de ne pas nier, de ne pas prétendre. Il s'arrêta devant une porte massive — une porte de chêne noir incrustée d'argent, gardée par deux soldats en armure complète, leurs hallebardes croisées devant l'entrée comme les mâchoires d'un piège. Les gardes, ces hommes qu'il avait côtoyés pendant des années, avec qui il avait partagé des repas et des gardes, le saluèrent respectueusement, leurs regards fixant droit devant eux dans cette indifférence professionnelle propre aux soldats de métier.

Kaelan leur retourna un signe de tête, bref, presque brusque. Derrière ce geste, dissimulant sous un masque d'indifférence et d'autorité la tempête qui faisait rage dans son cœur — cette tempête qui menaçait à chaque instant de tout emporter, de tout détruire, de tout révéler.

Je suis un traître, pensa-t-il, et cette pensée, aussi terrible soit-elle, avait le mérite d'être claire, nette, définitive. Je suis un traître, et rien ne pourra jamais laver cette tâche. Pas même le temps. Pas même la mort.

« Ser Greydon m'a demandé de relever la garde pour la nuit, » déclara-t-il d'une voix assurée, les mots sortant de sa bouche comme s'ils appartenaient à quelqu'un d'autre, à un acteur récitant un texte appris par cœur.

Les gardes échangèrent un regard, surpris — non pas qu'ils doutent de la parole de Kaelan, mais simplement parce que Ser Greydon, d'ordinaire si méticuleux, avait oublié de les prévenir. Mais l'un d'eux haussa les épaules, visiblement soulagé de pouvoir quitter son poste.

« Très bien, messire. Nous allons prendre un repos bien mérité. Cette garde a été longue, cette nuit. »

Ils s'éloignèrent, leurs pas résonnant sur les dalles de pierre, s'estompant peu à peu jusqu'à n'être plus qu'un murmure dans les ténèbres.

Kaelan attendit qu'ils aient disparu au bout du couloir — attendit que leurs silhouettes s'effacent dans l'obscurité — avant de poser sa main sur la poignée de la porte royale. Le métal était froid sous ses doigts, froid comme un présage, froid comme la mort qui l'attendait de l'autre côté.

Il inspira profondément — cette inspiration du condamné, du plongeur, de celui qui va franchir le Rubicon — refoulant le doute qui tentait de l'envahir, de le submerger, de le faire reculer.

Pour Seraphina, se répéta-t-il comme un mantra, comme une prière, comme un cri de désespoir. *Pour notre avenir commun. Pour le royaume qu'elle bâtit. Pour l'amour qu'elle me promet.*

Puis, sans un bruit — sans un grincement, sans un souffle, sans une hésitation — il entra dans la chambre royale.

L'intérieur était sombre, d'une obscurité presque palpable, à peine éclairé par la lumière des étoiles filtrant à travers les lourds rideaux de velours pourpre qui ornaient les hautes fenêtres. Ces rideaux, brodés de fils d'or et d'argent, semblaient absorber la lumière plutôt que la refléter, créant une atmosphère de crypte, de tombeau, de sanctuaire profané.

Le roi reposait dans son grand lit — ce lit à baldaquin, sculpté dans le bois d'ébène et incrusté d'ivoire, qui avait vu naître et mourir tant de souverains. Sa respiration était régulière, profonde, inconsciente du danger qui se glissait dans l'ombre, de la mort qui rampait vers lui.

Kaelan avança lentement, chaque pas mesuré, chaque mouvement contrôlé avec une précision chirurgicale. Ses sens en alerte — ses oreilles aux aguets du moindre bruit

suspect, ses yeux s'habituant progressivement à l'obscurité, sa peau frémissant au contact de l'air froid de la chambre.

Le souffle régulier du roi résonnait dans la pièce, cette musique de la vie qu'on écoute rarement, qu'on n'apprécie qu'au moment de la perdre. Chaque inspiration, chaque expiration, était une preuve — la preuve qu'il était encore vivant, qu'il respirait encore, qu'il existait encore dans ce monde qu'il allait bientôt quitter.

Et Kaelan allait mettre fin à tout cela. D'un geste. D'une lame. D'une seconde.

Lentement, très lentement, ses doigts encore moites de sueur, Kaelan tira une dague de sa ceinture — cette dague qu'il avait choisie avec soin, qu'il avait aiguisée lui-même, qu'il avait cachée sous sa tunique pendant des jours. La lame était fine, presque délicate, gracieuse comme une aiguille de dentellière. Mais elle était assez affûtée, assez précise, assez mortelle pour accomplir sa sinistre mission sans laisser de traces évidentes — juste une petite blessure, à peine visible, suffisante pour que la vie s'écoule silencieusement, discrètement, comme on éteint une bougie.

Il s'approcha du lit — ce lit immense, ce lit d'apparat — son cœur battant à tout rompre, *bam, bam, bam*, tambour de guerre annonçant l'irréparable. La sueur perlait sur son front, coulait le long de ses tempes, s'écrasait en petites gouttes salées sur ses paupières.

Ses doigts tremblaient — ces maudits doigts qu'il ne parvenait pas à contrôler — mais il les força à se stabiliser, à se raidir, à se durcir. Il n'y avait pas de retour en arrière possible. Plus maintenant. Plus jamais. *C'est toi ou moi*, pensa-t-il, inventant des justifications pour étouffer sa conscience. *C'est ton règne ou notre avenir. Ta vie ou notre amour.*

Il se pencha sur le roi — se pencha comme on se penche sur un enfant endormi, sur un amant, sur un ennemi.

Le visage du vieil homme, éclairé par la faible lumière des étoiles, était étrangement paisible. Les rides profondes, creusées par des années de pouvoir et d'inquiétude, semblaient s'être adoucies dans le sommeil. La bouche, habituellement serrée par l'autorité et le mécontentement, était entrouverte, presque vulnérable. Les yeux clos, ces yeux qui avaient vu tant de complots, tant de trahisons, tant de guerres, étaient maintenant aveugles à ce qui se préparait.

Kaelan chercha le point exact où frapper — la veine jugulaire, cet endroit fragile où la vie affleure à la surface de la peau. Un coup précis et rapide mettrait fin à l'existence sans douleur, sans bruit, sans sang répandu.

Juste un murmure de mort dans la nuit. Juste un soupir, un râle, un silence.

Il leva la dague.

La lame scintilla un instant dans la pénombre, captant un reflet d'étoile, un éclat de vie avant l'éternité.

Pour Seraphina, pensa-t-il une dernière fois. Pour l'amour. Pour le rêve.

Mais alors qu'il s'apprêtait à frapper — alors que sa main s'abaissait dans un geste qu'il ne pourrait jamais oublier, jamais pardonner, jamais racheter — un dernier doute le saisit.

Un doute terrible, absolu, déchirant.

Était-ce vraiment ce qu'il voulait ? Était-ce vraiment la seule voie ? N'existait-il pas une autre solution, un autre chemin, une autre issue ?

Mais l'image de Seraphina — ses yeux d'or brûlant d'une passion dévorante, ses lèvres entrouvertes promettant des merveilles, ses doigts effleurant sa joue avec une possession possessive — chassa toutes ces questions, toutes ces hésitations, toutes ces possibilités.

Pour elle, se répéta-t-il, et il abattit la dague.

Pendant ce temps, dans une autre aile du palais — à des kilomètres de là, ou du moins le semblait-il — Elysia se tenait près d'une grande fenêtre donnant sur les jardins royaux. Les étoiles brillaient faiblement, comme si elles aussi pressentaient le drame qui se déroulait en contrebas, comme si elles se voilaient la face d'horreur. Elle avait insisté pour que ses parents la rejoignent pour une discussion tardive — une discussion qu'elle n'avait pas osé avoir en public, pas même pendant le banquet. Incapable de chasser l'inquiétude qui la rongait depuis cette nuit dans l'aile interdite, depuis ces mots murmurés par Kaelan, depuis ce regard complice entre lui et Seraphina.

Je ne peux plus me taire, avait-elle pensé. Je ne peux plus faire comme si je ne savais pas. Il faut que je leur dise, que je les prévienne, que je les alerte.

Son père, Thorian, se tenait près de la cheminée, son visage buriné éclairé par les flammes mourantes. Sa femme, Arden, était assise dans un fauteuil, ses doigts tambourinant sur l'accoudoir — un tic nerveux qu'elle avait lorsqu'elle était inquiète.

« Qu'y a-t-il, ma fille ? » demanda Thorian, sa voix grave marquée par l'inquiétude. « Tu sembles troublée. Plus que d'habitude. Plus que jamais. »

Elysia tourna la tête vers lui, cherchant ses mots — ces mots qu'elle n'arrivait pas à formuler, qui s'emmêlaient sur sa langue, qui se perdaient avant même d'être prononcés.

« Père... Mère... » Elle inspira profondément. « Il se passe quelque chose. Je ne sais pas comment l'expliquer, mais Kaelan n'est plus lui-même. Il est distant, secret, presque... absent. Et hier soir — non, il y a plusieurs nuits — je l'ai surpris dans l'aile interdite, en train de

parler avec un homme mystérieux. Il recevait des instructions, mère. Des instructions que je n'ai pas comprises, mais que j'ai senties comme... mauvaises. »

Arden fronça les sourcils — ce pli profond entre ses deux yeux qui apparaissait toujours face à l'inattendu. Elle se leva et s'avança vers sa fille, posant une main réconfortante sur son épaule.

« Que t'a dit cet homme, Elysia ? As-tu entendu quelque chose de spécifique ? Des noms, des dates, des lieux ? »

Elysia secoua la tête, désespérée, les larmes lui montant aux yeux — ces maudites larmes qu'elle détestait, qui la trahissaient toujours.

« Non, seulement des bribes. Des mots en l'air. "Les étoiles sont alignées." "Maintenant ou jamais." "Pour elle." Je n'ai pas tout entendu. Je n'étais pas assez proche. Je n'ai pas osé m'approcher davantage. » Sa voix se brisa. « Mais ce qu'il a dit ressemblait à une mission secrète, à quelque chose de dangereux. Quelque chose qui exigeait du sang. J'en suis sûre, mère. »

Thorian croisa les bras, son regard se durcissant — ce regard de commandant, de stratège, de père protecteur. « Kaelan a toujours été loyal au royaume, Elysia. Tu le sais. Il a grandi dans cette cour, il a appris à servir avant même de savoir marcher. Il a peut-être accepté une mission de la couronne, une mission secrète qu'il ne peut pas révéler, même à toi. »

« Mais si ce n'est pas le cas ? » insista Elysia, sa voix plus forte, presque agressive. « Et si Kaelan était manipulé ? Et si quelqu'un — Seraphina — se servait de lui pour atteindre ses propres fins ? Je sais que cela semble fou, Père. Je sais que j'accuse une princesse sans preuve. Mais Seraphina... je ne lui fais pas confiance. Je ne lui ai jamais fait confiance, d'ailleurs. Elle a trop d'influence

sur Kaelan, et je crains qu'elle ne l'utilise pour... pour...

»

Elle n'acheva pas sa phrase. Elle n'en avait pas besoin. Arden soupira — un soupir long, profond, chargé de tous les combats qu'elle avait menés, de tous les dangers qu'elle avait affrontés — et regarda son mari avec gravité.

« Thorian, il est vrai que Seraphina a montré des signes d'ambition ces derniers temps. Je l'ai observée lors des conseils. Elle est intelligente, trop intelligente, et elle cherche à étendre son influence. Peut-être qu'il serait sage de surveiller Kaelan de près, au moins pour nous rassurer. »

Thorian hocha lentement la tête, ses yeux se perdant dans les flammes de la cheminée.

« Je vais envoyer quelqu'un enquêter discrètement. Un homme de confiance, qui saura se faire discret. Mais Elysia... » Il se tourna vers elle, son regard paternel s'adoucissant. « Promets-moi de ne pas te mêler de cela pour l'instant. Ne fais rien d'imprudent. Ne t'approche pas de Seraphina. Ne provoque pas Kaelan. Nous devons agir avec prudence, ma fille. Avec la plus grande prudence. L'avenir du royaume — et la vie de ton frère — en dépendent. »

Elysia baissa les yeux, résignée, impuissante, désespérée.

« Je comprends, père. Je le promets. Mais si quelque chose arrive à Kaelan... si je le perds, s'il tombe, s'il se perd... » Sa voix n'était qu'un murmure. « Je ne me le pardonnerai jamais. Jamais. »

Arden la serra contre elle, son étreinte chaude et protectrice — cette étreinte qui avait réconforté Elysia tant de fois, cette étreinte qui lui rappelait qu'elle n'était pas seule, qu'elle était aimée, qu'elle était protégée.

« Nous prendrons soin de lui, ma chérie. Ne t'inquiète pas. Nous ne le laisserons pas tomber. »
Mais dans le regard d'Elysia, il n'y avait aucune certitude.

De retour dans la chambre royale — dans ce tombeau de velours et d'ébène — Kaelan regardait le roi.

Le vieil homme gisait désormais immobile, la vie s'échappant de son corps comme un souffle glacé, comme une âme quittant sa prison mortelle. Le sang — ce sang qui avait coulé dans les veines des rois pendant tant de générations — coulait lentement sur les draps de lin blanc, formant une flaque sombre qui s'élargissait, s'étalait, s'imprégnait.

Un contraste saisissant entre la pureté de l'étoffe — ces draps qui avaient été lavés, repassés, parfumés à la lavande — et la noirceur du sang qui les souillait à jamais. Un contraste entre la vie qui s'en allait et la mort qui s'installait, entre l'ordre du monde et le chaos qui allait suivre.

La dague, encore enfoncée dans la chair — cette fine lame argentée plantée dans la jugulaire comme une aiguille dans un coussin — témoignait de l'acte accompli. De l'irréparable commis. Du pas franchi. Kaelan se redressa, les jambes tremblantes, la nuque moite. Il retira avec précaution l'arme — un geste délicat, presque respectueux — et l'essuya sur un pan de sa cape, la noire, la plus noire, celle qui ne montrait pas les taches.

Ses mains — les mains qui avaient tenu l'épée, qui avaient combattu des ennemis, qui avaient juré fidélité — étaient devenues froides, glacées, comme si l'acte avait drainé toute la chaleur de son corps, toute la vie de son être, toute l'humanité de son âme.

Mais son esprit, lui, était parfaitement clair.

Terriblement, monstrueusement, irrévocablement clair.

Il est mort, pensa-t-il, et c'est moi qui l'ai tué. Moi, Kaelan Stormarrow. Moi, le fils des héros. Moi, le frère d'Elysia. Moi, l'amant de Seraphina.

Il s'assura que la scène paraisse naturelle — un accident, une mort paisible dans le sommeil, une crise cardiaque, n'importe quoi sauf un assassinat. Il remplaça les draps, ajusta les oreillers, lissa les plis. Il prit même le temps de refermer les yeux du roi, ces yeux morts qui semblaient l'accuser, le juger, le condamner.

Dors bien, majesté, pensa-t-il amèrement. Dors pour l'éternité. Tu l'as bien mérité, après tout.

Puis, sans un regard en arrière — sans une prière pour le mort, sans une pensée pour le vivant — il quitta la chambre, refermant la porte derrière lui avec un clic sourd, définitif.

L'air dans le couloir semblait plus lourd qu'avant.

Presque étouffant. Chargé de l'odeur du sang, de la peur, de la mort.

Mais Kaelan se força à garder la tête haute, ses pas mesurés, son visage impassible. Comme si rien ne s'était passé. Comme si sa conscience n'était pas en train de le dévorer vivant. Comme si la trahison silencieuse qu'il venait de commettre pouvait rester à jamais cachée, enfouie, oubliée.

Il savait — il savait avec la certitude des damnés — que la cour découvrirait bientôt la tragédie. Que les cris perceraient le silence, que les larmes couleraient, que les accusations commenceraient. Que la pièce maîtresse du plan de Seraphina serait mise en marche, inexorable, implacable.

Le roi est mort, pensa-t-il, longeant les couloirs déserts, évitant les rares serviteurs encore éveillés. Vive la reine?

Non. Pas la reine. Seraphina n'était pas encore reine. Mais elle le serait bientôt. Et lui, Kaelan, serait à ses côtés. Comme elle l'avait promis. Comme elle l'avait juré.

Mais au fond de son cœur — dans ces ténèbres qu'il ne pourrait jamais éclairer — une ombre s'était installée. Une ombre qu'il ne pourrait jamais chasser, jamais oublier, jamais pardonner.

Tu as tué, lui murmurait cette ombre, tu as trahi, tu as menti. Et pour quoi ? Pour une femme qui ne t'aimera jamais ? Pour un rêve qui se transformera en cauchemar ? Pour une couronne qui ne sera jamais la tienne ?

Il tenta d'étouffer la voix. Il tenta d'oublier. Il tenta d'avancer.

Mais la trahison silencieuse était consommée, et la tache de sang ne s'effacerait jamais. Ni de ses mains. Ni de son âme.

L'aube se levait à peine sur Velaris — cette aube blafarde, incertaine, qui hésitait entre le rose et le gris — quand les premiers cris retentirent dans les couloirs du palais. Des cris de stupeur, d'horreur, de panique.

Le roi est mort. Le roi est assassiné. Le roi a été tué dans son sommeil.

Les mots se répandirent comme une traînée de poudre, allumant les mèches de la peur et de la colère. Les nobles sortaient de leurs appartements en peignoir, les gardes couraient en tout sens, les serviteurs pleuraient dans les coins.

Elysia, réveillée en sursaut, sentit son sang se glacer. Elle savait. Sans savoir comment, sans savoir pourquoi, elle savait. Et elle savait aussi — avec une certitude absolue, presque surnaturelle — que Kaelan était responsable. Elle courut vers la chambre de son frère, poussa la porte sans frapper.

Il était là. Assis sur son lit, le visage vide, les yeux perdus dans le vide. Il ne pleurait pas. Il ne souriait pas. Il n'exprimait rien du tout.

« Kaelan, » souffla-t-elle, sa voix à peine audible. « Que s'est-il passé cette nuit ? Dis-moi la vérité. Je t'en supplie. Dis-moi que je me trompe. Dis-moi que ce n'est pas toi. » Il leva lentement les yeux vers elle. Et dans ses yeux — ces yeux bleus qu'elle avait tant aimés, tant admirés, tant enviés — elle ne vit plus son frère. Elle vit un étranger. Un monstre. Un assassin.

« Va-t'en, Elysia, » murmura-t-il, sa voix brisée, éteinte, morte. « Va-t'en et ne me regarde plus. Tu ne veux pas savoir. Tu ne veux pas comprendre. Tu ne veux pas voir ce que je suis devenu. »

Elle recula, les larmes coulant librement sur ses joues, son cœur se brisant en mille morceaux.

C'est arrivé, pensa-t-elle. Ce que je redoutais depuis des semaines. Ce que j'essayais d'empêcher. La trahison. La mort. La fin de tout.

Le destin de Velaris était désormais scellé.

Et le sien aussi, peut-être.

Chapitre 8 : Le Cœur d'une Reine

Le matin suivant la tragédie — ce matin blafard et incertain, qui hésitait entre les ténèbres et la lumière, entre le cauchemar et l'éveil — le palais de Velaris se réveilla sous une chape de plomb. Une chape invisible mais écrasante, posée sur chaque pierre, chaque colonne, chaque cœur comme une main glacée étouffant les dernières respirations de ce qui avait été, avant cette nuit maudite, un royaume vivant, vibrant, presque insouciant.

Les couloirs, habituellement animés par les activités de la cour — ces allées et venues incessantes des serviteurs, ces groupes de nobles échangeant potins et complots, ces cliquetis d'armures des gardes changeant de poste — étaient étrangement silencieux, comme si les murs eux-mêmes retenaient leur souffle face à l'horreur de la nuit précédente. Comme si les pierres, ces vieilles pierres qui avaient tout vu, tout entendu, tout supporté, avaient enfin décidé de se taire, elles aussi, submergées par l'ampleur de ce qui venait de se produire.

La nouvelle de la mort du roi s'était répandue à une vitesse fulgurante — plus rapide que le feu, plus rapide que la peste, plus rapide que les rumeurs habituelles qui mettaient pourtant si peu de temps à parcourir les dédales du palais. Chaque serviteur, chaque noble, chaque garde avait été saisi par l'effroi, l'incrédulité, et pour certains, une terreur à peine dissimulée.

Le roi est mort, chuchotaient les voix dans les coins. *Le roi est mort, assassiné dans son sommeil. Et personne ne sait qui, personne ne sait comment, personne ne sait pourquoi.*

Mais Elysia, elle, le savait.

Elle le savait avec cette certitude terrible, viscérale, qui précède parfois les grandes catastrophes — cette prémonition qu'on ne peut pas expliquer, qu'on ne peut

pas justifier, qu'on ne peut pas partager sans passer pour folle, mais qui s'impose à vous comme une évidence, comme une condamnation, comme un arrêt de mort.

Elysia se tenait près d'une fenêtre dans l'aile est du palais — cette fenêtre qu'elle aimait tant, d'où l'on pouvait voir les jardins royaux s'étendre à perte de vue, avec leurs fontaines chantantes et leurs massifs de fleurs soigneusement entretenus. Les premières lueurs de l'aube se glissaient à travers les arbres, illuminant de petites perles de rosée sur les feuilles — ces gouttes d'eau suspendues, fragiles, éphémères, qui disparaîtraient dès que le soleil serait plus haut.

La beauté de la scène, cette beauté paisible et indifférente, ne parvenait pas à apaiser l'angoisse qui grandissait en elle — cette angoisse qui lui tordait l'estomac, qui lui serrait la gorge, qui lui brouillait les idées.

L'annonce de la mort du roi avait provoqué un choc profond. Elle avait vu les visages de ses parents se fermer — cette expression particulière qu'ils arboraient face au danger, face à l'inconnu, face à ce qui menaçait leur famille. Leurs yeux, d'ordinaire si vifs, si perçants, s'étaient durcis, comme de l'acier qu'on trempe dans l'eau glacée.

Une vague de douleur et de suspicion avait balayé les couloirs — une suspicion rampante, insidieuse, qui se glissait dans les regards, dans les silences, dans ces conversations à voix basse qu'on interrompt dès qu'un étranger s'approche.

Et Elysia sentait, elle sentait avec une acuité presque douloureuse, que quelque chose de bien plus sinistre se jouait en secret. Quelque chose que les apparences masquaient, que les sourires dissimulaient, que les serments trahissaient.

La porte de ses appartements s'ouvrit brusquement, interrompant ses pensées — ces pensées qui tournaient en rond, comme des lions en cage, sans issue, sans repos, sans espoir.

Arden entra d'un pas rapide — ce pas martial, déterminé, qu'elle avait depuis toujours — son visage marqué par l'inquiétude, mais aussi par cette détermination farouche qui avait fait sa légende sur les champs de bataille.

« Elysia, viens. La cour est convoquée dans la grande salle. Immédiatement. »

Elysia acquiesça et suivit sa mère sans un mot — d'un pas automatique, presque mécanique — ses pensées tourbillonnant autour de la tragédie. L'image de Kaelan, de son comportement étrange et distant ces derniers jours, lui revint à l'esprit avec une violence inattendue. Elle n'avait pas osé en parler davantage à ses parents — pas après la conversation dans les jardins, pas après leurs mises en garde, pas après leurs recommandations de prudence. Mais une part d'elle, une part têtue et obstinée, ne pouvait chasser l'idée que son frère savait plus qu'il ne le laissait paraître. Qu'il était impliqué, d'une manière ou d'une autre, dans cette nuit de sang et de silence.

J'espère me tromper, pensa-t-elle, en traversant les longs couloirs ornés de tapisseries représentant les grandes batailles du royaume. *J'espère de tout mon cœur que je me trompe. Mais au fond de moi, au plus profond, je sais que ce n'est pas le cas.*

Leurs pas résonnaient sur le marbre — ce marbre froid et blanc, poli par des siècles de passages, qui renvoyait leurs silhouettes comme des fantômes dans la lumière grise du matin. Les nobles et les officiers de la cour, tous vêtus de noir — ce noir de deuil, ce noir de circonstance, ce noir qui masquait les véritables couleurs des âmes —

affluaient également vers la grande salle, leurs visages tirés, creusés, marqués par la gravité de l'événement. Le silence était lourd, presque oppressant, seulement brisé par les murmures étouffés des conversations secrètes — ces chuchotements complices, ces spéculations murmurées, ces hypothèses qu'on n'osait pas formuler à voix haute de peur d'être accusé de lèse-majesté, ou pire, de complicité.

Qui a tué le roi ?

Pourquoi maintenant ?

Qui va lui succéder ?

Les questions fusaient, invisibles mais brûlantes, chargées de peur et de colère contenues.

Quand Elysia et Arden atteignirent la grande salle — cette cathédrale de pouvoir et de cérémonie — elles furent accueillies par une vision surprenante. Le trône du roi, ce siège d'ébène et d'ivoire, incrusté de rubis et de saphirs, était encore là, imposant et vide, témoin muet du drame qui venait de se jouer.

Mais derrière lui, sur une estrade légèrement surélevée — comme pour marquer sa nouvelle autorité — une nouvelle figure se tenait fièrement.

Seraphina.

Elle portait une robe pourpre ornée de motifs dorés — le pourpre des empereurs, l'or des souverains — qui moulait sa silhouette élancée et tombait en cascades somptueuses jusqu'au sol. Sa longue chevelure blonde, dénouée, cascadaït sur ses épaules comme un manteau de lumière. Son visage, d'une beauté presque surnaturelle, arborait une expression grave et solennelle, parfaitement adaptée aux circonstances.

Mais ses yeux — ces yeux bleus, glacials, calculateurs — trahissaient une tout autre émotion. Une satisfaction à peine dissimulée. Une jubilation presque carnassière. Le regard d'un prédateur qui a enfin capturé sa proie, qui

savoure sa victoire, qui contemple les dépouilles de ses ennemis.

À ses côtés, se tenant au garde-à-vous comme une statue de pierre, Kaelan était en armure complète — cette armure blanche et dorée qu'il avait portée la veille lors de son adoubement, et qui lui donnait l'allure d'un archange vengeur. Son regard était fixe, impénétrable, perdu dans quelque horizon intérieur que lui seul pouvait voir. Son visage, fermé comme un coffre dont on a perdu la clé, ne laissait transparaître aucune émotion — ni fierté, ni honte, ni joie, ni tristesse.

Seules ses mains, posées sur la garde de son épée, trahissaient une tension invisible — ses jointures blanchies par l'effort de se contrôler, de ne pas trembler, de ne pas s'effondrer.

Le contraste entre les deux personnages était saisissant : Seraphina irradiait une froideur calculée, presque joyeuse, tandis que Kaelan, bien qu'endurci par les épreuves, semblait porter un fardeau invisible, un poids qui l'écrasait de l'intérieur, qui le consumait lentement. Un héraut se tenait à côté de la nouvelle reine — un homme au visage blême, au costume noir et or, dont la voix claire résonna dans la grande salle, amplifiée par l'acoustique des hauts plafonds voûtés.

« Le roi est mort cette nuit, emporté dans son sommeil par une malheureuse maladie qui l'affligeait depuis longtemps. » Sa voix ne tremblait pas, ne vacillait pas. Elle était parfaite, trop parfaite, comme si elle avait été répétée cent fois devant un miroir. « En l'absence d'un héritier direct — que les dieux aient son âme — la princesse Seraphina, par droit de sang et par volonté royale, assume désormais le trône de Velaris. »

Un murmure de stupeur parcourut la salle — ce murmure particulier des foules qui viennent de recevoir

une information choquante, qu'elles n'avaient pas anticipée, à laquelle elles n'étaient pas préparées.

Une maladie ? pensa Elysia, sentant une bouffée de colère monter en elle, brûlante, presque suffocante. *Quelle maladie ? Le roi allait parfaitement bien la veille ! Je l'ai vu au banquet, riant, buvant, plaisantant avec les invités. Il n'avait aucun signe de maladie. Aucun !*

Mais elle savait — elle savait avec une certitude absolue — que personne n'oserait contester cette version officielle. Pas ouvertement, en tout cas. Pas devant Seraphina et ses nouveaux alliés. Pas devant ces gardes en armure noire qui se tenaient en rang le long des murs, leurs visages cachés derrière des heaumes sans fente, leurs mains posées sur des épées bien aiguisées.

Pourtant, tous baissèrent la tête en signe de respect — un respect forcé, craintif, terrifié — trop apeurés pour remettre en question la nouvelle souveraine, trop lâches pour défendre la mémoire du roi défunt, trop prudents pour risquer leur tête dans une guerre perdue d'avance. Seraphina leva une main gracieuse — un geste lent, presque théâtral — pour imposer le silence. Le murmure cessa immédiatement, comme coupé par une hache invisible.

« Mes chers sujets, » commença-t-elle, sa voix douce mais chargée d'autorité, cette voix de velours qui caressait et tranchait à la fois. « Aujourd'hui est un jour de deuil pour notre royaume. Un jour où nous pleurons un grand homme, un roi bien-aimé, un père. » Elle marqua une pause, ses yeux parcourant l'assemblée avec une lenteur calculée. « Mon père. »

Sa voix sembla se briser un instant — une fêlure parfaitement calibrée, juste assez pour émouvoir, pas assez pour paraître faible.

« Il est de mon devoir — et ce devoir, je l'accepte avec humilité et détermination — de porter son héritage avec

honneur. De poursuivre son œuvre. De protéger son royaume contre ceux qui voudraient lui faire du mal. » Elle redressa les épaules, son regard s'affermissant.

« En ces temps troublés, en ces heures sombres où tout semble incertain, je jure de maintenir la paix et la prospérité de Velaris. Je jure de protéger nos frontières contre les ennemis extérieurs, et notre cohésion contre les ennemis intérieurs. Je jure d'être digne du trône qu'on me confie. »

Ses yeux — d'un bleu si pur qu'ils semblaient irréels — balayèrent l'assemblée avec une intensité presque hypnotique, avant de s'arrêter sur Kaelan. Ce n'était pas un regard ordinaire. C'était une revendication, une déclaration, un avertissement.

« Pour assurer la sécurité de notre royaume — pour que justice soit rendue et que la paix règne — je nomme Kaelan Stormarrow, fils de Thorian et Arden, chevaliers parmi les plus valeureux de Velaris, en tant que chevalier de la reine et chef de ma garde personnelle. »

Un autre murmure traversa la salle, cette fois plus inquiet, plus sourd. Des regards se tournèrent vers Kaelan, vers ses parents, vers Elysia. Des regards chargés de questions, de doutes, de suppositions. *Pourquoi Kaelan ? Pourquoi lui, si jeune, si récemment adoubé ? Pourquoi confier un tel pouvoir à un novice, à un homme sans expérience politique, sans légitimité autre que sa lame ?*

Elysia serra les poings, ses ongles s'enfonçant dans sa paume. Un frisson de malaise glissa le long de son échine — ce frisson particulier qui précède les catastrophes, les révélations, les traumatismes.

Pourquoi Seraphina confiait-elle un tel pouvoir à Kaelan ? Et pourquoi maintenant — juste après la mort du roi, juste après que son frère ait été aperçu dans les couloirs interdits, juste après ces nuits de secrets et de complots ?

Kaelan s'avança d'un pas — un seul pas, mais décisif — et s'agenouilla devant Seraphina. Son geste était fluide, presque mécanique, comme s'il l'avait répété des centaines de fois dans son esprit. Son expression était aussi froide que le marbre, aussi fermée qu'une tombe. « Je jure fidélité à la couronne, » déclara-t-il d'une voix ferme — trop ferme, peut-être, comme s'il forçait chaque mot à sortir de sa bouche, comme s'il luttait contre lui-même pour ne pas défaillir. « Et je défendrai la reine et le royaume, contre tous leurs ennemis, quels qu'ils soient, où qu'ils se trouvent, jusqu'à mon dernier souffle. »

Mais Elysia, qui le connaissait mieux que personne, remarqua une chose que les autres ne virent pas. Une légère hésitation.

Un infime tremblement dans sa voix.

Un battement de cils trop rapide, presque imperceptible.

Il doute, pensa-t-elle, et cette pensée, au lieu de la réconforter, lui brisa un peu plus le cœur. Il doute, mais il continue. Il doute, mais il s'enfonce. Il doute, mais il ne peut plus faire marche arrière.

Seraphina inclina la tête, satisfaite — une satisfaction presque palpable, presque indécente — un sourire en coin apparaissant sur ses lèvres. Un sourire de propriétaire. Un sourire de prédateur.

« Que cela soit scellé, » dit-elle en posant une main légère sur l'épaule de Kaelan — une main blanche, fine, aux doigts effilés, qui semblait peser plus lourd qu'une armure complète. « Nous devons rester unis dans ces moments difficiles. Le royaume compte sur nous tous. Comptez sur nous tous. »

Ses yeux se tournèrent vers l'assemblée, balayant les visages, enregistrant les réactions, notant ceux qui semblaient dubitatifs, ceux qui semblaient hostiles, ceux qui semblaient prêts à se soumettre.

Le message était clair : *je suis la reine. J'ai le pouvoir. Et quiconque s'opposera à moi en subira les conséquences.*

Elysia se tourna vers sa mère, cherchant des réponses dans ses yeux — ces yeux gris, perçants, qui avaient traversé tant d'épreuves. Arden avait le visage fermé, ses traits tirés par une colère contenue — cette colère froide, maîtrisée, que les généraux apprennent à porter comme une armure. Le regard perçant de la générale trahissait une inquiétude profonde, une inquiétude qu'elle avait rarement montrée auparavant, même lors des batailles les plus désespérées.

Pourtant, elle ne dit rien. Elle se contenta d'un signe de tête discret en direction de Thorian, qui se tenait en retrait, à l'opposé de la salle — son visage aussi fermé que le sien, ses mains serrées sur sa canne, ses yeux fixés sur Kaelan avec une intensité douloureuse.

Le père et la mère. Les deux héros. Impuissants face à ce qui se déroulait sous leurs yeux.

Lorsque la cérémonie prit fin — cette mascarade de légitimité et de pouvoir — la cour commença à se disperser, lentement, silencieusement, chacun cherchant à comprendre les répercussions de ce nouveau règne.

Les groupes se formaient, se défaisaient, se reformaient ailleurs, dans les couloirs et les alcôves, là où les murs n'avaient pas d'oreilles — du moins, le croyait-on.

Elysia, toujours sous le choc — son esprit tournoyant comme une feuille prise dans un tourbillon — chercha instinctivement à rejoindre son père. Elle savait que Thorian, malgré son calme apparent, était tout aussi troublé par les événements qu'elle. Et elle avait besoin de ses conseils. De sa sagesse. De sa présence rassurante. Elle fendit la foule silencieuse — cette foule qui s'écartait devant elle comme la mer devant Moïse, peut-être par respect, peut-être par peur d'être associée à la famille de

ce nouveau favori — évitant les regards inquisiteurs des nobles, les regards qui en disaient long sans rien dire, et parvint enfin jusqu'à lui.

Thorian, vêtu de son habituelle tunique verte brodée — cette tenue qu'il portait lors des grandes occasions, discrète mais élégante — était adossé à une colonne de marbre, les bras croisés. Son regard, habituellement si serein, si paisible même au cœur des batailles, était assombri par des pensées qu'il ne partageait pas encore — des pensées lourdes, dangereuses, peut-être même désespérées.

« Père, » murmura Elysia en l'atteignant, sa voix à peine audible dans le bruit de la foule qui se retirait. «

Comment cela a-t-il pu arriver ? Comment ? Le roi... il allait bien hier encore. Je l'ai vu au banquet. Je l'ai vu sourire, parler, boire. Et maintenant... maintenant Seraphina est sur le trône, avec Kaelan à ses côtés, comme si... comme si tout était normal. Comme si rien ne s'était passé. »

Thorian posa une main réconfortante sur l'épaule de sa fille — une main large, calleuse, qui avait tenu tant d'arcs, touché tant de cœurs — mais son regard, lui, continuait à scruter les environs, passant d'un visage à l'autre, d'une ombre à l'autre, comme pour s'assurer que personne n'écoutait leur conversation, que personne ne rapportait leurs paroles, que personne ne les trahissait. « Nous devons être prudents, Elysia, » dit-il à voix basse, si basse qu'elle dut se pencher pour l'entendre. « Plus prudents que jamais. Le royaume est en pleine tourmente — une tourmente que nous ne comprenons pas encore entièrement. Et je crains que nous n'ayons pas toutes les informations pour juger ce qui se joue réellement. » Il marqua une pause, ses yeux se perdant un instant dans le vide. « Mais je te promets, je te fais le

serment — ta mère et moi découvrirons la vérité. Coûte que coûte. »

Elysia hocha la tête, bien que son cœur restât lourd — si lourd qu'elle avait l'impression de porter le monde sur ses épaules, comme Atlas dans les légendes anciennes.

« Et Kaelan, père ? » Sa voix se brisa. « Il agit si...

étrangement. Si différemment. Il n'est plus mon frère.

Plus celui que j'ai connu, aimé, admiré. Crois-tu qu'il soit impliqué dans tout cela ? Crois-tu... » Elle n'osa pas terminer sa phrase. La formuler, c'était lui donner une réalité, un poids, une existence. Et elle n'était pas prête à faire face à cette réalité.

Thorian ferma les yeux un instant — ce geste qu'il faisait toujours lorsqu'il devait affronter une vérité trop douloureuse, trop brutale, trop injuste — comme si la question elle-même lui infligeait une souffrance physique.

« Kaelan est ton frère, Elysia. Mon fils. Notre sang. » Sa voix était grave, presque funèbre. « Je ne veux pas croire — je ne peux pas croire — qu'il soit complice d'un tel acte. D'un régicide. D'un sacrilège. » Il rouvrit les yeux, et Elysia y lut une détermination farouche. « Mais les faits, ma fille... les faits nous obligent à rester sur nos gardes. Garde les yeux ouverts. Et fais attention à qui tu fais confiance. Y compris — surtout — à ceux que tu aimes. »

Ils furent bientôt rejoints par Arden, qui se glissa silencieusement aux côtés de son mari — silencieuse comme une ombre, discrète comme un assassin. Ses yeux gris, d'acier, brûlaient d'une colère intérieure qu'elle peinait à contenir.

« Nous devons parler, tous les trois, » dit-elle d'une voix qui ne tolérerait aucune opposition — la voix qu'elle utilisait pour commander sur les champs de bataille,

pour dicter des ordres, pour mener ses soldats à la victoire. « Ce qui vient de se passer — cette cérémonie, cette "succession", cette nomination — dépasse la simple transmission du pouvoir. C'est un coup d'État. Un coup d'État déguisé en légitimité. »

Elle jeta un regard circulaire, s'assurant que personne ne traînait à proximité.

« Je crains que Seraphina ne se serve de Kaelan pour consolider son pouvoir — pour maintenir l'ordre, pour écraser toute opposition, pour imposer sa volonté par l'épée plutôt que par la raison. Et si elle parvient à manipuler ton frère — si elle le contrôle, le possède, le transforme — il deviendra une menace non seulement pour nous, mais pour tout le royaume. »

Thorian hocha gravement la tête. « Retournons à nos appartements. Nous ne pouvons pas discuter de cela ici. Les murs ont des oreilles — surtout depuis ce matin. Et les oreilles ont des langues — surtout quand elles sont payées par la nouvelle reine. »

Une fois dans la sécurité relative de leurs quartiers — cette intimité qu'ils pensaient encore protégée, bien qu'aucun d'eux n'en fût véritablement certain — les Stormarrow se retrouvèrent autour d'une petite table, dans la salle commune. Le bois sombre, usé par les ans, portait les cicatrices de repas partagés, de rires échangés, de secrets confiés.

L'atmosphère était lourde de tension. Les flammes de la cheminée, attisées par la main nerveuse d'Elysia, projetaient des ombres dansantes sur les murs — des ombres qui semblaient figurer leurs propres doutes, leurs propres peurs, leurs propres incertitudes.

Arden prit la parole la première, ses yeux rivés sur ceux de sa fille, comme pour s'assurer qu'elle comprenait bien la gravité de ce qui allait suivre.

« Elysia, écoute-moi bien. Tu sais que notre famille — les Stormarrow — a toujours servi la couronne avec loyauté. Depuis des générations. Depuis la fondation du royaume, presque. Nos ancêtres ont versé leur sang pour défendre ce trône, pour protéger ce peuple, pour maintenir la paix. »

Sa voix se fit plus dure.

« Mais ce qui se passe en ce moment — cette usurpation déguisée en deuil, cette trahison parée de serments — est sans précédent. Je crois, j'en suis convaincue — et les preuves, bien que minces, commencent à s'accumuler — que Seraphina avait prémédité ce coup depuis longtemps. Peut-être depuis des années. Peut-être depuis toujours. »

Elysia sentit un frisson lui parcourir l'échine.

« Mais pourquoi, mère ? » demanda-t-elle, sa voix étranglée par l'émotion. « Pourquoi Kaelan accepterait-il de faire partie de cela ? Pourquoi trahirait-il sa famille, son roi, ses serments — pour elle ? Pourquoi ? »

La question resta suspendue dans l'air, lourde, presque palpable.

Thorian soupira — un soupir long, profond, chargé de tous les regrets qu'il n'avait jamais exprimés.

« L'amour, ma fille, » dit-il enfin, sa voix à peine plus qu'un murmure. « L'amour est une force puissante — plus puissante que la peur, plus puissante que l'honneur, plus puissante que la mort, disent les poètes. Et il peut rendre aveugle, Elysia. Aveugle comme une nuit sans lune, aveugle comme un tunnel sans issue. » Il marqua une pause, ses yeux se perdant dans les flammes.

« Si Kaelan est tombé sous le charme de Seraphina — si elle a su toucher son cœur, éveiller son désir, promettre ce qu'il n'aurait jamais osé espérer — alors il est possible qu'il soit prêt à tout pour elle. À tout, Elysia. Y compris trahir son propre sang. Y compris commettre l'irréparable. »

Un silence pesant s'installa — un silence que seule la crépitation des flammes venait troubler, comme un cœur qui bat, comme un sang qui coule, comme un secret qui se consume.

Elysia sentait la douleur d'une possible trahison l'étreindre de plus en plus fort — cette douleur physique, presque palpable, qui lui comprimait la poitrine, qui lui coupait le souffle. Comment son frère — celui avec qui elle avait partagé tant de souvenirs, tant de rires, tant de larmes — pouvait-il être lié à une conspiration aussi vile, aussi meurtrière, aussi impardonnable ?

Comment l'amour pouvait-il transformer un homme honorable en assassin ? Comment la passion pouvait-elle réduire un héros en esclave ?

« Nous devons faire attention à chaque mot, chaque geste, chaque regard, à partir de maintenant, » continua Arden, rompant le silence avec la détermination des chefs en temps de guerre. « Le moindre écart pourrait nous être fatal. La moindre confiance mal placée pourrait nous perdre. »

Elle se tourna vers Elysia, ses yeux se radoucissant légèrement.

« Elysia, je sais que cela te pèse — que chaque instant te semble une éternité, que chaque doute te ronge le cœur. Mais tu dois rester forte. Plus forte que tu ne l'as jamais été. » Sa voix prit une intonation presque suppliante. « Nous trouverons un moyen de découvrir la vérité. Nous

trouverons un moyen de déjouer les plans de Seraphina. Nous trouverons un moyen de protéger ce qui reste du royaume — et de notre famille. »

Elysia serra les poings, ses ongles s'enfonçant dans sa chair, la douleur physique l'aidant à garder le contrôle. « Je comprends, mère. Je serai vigilante. Je serai discrète. Je serai forte. » Sa voix se chargea de détermination. « Je ne laisserai pas Kaelan — ni Seraphina — détruire tout ce que nous avons construit. Tout ce pour quoi nos ancêtres ont combattu. Tout ce pour quoi notre père et toi avez sacrifié tant de choses. »

Arden posa une main sur la joue de sa fille — cette main calleuse, usée par des années de maniement d'armes, mais si douce dans son geste — son regard se radoucissant encore un peu.

« Je n'en ai jamais douté, Elysia. Pas un instant. » Sa voix n'était plus qu'un murmure. « Nous surmonterons cela ensemble, comme nous l'avons toujours fait. En famille. Unis. Soudés. »

Thorian acquiesça solennellement, ses yeux allant de sa femme à sa fille, puis se posant sur la cheminée, comme s'il cherchait des réponses dans les flammes dansantes.

« Nous devons être prêts pour ce qui vient — quels que soient les prochains actes de cette tragédie. La situation est plus que délicate — elle est explosive. Un faux pas, une parole imprudente, un regard mal interprété, pourrait nous coûter cher. Très cher. »

Il marqua une pause.

« Elysia, continue à t'entraîner. Continue à te perfectionner. Continue à rester proche de Kaelan — mais sans éveiller ses soupçons. Observe-le, écoute-le, étudie-le. Peut-être — peut-être — trouveras-tu une faille dans l'armure qu'il s'est construite. Une ouverture.

Une chance de le ramener à la raison avant qu'il ne soit trop tard. »

Elysia hocha la tête, bien qu'elle ne fût pas sûre de pouvoir réussir — pas sûre d'avoir la force, la patience, l'abnégation nécessaire pour jouer ce jeu dangereux, pour mentir à son frère, pour feindre une normalité qu'elle ne ressentait plus.

Mais elle savait que sa famille comptait sur elle. Ses parents, qui avaient tant sacrifié, tant donné. Et Kaelan lui-même, peut-être, même s'il ne le savait pas encore, même s'il était perdu dans les ténèbres de son propre choix.

Je le sauverai, se jura-t-elle, ou je mourrai en essayant.

Alors que la réunion familiale touchait à sa fin — que Thorian et Arden se levaient, prêts à retourner à leurs devoirs, à leurs obligations, à ce jeu de dupes qu'était devenue la vie à la cour — Elysia ne pouvait s'empêcher de ressentir un malaise croissant. Une certitude qui s'installait en elle, froide et définitive.

La trahison de Kaelan — si elle se confirmait, quand elle se confirmerait — serait un coup de poignard en plein cœur. Un coup dévastateur, mortel, peut-être même fatal.

Et plus que tout — plus que la colère, plus que la peur, plus que l'incompréhension — elle craignait ce que l'avenir leur réservait sous le règne glacial de Seraphina. Cette reine au cœur de pierre, au sourire de serpent, aux promesses de cendre.

Elle va détruire le royaume, pensa Elysia, regardant par la fenêtre les jardins baignés de soleil — ce soleil qui continuait de briller, indifférent aux drames humains. Elle va détruire tout ce que nous aimons. Et Kaelan... Kaelan l'y aidera.

Mais au fond d'elle-même, dans cette flamme que rien ne semblait pouvoir éteindre, une voix murmurait :
Pas si je peux l'empêcher. Pas tant que je vivrai. Pas tant qu'il restera un souffle de vie dans ce corps.

Le cœur d'une reine — même d'une reine usurpatrice, même d'une reine tyran — était peut-être glacé, peut-être impitoyable, peut-être mort.

Mais le cœur d'une sœur, lui, brûlait encore. Et il brûlerait jusqu'à ce que la vérité éclate, jusqu'à ce que la justice soit rendue, jusqu'à ce que l'amour — ou la mort — vienne tout consumer.

Chapitre 9 : Le Poids du Sang

La nouvelle reine, Seraphina, siégeait sur le trône de Velaris depuis quelques semaines seulement — ces semaines interminables, éternelles, où chaque jour semblait durer cent ans, où chaque nuit apportait son lot de cauchemars et de regrets — mais déjà, une ombre lourde et menaçante s'était abattue sur le royaume. Une ombre plus épaisse que les nuages d'orage, plus tenace que les brumes de l'automne, plus oppressante que les murs des cachots les plus profonds.

Dans les premiers jours — ces jours d'incertitude et de stupeur où personne ne savait encore à quoi s'attendre — son règne avait été accueilli avec une curiosité mêlée de crainte. Les nobles, ces prédateurs habitués à flairer le vent du pouvoir, s'étaient inclinés avec des sourires de circonstance, gardant leurs véritables opinions pour les alcôves et les couloirs déserts. Le peuple, lui, avait observé, silencieux, attendant de voir quel visage cette nouvelle souveraine montrerait au monde.

Mais rapidement — trop rapidement pour que quiconque pût se faire une illusion — la bienveillance initiale se dissipa comme une brume légère sous le soleil de midi. Remplacée par une peur omniprésente, rampante, insidieuse. Une peur qui se lisait dans les regards, qui se devinait dans les silences, qui se respirait dans l'air même du palais.

La cour — cette assemblée de courtisans aux langues acérées et aux sourires venimeux — avait remarqué le changement chez Seraphina. Sa douceur d'autrefois, cette douceur feinte qui avait séduit tant de cœurs, n'était plus qu'un souvenir lointain, presque irréel, comme un rêve qu'on aurait fait, dont on ne se souvient qu'à moitié. À sa place, dans ce visage parfait aux traits délicats, une froideur implacable avait émergé. Une

froideur qui glaçait le sang, qui paralysait les volontés, qui réduisait au silence les plus audacieux.

Et avec cette froideur, une détermination de fer — une détermination que rien ne semblait pouvoir arrêter, ni dissuader, ni fléchir. Les yeux de la reine, ces yeux d'un bleu si pur qu'ils semblaient irréels, brûlaient désormais d'un feu intérieur, d'une passion dévorante pour le pouvoir, d'une obsession presque malade pour le contrôle absolu.

Elle est devenue ce qu'elle a toujours voulu être, pensait Kaelan, chaque jour un peu plus, chaque nuit un peu plus. Une reine. Une souveraine. Une tyrant, peut-être.

Dans la salle du trône — cette vaste cathédrale de marbre et d'or, désormais silencieuse et glaciale comme un tombeau — Kaelan se tenait debout aux côtés de la reine, à sa droite, la place d'honneur, celle du favori, celle du bourreau en chef.

Son cœur était lourd. Si lourd qu'il avait parfois l'impression qu'il allait s'arrêter de battre, simplement épuisé par le poids des remords, des regrets, des souvenirs sanglants.

Les drapeaux de deuil — ces bannières de velours noir et pourpre, brodées des armes de la défunte dynastie — flottaient encore sous les hautes arches, mobiles et vivants comme des fantômes condamnés à hanter les lieux de leur vivant. Ils rappelaient à tous, à chaque instant, la mort soudaine et mystérieuse du roi — une mort dont les circonstances, bien que jamais officiellement questionnées, faisaient l'objet de toutes les conversations secrètes, de tous les murmures complices, de toutes les suppositions plus ou moins vraisemblables. Kaelan se rappelait les murmures qui avaient circulé après cette nuit fatidique — les chuchotements dans les

couloirs, les regards en biais, les insinuations à peine voilées. Mais personne, absolument personne, n'osait prononcer ouvertement les soupçons qui pesaient sur la mort du monarque. Car accuser la reine de régicide, c'était signer son propre arrêt de mort. Et les courtisans, pour toutes leurs qualités ou leurs défauts, n'étaient pas stupides.

Aujourd'hui — ce jour gris et triste, où le ciel semblait pleurer les victimes du nouveau règne — Seraphina était vêtue d'une robe écarlate, d'un rouge si vif, si profond, si éclatant, qu'il semblait absorber toute la lumière de la salle. Cette robe, symbole de son pouvoir absolu — le pouvoir qu'elle avait pris, qu'elle avait volé, qu'elle avait payé du sang du roi — était aussi, pensait Kaelan, le symbole du sang qu'elle avait été prête à verser pour y parvenir. Le sang de son père, peut-être. Le sang de milliers d'autres, sûrement. Le sang de Kaelan lui-même, si jamais il osait la trahir.

Son regard, autrefois si tendre — si rempli de promesses et de douceur — était devenu dur, presque inhumain.

Un regard de statue, de déesse païenne, de prédateur au sommet de la chaîne alimentaire. Elle se tourna vers lui, et un sourire froid — ce sourire qu'il connaissait si bien, qui lui glaçait le sang tout en le brûlant de désir — étira ses lèvres parfaitement dessinées.

« Kaelan, » commença-t-elle, sa voix douce et tranchante à la fois, comme une lame de velours. « Il y a des éléments au sein du royaume — des éléments que mon père, dans sa naïveté, avait ignorés, voire protégés — qui menacent notre stabilité. La stabilité de mon règne. La stabilité de Velaris. »

Elle se leva du trône — ce trône d'ébène et d'ivoire qu'elle avait conquis — et descendit les marches avec

une grâce féline, ses hanches se balançant, sa robe écarlate traînant sur le sol comme une traînée de sang. « Des traîtres, Kaelan. Des dissidents. Des ennemis de l'intérieur. » Ses yeux brillaient d'une lueur dangereuse. « Ils doivent être éliminés — rapidement, silencieusement, impitoyablement — avant qu'ils ne puissent faire davantage de mal. Avant qu'ils ne corrompent davantage de cœurs. Avant qu'ils ne trouvent des alliés puissants pour soutenir leur rébellion. »

Elle s'arrêta devant lui, si près qu'il pouvait sentir son parfum — ces fragrances entêtantes de jasmin et d'ambre — et posa une main sur sa poitrine, là où son cœur battait la chamade.

« Tu comprends ce que je te demande, n'est-ce pas, mon amour ? »

Kaelan hocha lentement la tête, bien que chaque fibre de son être, chaque muscle, chaque nerf, chaque parcelle de son âme fût en conflit. En guerre contre elle. Contre lui-même. Contre cette mission qu'elle lui imposait.

« Oui, ma reine, » dit-il, sa voix à peine audible, étranglée par l'émotion qu'il tentait désespérément de contenir. « Je comprends. »

Seraphina s'approcha encore — s'il était possible d'être encore plus près — et posa délicatement sa main sur sa joue, ses doigts effleurant sa peau avec une tendresse qui contrastait violemment avec la froideur de ses paroles.

« Je sais que je te demande beaucoup, Kaelan. » Sa voix s'était adoucie, presque plaintive. « Peut-être trop. Peut-être l'impensable. Mais tu es mon chevalier, mon protecteur, mon bras droit. C'est toi que je choisis pour accomplir cette tâche — cette tâche sanglante, cette tâche ingrate, cette tâche que nul autre ne pourrait mener à bien — car je sais, je sais au plus profond de mon cœur,

que tu ne me trahiras jamais. Que tu ne m'abandonneras jamais. Que tu ne failliras jamais. »

Kaelan sentit son cœur se serrer — ce cœur déjà trop lourd, trop chargé, trop proche de l'explosion. Il avait été aveuglé par son amour pour elle. Aveuglé comme un homme qui regarde le soleil en face, qui en perd la vue mais continue d'admirer l'éclat. Par ses promesses d'un avenir où ils régneraient ensemble — justes et forts, disait-elle, aimés et respectés, disait-elle. Par cette vision idéale d'un monde meilleur qu'elle avait su peindre dans son esprit avec des couleurs si vives, si séduisantes, si trompeuses.

Mais à présent, à la lumière crue de la réalité — cette réalité faite de sang et de larmes, de peur et de mort — il voyait les fissures dans cet idéal. Les ombres qui se cachaient derrière ses paroles enchanteresses. Les vérités qu'il avait refusé de voir, qu'il avait repoussées, qu'il avait niées.

Je suis devenu son assassin, pensa-t-il amèrement. Son tueur à gages. Son chien de garde. Son instrument. Et elle me remercie avec des baisers et des promesses que je sais désormais mensongères.

« Seraphina... » commença-t-il, les mots se bousculant sur ses lèvres — des mots de doute, des mots de refus, des mots de révolte — mais elle posa un doigt sur ses lèvres, l'interrompant avec une autorité sans appel.

« Pas un mot de plus, Kaelan. » Sa voix n'était plus douce. Elle était dure, impérieuse, presque cruelle. « Ce que je fais — chaque décision, chaque ordre, chaque sacrifice — je le fais pour le bien du royaume. Pour notre bien. Pour ton bien, même si tu ne le comprends pas encore. »

Elle retira son doigt, ses yeux plantés dans les siens comme des clous.

« Parfois, le pouvoir exige des sacrifices. Des sacrifices que les faibles ne comprennent pas, que les naïfs condamnent, que les lâches fuient. Et ceux — ces idiots, ces rêveurs, ces idéalistes — qui ne comprennent pas cela sont des obstacles. Des obstacles sur notre chemin. Des obstacles que nous devons écarter, éliminer, anéantir. »

Kaelan baissa les yeux, incapable de soutenir plus longtemps son regard — ce regard qui le transperçait, le jugeait, le condamnait. Il avait prêté serment, des années auparavant, un serment solennel prononcé devant les autels, devant les dieux, devant sa famille. Un serment de protéger le royaume. De servir son roi — et maintenant, sa reine — avec honneur et loyauté, avec courage et abnégation, avec foi et détermination.

Mais ce qu'elle lui demandait aujourd'hui — ce qu'elle lui demandait chaque jour un peu plus — était bien au-delà du simple devoir. Bien au-delà de ce qu'un homme d'honneur pouvait accepter sans se briser.

C'était un appel à devenir son instrument. Son arme. Son monstre. À plonger ses mains dans le sang pour préserver son trône, pour asseoir son pouvoir, pour écraser ses ennemis — réels ou imaginaires.

Puis-je le faire ? se demanda-t-il, non sans une certaine ironie amère. *Puis-je continuer à tuer pour elle, à mentir pour elle, à mourir un peu plus chaque jour pour elle ?*

Il ne connaissait pas la réponse. Mais il savait — il savait avec la certitude des damnés — qu'il n'avait plus vraiment le choix.

Plus tard — bien plus tard, alors que le crépuscule enveloppait la capitale de ses ombres, ces ombres complices qui cachent les crimes et étouffent les cris — Kaelan chevauchait seul à travers les ruelles sombres de la ville.

Les rues, d'ordinaire animées jusque tard dans la nuit par les marchands, les artisans, les amoureux, étaient désertes. Les fenêtres étaient closes, les portes verrouillées, les cœurs terrifiés. La peur régnait en maître, invisible mais omniprésente, et Velaris, autrefois si prospère, si vibrante, si fière, devenait une cité de murmures et de terreur — une cité où personne ne savait plus à qui se fier, où personne n'osait plus parler trop fort, où personne ne dormait plus tranquille. Kaelan avait exécuté les ordres de Seraphina — plusieurs fois, trop de fois — sans questionner, sans hésiter, sans faillir. Mais à chaque vie qu'il avait ôtée — que ce fût d'un coup d'épée rapide ou d'une corde au cou, d'un poison subtil ou d'une noyade silencieuse — à chaque exécution qu'il avait supervisée, son cœur s'alourdissait davantage. Comme si chaque mort laissait une marque indélébile sur son âme, une cicatrice qui ne guérirait jamais, un poids qu'il porterait jusqu'à sa propre mort.

Des familles entières étaient effacées — hommes, femmes, enfants, vieillards — pour un simple mot de travers, pour avoir été soupçonnées de complot, pour avoir trop pleuré le roi défunt, pour avoir simplement été trop proches de quelqu'un que Seraphina considérait comme un ennemi.

Quand cela s'arrêtera-t-il ? se demanda-t-il, sa monture trottant sur les pavés glissants. *Quand aurai-je versé assez de sang pour qu'elle soit satisfaite ? Quand sera-t-elle rassasiée, apaisée, heureuse ?*

Mais il connaissait la réponse. Jamais. Car la soif de pouvoir de Seraphina — cette soif dévorante, insatiable, presque démoniaque — ne serait jamais étanchée. Il y aurait toujours un nouvel ennemi à abattre, une nouvelle menace à écarter, une nouvelle vie à prendre.

Il s'arrêta devant une maison modeste — une bâtisse de pierre grise aux volets bleus, avec un petit jardin fleuri devant la porte et des géraniums aux rebords des fenêtres. On disait qu'un marchand y résidait, un honnête commerçant qui avait osé critiquer la nouvelle reine lors d'une réunion publique, qui avait levé son verre à la mémoire du roi défunt, qui avait refusé de s'incliner devant l'usurpatrice.

Ses ordres étaient clairs : éliminer toute menace. Ne laisser aucun témoin. Faire disparaître les corps de sorte que personne ne les retrouve jamais.

Mais en cet instant — devant cette porte de chêne clair, devant ce seuil qu'il allait franchir pour accomplir l'irréparable — Kaelan sentit une nausée monter en lui. Une nausée profonde, viscérale, presque douloureuse. Il pensa aux enfants qui se trouvaient peut-être à l'intérieur, pelotonnés dans leur lit, rêvant de mondes meilleurs. Il pensa aux vies innocentes qu'il était sur le point de briser — non pas des ennemis, non pas des conspirateurs, non pas des traîtres, mais des familles. Des pères, des mères, des fils, des filles. Des gens qui voulaient simplement vivre en paix, élever leurs enfants, mourir dans leur lit entourés de leurs proches.

Il descendit de son cheval — l'animal hennit doucement, comme s'il partageait l'angoisse de son maître — et s'approcha de la porte. Sa main hésita à frapper. Restant suspendue dans l'air, tremblante, indécise.

Que fais-je ? pensa-t-il, la sueur perlant sur son front. *Qui suis-je devenu ?*

Puis, dans un élan de désespoir — ce désespoir des hommes qui ont touché le fond, qui n'ont plus rien à perdre, qui cherchent désespérément à rattraper un peu de leur humanité perdue — il recula d'un pas. Puis d'un autre. Puis d'un autre encore.

Qu'était-il devenu ? Un homme assoiffé de pouvoir, prêt à tout pour l'amour d'une reine impitoyable ? Un pantin dont les fils étaient tirés par une marionnettiste qui se moquait bien de ses scrupules ? Un monstre déguisé en chevalier, en héros, en sauveur ?

Soudain, la porte s'ouvrit — toute seule, sans qu'il ait frappé — et une petite fille apparut. Elle devait avoir six ou sept ans, avec des cheveux bruns en bataille, des yeux noisette pleins de curiosité, et une poupée de chiffon serrée contre elle.

Ses grands yeux fixèrent Kaelan avec une candeur qui lui déchira le cœur, l'examinant de la tête aux pieds, s'attardant sur son armure, sur son épée, sur son visage fermé.

« Monsieur, vous êtes un chevalier ? » demanda-t-elle innocemment, sa voix claire comme un carillon, pure comme une source de montagne.

Kaelan ne put répondre. Il resta figé, incapable de bouger, incapable de parler, incapable même de penser. Sa conscience — cette conscience qu'il avait essayé d'étouffer, d'ignorer, de nier — le déchirait, le tiraillait, le torturait. Partagé entre son devoir, cet ordre qu'il avait juré d'exécuter, et l'horreur de ce qu'on lui demandait de faire — de ce qu'il allait faire, si son courage ne le quittait pas.

Derrière la petite fille, une silhouette apparut — une femme, probablement sa mère, vêtue d'une robe simple en lin gris, ses cheveux attachés à la hâte, ses yeux cernés par l'inquiétude et le manque de sommeil. Elle avait l'air fatiguée, résignée, presque déjà morte — comme si elle savait, comme si elle avait toujours su, que ce moment viendrait, que ce chevalier à la porte n'était pas un ami, que la mort les attendait.

« Laissez-nous, » murmura-t-elle d'une voix implorante, en serrant sa fille contre elle. « Nous n'avons rien fait. Rien, vous entendez ? Nous ne savons rien. Nous n'avons rien vu. Nous ne voulons que vivre en paix. Juste vivre en paix. S'il vous plaît. S'il vous plaît... » Les mots de la femme frappèrent Kaelan comme un coup de massue — comme si elle avait prononcé exactement ce qu'il avait besoin d'entendre pour briser le sortilège, pour échapper à l'emprise de Seraphina, pour retrouver un peu de son âme perdue.

Le poids de son armure — cette armure blanche et dorée, symbole de son adoubement, de ses serments, de ses crimes — lui sembla soudain insupportable. Il avait l'impression qu'elle pesait des tonnes, qu'elle allait l'écraser, le broyer, le réduire en poussière. Il avait l'impression que les plaques d'acier, froides et impitoyables, se resserraient sur sa poitrine, l'étouffant, le condamnant.

Il fit un pas en arrière — un seul pas, hésitant, précaire — puis un autre, puis un autre. Ses mains tremblaient. Ses jambes tremblaient. Tout son corps tremblait, comme pris d'une fièvre soudaine, d'un frisson glacé, d'une convulsion intérieure.

Les regards de la famille étaient fixés sur lui — la petite fille toujours curieuse, ne comprenant pas vraiment ce qui se passait ; la mère, soulagée mais confuse, n'osant pas croire que le danger était passé ; et derrière elles, dans l'ombre de la pièce, d'autres silhouettes — le père, peut-être, ou d'autres enfants — retenant leur souffle, priant leurs dieux, espérant un miracle.

Sans un mot — que pouvait-il dire, de toute façon, pour justifier l'injustifiable, pour pardonner l'impardonnable ? — Kaelan tourna les talons et s'éloigna. Il remonta sur son cheval d'un geste maladroit, presque honteux, et

s'enfonça dans la nuit, laissant derrière lui ces vies qu'il avait épargnées — pour combien de temps ?

De retour au château — ces murs froids et sombres, ce labyrinthe de mensonges et de trahisons — Kaelan retrouva Seraphina dans ses appartements privés. Ces appartements qu'il connaissait si bien, où il avait passé tant de nuits, où il avait cru trouver le bonheur, et où il ne trouvait plus que le chaos.

La reine était assise devant une coiffeuse — un meuble magnifique en bois d'ébène incrusté de nacre — ses longs cheveux blonds dénoués, tombant en vagues soyeuses sur ses épaules nues. Dans la lumière tamisée des bougies, elle ressemblait à une apparition, à une fée, à une démons.

À la vue de Kaelan, elle se tourna vers lui — ses mouvements lents, presque hypnotiques — une expression interrogative sur son visage parfait.

« As-tu accompli ta mission, Kaelan ? » demanda-t-elle d'une voix douce — une voix trompeuse, cette voix de velours qu'il avait tant aimée et qui maintenant le glaçait d'effroi.

Kaelan resta silencieux un long moment — si long que Seraphina fronça les sourcils, son regard s'assombrissant, sa main s'arrêtant à mi-chemin d'un geste pour rajuster ses cheveux.

Ses pensées tourbillonnaient dans sa tête — une tempête de doutes, de regrets, de peurs — et il savait que son hésitation ne passerait pas inaperçue. Rien n'échappait à Seraphina. Rien.

« Je... » Il déglutit difficilement, sentant sa gorge sèche, ses mots refusant de sortir. « Non, ma reine. Je n'ai pas... je n'ai pas exécuté vos ordres. »

Il vit le visage de Seraphina se figer — un masque de glace, de porcelaine, de mort — et sentit son cœur s'arrêter presque de battre.

« J'ai... j'ai épargné cette famille, ma reine. » Sa voix n'était qu'un murmure, à peine audible. « Ils ne représentaient aucune menace — je le jure, je le sais. Ils ne savaient rien. Ils n'avaient rien fait. Ils ne méritaient pas... »

Il n'acheva pas sa phrase. Il ne pouvait pas. Les mots refusaient de sortir, comme s'ils étaient trop lourds, trop chargés de sens, trop proches de la vérité.

Seraphina se leva lentement — si lentement qu'elle semblait flotter, glisser, planer au-dessus du sol — une lueur dangereuse s'allumant dans ses yeux. Une lueur qui n'augurait rien de bon, ni pour lui, ni pour ceux qu'il tentait de protéger.

Elle s'approcha de lui, ses pas résonnant sur le marbre — *clac, clac, clac* — comme un glas funèbre. Ses doigts, froids et longs, effleurèrent son torse, sa poitrine, là où son cœur battait trop vite.

« Tu as désobéi à mes ordres, Kaelan, » murmura-t-elle, et chaque mot était un coup de poignard. « Ne me force pas à douter de toi. Ne me force pas à me demander si tu es encore l'homme que j'ai aimé, ou si tu es devenu... autre chose. »

Ses yeux perçants plantés dans ceux de Kaelan, le transperçant, le jugeant, le condamnant.

« Tu sais ce qui est en jeu — pour nous, pour le royaume, pour tout ce que nous avons construit ensemble. Si tu faiblis, si tu doutes, si tu refuses... tout s'effondrera. Tout. »

Kaelan se sentait pris au piège — comme un animal acculé, comme un oiseau dans une cage dorée, comme un homme qui a perdu tout espoir de s'échapper.

« Je suis loyal, Seraphina, » dit-il, sa voix tremblante, fragile, brisée. « Je vous suis loyal — à vous, à la couronne, au royaume. Mais je ne peux pas... je ne peux pas continuer ainsi. » Il baissa la tête, incapable de soutenir son regard accusateur. « Je ne peux pas tuer des innocents, Seraphina. Des enfants, des mères, des vieillards. Ce n'est pas pour cela que j'ai prêté serment. Ce n'est pas l'homme que je voulais devenir. Ce n'est pas... »

Sa voix se brisa complètement, les mots refusant de sortir, étouffés par l'émotion, par la peur, par le désespoir.

La reine recula d'un pas — un seul pas, mais qui sembla ouvrir un abîme entre eux — et ses lèvres s'étirèrent en un sourire froid, presque méprisant.

« Innocents ? » répéta-t-elle, comme si elle goûtait un mot nouveau, étrange, presque drôle. « Dans ce monde — ce monde que vous ne comprenez pas, que vous ne voulez pas comprendre — personne n'est vraiment innocent. Pas même vous, Kaelan. Pas même votre famille. Pas même... »

Elle s'interrompit, secouant la tête avec un geste las.

« Mais je comprends. » Sa voix s'adoucit — dangereusement — et elle posa une main sur sa joue, ses doigts glacés effleurant sa peau. « Le poids du sang est lourd à porter. Je le sais. Je le sens aussi, chaque fois que je donne un ordre, chaque fois que je signe un arrêt de mort. Mais c'est le prix du pouvoir, Kaelan. Le prix de la stabilité. Le prix de la paix. »

Elle se rapprocha, ses lèvres presque contre son oreille.

« Cependant, n'oublie jamais — jamais — que sans moi, tu n'es rien. » Chaque mot tombait comme du plomb fondu. « Tu es un chevalier sans reine. Un soldat sans cause. Un homme sans avenir. » Sa voix se fit plus dure,

plus pressante. « Tu m'appartiens, Kaelan. Corps et âme. Ne l'oublie jamais. »

Kaelan baissa les yeux, incapable de soutenir plus longtemps son regard — ce regard qui le transperçait, le jugeait, le condamnait. Il sentait l'emprise de Seraphina se resserrer autour de lui — chaque mot, chaque regard, chaque geste était une chaîne de plus, un anneau supplémentaire, une prison qui se refermait lentement sur son cœur.

« Maintenant, » dit-elle d'un ton ferme — un ton qui n'admettait ni réplique, ni hésitation, ni faiblesse — « retourne là-bas et termine ce que tu as commencé. Montre-moi — prouve-moi — que je peux encore compter sur toi. Que tu es encore l'homme que j'ai choisi. Que tu n'es pas devenu... un lâche. »

Kaelan resta un instant figé — pétrifié, paralysé, anéanti — le souffle court, le cœur en lambeaux.

Il savait — il savait avec une certitude absolue, terrible — qu'il avait perdu. Que chaque acte de rébellion intérieure, chaque remords, chaque hésitation, ne faisait que renforcer l'emprise de Seraphina sur lui. Qu'il était pris au piège. Prisonnier. Captif.

Mais malgré tout — malgré la peur, malgré la honte, malgré la honte — il savait aussi qu'il ne pourrait pas continuer ainsi indéfiniment. Que quelque chose, en lui, finirait par céder. Par se briser. Par exploser.

Et il craignait — plus que tout, plus que la mort, plus que les flammes de l'enfer — ce que cela signifierait pour lui. Pour Seraphina. Pour ceux qu'il aimait encore, malgré tout, malgré elle, malgré lui.

Alors qu'il sortait des appartements de la reine — le cœur lourd, les jambes flageolantes, l'âme en charpie — Kaelan se promit de trouver une solution.

Une échappatoire.

Un moyen de sortir de cette spirale de sang et de mort.

Mais comment échapper à une reine qui détenait son cœur — ce cœur qu'il lui avait offert si naïvement, si imprudemment, si follement — entre ses mains cruelles ?

Comment s'affranchir d'une femme qui n'hésiterait pas à le briser — le réduire en miettes, en poussière, en néant — pour atteindre ses objectifs ?

Comment retrouver son honneur — cette chose perdue, oubliée, sacrifiée — quand chaque jour qui passait l'enfonçait un peu plus dans la boue, le sang, la trahison ?

Il ne connaissait pas la réponse.

Mais alors qu'il traversait les couloirs sombres du château — ces couloirs hantés par les fantômes de ses victimes, par les cris qu'il avait étouffés, par les visages qu'il ne pourrait jamais oublier — une petite voix au fond de son esprit murmurait.

Une voix ténue, fragile, presque inaudible.

Tu as fait une erreur, disait la voix. En épargnant cette fillette — cette petite fille aux yeux noisette — tu as commis une erreur. Un geste humain, peut-être. Un geste noble, peut-être. Mais qui pourrait bien te coûter cher, un jour.

Car elle se souviendra. Elle se souviendra de ton visage. De ton armure. De ton épée couverte de sang. Et quand elle sera grande — si elle survit — elle voudra vengeance.

Elle te traquera. Te trouvera. Te tuera.

Ou pire — elle détruira tout ce que tu aimes.

Comme toi, Kaelan. Comme toi.

Chapitre 10 : Les Chaînes du Pouvoir

Le vent froid qui balayait la grande salle du trône — ce vent d'automne chargé des parfums de terre humide et de feuilles mortes, mais aussi, pensait-on, de l'écho des exécutions qui se déroulaient de plus en plus fréquemment à l'extérieur du palais — semblait porter avec lui les lamentations des morts, les prières non exaucées, les espoirs brisés. Il s'engouffrait par les hautes fenêtres aux vitraux brisés, ces ouvertures qu'on avait laissées entrouvertes comme pour laisser sortir l'air vicié des complots, ou peut-être pour laisser entrer les fantômes des victimes, ces âmes errantes que même la mort n'apaisait plus.

Les murmures inquiets des courtisans — ces chuchotements incessants, ces regards fuyants, ces conversations qu'on interrompt dès qu'un étranger s'approche — n'avaient pourtant aucun effet sur Seraphina. Assise sur le trône avec une grâce impérieuse, une indifférence presque divine, elle semblait flotter au-dessus de ces préoccupations mesquines, de ces peurs indignes, de ces résistances désespérées.

Ses ordres étaient devenus la loi — une loi cruelle, impitoyable, absolue — qui frappait sans pitié quiconque osait la défier, qui punissait sans recours quiconque osait douter, qui anéantissait sans appel quiconque osait résister. Les cachots se remplissaient, les têtes tombaient, les familles pleuraient. Et Seraphina, impassible, continuait de régner, de commander, de détruire.

Elle est devenue un tyran, pensait Kaelan, debout à sa droite, l'épée au côté, le cœur en lambeaux. Un tyran pire que tous ceux que nous avons combattus, que tous ceux que nous avons vaincus, que tous ceux que nous avons jugés.

Mais il ne pouvait rien dire. Il ne pouvait rien faire. Il ne pouvait que regarder — impuissant, complice, damné — la reine plonger le royaume dans la terreur.

Seraphina se leva de son trône — ce trône d'ébène et d'ivoire qu'elle avait conquis par le sang, qu'elle défendait par la peur, qu'elle consoliderait par le mensonge. Ses longs cheveux noirs — plus sombres que la nuit, plus profonds que l'abîme — flottaient derrière elle comme un voile d'ombre, comme une traînée de deuil, comme une signature funèbre.

« Aujourd'hui, le royaume renaît, » déclara-t-elle, sa voix claire et puissante résonnant sous les hautes voûtes, se répercutant contre les murs de pierre, emplissant chaque recoin de la salle. « Aujourd'hui, nous purgeons Velaris des faibles, des indécis, des traîtres. Aujourd'hui, nous bâtissons les fondations d'un avenir radieux — un avenir où seuls les plus forts survivront, où seuls les plus loyaux régneront, où seuls les plus purs triompheront. »

Elle marqua une pause, ses yeux bleus balayant l'assemblée avec une intensité presque insoutenable.

« Et pour cela — pour ce royaume que nous aimons, pour ce peuple que nous protégeons, pour cette paix que nous bâtissons — il faut éliminer la faiblesse, l'indécision, et la trahison. Sans pitié. Sans remords. Sans regret. »

À ses côtés, Kaelan observait en silence — le visage fermé comme un coffre dont on a perdu la clé, les mains crispées sur la garde de son épée, les mâchoires serrées à faire craquer les dents. Chaque nouvelle exécution, chaque nouveau décret impitoyable semblait alourdir un peu plus le fardeau qu'il portait — ce fardeau de culpabilité, de honte, de désespoir.

Je suis son complice, pensait-il, son instrument, son bourreau. Les mains que j'ai levées pour défendre le royaume,

je les ai levées pour tuer des innocents. Les serments que j'ai prononcés devant les autels, je les ai trahis pour une femme qui ne m'aimera jamais.

Il savait — il savait au plus profond de son être — que ce que Seraphina faisait était mal. Que cette violence insensée, cette cruauté gratuite, cette terreur organisée finiraient par détruire le royaume qu'elle prétendait protéger. Qu'elle creusait sa propre tombe, qu'elle tissait sa propre corde, qu'elle signait son propre arrêt de mort. Mais chaque fois qu'il croisait son regard — ce regard de braise et de glace, de passion et de calcul — ses résolutions vacillaient. Chaque fois qu'elle lui souriait — ce sourire qui n'était qu'à lui, ou du moins qu'il croyait être à lui — ses doutes s'envolaient. Chaque fois qu'elle laissait tomber son armure de reine pour redevenir, l'espace d'un instant, la femme dont il était tombé amoureux, il se sentait perdu, vaincu, conquis.

Elle me tient, pensait-il amèrement. Elle me tient par le cœur, par l'âme, par l'espérance. Et elle ne me lâchera jamais. Le bruit sourd des portes — ces portes de chêne massif, incrustées de fer et d'argent — s'ouvrant interrompit ses pensées. Un grincement sinistre, presque théâtral, qui annonçait l'entrée de nouveaux acteurs sur cette scène de tragédie.

Arden et Thorian — ses parents, ses géniteurs, ses modèles — entrèrent dans la salle, leurs visages marqués par l'inquiétude, mais empreints d'une dignité inébranlable. Ils s'inclinèrent respectueusement devant la reine — un geste de courtoisie, de bienséance, d'obéissance formelle — mais Seraphina, avec son instinct de prédatrice, perçut immédiatement l'ombre de désapprobation dans leurs yeux.

Cette ombre que Kaelan connaissait si bien — ce jugement silencieux, cette réprobation muette, cette condamnation sans appel.

« Majesté, » commença Arden, sa voix posée mais ferme — la voix qu'elle utilisait pour donner ses ordres, pour mener ses troupes, pour défendre ses convictions. « Nous avons entendu parler des derniers décrets — de ces édits qui instaurent la terreur comme mode de gouvernement, la peur comme instrument de pouvoir, la mort comme méthode de persuasion. » Sa voix se fit plus grave. « Nous craignons que de telles méthodes ne sèment plus de discorde que d'ordre dans le royaume. Qu'elles ne créent plus d'ennemis que d'alliés. Qu'elles ne préparent pas un avenir radieux, mais une révolte sanglante. »

Seraphina leur offrit un sourire glacé — ce sourire qu'elle réservait à ceux qu'elle méprisait, à ceux qu'elle entendait détruire, à ceux qui, tôt ou tard, finiraient sur l'échafaud.

« Vos préoccupations sont notées, Arden. » Sa voix était douce, presque sucrée — mais derrière cette douceur, on devinait l'acier, on sentait le poison, on pressentait le danger. « Cependant, je doute — je doute sincèrement — que vous compreniez pleinement l'étendue de la menace qui pèse sur Velaris. Les ennemis que nous affrontons ne sont pas des adversaires ordinaires, général. Ce sont des traîtres, des conspirateurs, des serpents dans l'herbe. Et les serpents, Arden — vous le savez mieux que personne — ne se combattent pas avec des discours. Ils s'écrasent. Ils se brûlent. Ils se tuent. »

Thorian, le visage grave, s'avança à son tour d'un pas — un seul pas, mais décisif — ses yeux d'acier plantés dans ceux de la reine.

« Néanmoins, Majesté, » dit-il, sa voix calme mais chargée d'une autorité que seuls les vrais chefs possèdent, « chaque vie prise dans la peur et la terreur — chaque mère exécutée, chaque enfant orphelin,

chaque père pendu — affaiblit le royaume. Non pas de l'extérieur, par les armes des ennemis, mais de l'intérieur, par le désespoir des sujets. » Il marqua une pause, cherchant ses mots avec un soin extrême. « La loyauté, Majesté, ne se gagne pas par la force brute — par les chaînes et les cachots, par la menace et l'intimidation. Elle se gagne par la confiance. Par le respect. Par l'exemple. »

Le sourire de Seraphina s'effaça — complètement, instantanément, comme si on avait soufflé une bougie. Ses yeux se plissèrent, une lueur dangereuse s'allumant dans leurs profondeurs — cette lueur qui annonçait la tempête, la catastrophe, le massacre.

« La loyauté, général, » répondit-elle, sa voix désormais dépouillée de toute douceur, tranchante comme une lame, « doit parfois être imposée par des moyens que seuls les vrais leaders comprennent — et que seuls les vrais lâches condamnent. »

Ses yeux se tournèrent vers Kaelan — un regard rapide, presque furtif, mais chargé de signification.

« Vous devriez peut-être parler à votre fils de ce sujet, Thorian. Il semble, lui, avoir compris ce que le royaume attend de ses serviteurs. »

Arden échangea un regard inquiet avec son mari — un regard chargé de peur, de doute, de tristesse — conscient de la frontière dangereuse sur laquelle ils marchaient, de l'abîme qui s'ouvrait sous leurs pieds.

« Nous souhaitons seulement — nous avons seulement l'ambition, Majesté — que vous considériez d'autres approches. » Sa voix était devenue plus douce, plus prudente, plus diplomatique. « Que vous réfléchissiez à d'autres stratégies. Que vous pesiez le pour et le contre avant de signer de nouveaux arrêts de mort. Pour le bien

de votre règne, Majesté. Pour la paix du royaume. Pour le bonheur de votre peuple. »

Le silence qui suivit leur déclaration semblait lourd de menace — pesant comme un couvercle de plomb, étouffant comme une main sur la bouche, définitif comme une sentence.

Seraphina les observa un long moment — ses yeux allant de l'un à l'autre, analysant, jugeant, décidant. Puis elle hocha la tête — un mouvement lent, presque révérencieux — d'un geste calculé qui se voulait rassurant, mais qui n'avait rien de rassurant.

« Vos conseils sont appréciés, » répondit-elle d'un ton qui ne laissait place à aucune réplique — clair, sec, définitif. « Votre loyauté est notée. Votre dévouement sera récompensé. » Elle fit un geste gracieux de la main.

« Vous pouvez disposer. »

Arden et Thorian s'inclinèrent à nouveau — plus bas cette fois, presque jusqu'au sol — comme pour marquer leur soumission, leur obéissance, leur acceptation forcée. Puis ils se retirèrent, quittant la salle du trône, l'esprit troublé par cette rencontre — le cœur lourd, la conscience chargée, l'avenir incertain.

Plus tard — bien plus tard, lorsque les ombres du crépuscule avaient envahi les couloirs et que les premières étoiles apparaissaient au ciel — Kaelan fut convoqué dans les appartements privés de Seraphina. Ces appartements qu'il connaissait si bien — où il avait connu tant de plaisirs, mais aussi tant de souffrances — lui semblèrent soudain étrangers, hostiles, menaçants. Les tentures de velours pourpre, les bougies parfumées, les tapis de soie — tout cet opulent décor lui parut soudain faux, vain, trompeur.

La reine l'attendait, debout près de la fenêtre — cette fenêtre immense, aux vitraux représentant des scènes de chasse — observant le coucher de soleil qui teintait le ciel de nuances sanglantes, qui incendiait l'horizon de flammes silencieuses, qui annonçait la nuit et ses mystères.

Le rouge et l'or du crépuscule se reflétaient sur son visage — ce visage parfait, ce masque de cire — accentuant la dureté de ses traits, la froideur de son regard, l'inhumanité de son sourire.

« Kaelan, » dit-elle sans se retourner, sa voix douce mais teintée de cette autorité glaciale, de cette possession absolue, qui le captivait et l'effrayait à la fois. «

Approche. »

Il obéit — comme toujours, comme jamais, comme à jamais — s'approchant d'elle, s'arrêtant à quelques pas, n'osant franchir la distance qui les séparait.

« Oui, Majesté ? » répondit-il, tentant de dissimuler le malaise qui le rongait — cette nausée morale, cette honte physique, cette peur viscérale qui lui tordait les entrailles.

Seraphina se tourna enfin vers lui — un mouvement fluide, gracieux, presque dansé — ses yeux brillant d'une lueur qui ne présageait rien de bon, mais que lui, dans sa folie, continuait d'adorer.

« Nous avons un problème, Kaelan, » dit-elle, s'approchant de lui, posant sa main glaciale sur la sienne — cette main qui avait signé tant de morts, qui avait ordonné tant d'exécutions, qui avait scellé tant de destins. « Un problème qui doit être résolu rapidement — immédiatement, même — et discrètement. Sans bruit, sans scandale, sans témoins. »

Kaelan sentit son cœur se serrer — se contracter, se tordre, se déchirer — comme s'il comprenait, avant

même qu'elle n'ait prononcé les mots, ce qu'elle allait lui demander.

Mes parents, pensa-t-il, une certitude glaciale s'installant dans ses os. *Elle veut que je tue mes parents.*

Il savait où cette conversation allait le mener — il le savait depuis des jours, depuis des nuits, depuis des semaines — et il savait également, avec une certitude atroce, qu'il n'y avait aucune échappatoire.

« Vous parlez de mes parents, » dit-il. Ce n'était pas une question. C'était un constat, une acceptation, une sentence. « N'est-ce pas, Majesté ? »

Sa voix était éteinte — morte — vidée de toute émotion, de toute révolte, de tout espoir.

Seraphina hocha lentement la tête — avec une lenteur presque cruelle, comme pour savourer chaque seconde de son agonie morale — et approcha encore, posant sa main glaciale sur sa joue.

« Ils ont montré des signes de faiblesse aujourd'hui. » Sa voix n'était plus douce. Elle était dure, impitoyable, définitive. « Ils doutent de ma capacité à régner. Ils remettent en question mes méthodes. Ils contestent mon autorité. »

Ses doigts se resserrèrent légèrement sur sa joue, presque douloureusement.

« Je ne peux pas permettre cela, Kaelan. Pas maintenant. Pas alors que tout est si fragile, si précaire, si dangereux. » Sa voix se fit plus pressante. « Pas même de la part de ta famille. Pas même de la part de tes parents. Pas même de la part de ceux que tu aimes. »

Kaelan baissa les yeux — ces yeux qui ne pouvaient plus soutenir le regard accusateur de la reine — une douleur sourde montant en lui, une souffrance si intense qu'elle semblait physique, presque palpable.

Mes parents, pensa-t-il, *mon père, ma mère, ceux qui m'ont élevé, protégé, aimé. Ceux qui ont sacrifié tant de choses pour*

moi, qui m'ont donné la vie, qui m'ont appris à devenir un homme. Et elle me demande de les tuer.

« Vous... voulez que je les élimine, Majesté ? »

demanda-t-il, sa voix à peine audible, brisée, pitoyable. Seraphina hocha la tête — avec une froideur implacable — ses yeux ne quittant jamais les siens.

« Ils sont une menace, Kaelan. » Chaque mot était une lame, chaque syllabe un poison. « Une menace pour mon règne, pour notre avenir, pour tout ce que nous avons construit. Et les menaces, mon amour — tu le sais — doivent être éliminées. Sans pitié. Sans remords. Sans exception. »

Elle se rapprocha encore — si près qu'il sentait son souffle, son parfum, sa chaleur — et sa voix se fit plus douce, plus caressante, plus manipulatrice.

« Et il n'y a personne d'autre en qui j'ai autant confiance pour cette tâche, Kaelan. Personne d'autre qui soit aussi compétent, aussi loyal, aussi dévoué. » Sa main caressa sa joue, descendant lentement le long de son cou. « Je sais que tu feras ce qu'il faut. Pour moi. Pour notre royaume. Pour notre amour. »

Kaelan se figea — glacé, pétrifié, anéanti — ses pensées se bousculant dans un tumulte de souvenirs, de regrets, de terreur.

Il aimait Seraphina. De tout son cœur. De toute son âme. De tout son être.

Mais pouvait-il vraiment tuer ses propres parents ? Ces visages qu'il avait vus sourire, pleurer, aimer. Ces mains qui l'avaient porté, relevé, protégé. Ces voix qui l'avaient appelé, consolé, béni.

Il se remémora les visages de ceux qu'il avait déjà exécutés sur ses ordres — leurs supplications, leurs larmes, leurs vies arrachées avec une indifférence presque mécanique. Il se remémora le sang sur ses

mains, le poids sur sa conscience, les cauchemars dans ses nuits.

Était-il prêt à ajouter ses parents à cette liste macabre ? À devenir un parricide, un monstre, une abomination ? Mais le regard de Seraphina — ce mélange de séduction et de menace, de tendresse et de cruauté — l'enveloppa comme une toile d'araignée, et il sut — avec cette certitude désespérée des âmes perdues — qu'il n'avait pas le choix.

Non pas le choix, pensa-t-il amèrement, seulement l'illusion du choix. Elle a décidé pour moi, comme toujours. Elle décidera toujours.

Il acquiesça doucement — un mouvement infime, presque imperceptible — sa voix éteinte par la culpabilité qui le rongait déjà, qui le rongerait toujours. « Je ferai ce qu'il faut, Majesté, » murmura-t-il. « Je ferai ce que vous me demandez. »

Seraphina sourit — un sourire qui n'avait rien d'humain — un sourire de prédateur, de vainqueur, de possesseur — et caressa doucement son visage, ses doigts glissant sur sa peau comme une caresse de serpent.

« Je savais que je pouvais compter sur toi, Kaelan, » murmura-t-elle, ses lèvres presque contre les siennes. « C'est pour cela que je t'aime. Parce que tu es fort, parce que tu es loyal, parce que tu es prêt à tout pour moi. » Elle l'embrassa — un baiser empoisonné, un baiser de Judas, un baiser qui scellait son destin — et Kaelan ferma les yeux, s'abandonnant à ce moment de douceur illusoire, de tendresse mensongère, de paix éphémère. *C'est pour elle, se répéta-t-il, c'est pour notre amour, c'est pour notre avenir.*

Mais au fond de lui — dans ces ténèbres qu'il ne pourrait jamais éclairer — une voix hurlait, pleurait, suppliait.

C'est pour toi, Kaelan. Pour ton aveuglement. Pour ta faiblesse. Pour ta damnation.

La nuit était déjà tombée — noire, profonde, sans étoiles — lorsque Kaelan atteignit la demeure de ses parents. Cette maison qu'il connaissait depuis l'enfance — chaque pierre, chaque fenêtre, chaque recoin — lui sembla soudain étrangère, hostile, menaçante. Les volets clos, les portes verrouillées, les lumières éteintes — tout respirait la peur, la méfiance, l'attente.

L'obscurité régnait autour de lui — pesante, oppressante, écrasante — et le silence n'était perturbé que par le bruit régulier de ses pas sur les pavés glissants. Chaque pas semblait plus lourd que le précédent — comme si le sol lui-même tentait de l'engloutir, de l'aspirer, de l'empêcher de continuer.

Terre, pensa-t-il, ouvre-toi, engloutis-moi, délivre-moi de cette vie que je n'ai plus la force de vivre.

Mais la terre resta fermée, impitoyable, indifférente.

Il s'arrêta devant la porte — cette porte de chêne sombre qu'il avait poussée tant de fois, enfant, adolescent, adulte — son cœur battant à tout rompre, sa respiration saccadée, ses mains moites.

C'était ici que tout se jouait. Sa loyauté à Seraphina contre son amour pour sa famille. Sa passion dévorante contre son devoir filial. Sa damnation contre sa rédemption.

La main posée sur le pommeau de son épée — cette épée qui avait tant tué, qui allait tuer encore — il hésita.

Longtemps. Très longtemps. Comme si chaque seconde gagnée était une seconde de vie pour ses parents, une seconde de sursis pour sa conscience, une seconde d'illusion pour son cœur.

Les souvenirs affluèrent — une marée déferlante, un torrent dévastateur — des souvenirs de moments

heureux passés avec ses parents. L'éducation stricte mais aimante qu'ils lui avaient donnée, les valeurs d'honneur et de courage qu'ils lui avaient inculquées, les sacrifices qu'ils avaient faits pour lui.

Il se revit enfant — courant dans le jardin sous le regard protecteur de son père, se cachant dans les buissons, jouant à cache-cache avec ses sœurs. Il se revit adolescent — écoutant les histoires épiques que sa mère lui racontait avant de dormir, des histoires de héros et de dragons, de royaumes sauvés et d'amours triomphantes. Il se revit jeune homme — recevant son épée des mains de son père, s'engageant sur le chemin de l'honneur, jurant fidélité à la couronne.

Mais ces souvenirs ne suffisaient plus à le sauver de l'abîme dans lequel il était tombé. Le visage de Seraphina — son amour pour elle, sa soif de pouvoir et de reconnaissance, sa peur de la perdre — tout cela l'emprisonnait dans une spirale de destruction dont il ne pouvait plus sortir, dont il ne voulait peut-être plus sortir.

Je suis perdu, pensa-t-il, perdu depuis le jour où j'ai croisé son regard. Perdu depuis la nuit où j'ai tué le roi. Perdu depuis chaque exécution, chaque mensonge, chaque trahison.

Il leva la main pour frapper à la porte — mais hésita à nouveau, ses doigts tremblant légèrement, suspendus dans l'air comme des oiseaux prisonniers d'une cage invisible.

La décision était prise — depuis longtemps, depuis toujours, depuis l'instant où Seraphina avait prononcé les mots — mais l'acte restait insupportable. L'amour pour Seraphina — cette passion dévorante, obsessionnelle, presque malade — la loyauté envers la reine — cette reine qui avait su le dompter, le posséder, le détruire — le devoir — ce devoir qu'il s'était imposé et

qui le consumait — tout cela l'emportait sur le reste. Sur sa famille. Sur son honneur. Sur son âme.

Et pourtant chaque fibre de son être se révoltait contre ce qu'il s'apprêtait à faire. Chaque nerf, chaque muscle, chaque parcelle de son corps lui criait de reculer, de fuir, de se sauver.

Kaelan inspira profondément — cette inspiration du condamné, cherchant à apaiser son esprit en proie au doute, à la terreur, au désespoir.

Puis, d'un geste lent et résolu, il frappa doucement à la porte.

Le son résonna dans la nuit silencieuse — ce son banal, quotidien, presque anodin — mais qui annonçait pourtant l'arrivée du destin, la fin d'un monde, le début d'un cauchemar.

À l'intérieur, des pas s'approchèrent — des pas légers, presque furtifs — et la porte s'ouvrit, lentement, prudemment, comme dans un rêve.

Le visage de son père apparut dans l'entrebâillement — ce visage qu'il connaissait mieux que le sien, ce visage qui l'avait tant aimé, tant protégé, tant pardonné.

« Kaelan ? » murmura Thorian, la surprise et l'inquiétude mêlées dans ses yeux. « Que fais-tu ici à cette heure ? » Puis, voyant l'expression de son fils, son regard s'assombrit — comprenant, peut-être, ce que cette visite nocturne signifiait. « Que se passe-t-il, mon fils ? » Kaelan ouvrit la bouche pour répondre — mais les mots refusèrent de sortir, coincés dans sa gorge, étranglés par la honte, étouffés par le remords.

Je suis venu vous tuer, pensa-t-il, je suis venu vous tuer, mon père. Et ma mère. Parce qu'elle me l'a ordonné. Parce que je l'aime. Parce que je n'ai plus la force de dire non.

Mais tout ce qui sortit de sa bouche, dans un souffle à peine audible, fut :

« Je suis désolé, père. Je suis tellement désolé. »

Chapitre 11 : La Fuite dans la Nuit

Le silence pesait lourd dans les appartements de la famille Stormarrow — ce silence particulier des nuits où l'on attend la catastrophe, où l'on retient son souffle, où l'on scrute les ténèbres sans oser prononcer un mot. Seul le crépitement faible du feu dans l'âtre — ces flammes mourantes qui jetaient des ombres dansantes sur les murs de pierre — venait perturber cette paix trompeuse, cette accalmie avant l'orage, ce calme annonciateur des pires catastrophes.

Elysia était assise sur un fauteuil près de la fenêtre — ce fauteuil usé par les ans, où elle aimait se blottir petite fille, où elle passait des heures à regarder le monde sans vraiment le voir. Son regard était perdu dans l'obscurité de la nuit qui enveloppait la capitale — cette nuit noire, profonde, sans étoiles, qui semblait avaler toutes les couleurs, tous les espoirs, toutes les certitudes.

La froideur de la pièce — cette fraîcheur automnale qui s'infiltrait par les fissures des fenêtres, qui rampait le long des murs, qui collait à la peau — semblait refléter celle qui s'installait en elle depuis des jours, depuis des nuits, depuis toutes ces heures interminables où elle avait vu son frère s'éloigner, s'enfoncer, se perdre.

Ses parents, Arden et Thorian, étaient plongés dans une conversation à voix basse — ces murmures étouffés que l'on échange face au danger, face à l'incertitude, face à ce qu'on n'ose pas dire trop haut de peur de le faire advenir. Leurs visages, marqués par l'inquiétude et les insomnies, reflétaient la gravité de la situation — cette gravité qui pesait sur leurs épaules comme une montagne, qui écrasait leurs cœurs, qui brisait leurs espoirs.

« Nous ne pouvons plus ignorer ce qui se passe, » murmura Thorian, son visage grave éclairé par les

derniers feux de l'âtre. « Les ordres de Seraphina deviennent de plus en plus irrationnels — et de plus en plus dangereux. Pour nous, pour notre famille, pour tous ceux qui nous sont proches. »

Arden acquiesça, les traits tirés par la fatigue et l'angoisse — cette angoisse particulière des mères qui sentent leurs enfants en danger, mais qui ne peuvent rien faire, rien dire, rien changer.

« Je le sais, Thorian. Je l'ai vu aujourd'hui, dans ses yeux, dans son sourire, dans cette façon qu'elle a de nous regarder comme si nous n'étions que des insectes à écraser. » Sa voix se brisa légèrement. « Mais nous devons être prudents. La moindre parole de travers, le moindre geste suspect, le moindre regard de travers pourrait être considéré comme une trahison. Et tu sais ce qui arrive aux traîtres, dans ce nouveau règne. »

Elysia les écoutait sans intervenir — silencieuse, attentive, impuissante — ses pensées tourmentées par une sensation grandissante de malaise. Cette intuition viscérale, presque physique, qui lui tordait les entrailles, qui lui serrait la gorge, qui lui glaçait le sang.

Depuis la montée brutale de Seraphina au pouvoir — cette usurpation qu'ils avaient tous acceptée, par peur ou par lâcheté — une ombre sinistre planait sur le royaume, sur la capitale, sur leur famille. Une ombre que les autres semblaient ne pas voir, ne pas vouloir voir, ne pas pouvoir voir. Mais Elysia, elle, la voyait. Elle la sentait. Elle la respirait.

Quelque chose de terrible va arriver, pensa-t-elle, ses doigts se crispant sur l'accoudoir de son fauteuil. Je ne sais pas quoi, je ne sais pas quand, je ne sais pas comment. Mais je le sens. Je le sens dans mes os.

Elle ne pouvait deviner l'ampleur du danger qui les menaçait réellement — ce danger tapis dans l'ombre, tapi dans le cœur de son frère, tapi dans les projets de la

reine. Mais elle savait — elle savait avec une certitude absolue — qu'ils n'étaient pas en sécurité. Nulle part. Jamais. Plus maintenant.

Soudain — alors que la nuit atteignait son point le plus noir, que les flammes de la cheminée n'étaient plus que braises mourantes, que le silence semblait plus pesant que jamais — un coup sourd retentit à la porte.

Bam. Bam. Bam.

Trois coups. Secs. Déterminés. Qui brisèrent

l'atmosphère tendue de la pièce, qui firent sursauter Elysia, qui glacèrent le sang de ses parents.

Les trois membres de la famille Stormarrow échangèrent un regard inquiet — un regard chargé de peur, de questions, de suppositions. Elysia sentit son cœur s'accélérer — ce tambour affolé qui battait la chamade dans sa poitrine — et une peur glaciale se répandit dans tout son corps, s'infiltrant dans ses veines comme un poison lent, comme une mort annoncée.

Est-ce qu'ils sont déjà là ? pensa-t-elle, Est-ce que Seraphina a envoyé ses assassins ? Est-ce que c'est la fin ?

Thorian se leva lentement — chaque mouvement pesant, calculé — jetant un coup d'œil à sa femme et à sa fille, comme pour leur dire sans mots : *quoiqu'il arrive, restez calmes, restez fortes, restez unies.* Puis il s'avança vers la porte, ses pas étouffés par l'épais tapis.

« Qui va là ? » demanda-t-il d'une voix ferme mais basse — cette voix qu'il utilisait pour commander, pour rassurer, pour intimider.

Un silence — un long silence — sembla suspendre le temps, arrêter les battements de cœur, figer les âmes.

Puis une réponse. Une voix familière. La voix de Kaelan.

« C'est moi, père. C'est Kaelan. »

Elysia sentit son cœur faire un bond — à la fois soulagée et terrifiée, heureuse et désespérée. Son frère était

vivant. Il était là. Il n'était pas un assassin envoyé par Seraphina.

Mais quelque chose, dans le ton de sa voix — cette voix qu'elle connaissait mieux que la sienne — la fit tressaillir. Ce n'était pas la voix détendue et assurée qu'elle connaissait, celle qui plaisantait et rassurait, celle qui commandait et protégeait. Non. Cette fois, Kaelan semblait... tendu. Nerveux. Presque anxieux.

Comme s'il portait le poids du monde sur ses épaules. Comme s'il venait de franchir une ligne qu'il n'aurait jamais dû franchir. Comme s'il était sur le point de faire quelque chose d'irréparable.

Thorian hésita un instant — une fraction de seconde, un battement de cœur, un souffle — ses doigts suspendus au-dessus de la poignée. Puis, avec un geste décidé, il ouvrit la porte.

Kaelan se tenait là — sur le seuil, dans l'embrasure, entre l'obscurité du couloir et la lumière vacillante de la pièce. L'air sombre. Le visage fermé. Les yeux fuyants, évitant ceux de sa famille comme s'il ne pouvait pas supporter ce qu'il lirait dans leurs regards.

Il était vêtu de son uniforme de chevalier royal — cette armure blanche et dorée qu'il avait portée avec tant de fierté lors de son adoubement, cette armure qui symbolisait son serment, son honneur, sa vie. Mais ce soir, cette armure semblait différente. Plus sombre. Plus lourde. Plus menaçante. Comme si elle avait été trempée dans le sang de ses victimes, comme si elle portait les stigmates de ses trahisons.

« Kaelan ? » demanda Thorian, une note de surprise mêlée d'inquiétude dans la voix — cette inquiétude qu'il n'avait pas montrée depuis longtemps, depuis les batailles les plus dangereuses, depuis les nuits les plus noires. « Que fais-tu ici à cette heure ? »

Kaelan leva enfin les yeux — ces yeux bleus, si bleus, qu'Elysia avait tant aimés — et elle y lut quelque chose qu'elle n'avait jamais vu chez son frère. Une profonde détresse. Une lutte intérieure qui le déchirait. Un désespoir sans nom.

« Il faut que vous partiez, » dit-il, sa voix grave, étranglée, presque méconnaissable. « Maintenant. Immédiatement. Sans attendre. »

Arden se redressa — son instinct de soldat, de mère, de protectrice reprenant le dessus — et s'approcha de son fils.

« Que se passe-t-il, Kaelan ? » demanda-t-elle, sa voix calme mais pressante. « Pourquoi devons-nous partir ? Explique-toi. »

Kaelan baissa la tête — la honte, la culpabilité, le remords tordant ses traits — incapable de soutenir le regard de ses parents.

« Les ordres sont clairs, » murmura-t-il, sa voix à peine audible, brisée par l'émotion qu'il tentait désespérément de contenir. « Vous êtes considérés comme une menace pour le royaume — une menace pour la reine, une menace pour la stabilité, une menace pour tout ce que nous avons construit. Seraphina m'a demandé de... »

Sa voix se brisa complètement — bloquée dans sa gorge, étranglée par les sanglots qu'il refusait de laisser sortir — et il dut faire une longue pause pour recouvrer ses esprits.

« Elle m'a demandé de vous éliminer, » finit-il par dire, dans un souffle. « Cette nuit. Sans bruit. Sans témoins. Sans pitié. »

Elysia sentit son souffle se couper — comme si quelqu'un venait de la frapper en plein ventre, comme si le sol se déroba sous ses pieds, comme si le monde s'écroulait autour d'elle.

« Kaelan... non... » murmura-t-elle, les larmes aux yeux — ces larmes qu'elle avait tant retenues, tant combattues, tant refoulées. « Non, ce n'est pas possible. Tu ne ferais pas ça. Tu ne peux pas faire ça. » Ses mains tremblaient — ses doigts se crispaient sur l'accoudoir — ses jambes menaçaient de céder. Thorian — avec la froide efficacité du général qu'il était, avec la lucidité de l'homme qui a vu trop de batailles pour encore s'étonner de la cruauté humaine — saisit immédiatement la gravité de la situation. Son visage se ferma, ses yeux s'assombrirent, sa mâchoire se serra. Mais il ne paniqua pas. Il ne cria pas. Il n'accusa pas. Il se tourna vers sa femme — un regard échangé, une compréhension tacite, une décision prise en une fraction de seconde — et donna ses ordres. « Arden, prépare nos affaires. Ce dont nous avons besoin, rien de plus. » Sa voix était calme, posée, presque détachée. « Nous devons partir sur-le-champ. » Arden acquiesça — sans un mot, sans une hésitation, sans un reproche — se dirigeant immédiatement vers l'armoire du fond pour en sortir un sac de voyage déjà préparé, déjà prêt, comme si le couple avait anticipé ce moment depuis un certain temps, prévoyant le pire sans jamais vouloir y croire, sans jamais oser l'envisager vraiment. Elysia les regardait faire — figée, impuissante, anéantie — ses pensées tourbillonnant dans un chaos de peur, de colère, de tristesse. Kaelan recula d'un pas — comme pour se distancer de ce qu'il était en train de faire, de ce qu'il était en train d'être, de ce qu'il était devenu — évitant toujours de regarder sa sœur, ne pouvant pas soutenir son regard accusateur, son regard brisé, son regard déçu.

« Je suis désolé, » dit-il, sa voix éteinte, vide, morte. « Je n'ai pas le choix. Vous ne comprenez pas. Personne ne comprend. »

« Nous comprenons, Kaelan, » répondit Thorian, sa voix étonnamment calme malgré la situation — cette voix de père qui pardonne tout, qui excuse tout, qui aime tout. « Nous comprenons mieux que tu ne le penses. Mais nous devons nous séparer maintenant. Je ne veux pas te voir forcé à choisir — forcé à trancher entre ta loyauté à la reine et ton amour pour ta famille. Je ne te demanderai jamais de faire ce choix, mon fils. Jamais. »

Arden, revenant avec le sac — un simple sac de toile, contenant l'essentiel, le minimum, l'indispensable — le tendit à son mari sans un mot. Son visage, bien que marqué par l'émotion, restait ferme, déterminé, presque serein.

« Nous partirons par les souterrains, » dit-elle d'une voix basse, confirmant un plan qu'ils avaient dû répéter en secret, en cachette, en attendant cette nuit qu'ils espéraient ne jamais voir arriver. « Ils ne savent pas que nous les connaissons — ces passages oubliés, ces chemins secrets, ces issues de secours. Nous les avons gardés pour nous, au cas où... au cas où. »

Elysia, qui avait jusque-là regardé la scène en silence — pétrifiée, glacée, anéantie — s'avança enfin vers son frère. Ses jambes tremblaient. Ses mains tremblaient. Sa voix tremblait.

« Kaelan, » dit-elle, ses yeux embués de larmes fixant ceux de son frère avec une intensité presque douloureuse. « Kaelan, viens avec nous. S'il te plaît. Je t'en supplie. »

Sa voix se brisa, se fissura, s'effondra.

« Tu n'es pas obligé de faire ça. Tu n'es pas obligé de rester avec elle. Tu n'es pas obligé de devenir... ce qu'elle veut que tu deviennes. »

Le visage de Kaelan se tordit — comme sous l'effet d'une douleur physique, d'une torture morale, d'un déchirement intérieur — la culpabilité, le désespoir, la honte se lisant dans chaque ride, chaque pli, chaque ombre.

« Elysia... » murmura-t-il, sa voix étranglée, brisée, presque inaudible. « Elysia, ma petite sœur... Je ne peux pas. Tu ne comprends pas. Personne ne comprend. Seraphina a... tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour elle. Tout. Chaque nuit, chaque exécution, chaque mensonge. Je lui ai donné mon âme, Elysia. Je ne peux pas la reprendre. Je ne peux pas... »

Il n'acheva pas sa phrase. Il ne le pouvait pas. Les mots refusaient de sortir, bloqués par la honte, étouffés par le remords, noyés par les larmes qu'il refusait de laisser couler.

Les larmes coulaient maintenant librement sur les joues d'Elysia — des larmes chaudes, salées, amères — coulant le long de ses joues, tombant sur ses mains tremblantes, imbibant sa robe.

« Elle te manipule, Kaelan ! » s'écria-t-elle, sa voix plus forte, plus désespérée, presque hystérique. « Elle te fait faire des choses horribles — des choses que tu ne voulais pas faire, que tu n'aurais jamais faites, que tu regretteras toute ta vie — et elle t'a transformé en quelqu'un que je ne reconnais plus, Kaelan. Tu n'es plus mon frère. Tu n'es plus Kaelan. Tu es... tu es un monstre. »

Le mot flotta dans l'air — lourd, blessant, définitif.

Monstre.

Kaelan serra les poings — ses jointures blanchissant sous l'effort, ses ongles s'enfonçant dans la chair — la douleur

se reflétant dans ses yeux, dans ses traits, dans son silence.

« Tu ne comprends pas, » répéta-t-il, mais sa voix n'était plus qu'un murmure, une plainte, un râle. « Tu ne peux pas comprendre. Personne ne peut comprendre. » Thorian s'approcha de sa fille — d'un pas calme, rassurant, paternel — et posa une main ferme mais douce sur son épaule.

« Elysia, » dit-il doucement, sa voix pleine de cette tendresse qu'il n'exprimait que dans les moments les plus difficiles. « Elysia, il est trop tard. Pour les discussions. Pour les supplications. Pour les retrouvailles. Nous devons partir maintenant. Maintenant, Elysia. Pas dans une minute. Pas dans une seconde. Maintenant. »

Elle hocha la tête — lentement, lourdement, comme si chaque mouvement lui coûtait un effort surhumain — se résignant à la dure réalité, à l'inacceptable évidence, à l'impossible choix.

Avec un dernier regard désespéré vers Kaelan — ce regard qui disait *je t'aime, je te déteste, je ne te pardonnerai jamais* — elle suivit ses parents qui s'engouffraient déjà dans un passage secret derrière une tapisserie.

Une tapisserie représentant la chasse au grand cerf — ce motif qu'elle avait vu mille fois sans jamais y prêter attention, et qui devenait soudain le symbole de leur fuite, de leur peur, de leur abandon.

Kaelan resta là, seul — debout au milieu de la pièce vide, la lumière vacillante des bougies projetant son ombre sur les murs, comme un spectre, comme un fantôme, comme un damné.

Écoutant les bruits de leurs pas s'éloigner dans les ténèbres — ces pas qui s'enfonçaient dans les souterrains, ces pas qui s'évanouissaient dans le silence,

ces pas qui emportaient avec eux tout ce qu'il avait aimé, tout ce qu'il avait été, tout ce qu'il aurait pu être.

Il prit une grande inspiration — cette inspiration des condamnés, des damnés, des morts-vivants — tentant de réprimer le tourment qui menaçait de le submerger, de l'engloutir, de le détruire.

Puis, avec une détermination nouvelle — une détermination froide, mécanique, presque animale — il sortit de la pièce, referma la porte derrière lui, et rejoignit les soldats royaux qui attendaient à l'extérieur. Leurs armures noires brillaient sous la lumière des torches, leurs visages cachés par des heaumes sans fente, leurs mains posées sur des épées prêtes à dégainer.

« Ils ont pris la fuite, » annonça-t-il d'une voix dure — une voix qui ne lui appartenait plus, une voix de marionnette, une voix d'automate. « Ils ont pris la fuite par les souterrains. On les pourchasse. Immédiatement. Sans pitié. »

Les soldats se mirent immédiatement en mouvement — obéissants, disciplinés, mécaniques — suivant Kaelan qui les menait à travers les couloirs sombres du palais, à travers ce labyrinthe de pierre et de mensonge, de trahison et de sang.

Chaque pas qu'il faisait l'éloignait un peu plus de sa famille — de ces visages qu'il ne reverrait peut-être jamais, de ces voix qu'il n'entendrait peut-être plus, de ces mains qu'il ne serrerait peut-être plus.

Chaque pas qu'il faisait l'enfonçait un peu plus dans les ténèbres — dans ce monde de violence et de peur, de manipulation et de mort, que Seraphina avait créé pour lui.

Il tentait de se convaincre — désespérément, pathétiquement — que c'était pour le bien du royaume.

Que ces exécutions étaient nécessaires. Que ces trahisons étaient justifiées.

Mais au fond de lui — dans ces ténèbres qu'il ne pourrait jamais éclairer, dans ces abysses qu'il ne pourrait jamais remonter — une voix hurlait, pleurait, suppliait.

Tu es un monstre, criait cette voix. Un monstre sans honneur, sans famille, sans âme. Et elle en est fière. Elle te veut ainsi. Elle t'a façonné ainsi. Et tu l'aimes pour ça. Tu l'aimes pour ta propre damnation.

Kaelan serra les dents — refoulant les larmes, refoulant les regrets, refoulant tout ce qui faisait de lui un être humain — et continua d'avancer.

Dans les entrailles du palais — dans ces souterrains humides et sombres, où l'air était chargé d'humidité et de peur, où les murs suintaient l'angoisse et la mort — les Stormarrow avançaient rapidement, leurs pas résonnant sur les dalles de pierre comme des battements de cœur, comme des glas funèbres, comme des comptes à rebours.

Elysia tenait la main de sa mère — cette main qui l'avait tant protégée, tant réconfortée, tant aimée — cherchant du réconfort dans cette étreinte, dans cette chaleur, dans cette présence. Pendant que Thorian les guidait avec la précision d'un vétéran de guerre, avec la connaissance d'un homme qui avait exploré ces passages des années auparavant, au cas où... au cas où cette nuit viendrait. « Il y a une sortie près du fleuve — du côté nord, là où les remparts sont les plus bas — , » murmura Thorian, ses yeux perçant l'obscurité avec une acuité presque surnaturelle. « Si nous arrivons à y accéder avant les soldats — si nous ne rencontrons pas d'obstacles — nous pourrions atteindre les bois. Les bois, et de là, la liberté.

Suffisamment de distance, suffisamment de temps, suffisamment d'espoir. »

Arden serra un peu plus la main de sa fille — ses doigts se resserrant, sa paume se réchauffant, son étreinte se renforçant — son regard reflétant la détermination et l'amour qu'elle avait pour sa famille, cette flamme que rien ne semblait pouvoir éteindre.

« Nous y arriverons, Elysia, » dit-elle, sa voix pleine d'une certitude qu'elle ne ressentait peut-être pas, mais qu'elle voulait transmettre à sa fille, qu'elle voulait graver dans son cœur. « Nous devons y croire. Nous n'avons pas le choix. »

Mais alors qu'ils approchaient de la sortie — que l'air devenait plus frais, que l'odeur du fleuve se faisait plus forte, que la liberté semblait à portée de main — des bruits de pas et de voix leur parvinrent des couloirs voisins.

Des échos. Des murmures. Des ordres.

Les soldats royaux étaient sur leurs traces — plus proches qu'ils ne le pensaient, plus rapides qu'ils ne l'espéraient — et le temps, cette ressource si précieuse, leur manquait.

Ils nous ont trouvés pensa Elysia, son cœur s'arrêtant presque de battre. *Ils nous ont trouvés, et nous n'avons nulle part où aller.*

« Par ici ! » cria l'un des soldats, sa voix résonnant dans les souterrains comme un coup de tonnerre.

Thorian jeta un coup d'œil en arrière — réalisant que leur fuite, cette fuite qu'ils avaient préparée si longtemps, allait bientôt être découverte, interrompue, anéantie — et prit une décision.

Une décision de soldat. Une décision de père. Une décision d'homme.

« Courez ! » ordonna-t-il d'une voix qui n'admettait ni réplique ni hésitation. « Courez vers la sortie, ne vous arrêtez pas, ne vous retournez pas, ne m'attendez pas ! » Elysia et Arden se précipitèrent vers la sortie — leurs jambes brûlantes, leur souffle court, leurs cœurs près d'exploser — tandis que Thorian restait en arrière, pivotant sur ses talons, dégainant son épée, se préparant à défendre leur fuite coûte que coûte.

Les battements du cœur de Thorian résonnaient dans ses oreilles — synchronisés avec ceux de ses poursuivants, avec ceux de sa femme, avec ceux de sa fille — tandis que l'air froid de la nuit les attendait au bout du tunnel, les accueillerait comme une mère, les envelopperait comme un manteau.

Mais chaque seconde comptait. Chaque pas semblait ralentir. Chaque obstacle prenait une importance démesurée.

Ils débouchèrent enfin sur une petite ouverture — une fissure dans la muraille, à peine visible, à peine accessible — qui donnait sur les rives du fleuve, sur les eaux sombres, sur le ciel étoilé.

La liberté était à portée de main. À quelques mètres. À quelques secondes.

Mais derrière eux, les soldats étaient tout près — leur armure cliquetant, leur souffle haletant, leur colère grondante.

Elysia, les yeux remplis de larmes — ces larmes de peur, de désespoir, d'amour — se retourna pour voir son père se dresser en dernier rempart, son épée à la main, sa silhouette fière dans l'embrasure, sa résolution inébranlable.

« Allez-y ! » leur cria Thorian, sa voix résonnant comme un écho désespéré, comme une prière, comme un adieu.

« Sauvez-vous ! Ne me regardez pas ! Ne vous retournez pas ! Allez-y, je vous en supplie ! »

Arden, refusant de laisser son mari seul — cet homme qu'elle aimait depuis si longtemps, avec qui elle avait partagé tant de joies et tant de peines — hésita un instant, ses pieds refusant d'avancer, son cœur refusant d'abandonner.

Mais l'instinct maternel — plus fort que tout, plus fort que l'amour pour son mari, plus fort que la peur de la mort — la poussa à protéger Elysia avant tout. Sa fille. Sa chair. Son sang.

« Viens, Elysia, nous devons y aller ! » murmura-t-elle avec urgence, tirant sa fille par la main, l'entraînant vers la sortie, vers la liberté, vers l'inconnu.

Elysia, déchirée par la peur, l'amour et la haine — déchirée entre le désir de rester avec son père et l'instinct de survie — suivit sa mère en trébuchant sur les pierres du rivage, ses pieds glissant sur le gravier, ses mains s'écorchant aux rochers.

Le cœur lourd de chagrin — de ce chagrin qui pèse plus que toutes les armures, que tous les serments, que toutes les douleurs.

Derrière elles, Thorian se tenait prêt à affronter les soldats — son visage empreint de la résolution d'un homme qui savait que cette nuit serait peut-être sa dernière, mais qui acceptait son destin avec la fierté des héros, des guerriers, des pères prêts à tout pour leurs enfants.

Les soldats arrivèrent — trois premiers, bientôt suivis d'autres — leurs épées dégainées, leurs yeux brillants de cette lueur animale des prédateurs lancés dans la chasse. Thorian ne recula pas. Ne cilla pas. Ne faiblit pas.

Il leva son épée — cette épée qui avait traversé tant de batailles, qui avait connu tant de victoires — et se prépara au combat.

« Pour ma famille, » murmura-t-il, sa voix à peine audible, plus un souffle qu'une parole. « Pour mon honneur. Pour ce qui est juste. »

Kaelan arriva enfin à l'entrée du tunnel — essoufflé, épuisé, vidé — ses yeux fixés sur la silhouette de son père, cette silhouette qu'il connaissait mieux que la sienne, cette silhouette qui se dressait fièrement contre l'obscurité, cette silhouette qu'il avait tant aimée, tant admirée, tant enviée.

L'hésitation le rongea de l'intérieur — cette hésitation qu'il connaissait si bien, qui le déchirait à chaque fois, qui le rendait malade — mais le devoir impitoyable, cette voix de Seraphina résonnant dans sa tête, le poussait à accomplir ce pour quoi il était venu.

Pourtant, un moment d'humanité — un dernier sursaut de l'âme — le retint.

« Père... » murmura-t-il, la voix brisée par le conflit intérieur, par l'amour qui refusait de mourir, par le respect qui ne l'avait jamais quitté.

Thorian tourna la tête vers lui — ces yeux qu'il avait transmis à son fils, ce regard qu'ils partageaient — et Elysia, si elle avait été là, aurait vu dans ces yeux autre chose que la peur, autre chose que la rage, autre chose que le désespoir.

Elle y aurait vu de la fierté. De la tristesse. Et, plus que tout, de l'amour.

« Kaelan, mon fils... » dit Thorian, sa voix douce, presque tendre, comme s'il parlait à l'enfant qu'il avait bercé, protégé, aimé. « Ne laisse pas l'obscurité te

consumer. Ne laisse pas Seraphina voler ce que tu as de plus précieux. »

Il marqua une pause, le temps d'une respiration, d'un battement de cœur, d'une éternité.

« Ne laisse pas l'ombre que tu portes en toi devenir plus forte que la lumière. »

Puis, avec un geste brusque vers les soldats, comme pour détourner leur attention, pour protéger son fils de lui-même, il cria :

« Allez, attrapez-les ! Qu'attendez-vous ? »

Les soldats, obéissants, disciplinés, impitoyables — se ruèrent vers Thorian, prêts à exécuter les ordres qu'ils croyaient être les siens.

Mais Kaelan ne bougea pas. Il resta figé — une statue de sel, de pierre, de mort — laissant son père affronter seul le destin qui l'attendait, laissant sa mère et sa sœur s'enfuir dans la nuit, laissant sa vie basculer dans un abîme dont il ne remonterait peut-être jamais.

Pourquoi ne puis-je pas bouger ? pensa-t-il, les yeux rivés sur la scène qui se déroulait devant lui. Pourquoi mes jambes refusent-elles d'avancer ? Pourquoi mes bras refusent-ils de se lever ? Pourquoi mon cœur refuse-t-il d'obéir ?

Il aurait pu lever son épée. Il aurait pu ordonner l'assaut. Il aurait pu crier, menacer, frapper.

Mais quelque chose en lui — la dernière parcelle d'humanité, le dernier vestige d'honneur, le dernier souffle d'espoir — s'était brisé.

Il ne pouvait plus combattre sa famille.

Il ne pouvait plus trahir l'amour.

Il ne pouvait plus être le monstre que Seraphina voulait qu'il soit.

Elysia, au loin — déjà dans les bois, déjà presque hors de portée — se retourna une dernière fois avant de

disparaître dans l'ombre des arbres, dans le silence de la forêt, dans l'inconnu de l'avenir.

De cette distance, elle ne voyait plus que des silhouettes — celle de son père se battant contre des ombres, celle de son frère immobile comme une statue — et son cœur se remplit de désespoir et de confusion, de colère et de tristesse, d'amour et de haine.

Elle savait — elle savait avec une certitude absolue — que cette nuit marquait la fin de tout ce qu'elle avait connu. La fin de sa vie d'avant. La fin de son innocence. La fin de ses illusions.

Plus jamais elle ne serait l'Elysie d'avant — celle qui croyait en la bonté humaine, celle qui aimait son frère sans réserve, celle qui dormait paisiblement dans son lit sans craindre les ombres.

Mais une chose était certaine — une chose qu'elle grava dans son cœur comme un serment, comme une promesse, comme une menace.

Je ne pardonnerai jamais, pensa-t-elle, ses yeux fixant le palais au loin, cette forteresse de trahison et de sang. Ni à Seraphina. Ni à Kaelan. Ni à aucun de ceux qui ont permis cette nuit.

Jamais. Jamais. Jamais.

La lune — haute dans le ciel, froide et indifférente — éclairait la fuite de celles qui avaient survécu à la trahison de leur propre sang, de celles qui emportaient avec elles les espoirs et les cauchemars, les souvenirs et les regrets.

Elles couraient — sans savoir où, sans savoir comment, sans savoir pourquoi — poussées par l'instinct de survie, par la peur de la mort, par l'espoir d'un avenir meilleur. Derrière elles, les soldats s'éloignaient — leurs voix s'étouffant, leurs pas s'estompant, leurs ombres s'effaçant — et la forêt les enveloppait comme une mère

protectrice, comme un tombeau vivant, comme un nouveau monde.

Le monde d'avant n'existait plus.

Le monde d'après commençait.

Et dans ce monde — dans ce monde de larmes et de sang, de trahison et d'espoir — Elysia, Arden et peut-être même Kaelan, devraient apprendre à survivre. Ou à mourir. Il n'y avait pas d'autre choix.

Chapitre 12 : Le Retour à la Forêt

Le crépuscule enveloppait la forêt dans une lumière douce et tamisée — cette lumière particulière des fins de jour d'automne, où les couleurs se mélangent, où les ombres s'étirent, où le monde semble retenir son souffle avant de plonger dans l'obscurité. Les arbres se dressaient hauts dans le ciel, leurs branches dénudées formant un toit dense et complexe qui filtrait les derniers rayons du soleil, les transformant en une pluie d'or et de cuivre qui dansait sur le tapis de feuilles mortes.

Cette forêt où la famille Stormarrow s'était réfugiée — après cette fuite éperdue, après ces heures passées à courir sans savoir si leurs poursuivants étaient toujours sur leurs traces, après ces moments de terreur où chaque bruit semblait annoncer l'arrivée des soldats de Seraphina — était un lieu ancien, imprégné d'un silence solennel, presque sacré. Un silence seulement brisé par le bruissement du vent dans les branches — cette musique douce et mélancolique des bois en automne — et par les cris lointains des animaux nocturnes qui commençaient à s'éveiller, hululements de chouettes et aboiements de renards, annonçant la nuit qui approchait.

Cette forêt, bien que paisible à première vue, recelait des secrets et des souvenirs — des échos des batailles passées que peu de gens connaissaient encore, des traces des camps secrets, des cachettes d'armes, des passages que seuls les initiés pouvaient trouver. Les arbres centenaires, ces chênes et ces hêtres qui avaient vu défiler tant de générations, semblaient garder jalousement les mystères enfouis dans leurs racines, les promesses murmurées sous leurs branches, les serments échangés à l'abri de leurs troncs.

Nous sommes en sécurité ici, pensa Elysia, bien qu'elle n'en fût pas tout à fait certaine, bien que chaque ombre lui semblât menaçante, bien que chaque bruit lui fît battre le cœur plus vite. *Pour un temps, du moins. Pour quelques jours. Pour quelques nuits. Jusqu'à ce qu'ils nous trouvent – s'ils nous trouvent.*

Elysia, épuisée par leur fuite désespérée – ces heures de course à travers les souterrains, ces instants de panique dans les ruelles de la capitale, ces moments où elle avait cru que son cœur allait lâcher sous l'effort et la peur – traînait les pieds derrière ses parents. Ses jambes, lourdes comme du plomb, refusaient d'obéir, ses muscles brûlaient, ses pieds étaient couverts d'ampoules.

Ses yeux, rougis par les larmes et le manque de sommeil, cherchaient un repère familier parmi les arbres – une pierre particulière, un arbre tordu, un ruisseau qu'elle aurait reconnu – quelque chose qui lui rappellerait qu'ils étaient enfin en sécurité, que la menace s'était éloignée, que la vie pourrait peut-être reprendre son cours normal.

Mais la peur restait omniprésente – une ombre qui refusait de se dissiper, qui collait à sa peau comme une seconde peau, qui s'infiltrait dans ses pensées comme un poison lent. Elle jetait des coups d'œil inquiets autour d'elle, le cœur battant à chaque craquement de branche – *était-ce un soldat ?* – à chaque souffle de vent – *était-ce un poursuivant ?* – à chaque bruit inattendu – *était-ce la mort qui approchait ?*

Elle se retournait souvent, s'attendant à voir surgir de l'obscurité les silhouettes des soldats royaux, leurs armures noires brillant sous la lumière lunaire, leurs épées dégainées, prêtes à frapper. Mais derrière eux, il n'y avait que les arbres, que les ombres, que la nuit qui tombait.

Pour l'instant, pensait-elle, pour l'instant seulement.
Arden, bien qu'éreintée par ces heures de marche forcée, par l'angoisse et l'adrénaline qui l'avaient tenue éveillée depuis tant de jours, avançait avec une détermination inébranlable — cette détermination des soldats, des chefs, des mères prêtes à tout pour protéger leurs enfants. Ses pas, bien que plus lents qu'à l'accoutumée, restaient fermes et assurés, comme si rien ne pouvait l'arrêter, comme si elle connaissait parfaitement le chemin, comme si elle avait parcouru cette forêt mille fois auparavant.

Ce qu'elle avait fait, en un sens.

Cette forêt, elle la connaissait par cœur. Chaque sentier, chaque clairière, chaque cours d'eau. Elle l'avait arpentée des années auparavant, lorsqu'elle était encore une jeune capitaine, fraîchement promue, pleine d'ambition et de courage, menée par le devoir de protéger son royaume contre les envahisseurs venus du nord.

C'était ici, dans ces bois profonds et mystérieux, qu'elle avait mené des opérations secrètes — des missions que même le roi ignorait, des actions que l'histoire officielle n'avait jamais mentionnées. Utilisant le terrain à son avantage pour tendre des embuscades aux ennemis du royaume, connaissant chaque colline, chaque ravin, chaque cachette possible.

C'était un lieu de souvenirs — certains douloureux, marqués par le sang et les larmes, par la perte de camarades tombés au champ d'honneur — mais aujourd'hui, ce lieu, ce sanctuaire de verdure et de silence, devait devenir un refuge. Le dernier refuge.

L'unique espoir.

Nous n'avons nulle part ailleurs où aller, pensa Arden, ses yeux scrutant l'horizon, cherchant des signes de danger. Si nous ne sommes pas en sécurité ici, nous ne le serons nulle part.

« Nous ne sommes plus très loin, » murmura Arden, sans se retourner, sa voix ferme malgré la fatigue qui alourdisait ses membres, malgré l'angoisse qui ne la quittait pas, malgré l'inquiétude pour ceux qu'elle avait laissés derrière elle — pour Thorian, pour Kaelan, pour tous ceux qui n'avaient pas pu fuir.

Elle savait — elle savait avec la certitude des soldats, des stratèges, des survivants — qu'ils devaient atteindre leur destination avant la tombée de la nuit. Avant que l'obscurité ne rende la marche plus dangereuse, avant que les prédateurs — à deux ou quatre pattes — ne sortent de leurs repaires, avant que le danger ne les ratrape, ne les engloutisse, ne les anéantisse.

Thorian marchait juste derrière elle — sa présence rassurante, son épaule solide, son regard vigilant — surveillant leurs arrières, scrutant les ombres, écoutant les bruits suspects. Son épée était toujours dégainée, prête à être utilisée si nécessaire, la lame brillant faiblement sous les derniers rayons de lune.

Il ressentait une certaine tranquillité en se trouvant à nouveau dans cette forêt — loin de la trahison qui hantait les murs du palais, loin des intrigues de cour et des mensonges de Seraphina, loin de ces regards accusateurs et de ces chuchotements hostiles. Ici, dans le silence des arbres, dans la paix de la nature, dans l'immensité des bois, il pouvait respirer. Il pouvait penser. Il pouvait espérer.

Mais cette tranquillité était teintée d'une profonde inquiétude — une inquiétude qui le rongait de l'intérieur, qui lui tordait les entrailles, qui l'empêchait de trouver le repos.

Kaelan, pensait-il, mon fils, mon aîné, mon héritier. Où es-tu ? Que fais-tu ? Penses-tu à nous ? Nous regrettes-tu ? Ou bien es-tu déjà perdu, englouti par les ténèbres, dévoré par le monstre que tu es devenu ?

L'image de son fils — debout dans l'embrasure de la porte, le visage déchiré par la culpabilité et le désespoir — restait gravée dans son esprit, une cicatrice qui ne guérirait jamais, une blessure qui ne se refermerait pas. Après ce qui sembla une éternité — ces minutes interminables où chaque pas était une souffrance, chaque respiration un effort, chaque instant une lutte — ils atteignirent une petite clairière, presque cachée au cœur de la forêt.

Les arbres semblaient s'écarter pour révéler cet espace secret — une clairière bordée de buissons épais, protégée par des ronces et des épines, invisible depuis les sentiers principaux. Un endroit que seuls ceux qui connaissaient la forêt pouvaient trouver. Un sanctuaire. Une cachette. Une promesse de survie.

Une vieille cabane en bois se tenait là — ses murs de rondins recouverts de mousse épaisse, son toit de chaume affaissé par les années, ses fenêtres closes comme des yeux endormis. Témoignant de son abandon depuis des années, depuis des décennies peut-être, depuis le temps où Arden, jeune capitaine, venait s'y réfugier entre deux missions.

Arden s'arrêta, laissant échapper un soupir de soulagement — un soupir si profond, si chargé, qu'il semblait contenir toutes les peurs, toutes les douleurs, tous les espoirs des derniers jours.

« Nous y sommes, » dit-elle doucement, sa voix à peine plus qu'un murmure, comme si elle craignait que les murs de la forêt n'écoutent, ne rapportent, ne trahissent. « C'est ici — dans ce lieu oublié, dans cette cabane abandonnée, dans cette clairière secrète — que nous serons en sécurité. Pour un temps. Pour quelques jours. Pour quelques nuits. Jusqu'à ce que nous décidions de la suite. »

Elysia observa la cabane avec curiosité et soulagement — ces deux émotions mêlées, contradictoires, presque absurdes. Elle avait l'air modeste, cette cabane. Vieille, usée, presque délabrée. Mais elle offrait un abri — un toit, des murs, une protection contre les éléments et contre les ennemis.

Et pour l'instant, c'était tout ce dont ils avaient besoin. Tout ce qu'ils pouvaient espérer. Tout ce qu'ils pouvaient désirer.

« Est-ce que... » hésita Elysia, sa voix à peine plus qu'un chuchotement, comme si elle avait peur de briser le calme du lieu, de troubler la quiétude de la forêt, d'attirer l'attention sur eux. « Est-ce que quelqu'un vit ici ? »

Arden secoua la tête, ses yeux fixant la cabane avec une expression de nostalgie mêlée de tristesse.

« Pas depuis des années — depuis longtemps, très longtemps. Depuis le temps où j'étais jeune, où je menais mes premières missions, où je croyais encore que la guerre avait un sens, que la victoire serait éternelle, que la paix serait possible. » Sa voix se fit plus douce, presque rêveuse. « Mais c'était un point stratégique autrefois — un lieu que seuls les initiés connaissaient, un secret bien gardé, une carte maîtresse en cas de défaite. Il est probable que certains de mes anciens alliés se souviennent encore de cet endroit. Qu'ils viendront peut-être, s'ils ont survécu. Qu'ils nous aideront, s'ils sont encore fidèles. »

Thorian s'avança — d'un pas prudent, mesuré — sa main passant sur la porte en bois usée par le temps, par les intempéries, par l'abandon. Il poussa doucement — un geste presque tendre, comme s'il craignait de briser quelque chose de fragile — et la porte s'ouvrit dans un

grincement sinistre, un bruit aigu qui déchira le silence, qui fit sursauter Elysia, qui glaça le sang d'Arden.

Mais derrière la porte, il n'y avait que l'obscurité, que le silence, que l'attente.

L'intérieur était simple — étonnamment intact, comme si le temps s'était arrêté à l'intérieur de ces murs, comme si les années n'avaient pas d'emprise sur ce lieu. Une seule pièce, avec une cheminée au fond — noircie par les feux anciens — quelques chaises en bois aux pieds usés, et une table poussiéreuse sur laquelle traînaient des restes de bougies, des feuilles jaunies, des souvenirs oubliés.

Les murs étaient nus — à l'exception de quelques crochets rouillés où des armes auraient pu être accrochées autrefois, où des cartes auraient pu être épinglées, où des trophées auraient pu être exposés.

« C'est parfait, » dit Thorian, ses yeux scrutant chaque recoin, chaque ombre, chaque angle mort, comme s'il cherchait des dangers invisibles, des menaces cachées, des pièges oubliés. « Nous pourrions y rester quelques jours — le temps de nous reposer, de nous regrouper, de nous organiser. Le temps de décider quoi faire, où aller, comment survivre. »

Ils entrèrent prudemment — un par un, avec une lenteur calculée — refermant la porte derrière eux, poussant le verrou rouillé, bloquant l'entrée avec une chaise pour plus de sécurité. L'intérieur était sombre — si sombre qu'ils distinguaient à peine leurs propres mains — mais la lueur du feu qu'ils allumèrent rapidement apporta un peu de chaleur et de lumière, chassant les ombres menaçantes, les peurs irrationnelles, les cauchemars éveillés.

Les flammes — d'abord timides, hésitantes — dansèrent sur les bûches, embrassant le bois sec, répandant une

douce chaleur dans la pièce, illuminant les visages fatigués, creusés, marqués par les épreuves.

Elysia s'assit près du feu — ses mains tendues vers les flammes, ses doigts engourdis par le froid, son corps tremblant encore des heures de marche et de peur — sentant la chaleur pénétrer sa peau, réchauffer ses os, apaiser son âme.

Nous sommes vivants, pensa-t-elle. Pour l'instant. Pour cette nuit. Pour ce moment.

Et c'est déjà beaucoup. C'est déjà une victoire. C'est déjà un miracle.

Alors qu'ils s'installaient — déballant leurs maigres affaires, partageant un morceau de pain sec, buvant de l'eau puisée au ruisseau voisin — un bruit léger se fit entendre à l'extérieur.

Un froissement d'herbes. Un craquement de branches.

Des pas précautionneux, presque furtifs.

Elysia sentit son cœur s'arrêter — puis repartir de plus belle, tambourinant dans sa poitrine, battant la chamade.

Ses mains se crispèrent sur ses genoux, ses yeux s'écarrillèrent, sa respiration se bloqua.

Ils nous ont trouvés, pensa-t-elle, la panique montant en elle comme une marée noire. Déjà. Si vite. C'est fini. C'est la mort.

Thorian attrapa immédiatement son épée — d'un geste vif, précis, automatique — se mettant en position devant la porte, le corps tendu, les muscles bandés, prêt à frapper. Son visage, éclairé par les flammes, prenait des allures de masque de guerre, de statue de pierre, de prédateur aux aguets.

Arden, elle, tendit l'oreille — fermant les yeux, concentrant son attention, écoutant au-delà des battements de son cœur — et reconnut immédiatement

ce son. Cette façon particulière de marcher, de se déplacer, de se cacher.

Cette signature unique, qu'elle n'avait pas entendue depuis des années, mais qu'elle n'avait jamais oubliée. « Ce sont eux, » murmura-t-elle à Thorian, une lueur d'espoir éclairant ses traits fatigués. « Ce sont nos alliés. Ceux qui sont restés fidèles. Ceux qui n'ont pas trahi. » Elle se leva — ses jambes tremblantes, ses mains moites — et s'avança vers la porte, l'ouvrant avec précaution, comme on ouvre une porte sur un passé qu'on croyait disparu, sur des souvenirs qu'on croyait oubliés, sur des amitiés qu'on croyait perdues.

Deux silhouettes émergèrent des ombres de la forêt — marchant prudemment, silencieusement, presque religieusement — avançant vers la cabane comme des pèlerins vers un sanctuaire, comme des soldats vers le campement, comme des enfants vers la maison.

L'une était grande, trapue, massive — portant une armure de cuir usée par les années, marquée par les batailles, éraflée par les lames — ses épaules larges, ses mains calleuses, son visage buriné par le vent et le soleil. Une barbe grisonnante encadrait sa mâchoire carrée, et ses yeux, d'un brun profond, brillaient d'une lueur à la fois dure et douce, celle des hommes qui ont vu trop de choses pour encore s'étonner, mais qui n'ont pas perdu leur humanité.

L'autre, plus petite et plus élancée — presque fragile en apparence — tenait un arc en bandoulière, son bras droit marqué par des cicatrices anciennes, ses doigts fins et précis, ses yeux verts perçants comme des flèches. Ses cheveux roux, tirés en arrière en une queue de cheval sévère, révélaient un visage anguleux, déterminé, presque dur — mais ses lèvres, lorsqu'elles s'ouvrirent

pour parler, laissèrent échapper une voix douce, presque musicale.

Arden les reconnut immédiatement — comme on reconnaît des visages qu'on a vus dans les moments les plus sombres, comme on reconnaît des amis qui ont partagé les pires batailles, comme on reconnaît des frères d'armes qui n'ont jamais failli — et un sourire fatigué mais sincère se dessina sur ses lèvres.

« Garrick, » dit-elle, sa voix tremblante d'émotion, de joie, de soulagement. « Lyra. »

Garrick, l'homme à l'armure, s'avança — d'un pas lourd, solennel — un large sourire éclairant son visage marqué, malgré les rides, malgré la fatigue, malgré les souffrances.

« Général Arden, » dit-il, sa voix grave et chaude, emplie de respect, d'affection, d'une loyauté à toute épreuve. « Je savais — j'en étais certain — que vous reviendriez ici un jour. Que les chemins de l'exil vous ramèneraient vers cette forêt, vers cette cabane, vers ceux qui n'ont jamais cessé de croire en vous. »

Lyra, la jeune femme à l'arc, s'inclina légèrement — un geste de respect, de déférence, d'humilité — ses yeux verts fixant Arden avec une admiration presque filiale.

« Nous avons entendu des rumeurs — des murmures, des chuchotements, des messages codés — mais nous espérions, nous priions, nous rêvions que vous étiez en sécurité. » Sa voix était douce mais ferme, comme une corde d'arc tendue, prête à libérer sa flèche. « Quand la nouvelle de votre fuite s'est répandue, quand nous avons appris que Seraphina vous poursuivait, nous avons quitté nos cachettes, abandonné nos missions, et nous sommes venus. Pour vous aider. Pour vous protéger. Pour vous suivre. »

Arden les invita à entrer — d'un geste large, généreux — refermant la porte derrière eux, poussant à nouveau le verrou, rétablissant la sécurité précaire de leur refuge. Garrick et Lyra s'assirent près du feu — leurs silhouettes se découpant sur les flammes dansantes — tandis qu'Arden et Thorian expliquaient la situation. Les mots se bousculaient, se heurtaient, se répétaient — le récit de la chute, de la fuite, de la trahison. Les noms, les dates, les événements s'accumulaient, formant une tapisserie sombre, une fresque de désespoir, une chronique de malheur.

Elysia écoutait en silence — son regard passant de l'un à l'autre, étudiant leurs visages, leurs expressions, leurs réactions. Elle essayait de comprendre les implications de ce qu'ils disaient, les conséquences de ce qu'ils planifiaient, les risques de ce qu'ils envisageaient.

« La reine Seraphina est plus dangereuse que nous le pensions — plus dangereuse que quiconque aurait pu l'imaginer, » dit Thorian, la voix grave, presque funèbre, marquée par la fatigue et l'inquiétude. « Elle ne recule devant rien, n'hésite devant rien, ne regrette rien. La mort, la torture, la trahison — tout est permis, tout est justifié, tout est acceptable, pourvu que cela serve son pouvoir. »

Il marqua une pause, ses yeux se perdant dans les flammes, comme s'il cherchait du courage dans la danse du feu.

« Et elle a maintenant Kaelan — notre fils, notre sang — sous son contrôle. Il est devenu son bras droit, son exécuter, son bourreau. »

« Kaelan ? » s'exclama Lyra, choquée, ses yeux verts s'écrouillant d'incrédulité. « Votre fils — le jeune homme que nous avons vu grandir, que nous avons

entraîné, que nous avons aimé — est à ses côtés ? Il la sert ? Il la protège ? Il tue pour elle ? »

Le silence qui suivit fut assourdissant.

Arden hocha la tête, la tristesse visible dans ses yeux — cette tristesse des mères qui voient leurs enfants s'égarer, tomber, se perdre. La lumière des flammes se reflétait sur ses pupilles, créant l'illusion de larmes, ou peut-être était-ce simplement la réalité de son chagrin.

« Oui, » dit-elle, sa voix à peine audible, brisée par l'émotion, par la honte, par le désespoir. « Et c'est pour cela — à cause de cela, à cause de lui — que nous devons être extrêmement prudents. Nous ne savons pas combien de temps nous pourrions rester cachés ici. Nous ne savons pas si Kaelan nous trahira — ou s'il nous protégera. Nous ne savons rien, sinon que nous sommes seuls, traqués, menacés. »

Garrick croisa les bras — ses muscles saillants sous son armure usée — un air pensif, presque sombre, assombrissant son visage.

« Vous avez fait le bon choix en venant ici — le seul choix possible, la seule voie de salut. » Sa voix était grave, réfléchie, pesée. « Personne — absolument personne — ne connaît cette forêt mieux que nous. Nous l'avons arpentée pendant des années, en tous sens, par tous les temps. Nous connaissons chaque sentier, chaque cachette, chaque point d'eau. »

Il se leva, s'approchant de la fenêtre, scrutant l'obscurité au-dehors.

« Nous pouvons vous aider — vous cacher, vous ravitailler, vous protéger. Et ensemble, nous pourrions préparer un plan — une stratégie, une contre-attaque — pour renverser cette usurpatrice, cette tyran, cette reine de sang. »

Elysia, jusque-là silencieuse — ses pensées tourbillonnant, ses émotions se bousculant, ses peurs la submergeant — leva les yeux vers ses parents. Ses yeux, rougis par les larmes et les insomnies, brillaient d'une lueur nouvelle — une lueur de détermination, de courage, d'espoir.

« Que devons-nous faire maintenant ? » demanda-t-elle, sa voix tremblante mais résolue — cette résolution qui naît dans les moments les plus sombres, quand rien ne semble plus possible, quand tout semble perdu, mais qu'on refuse d'abandonner.

Arden la regarda avec tendresse — admirant la force qui commençait à se manifester chez sa fille, cette force qu'elle avait vue naître, grandir, s'épanouir au fil des épreuves. Cette force qui, peut-être, les sauverait tous.

« Pour l'instant, Elysia — pour ce soir, pour cette nuit, pour les jours à venir — nous devons rester ici. Reposer nos corps fatigués, panser nos plaies, regrouper nos forces. Et réfléchir — calmement, patiemment — à notre prochaine étape. »

Elle posa une main sur l'épaule de sa fille, sa main chaude et rassurante, malgré les cicatrices, malgré les durillons, malgré les années de combat.

« Mais quoi qu'il arrive — quels que soient les dangers, quelles que soient les épreuves, quels que soient les sacrifices — nous devons rester unis. » Sa voix se fit plus forte, plus ferme, presque solennelle. « La force de notre famille — l'amour qui nous lie, la loyauté qui nous guide, la foi qui nous soutient — est notre meilleure arme. La seule arme que Seraphina ne pourra jamais nous voler. »

Les mots d'Arden résonnèrent dans l'esprit d'Elysia — comme des cloches dans une cathédrale vide, comme des vagues sur une plage déserte, comme des étoiles

dans un ciel sans lune — alors qu'elle se rapprochait du feu, sentant sa chaleur réconfortante pénétrer sa peau, réchauffer ses os, apaiser son âme.

Autour d'elle — dans la lumière vacillante des flammes — les visages de ses parents et de leurs alliés étaient graves, marqués par les épreuves passées et les batailles à venir, par les trahisons subies et les deuils à faire, par les peurs et les espoirs, les doutes et les certitudes.

Mais dans cette petite cabane — au cœur de cette forêt ancienne, loin des intrigues du palais, loin des mensonges de la cour, loin des ombres de la trahison — Elysia sentit pour la première fois depuis des jours, depuis des nuits, depuis des siècles, une lueur d'espoir. Une lueur faible, fragile, vacillante — si faible qu'un souffle, un mot, un geste aurait pu l'éteindre.

Mais elle était là.

Elle brûlait.

Elle refusait de mourir.

Et tant qu'elle brûle, pensa Elysia, ses yeux fixant les flammes, son cœur se remplissant d'une détermination nouvelle, tant qu'une seule flamme résiste à l'obscurité, tout est possible. Tout peut être sauvé. Tout peut être reconstruit. Même nous. Même notre famille. Même ce royaume.

À condition de ne jamais abandonner. À condition de toujours croire. À condition de rester unis.

La nuit s'épaississait autour de la cabane — enveloppant la clairière d'un manteau d'ombre et de mystère — mais à l'intérieur, la flamme brûlait.

Et tant qu'elle brûlerait, l'espoir survivrait.

Et tant que l'espoir survivrait, Seraphina ne pouvait pas vraiment gagner. Elle pouvait tuer des corps. Elle pouvait briser des vies. Elle pouvait corrompre des âmes. Mais elle ne pouvait pas éteindre la lumière. Pas encore. Pas tant qu'il restait des cœurs pour la porter.

Chapitre 13 : Le Poids des Secrets

Kaelan se tenait devant la porte massive de la salle du trône — cette porte de chêne noir incrustée d'argent, gardienne des secrets les plus sombres du royaume, témoin silencieux de tant de complots et de trahisons — son cœur battant la chamade comme un prisonnier contre les barreaux de sa cellule. Chaque battement résonnait dans sa poitrine comme un glas funèbre, chaque pulsation lui rappelait le poids des mensonges qu'il portait, chaque souffle lui semblait plus court, plus difficile, plus douloureux que le précédent.

Il savait — il savait avec cette certitude absolue des damnés — que Seraphina n'allait pas bien prendre la nouvelle. Qu'elle le regarderait avec ces yeux glacials, ces yeux de prédateur, ces yeux qui voyaient à travers lui, qui lisaient dans son âme, qui déchiffraient chacun de ses secrets. Qu'elle le punirait par le silence, par le mépris, par cette violence froide et implacable qui lui glaçait le sang.

Mais il devait — il le devait, pour sa conscience, pour son honneur, pour ce qui lui restait d'humanité — lui dire la vérité. La vérité sur la poursuite, sur la fuite, sur son impuissance à accomplir ce qu'elle lui avait ordonné. La poursuite dans les ruelles de la capitale — ces ruelles étroites et tortueuses, baignées par la lueur pâle des torches vacillantes — hantait encore ses pensées. Les visages de ses parents fuyant sous cette lumière falote, leurs ombres s'étirant sur les pavés humides, leurs pas résonnant comme les battements de son propre cœur. Et lui — impuissant, paralysé, incapable de lever son épée contre ceux qui lui avaient donné la vie.

Les souvenirs affluaient, intempestifs, douloureux — son père, Thorian, se retournant un instant pour le regarder, ses yeux brillants d'une fierté mêlée de

tristesse, ses lèvres esquissant un sourire qui disait *je comprends, mon fils, je comprends*. Sa mère, Arden, courant devant, protégeant Elysia de son corps. Sa sœur, Elysia, se retournant une dernière fois avant de disparaître dans l'ombre des bois, le visage baigné de larmes, les yeux remplis de haine et de désespoir.

Je les ai laissés fuir, pensa Kaelan, ses doigts se crispant sur la garde de son épée. *Je les ai laissés fuir parce que je n'avais pas le courage de les tuer. Parce qu'au fond de moi, malgré tout, je les aime toujours. Parce que je ne suis pas encore devenu le monstre qu'elle veut que je sois.*

Il prit une profonde respiration — cette respiration du condamné, du plongeur, de celui qui va franchir l'irréparable — tentant de calmer les tremblements de ses mains, ces mains qui avaient versé tant de sang, ces mains qui n'avaient pas pu se lever contre sa propre famille.

Puis, d'un geste décidé, il frappa à la porte.

Bam. Bam. Bam.

Trois coups. Secs. Déterminés. Qui annonçaient non pas l'arrivée d'un vainqueur, mais celle d'un vaincu, d'un suppliant, d'un homme qui venait avouer sa défaite. Un garde ouvrit — son armure noire brillant sous la lumière des torches, son visage caché par un heaume sans fente — et Kaelan entra, ses pas résonnant sur le marbre froid comme les battements d'un cœur qui s'arrête, comme les derniers instants d'un monde qui s'effondre.

Seraphina était assise sur le trône — ce trône d'ébène et d'ivoire qu'elle avait conquis par le sang — une majesté glaciale émanant d'elle comme un brouillard de givre, comme un vent d'hiver, comme une promesse de mort. Ses longs cheveux blonds, tressés avec soin, tombaient sur ses épaules comme une cascade d'or, et ses yeux — ces yeux d'un bleu si pur qu'ils semblaient irréels —

brillaient d'une froideur calculatrice, d'une intensité presque surnaturelle.

Son visage, habituellement si beau, si parfait, si angélique, était marqué par cette expression particulière des souverains absolus — celle de ceux qui ont obtenu ce qu'ils voulaient, qui ne supportent pas l'échec, qui punissent sans pitié ceux qui les déçoivent.

Elle leva les yeux en le voyant entrer — un mouvement lent, presque théâtral — et un léger sourire courba ses lèvres. Un sourire qu'il connaissait bien, qui pouvait être doux ou cruel selon son humeur, qui pouvait annoncer une récompense ou une punition, qui pouvait être le signe d'une caresse ou le prélude d'un coup de poignard.

« Kaelan, mon chevalier fidèle, » dit-elle d'une voix douce, presque sucrée — mais Kaelan perçut immédiatement la pointe de tension dans ses mots, cette tension qui précède les colères, les accusations, les vengeances. « As-tu accompli ta mission ? »

Kaelan s'avança prudemment — ses pas hésitants, comme s'il marchait sur des charbons ardents, comme s'il traversait un champ de mines, comme s'il s'approchait d'une bête féroce — et s'agenouilla devant elle, baissant la tête en signe de respect, en signe de soumission, en signe d'humilité.

« Ma reine... » commença-t-il, la voix serrée, étranglée, à peine audible. « J'ai échoué. »

Le sourire de Seraphina disparut instantanément — comme éteint par un coup de vent, comme effacé par une main invisible — remplacé par une expression de froideur absolue, de glace éternelle, de mort définitive.

« Explique-toi, » ordonna-t-elle, sa voix devenant glaciale, tranchante comme une lame, coupante comme un couperet. « Je veux savoir comment — comment tu as

osé, comment tu as pu, comment tu as permis que cela arrive. »

Kaelan releva les yeux — avec effort, avec souffrance, avec honte — cherchant les mots justes pour expliquer, pour justifier, pour atténuer sa colère. Mais les mots justes n'existaient pas. Il n'y avait que des excuses, des faiblesses, des trahisons.

« Mes parents... Arden et Thorian... ne sont pas de simples soldats, ma reine. » Sa voix tremblait — il ne pouvait pas la contrôler, ne pouvait pas la stabiliser, ne pouvait pas la rendre ferme et assurée. « Ils ont une expérience, une habileté au combat que je n'avais pas anticipée. Une connaissance du terrain, de la ville, des passages secrets. Ils ont échappé à mon assaut — à notre assaut — comme s'ils l'avaient préparé depuis des années. »

Il marqua une pause, cherchant son souffle, cherchant du courage, cherchant une once de dignité.

« Ils ont disparu dans les ruelles — ces ruelles que je croyais connaître, que je croyais contrôler — et j'ai perdu leur trace. Comme s'ils s'étaient évaporés, comme s'ils n'avaient jamais existé, comme si la terre elle-même les avait engloutis pour les protéger. »

Un silence lourd, oppressant, presque insoutenable — s'installa dans la salle du trône. Un silence que seul troublait le crépitement des torches, le bruissement des bannières, les battements de cœur de Kaelan.

Seraphina se leva lentement — un mouvement fluide, presque dansé — descendant les marches du trône avec une grâce féline, ses sandales de soie effleurant le marbre sans bruit, sa robe écarlate traînant derrière elle comme une traînée de sang.

Elle tourna autour de Kaelan — comme un prédateur observant sa proie, comme un bourreau examinant son

condamné, comme une juge pesant le pour et le contre — son regard perçant chaque mot qu'il avait prononcé, chaque silence qu'il avait laissé, chaque omission qu'il avait commise.

« Tu me déçois, Kaelan, » dit-elle enfin, sa voix basse mais tranchante, douce mais cruelle, calme mais dévastatrice. « Je t'avais confié une tâche — une tâche simple, une tâche claire, une tâche que n'importe quel soldat compétent aurait pu accomplir — et tu n'as pas su le faire. » Elle s'arrêta devant lui, son regard plongé dans le sien, ses yeux bleus brillant d'une colère froide. « Tu as laissé tes émotions — tes faiblesses, tes attaches, tes souvenirs — prendre le dessus. Tu as laissé ton cœur guider ta main. Tu as échoué, Kaelan. »

Elle soupira — un soupir mêlé de frustration et de résignation, de colère et d'acceptation — et détourna légèrement le regard.

« Pourtant... » Sa voix s'adoucit, devenant presque songeuse. « Je dois admettre — à contrecœur, je l'avoue — que me débarrasser de deux anciens généraux, de deux héros de guerre, de deux légendes vivantes, ne sera pas aussi simple que je l'avais prévu. » Ses yeux se posèrent à nouveau sur lui. « Ils sont plus rusés, plus expérimentés, plus dangereux que je ne le pensais. Et toi — tu n'es pas encore prêt à les affronter. Pas complètement. Pas encore. »

Kaelan sentit une vague de soulagement — un soulagement coupable, honteux, presque douloureux — bien qu'il sût que ce n'était qu'un répit temporaire, un sursis avant la prochaine tempête.

« Pour l'instant, » reprit Seraphina, son ton plus léger mais toujours autoritaire, toujours impérieux, toujours sans appel, « nous avons d'autres obligations. D'autres priorités. D'autres combats à mener. »

Elle se détourna de lui — ses cheveux blonds ondulant dans la lumière — et remonta les marches du trône, se rasseyant avec une grâce majestueuse, ses mains se posant sur les accoudoirs comme des serres sur une proie.

« Je dois redorer mon image auprès du peuple, Kaelan. Les rumeurs courent — ces maudites rumeurs, ces serpents rampants — que je suis une tyran, une usurpatrice, une reine de sang. » Sa voix se fit plus dure. « Il faut les contrer. Les étouffer. Les détruire. Avant qu'elles ne se répandent, avant qu'elles ne prennent racine, avant qu'elles ne deviennent une vérité impossible à démentir. »

Elle se retourna vers lui, un sourire fin apparaissant sur son visage — un sourire calculé, stratégique, presque cruel.

« Tu vas m'accompagner à l'orphelinat de la ville. Nous devons montrer notre... générosité. Notre compassion. Notre humanité. » Les mots coulaient de sa bouche comme un poison déguisé en miel. « Le peuple a besoin de voir que sa reine n'est pas monstre. Il a besoin de croire que son cœur peut encore s'émouvoir. Même si ce n'est qu'une illusion. Même si ce n'est qu'une mascarade. »

Kaelan se redressa — ses muscles endoloris, ses os fatigués, son âme épuisée — hochant la tête en signe de soumission, en signe d'obéissance, en signe d'acquiescement.

« Comme vous le souhaitez, ma reine, » dit-il, la voix neutre, dépourvue d'émotion, blanche comme une page vide. « Je vous suivrai. Je vous obéirai. Je ferai ce que vous me demanderez. »

L'orphelinat était un bâtiment simple, modeste, presque pauvre — avec des murs en pierre grise, noircis par les années et la pollution de la ville, et des fenêtres étroites, aux vitres opaques, qui laissaient filtrer à peine la lumière du jour. Un refuge pour les enfants sans famille, pour les orphelins, pour les abandonnés — un lieu de réconfort au milieu de la dureté du monde extérieur, au milieu de la cruauté des hommes, au milieu de l'indifférence des nantis.

Seraphina, enveloppée dans une cape richement ornée — velours pourpre, fourrure d'hermine, broderies d'or — descendit de son carrosse avec une grâce étudiée, avec un sourire réglé, avec une humilité feinte. Kaelan se tenait à ses côtés — son armure blanche et dorée brillant faiblement sous le ciel gris — observant la scène avec un mélange de fascination et d'horreur.

Le contraste entre leur apparence luxueuse — ces vêtements qui valaient plus que ce que la plupart des gens gagnaient en une vie, ces bijoux qui étincelaient au moindre mouvement, cette aura de pouvoir et de richesse — et celle des lieux — cette pauvreté, cette simplicité, cette humilité — était frappant, presque obscène, presque indécent.

À l'intérieur, les enfants — vêtus de haillons propres mais usés, aux couleurs passées, aux tissus rapiécés — se regroupèrent timidement dans la grande salle commune, leurs yeux grands ouverts, brillants de curiosité et de peur, fixant la reine et son chevalier comme s'il s'agissait de créatures venues d'un autre monde, d'un monde qu'ils ne connaîtraient jamais.

Seraphina avança avec un sourire calculé — ce sourire de façade, ce sourire de circonstance, ce sourire qui avait séduit tant de cœurs et trompé tant d'esprits — distribuant des bourses d'or et des paroles douces, des

caresses hypocrites et des promesses mensongères, qui apaisèrent les murmures nerveux des enfants et des responsables de l'orphelinat.

Kaelan resta en arrière — observant en silence, étudiant les visages, écoutant les conversations — sa main effleurant machinalement le pommeau de son épée, une habitude qui ne le quittait jamais, un tic nerveux, un geste réconfortant.

C'est alors qu'il la vit.

Cachée à moitié derrière une colonne — presque invisible, presque transparente — ses grands yeux bruns fixant la scène devant elle avec une intensité presque douloureuse, avec une compréhension au-delà de son âge, avec une terreur à peine contenue.

La petite fille qu'il avait épargnée.

Non, pensa Kaelan, son cœur manquant un battement, sa respiration se bloquant, son sang se glaçant dans ses veines. *Non, pas elle. Pas ici. Pas maintenant.*

Son cœur — ce cœur qu'il croyait mort, qu'il croyait pétrifié, qu'il croyait transformé en pierre — manqua un battement. Puis un autre. Puis un autre encore.

Elle était là — vivante, debout, respirant — en sécurité, mais terrifiée. Elle le regardait — fixaient ses yeux sur lui — son regard rempli d'une compréhension au-delà de son âge, d'une lucidité cruelle, d'une mémoire qui ne faiblirait jamais.

Elle savait. Elle se souvenait. Elle n'oublierait pas.

Et lui aussi — lui aussi savait, se souvenait, n'oublierait pas.

Il savait ce qu'il aurait dû faire. Il savait ce que Seraphina attendait de lui. Il savait qu'il aurait dû la tuer, cette nuit-là, dans cette maison modeste, devant sa mère et son père, sans hésitation, sans pitié, sans remords.

Mais il n'avait pas eu le courage. Il n'avait pas eu la force. Il n'avait pas eu la cruauté nécessaire.

Les mots se coincèrent dans sa gorge — une avalanche de regrets, de remords, d'excuses — mais aucun d'eux n'était approprié. Aucun d'eux ne suffirait. Aucun d'eux ne pourrait jamais rattraper ce qui avait été fait, ou plutôt, ce qui n'avait pas été fait.

Leurs regards se croisèrent un instant — un seul instant, une fraction de seconde, un battement de cœur — mais cet instant sembla durer une éternité, cette fraction de seconde sembla s'étirer à l'infini, ce battement de cœur sembla résonner comme le glas de sa propre condamnation.

Puis la petite fille détourna les yeux — comme si elle avait soudain peur, comme si elle s'était souvenue de la menace, comme si elle avait compris le danger — se cachant derrière un groupe d'autres enfants, ses doigts agrippant la jupe usée d'une fillette plus âgée, son corps frêle tremblant de peur.

Elle n'allait rien dire. Kaelan le savait, il le sentait, il en était sûr. Pas maintenant. Pas aujourd'hui. Peut-être jamais. Parce qu'elle avait trop peur, parce qu'elle ne savait pas à qui parler, parce qu'elle ne savait pas comment expliquer, parce qu'elle ne savait pas si on la croirait.

Mais un jour, peut-être — des années plus tard, quand elle serait grande, quand elle aurait trouvé le courage — elle pourrait parler. Elle pourrait témoigner. Et alors, tout s'effondrerait.

Ce secret, pensa Kaelan, cet horrible secret, pèse désormais sur mes épaules. Un poids de plus à porter. Un poids qui s'ajoute à tous les autres. Un poids qui finira par me briser.

« Kaelan, » appela Seraphina, interrompant ses pensées, sa voix claire et impérieuse résonnant dans la salle. « Viens ici. »

Il se dirigea vers elle — ses jambes lourdes, ses pieds de plomb — tentant de dissimuler l'agitation qui bouillonnait en lui, tentant de masquer l'émotion qui menaçait de submerger, tentant de cacher la peur qui lui serrait la gorge.

Seraphina le prit par le bras — sa main glaciale se refermant sur son avant-bras — son sourire redevenu lumineux pour le bénéfice de l'audience, pour le regard des enfants, pour l'image qu'elle voulait projeter.

« Ce chevalier, » dit-elle d'une voix mielleuse, faussement tendre, stratégiquement douce — « est l'exemple même de la loyauté et du dévouement. Un modèle pour tous — pour les enfants, pour les adultes, pour le royaume tout entier. »

Kaelan serra les dents — ses mâchoires se contractant, ses muscles se tendant, ses nerfs se bandant — ses émotions se heurtant violemment à l'intérieur de lui, se déchirant, se combattant, se dévorant.

La façade qu'il devait maintenir — cette façade d'obéissance, de loyauté, de force — devenait de plus en plus lourde à porter. Chaque jour davantage. Chaque nuit davantage. Chaque regard, chaque mot, chaque sourire exigeait un effort surhumain, un sacrifice intérieur, un renoncement à lui-même.

Mais il n'avait pas le choix. Il était piégé — prisonnier de ses actes, enchaîné à ses crimes, lié à cette femme — entre son amour pour Seraphina, cet amour dévorant, obsessionnel, presque maladif, et le poids des actes qu'il avait commis pour elle, ces actes qui formaient une montagne de sang et de larmes, d'horreur et de remords. Et ce secret — celui de la petite fille, celui de la vie épargnée, celui de la clémence inattendue — était un fardeau supplémentaire qu'il porterait, qu'il traînerait, qu'il supporterait, encore plus lourd que tous les autres.

Parce que ce secret n'était pas un crime, mais un remords. Pas une trahison, mais une hésitation. Pas une preuve de force, mais un aveu de faiblesse.

Alors que la visite à l'orphelinat touchait à sa fin — que les bourses étaient distribuées, que les sourires étaient échangés, que les remerciements étaient murmurés — Seraphina se tourna une dernière fois vers les enfants, les bénissant de sa présence, les couvrant de ses fausses grâces, avant de se retirer avec la majesté d'une reine qui a accompli son devoir.

Le carrosse les attendait à l'extérieur — ses chevaux noirs piaffant d'impatience, ses cochers immobiles comme des statues — prêt à les ramener au palais, à les ramener à la réalité, à les ramener au monde des intrigues et des complots.

Kaelan jeta un dernier regard vers l'orphelinat — vers cette porte ouverte, vers ces fenêtres éclairées, vers ces enfants qui le regardaient partir — son esprit tourmenté par la scène qu'il venait de vivre, hanté par le regard de cette petite fille, poursuivi par son silence accusateur. Alors qu'ils s'éloignaient — le carrosse roulant sur les pavés inégaux, les roues gémissant sous le poids, les chevaux hennissant doucement — il se demanda combien de temps encore il pourrait supporter ce poids avant que tout ne s'effondre. Combien de jours, combien de nuits, combien de mensonges. Avant que son cœur, trop chargé, ne finisse par céder. Avant que son âme, trop noircie, ne finisse par se briser. Avant que sa raison, trop sollicitée, ne finisse par l'abandonner.

Bientôt, pensa-t-il, fixant le plafond du carrosse, voyant défiler les ombres des arbres, écoutant le bruit régulier des sabots. Bientôt, tout cela explosera. Et quand ce jour viendra — quand la vérité éclatera, quand les secrets seront

révélés, quand les masques tomberont — je devrai faire face à ce que je suis devenu.

Un monstre.

Un traître.

Un homme sans honneur, sans famille, sans âme.

L'instrument d'une reine qui n'a jamais aimé que le pouvoir.

Le trajet de retour au palais se déroula dans un silence pesant — un silence que ni Seraphina ni Kaelan ne brisèrent, chacun perdu dans ses pensées, chacun enfermé dans ses secrets, chacun prisonnier de ses mensonges.

Seraphina, plongée dans ses réflexions stratégiques, ne prononça pas un mot. Ses yeux fixaient le vide, ses doigts tambourinaient sur l'accoudoir, ses lèvres remuaient légèrement, comme si elle répétait mentalement des discours, préparait des alliances, planifiait des destructions.

Kaelan, lui, luttait pour maintenir son calme — cette façade d'indifférence qu'il portait comme une armure, comme un bouclier, comme un masque. Les rues de la capitale défilaient sous leurs yeux — avec leurs maisons serrées, leurs commerces fermés, leurs habitants blottis chez eux — mais rien de tout cela n'atteignait Kaelan. Son esprit était encore dans l'orphelinat — avec cette petite fille aux yeux bruns, avec son silence accusateur, avec sa peur silencieuse. Son esprit était encore dans cette nuit, dans cette maison, devant cette famille qu'il avait failli tuer, épargnée par un geste qu'il ne comprenait pas lui-même.

Pourquoi l'ai-je épargnée ? se demanda-t-il, non pour la première fois, non pour la dernière. Pourquoi ai-je eu ce mouvement d'humanité, cette faiblesse, ce moment de lucidité ?

Parce que je ne suis pas encore complètement mort. Parce qu'il y a encore en moi une étincelle de ce que j'étais. Parce que je n'ai pas réussi à tuer l'homme que je voulais être.

Une fois au palais — ces murs froids, ces couloirs déserts, ces ombres menaçantes — Seraphina se dirigea vers ses appartements d'un pas rapide, impérieux, sans un regard en arrière, sans un mot d'adieu, sans une once de gratitude.

Elle le laissa seul — comme elle le laissait toujours, comme elle le laisserait toujours — dans le grand hall d'entrée, sous les hauts plafonds voûtés, devant les statues des anciens rois.

Les vastes corridors du château — autrefois synonymes de sécurité et de grandeur, de pouvoir et de fierté, de légitimité et d'héritage — lui paraissaient maintenant oppressants, presque hostiles. Les tapisseries, ces œuvres d'art représentant les batailles glorieuses d'autrefois, semblaient le narguer, lui rappeler ce qu'il avait été, ce qu'il aurait dû rester. Les armures alignées le long des murs, ces gardiens silencieux de l'histoire, semblaient le juger, le condamner, le maudire.

Chaque pas résonnait lourdement contre le marbre froid — *claquer, claquer, claquer* — renforçant le sentiment de malaise qui le rongait, qui le dévorait, qui le consumait. Il monta les escaliers de pierre — ces marches qu'il avait grimpées si souvent, enfant, adolescent, adulte — se dirigeant vers ses propres quartiers, vers ce refuge précaire, vers cette illusion d'intimité et de sécurité.

Une fois à l'intérieur — la porte refermée derrière lui, le verrou poussé, le monde extérieur exclu — il s'appuya contre la porte, comme si c'était la seule chose qui le maintenait encore debout, comme si ses jambes étaient sur le point de céder, comme si son corps n'était plus qu'une coquille vide.

La fatigue mentale et émotionnelle — cette fatigue accumulée jour après jour, nuit après nuit, crime après crime — s'abattit sur lui comme une vague dévastatrice, comme un raz-de-marée, comme une tempête, le laissant à bout de souffle, vidé de ses forces, anéanti par ses remords.

Kaelan se laissa tomber sur le lit — ce lit qu'il avait partagé avec Seraphina, ce lit témoin de leurs étreintes, ce lit symbole de sa servitude volontaire — ses yeux fixant le plafond, son regard vide, son esprit tournant à vide.

Les images se bousculaient, se heurtaient, se chevauchaient — ses parents fuyant dans la nuit, leur silhouettes s'évanouissant dans l'ombre ; la petite fille dans l'orphelinat, ses yeux bruns pleins d'accusation ; Seraphina sur le trône, son sourire glacé triomphant. La réalité de ce qu'il était devenu — de ce qu'il avait accepté de devenir, de ce qu'il continuait à devenir — lui était insupportable. Comment avait-il pu en arriver là ? Quand avait-il franchi la ligne ? Où avait-il perdu son chemin ?

J'étais un chevalier, pensa-t-il, les yeux fixant le plafond comme s'il cherchait des réponses dans les craquelures de la peinture. J'étais un fils, un frère, un ami. J'étais quelqu'un de bien — ou du moins, je croyais l'être. Et maintenant... maintenant, je ne suis plus rien. Une ombre. Un fantôme. Un mort-vivant.

Soudain, on frappa à la porte — trois coups secs, impatients — interrompant ses pensées tourmentées, brisant le silence pesant de la pièce, le ramenant brutalement à la réalité.

Son cœur s'emballa — ce cœur fatigué, éprouvé — et il se redressa brusquement, les sens en alerte, la main sur l'épée.

« Entrez, » dit-il d'une voix rauque, éraillée par l'émotion, par la fatigue, par le désespoir.

Un serviteur entra — vêtu de la livrée bleue et or du palais, les traits tirés, l'air fatigué — s'inclinant légèrement, avec la déférence attendue, avec l'humilité requise.

« Monseigneur Kaelan, » dit-il, sa voix neutre, professionnelle, impersonnelle. « La reine demande votre présence immédiatement. Elle m'a chargé de vous dire qu'elle vous attend dans ses appartements — et qu'elle espère que vous ne la ferez pas attendre. » Kaelan hocha la tête — un hochement lent, mécanique — se levant avec une lourdeur qui trahissait son état intérieur, qui révélait sa fatigue morale, qui montrait ses fêlures.

« Dites-lui que j'arrive, » répondit-il, la voix éteinte, la volonté brisée. « Dites-lui que je serai là dans un instant. »

Le serviteur s'inclina de nouveau — un geste bref, presque symbolique — avant de quitter la pièce, refermant la porte derrière lui, laissant Kaelan seul avec ses pensées, ses peurs, ses remords.

Il prit une profonde inspiration — comme pour se donner du courage, comme pour réunir ses forces, comme pour rassembler ce qu'il lui restait d'âme — et se leva, se dirigeant vers un miroir accroché au mur, observant son reflet.

Les cernes sous ses yeux — ces cernes profonds, violets, presque noirâtres — trahissaient ses nuits sans sommeil, ses insomnies peuplées de cauchemars. La tension dans ses mâchoires — cette crispation permanente, douloureuse — révélait la guerre intérieure qu'il menait, le combat constant entre sa conscience et son devoir. Ses

yeux — ces yeux bleus, si bleus, qu'Elysia aimait tant — étaient ternes, éteints, morts.

Tout révélait la bataille interne qu'il menait — une bataille qu'il était en train de perdre, qu'il avait déjà perdue, qu'il continuerait de perdre jusqu'à son dernier souffle.

Mais je n'ai pas le luxe de flancher, pensa-t-il, se redressant avec effort, relevant la tête, serrant les mâchoires. *Pas maintenant. Pas devant elle. Pas devant ce que je suis devenu.*

Il quitta ses quartiers — la porte se refermant derrière lui avec un clic sourd, définitif — et se dirigea vers la chambre de Seraphina, ses pas résonnant dans les couloirs déserts, ses ombres l'accompagnant comme des complices, des gardiens, des bourreaux.

La porte était entre-ouverte — une fine lame de lumière dorée émanant de l'intérieur, comme un appel, comme un piège, comme une promesse — et Kaelan la poussa doucement, entrant dans la pièce sur la pointe des pieds, comme un voleur, comme un spectre, comme un souvenir.

Seraphina était là — debout près de la fenêtre, ses longs cheveux blonds ondulants dans la lumière du soir, sa silhouette élancée se découpant sur le ciel embrasé. Elle semblait sereine, presque apaisée — un contraste saisissant avec l'aura de tension qui pesait sur Kaelan, qui l'écrasait, qui le détruisait.

« Kaelan, » dit-elle doucement en se tournant vers lui. Son sourire était tendre — ou du moins, semblait l'être — un masque qu'elle portait avec une telle aisance, une telle habileté, qu'il en oubliait parfois la froideur calculatrice qui se cachait derrière, la manipulation constante, la cruauté délibérée.

« Je savais que tu ne me laisserais pas attendre, » ajouta-t-elle, s'approchant de lui, sa main se levant pour

caresser sa joue, ses doigts glacés effleurant sa peau. « Tu es si... prévisible, mon amour. Si fiable. Si loyal. » Kaelan s'approcha d'elle — malgré lui, à cause d'elle, pour elle — tentant de dissimuler ses propres tourments, ses propres doutes, ses propres terreurs.

« Vous m'avez appelée, ma reine, » dit-il, la voix neutre, mécanique, vidée de toute émotion. « Je suis venu. Je viendrai toujours. »

Seraphina le fixa un moment — ses yeux scrutant son visage comme si elle pouvait y lire ses pensées, comme si elle pouvait y voir ses trahisons, comme si elle pouvait y déceler ses mensonges — et son sourire s'élargit, satisfait, presque triomphant.

« Tu sembles épuisé, Kaelan, » murmura-t-elle, sa main glissant de sa joue à sa nuque. « Je sais que les derniers jours ont été éprouvants — pour toi, pour moi, pour notre règne. Mais tu dois savoir — tu dois comprendre — que tout ce que tu fais, tout ce que tu acceptes, tout ce que tu subis, tu le fais pour le bien du royaume. »

Pour le bien du royaume, répéta Kaelan mentalement, goûtant la saveur amère de ces mots, leur ironie cruelle, leur hypocrisie éhontée. Tous les tyrans justifient leurs crimes par cette phrase. Tous les assassins trouvent le réconfort dans cette illusion. Tous les monstres se croient des héros.

Kaelan sentit son cœur se serrer — un étreinte glacée, douloureuse — le poids de ses actes, de ses mensonges, de ses trahisons devenant de plus en plus insupportable, de plus en plus écrasant, de plus en plus mortel.

Mais Seraphina avait cette capacité unique — ce don pervers, ce talent manipulateur — de transformer ses doutes en certitudes, ses peurs en détermination, ses remords en justifications. D'un regard, d'un sourire, d'une caresse, elle pouvait effacer l'horreur, nier l'évidence, réécrire le passé.

« Je sais, » répondit-il, sa voix à peine audible, à peine humaine. « Je ferai tout ce qui est nécessaire pour vous, Seraphina. Tout. Sans limite. Sans condition. Sans remords. »

Le sourire de la reine s'élargit légèrement — un sourire de propriétaire, de vainqueur, de prédateur — et elle se pencha, ses lèvres effleurant les siennes dans un baiser doux mais chargé de sous-entendus, brûlant mais prometteur, tendre mais possessif.

« Je n'en doute pas une seule seconde, » murmura-t-elle contre ses lèvres. « Et c'est pour cela, Kaelan — c'est précisément pour cela — que je t'aime. Parce que tu es le seul qui me comprenne vraiment. Le seul qui voie au-delà du masque. Le seul qui accepte la réalité. »

Mensonge, pensa Kaelan, les yeux fermés, se perdant dans l'illusion du moment, se laissant bercer par ses paroles, s'abandonnant à sa manipulation. Tout cela n'est qu'un mensonge. Mon amour pour elle. Son amour pour moi. Nos rêves d'avenir. Mais c'est tout ce que j'ai. C'est tout ce qu'il me reste. Et sans cela, je ne suis rien.

Il ferma les yeux — se perdant dans l'illusion de ce moment, se laissant bercer par ses paroles, s'abandonnant à sa présence — même s'il savait, au fond de lui, qu'elles n'étaient que des mensonges soigneusement orchestrés, des promesses jamais tenues, des illusions savamment entretenues.

Mais c'était tout ce dont il avait besoin pour continuer — pour se lever chaque matin, pour enfiler son armure, pour sortir son épée, pour verser le sang — pour justifier les ténèbres dans lesquelles il s'enfonçait chaque jour un peu plus, sans espoir de retour, sans lueur au bout du tunnel, sans rédemption possible.

Dehors, la nuit tombait sur Velaris, enveloppant la capitale dans son manteau d'ombre et de secret. Les étoiles, timides, apparaissaient une à une, témoins

silencieuses des tragédies qui se jouaient sous leurs regards indifférents.

Et dans cette nuit, quelque part, dans une cabane perdue au cœur de la forêt, Elysia dormait — ou du moins, tentait de dormir — rêvant peut-être d'un monde meilleur, d'une justice possible, d'une rédemption incertaine.

Le poids des secrets — ceux de Kaelan, ceux de Seraphina, ceux de tous ceux qui avaient choisi leur camp — pesait sur le royaume comme une chape de plomb, comme une épée de Damoclès, comme une promesse de catastrophe.

Et quand tout éclatera, pensa Kaelan, sentant les lèvres de Seraphina glisser sur les siennes, son parfum l'enivrer, sa présence l'engloutir — quand tout éclatera, je serai au centre de l'explosion. Et je brûlerai. Comme les autres. Comme mes victimes. Comme tout ce que j'ai touché. Mais au moins — au moins — je brûlerai avec elle. Et c'est tout ce que je demande.

Chapitre 14 : Les Secrets de la Forêt

La forêt dense s'étendait à perte de vue — un dédale infini de troncs massifs, de branches entrelacées et de sous-bois verdoyants, qui semblait s'étirer jusqu'aux confins du monde, jusqu'aux limites de l'imagination, jusqu'aux frontières de l'espoir. Le soleil, ce vieux complice des journées d'automne, peinait à percer la canopée épaisse, laissant des éclats de lumière danser sur le sol tapissé de feuilles mortes, créant une mosaïque changeante d'or et d'ombre, de clarté et de mystère, de vie et de mort.

Ici, dans ce sanctuaire naturel — loin des intrigues du palais, loin des mensonges de la cour, loin des dangers qui menaçaient leur existence — la famille Stormarrow avait trouvé refuge. Un refuge précaire, fragile, menacé, mais un refuge tout de même. Les arbres centenaires semblaient les protéger de leurs branches protectrices, les racines noueuses semblaient ancrer leur espoir dans la terre profonde, les murmures du vent semblaient leur chuchoter des secrets oubliés, des promesses anciennes, des vérités éternelles.

Pour Elysia, cette forêt représentait bien plus qu'un simple abri. C'était un lieu de renouveau — une renaissance loin des regards accusateurs, loin des souvenirs douloureux, loin des trahisons qui avaient marqué sa chair et son âme. Un lieu où elle pouvait se réinventer, se reconstruire, se préparer pour les défis à venir, pour les combats qui l'attendaient, pour les sacrifices qu'elle devrait consentir.

Depuis leur arrivée — depuis ces heures de fuite éperdue, depuis ces nuits de peur et d'incertitude, depuis ces jours passés à se cacher comme des bêtes traquées — chaque journée était une leçon, une épreuve de force et de volonté, un défi lancé à son propre corps, à

son propre esprit, à sa propre âme. Ses parents, Arden et Thorian — ces deux piliers de son existence, ces deux modèles de courage et d'honneur — l'avaient prise sous leur aile, déterminés à faire d'elle une guerrière redoutable, une stratège accomplie, une leader capable de survivre et de lutter contre les forces qui les menaçaient.

Je ne serai plus jamais la proie, avait-elle juré, les poings serrés, les dents serrées, le cœur brûlant de détermination. Je serai la chasseresse. Je serai celle qui frappe. Je serai celle qui protège.

Au lever du jour — alors que les premiers rayons du soleil teintaient la forêt de nuances dorées et rosées, transformant la rosée en diamants suspendus sur les toiles d'araignée, éveillant les oiseaux endormis dans leurs nids — Elysia se trouvait au cœur d'une clairière, son arc en main. Un arc qu'elle avait façonné elle-même, avec l'aide de son père, du bois d'un érable centenaire, de la corde d'un arc ancien retrouvé dans la cabane, de ses mains meurtries mais obstinées.

Devant elle, une série de cibles improvisées — constituées de bottes de paille liées entre elles, de troncs d'arbres marqués de cercles blancs à la craie, de vieilles armures rouillées suspendues aux branches — attendaient qu'elle les perce de ses flèches, qu'elle les transperce de ses projectiles, qu'elle les anéantisse de sa détermination.

Thorian se tenait à ses côtés — sa silhouette massive se découpant sur le ciel rosé, son visage buriné éclairé par la lumière naissante, ses yeux perçants observant chaque mouvement de sa fille, chaque respiration, chaque battement de cœur.

« N'oublie pas, Elysia, » dit-il d'une voix grave, chargée d'expérience et de sagesse — cette voix qui l'avait bercée enfant, qui l'avait guidée adolescente, qui la soutenait

aujourd'hui dans cette épreuve — « la précision n'est pas seulement une question de visée, mais aussi de concentration. Le monde autour de toi peut être chaotique — les bruits, les mouvements, les distractions — mais ton esprit doit rester calme. Centré sur ton objectif. Focalisé sur ta cible. Comme l'eau d'un lac sans vent. Comme la flamme d'une bougie dans une pièce close. »

Elysia hocha la tête — ses doigts se crispant légèrement sur la corde de l'arc, sa respiration se ralentissant, son regard se fixant sur la cible la plus éloignée. Le silence de la forêt semblait s'épaissir autour d'elle — chaque son amplifié, chaque mouvement alourdi par l'importance du moment, chaque battement de cœur résonnant comme un tambour de guerre.

Elle relâcha la corde — un geste fluide, presque naturel — et la flèche siffla à travers l'air, fendant l'espace, déchirant le vide, et se planta avec une précision chirurgicale en plein cœur de la cible. Le bois vibra un instant, la corde trembla, puis tout redevint immobile. Un sourire furtif — rare et précieux — apparut sur les lèvres de Thorian, un sourire de fierté paternelle, de satisfaction professionnelle, d'espoir retrouvé.

« Bien, » dit-il en posant une main chaleureuse sur l'épaule de sa fille — une main large, calleuse, qui avait tenu tant d'arcs, qui avait protégé tant de vies, qui aimait tant les siens. « Tu t'améliores chaque jour — chaque heure, chaque instant, chaque flèche est un progrès.

Mais rappelle-toi, Elysia, que la force physique seule ne suffit pas. Il te faudra aussi de la ruse — pour anticiper les pièges, pour déjouer les stratégies, pour retourner la situation à ton avantage. Et de la stratégie — pour comprendre les forces et les faiblesses de l'ennemi, pour

choisir le moment et le lieu du combat, pour mener tes alliés vers la victoire. »

Elysia acquiesça — sentant le poids de la responsabilité qu'elle portait sur ses jeunes épaules, ce fardeau que ses parents avaient porté avant elle, que ses ancêtres avaient porté avant eux, que les générations futures porteraient après elle.

« Je comprends, père, » dit-elle, sa voix ferme, déterminée, presque farouche. « Mais je dois aussi — je dois d'abord — être capable de me défendre. De défendre notre famille. De protéger ceux qui comptent sur moi. »

Thorian hocha la tête — admirant la détermination dans les yeux de sa fille, cette flamme qui brûlait en elle, cette étincelle qui le rassurait sur l'avenir.

« C'est pourquoi nous sommes ici, dans cette forêt — en ce lieu sacré, en ce sanctuaire de verdure et de silence — pour te préparer, pour t'endurcir, pour faire de toi ce que tu dois être. »

Plus tard dans la journée — alors que le soleil était à son zénith, suspendu dans le ciel comme une pièce d'or sur un manteau d'azur, chauffant la terre, réchauffant les cœurs, éclairant les chemins — Arden rejoignit Elysia dans une partie plus dense de la forêt. Un endroit où des clairières ombragées et des sentiers étroits formaient un labyrinthe naturel, un dédale de verdure et de mystère, de cachettes et de dangers.

Contrairement à Thorian — dont l'enseignement se concentrait sur la maîtrise des armes, la force physique, la puissance de frappe — Arden mettait l'accent sur des qualités différentes, mais tout aussi essentielles : l'agilité, la furtivité, l'utilisation de l'environnement. La capacité de se fondre dans le décor, de se déplacer sans bruit, de

frapper sans être vue, de disparaître avant que l'ennemi n'ait eu le temps de réagir.

« La forêt est vivante, Elysia, » expliqua Arden en guidant sa fille à travers un terrain accidenté, enjambant les racines, contournant les buissons, évitant les flaques d'eau. « Chaque arbre, chaque pierre, chaque brin d'herbe a son histoire, sa fonction, sa place dans cet écosystème complexe. Elle peut être ton alliée — si tu apprends à écouter ses murmures, à comprendre ses secrets, à respecter ses lois. Ou elle peut être ton ennemie — si tu la braves, si tu l'ignores, si tu la combats. »

Elysia regardait autour d'elle, fascinée par la façon dont sa mère semblait se fondre dans le décor — ses mouvements silencieux comme ceux d'un prédateur, ses gestes précis comme ceux d'un artisan, son ombre elle-même semblant s'adapter aux contours des arbres. Elle observait, elle apprenait, elle mémorisait.

Arden lui enseigna comment se déplacer sans bruit — en posant le pied du talon vers la pointe, en répartissant le poids du corps, en évitant les branches mortes et les feuilles sèches. Comment utiliser les ombres et les cachettes naturelles pour se dissimuler — en restant immobile, en retenant son souffle, en imitant les formes et les couleurs de la forêt. Comment se fondre dans la végétation — en portant des vêtements de teintes ternes, en se couvrant de boue et de feuilles, en devenant invisible aux yeux des poursuivants.

« Ce n'est pas seulement une question de force, Elysia, » continua Arden, sa voix à peine plus qu'un murmure, ses lèvres effleurant presque l'oreille de sa fille. « C'est une question de survie — de savoir quand se cacher et quand se révéler, quand fuir et quand combattre, quand attendre et quand frapper. Et d'intelligence — de

comprendre les faiblesses de l'ennemi, d'exploiter les forces de l'environnement, de transformer chaque obstacle en avantage. »

Elysia acquiesça — absorbant chaque leçon avec une attention féroce, presque farouche, comme une éponge assoiffée de savoir, comme une terre aride assoiffée de pluie. Ses mains — couvertes de petites coupures et d'ecchymoses, souvenirs des entraînements intensifs qu'elle subissait chaque jour, chaque heure, chaque instant — portaient les stigmates de ses efforts, les marques de ses progrès, les cicatrices de sa transformation.

Mais elle ne se plaignait jamais — jamais un mot de fatigue, jamais un geste de découragement, jamais un regard de doute. Déterminée à prouver qu'elle pouvait être à la hauteur des attentes de ses parents, qu'elle pouvait suivre leurs traces, qu'elle pouvait porter leur héritage.

Un jour — alors qu'ils s'entraînaient ensemble, répétant les mouvements, perfectionnant les gestes, affûtant les réflexes — un groupe de leurs anciens alliés fit irruption dans la clairière.

Ils surgirent des ombres — comme des fantômes des guerres passées, comme des souvenirs vivants des batailles d'antan. C'était un mélange hétéroclite de vétérans de guerre aux armures usées, de chasseurs aux carrures robustes et aux regard perçants, de mercenaires aux visages marqués par le temps et l'expérience. Des visages burinés par les intempéries et les combats, des corps couturés de cicatrices, des yeux brillants d'une intelligence aiguisée par la survie.

L'un d'eux — un homme à la barbe grise, aussi touffue qu'une forêt vierge, aux yeux perçants comme des lames

d'acier, au sourire chaleureux comme un feu de camp — s'approcha d'Arden avec un sourire de vieil ami, de compagnon d'armes, de frère de sang.

« Lady Arden, Thorian, » dit-il en inclinant légèrement la tête — un geste de respect, de déférence, d'affection. « C'est un honneur — un véritable honneur — de vous retrouver ici, vivants et libres, en dépit des rumeurs de mort et de trahison qui courent sur vous. Nous avons entendu des rumeurs — des murmures, des messages, des appels — et nous sommes venus offrir notre aide. Sans condition, sans réserve, sans limite. »

Arden sourit à l'homme — une lueur de soulagement et de reconnaissance dans son regard, une détente dans ses épaules, un apaisement dans ses traits.

« Merci, Garion, » dit-elle, sa voix chargée d'émotion, de gratitude, d'espoir retrouvé. « Votre aide — la vôtre, celle de vos compagnons, celle de tous ceux qui sont restés fidèles — est précieuse. Plus que vous ne pouvez l'imaginer. Car nous devons — nous devons absolument — être prêts pour ce qui nous attend. Les jours à venir seront sombres, les combats seront durs, les sacrifices seront grands. »

Elysia observa cet échange avec une curiosité renouvelée — étudiant les visages, écoutant les voix, mémorisant les noms. Ces hommes et ces femmes — ces guerriers au visage dur, au corps usé, au regard fier — étaient autrefois les compagnons d'armes de ses parents, des soldats aguerris qui avaient combattu pour la liberté du royaume, qui avaient versé leur sang pour la justice, qui avaient risqué leur vie pour l'honneur.

Leur présence ici — dans cette clairière perdue au cœur de la forêt, loin des regards indiscrets, loin des oreilles indiscrètes — ajoutait un sentiment d'urgence à la situation, renforçait l'idée qu'ils se préparaient pour

quelque chose de bien plus grand qu'une simple survie. Une guerre. Une rébellion. Une révolution.

Nous allons nous battre, pensa Elysia, ses poings se serrant, son cœur s'emballant. *Nous allons nous battre contre Seraphina, contre son règne de terreur, contre les ténèbres qu'elle a déchaînées sur le royaume. Et peut-être – peut-être – nous allons gagner.*

« Elysia, » dit Garion en s'adressant à elle – sa voix grave, chaude, paternelle – ses yeux perçants la fixant avec une intensité qui la fit rougir. « Ton père et ta mère – ces deux héros, ces deux légendes – m'ont souvent parlé de toi. Dans leurs lettres, dans leurs messages, dans leurs rares visites. Ils disaient que tu avais leur courage, leur détermination, leur feu intérieur. » Il sourit, découvrant des dents jaunies par les années. « Et je vois – je vois de mes propres yeux – que tu es aussi déterminée qu'ils le disaient. Aussi forte. Aussi prometteuse. »

Il s'approcha d'elle – posant une main lourde sur son épaule, la faisant plier presque sous le poids – et son regard se fit plus grave.

« Nous t'aiderons – tous autant que nous sommes – à te préparer pour ce qui s'en vient. Les mois à venir seront cruciaux, les batailles seront décisives, les choix seront irréversibles. Et tu devras être prête, Elysia. Prête à mener, prête à combattre, prête à mourir s'il le faut. » Elysia se sentit à la fois honorée et intimidée – poussée par la responsabilité qui lui incombait, écrasée par le poids des attentes – mais elle releva la tête, serra les mâchoires, planta ses yeux dans ceux du vieux guerrier. « Je ferai de mon mieux, Garion. Je ne veux pas – je ne peux pas – décevoir mes parents. Ni vous. Ni le royaume. Ni moi-même. »

Le vieil homme hocha la tête – ses yeux brillant d'une lueur de compréhension, de respect, d'affection presque

— et sa main se retira, laissant une empreinte de chaleur sur l'épaule d'Elysia.

« Tu ne les décevras pas, jeune fille — ni eux, ni nous, ni personne. Je le sais. Je le sens. J'en suis certain. » Il se tourna vers les autres, élevant la voix pour que tous l'entendent. « Nous sommes tous ici pour t'aider — pour te former, pour te guider, pour te soutenir — pour nous assurer que tu es prête à affronter ce qui s'en vient. Car ce qui s'en vient, Elysia — et personne ne peut l'arrêter — est terrible. Mais nous serons à tes côtés. Jusqu'au bout. »

Les jours suivants furent un tourbillon d'activités — un maelström d'efforts, de sueur, de douleur et de progrès. Elysia s'entraînait non seulement au tir à l'arc — perfectionnant sa visée, affûtant son geste, développant sa précision — mais aussi au combat au corps à corps, apprenant à frapper avec les poings, à bloquer avec les avant-bras, à utiliser le poids et l'élan de l'adversaire contre lui-même.

Elle étudiait la stratégie militaire — l'art du commandement, la science des déplacements de troupes, la psychologie des batailles — avec Thorian et Garion, qui partageaient leurs expériences, leurs erreurs, leurs victoires.

Elle perfectionnait l'art de la dissimulation — la furtivité, la patience, l'observation — avec Arden et les chasseurs, qui lui enseignaient à lire les signes de la forêt, à interpréter les bruits, à anticiper les dangers.

Chaque leçon était un nouveau défi — chaque exercice une nouvelle souffrance, chaque répétition une nouvelle douleur, chaque jour une nouvelle épreuve. Mais Elysia ne reculait jamais. Ne faiblissait jamais. N'abandonnait jamais.

Un soir — alors que le crépitement du feu se mêlait au chant nocturne de la forêt, aux hululements des chouettes, aux bruissements des petits animaux, aux murmures du vent — Elysia se tourna vers ses parents, une question brûlant sur ses lèvres, un doute rongéant son cœur, une inquiétude taraudant son esprit.

« Père, Mère... » Sa voix hésita, cherchant les mots, pesant les risques. « Pensez-vous que je suis prête ? Prête pour ce qui nous attend ? Prête à affronter Seraphina et ses soldats ? Prête à porter ce fardeau ? »

Arden et Thorian échangèrent un regard — une communication silencieuse, muette, profonde — où se lisaient leur inquiétude et leur amour pour leur fille, leur fierté et leurs craintes, leurs espoirs et leurs doutes.

« Elysia, » commença Thorian doucement — sa voix caressant les mots comme on caresse une flamme fragile, comme on protège un cœur vulnérable — « Il est difficile — impossible, peut-être — de dire quand quelqu'un est vraiment prêt. La guerre — la vraie guerre, celle qui déchire les corps et les âmes — ne prévient jamais. Elle ne consulte pas. Elle n'attend pas que tu sois préparée. » Il marqua une pause, ses yeux se perdant dans les flammes, comme s'il cherchait des réponses dans la danse du feu.

« Mais ce que je sais — ce que je vois, ce que je sens — c'est que tu as la force, la détermination, et le cœur d'une véritable guerrière. Tu as la flamme, Elysia. La flamme qui brûle en toi — cette flamme que rien ne semble pouvoir éteindre — te guidera à travers les ténèbres. Même quand tout semblera perdu, même quand l'espoir semblera vain, même quand la mort semblera inévitable. »

Arden s'approcha de sa fille — posant une main réconfortante sur son épaule, ses doigts effleurant la

peau meurtrie, ses yeux plongeant dans les siens — et son sourire, fatigué mais sincère, éclaira son visage.

« Nous sommes fiers de toi, Elysia. Plus fiers que tu ne pourras jamais l'imaginer. » Sa voix se fit plus douce, presque un murmure. « Quoi qu'il arrive — quels que soient les chemins que tu emprunteras, quels que soient les choix que tu feras, quels que soient les sacrifices que tu devras consentir — souviens-toi que tu n'es pas seule. Nous sommes avec toi — tes parents, tes alliés, tes amis — et nous le serons toujours. Jusqu'à notre dernier souffle. Jusqu'à notre dernière goutte de sang. Jusqu'à notre dernier battement de cœur. »

Elysia hocha la tête — les mots de ses parents lui réchauffant le cœur, chassant les doutes, apaisant les peurs. Elle savait — elle savait avec une certitude absolue — que le chemin qui l'attendait serait difficile, semé d'embûches et de sacrifices, parsemé de tombes et de larmes.

Mais entourée de ceux qu'elle aimait — guidée par les enseignements de ses parents et de leurs alliés, soutenue par leurs mains et leurs cœurs, portée par leur foi et leur espérance — elle se sentait prête. Prête à affronter les ténèbres qui se profilaient à l'horizon. Prête à combattre les monstres qui menaçaient le royaume. Prête à devenir la guerrière, la leader, l'espoir que tous attendaient.

Elle ferma les yeux — écoutant les murmures de la forêt, le chant du feu, les respirations de ses proches — se laissant envelopper par la sérénité de l'instant, par la chaleur de la communion, par la force de l'unité.

Dans cette forêt — parmi les siens, entourée d'arbres centenaires, bercée par les secrets du vent — Elysia se préparait à embrasser son destin. À devenir la flèche qui percerait les ténèbres du royaume. À allumer la flamme

qui guiderait les égarés. À incarner l'espoir qui renaîtrait des cendres.

Les secrets de la forêt — ces murmures anciens, ces souvenirs oubliés, ces promesses silencieuses — résonnaient en elle comme un écho lointain, comme un appel puissant, comme un destin inévitable. Et elle savait — elle savait au plus profond de son être — qu'elle n'était plus la même Elysia qui avait fui le palais, les larmes aux yeux et le cœur brisé.

Elle était devenue quelque chose de nouveau. De plus fort. De plus grand.

Je suis une Stormarrow, pensa-t-elle, les poings serrés, le regard fixé sur l'horizon invisible, la nuit étoilée au-dessus d'elle. Je suis la fille de Thorian et d'Arden. La sœur de Kaelan — même s'il a choisi les ténèbres. Je suis l'espoir de ceux qui n'ont plus d'espoir. La voix de ceux qui n'ont plus de voix. La vengeance de ceux qui ne peuvent plus se venger. Et je vaincrai. Ou je mourrai. Il n'y a pas d'autre issue.

La forêt, complice et silencieuse, garda ses secrets. Mais Elysia, elle, avait trouvé le sien.

Chapitre 15 : Les Cendres de la Rébellion

La forêt qui avait été un refuge pour la famille Stormarrow — ce sanctuaire de verdure et de silence, cette cathédrale végétale aux voûtes de branches entrelacées — devenait désormais le cœur battant d'une rébellion naissante. Un cœur qui battait sourdement, obstinément, dangereusement, dans l'ombre des grands arbres, loin des regards indiscrets, loin des oreilles indiscrètes, loin des espions de Seraphina.

Les cendres encore chaudes de l'ancien régime, celles que la tyrannie de la nouvelle reine n'avait pas réussi à éteindre, se ranimaient ici, dans cette clairière perdue au milieu de nulle part. Des braises que l'on croyait mortes, que l'on pensait éteintes, que l'on espérait disparues à jamais, se réveillaient, s'embrasaient, se transformaient en flammes. Des flammes de colère, de justice, d'espoir. Dans l'obscurité silencieuse de ce sanctuaire naturel — loin des yeux de Seraphina et de ses espions, loin de ses soldats et de ses bourreaux, loin de ses décrets et de ses exécutions — Arden, Thorian et Elysia œuvraient avec une détermination farouche, presque obsessionnelle, pour rassembler les forces qui pourraient un jour renverser le règne de la reine usurpatrice, briser ses chaînes, restaurer l'honneur.

Les nuits étaient consacrées aux réunions secrètes, aux conciliabules clandestins, aux serments murmurés sous les étoiles. Les jours, aux entraînements, aux préparatifs, aux stratégies. Car le temps pressait — le temps, cet ennemi implacable, ce sablier qui s'écoulait goutte à goutte, ce compte à rebours qui approchait de son terme. Au centre du campement — cœur de cette rébellion encore fragile, encore vacillante, encore menacée — une grande tente de toile était érigée, ses parois épaisses étouffant les voix, ses ouvertures closes gardant les

secrets. Illuminée faiblement par des lanternes à huile, elle projetait des ombres dansantes sur la toile, des spectres mouvants qui semblaient figurer les espoirs et les peurs de tous ceux qui s'y réunissaient.

C'est ici que les Stormarrow recevaient, accueillaient, ralliaient — d'anciens partisans du roi défunt, ceux qui avaient cru en sa sagesse, en sa justice, en sa bonté. Des chevaliers déchus, privés de leurs titres et de leurs terres par la nouvelle reine, condamnés à l'exil ou à la mort. Des nobles désabusés, dégoûtés par la cruauté de Seraphina, révoltés par ses méthodes, horrifiés par ses exactions. Et même quelques soldats ayant déserté les rangs de l'armée royale, incapables de continuer à servir une tyrannie, à exécuter des innocents, à verser le sang pour une cause qu'ils savaient perdue.

Tous — quelles que soient leurs origines, leurs rangs, leurs histoires — avaient une raison de se battre contre le joug de la tyrannie. Une blessure à venger, un proche à pleurer, une injustice à réparer. Tous portaient en eux cette flamme que rien ne semblait pouvoir éteindre — la flamme de la révolte, la flamme de l'espoir, la flamme de la liberté.

Un soir — alors que les murmures d'une réunion stratégique emplissaient la tente, que les voix s'élevaient et s'abaissaient au gré des discussions, que les poings frappaient les tables pour appuyer un argument — Thorian se pencha sur une carte détaillée du royaume, étalée sur une table de bois brut, éclairée par la lueur tremblante des lanternes.

Cette carte, annotée de multiples notes, marquée de flèches rouges et de cercles noirs, était le fruit de nombreuses nuits de travail, de multiples échanges, d'interminables débats. Elle représentait le champ de

bataille à venir — les forces de Seraphina et leurs positions, les routes à emprunter, les pièges à éviter, les alliés à contacter.

À ses côtés, Arden et Elysia écoutaient attentivement les propositions des chefs de factions qu'ils avaient réussi à rallier à leur cause — des hommes au visage dur, aux yeux brillants, aux voix chargées d'émotion et de détermination. Des femmes au regard fier, aux poings serrés, aux paroles tranchantes comme des lames.

« Seraphina ne pourra pas ignorer notre mouvement indéfiniment, » déclara Arden, son ton ferme et résolu, sa voix portant sous la toile comme une trompette de guerre. « Tôt ou tard — et il faut espérer que ce sera plus tôt que tard — elle devra faire face à la réalité de notre existence. À la menace que nous représentons. À la vérité de notre cause. »

Ses yeux parcoururent l'assemblée, s'attardant sur chaque visage, comme pour s'assurer que tous comprenaient bien l'enjeu.

« Nous devons frapper — frapper fort, frapper vite, frapper là où elle s'y attend le moins — désorganiser ses forces, semer la confusion dans ses rangs, briser son moral avant qu'elle ne puisse se préparer, se regrouper, contre-attaquer. »

Un vieil homme — à la barbe grisonnante, aussi blanche que la neige des montagnes du nord, aux yeux clairs malgré son âge — d'ancien conseiller du roi défunt, un homme qui avait connu la faveur et la disgrâce, la gloire et l'exil — hocha la tête en signe d'approbation. Sa voix, bien que faible, portait l'autorité de l'expérience et la sagesse des années.

« Vous avez raison, Lady Arden. Votre analyse est juste. Votre stratégie est solide. Mais n'oublions pas — jamais, à aucun moment — que Seraphina est rusée. Plus rusée

que nous ne le pensions, plus rusée que nous ne le voudrions, plus rusée que tout ce que nous avons affronté jusqu'ici. » Il marqua une pause, ses yeux se perdant un instant dans les flammes des lanternes, comme s'il cherchait des réponses dans leur danse vacillante. « Nous devons anticiper ses réactions — prévoir ses coups, déjouer ses pièges, retourner ses manipulations contre elle — et prévoir chaque mouvement avec soin. Avec une précision chirurgicale. Avec une patience infinie. »

Elysia, qui jusque-là avait observé en silence — écoutant, apprenant, mémorisant — prit la parole à son tour, sa voix claire et assurée, son regard brillant de conviction, de passion, d'une foi inébranlable.

« Si nous parvenons à diviser ses forces — à les disperser, à les disséminer sur plusieurs fronts — à provoquer des soulèvements dans plusieurs régions simultanément, ici et là, aux quatre coins du royaume, cela pourrait semer la confusion parmi ses troupes. » Elle traça du doigt des cercles sur la carte, désignant les points stratégiques, les villes clés, les passages obligés. « Elle ne saura pas où donner de la tête, où envoyer ses soldats, où concentrer ses efforts. Ses généraux seront paralysés par l'indécision, ses soldats épuisés par les déplacements incessants, son pouvoir affaibli par la multiplicité des menaces. »

Les autres acquiescèrent, hochant la tête, échangeant des regards approbateurs, impressionnés par la perspicacité de la jeune femme, par la maturité de son analyse, par la justesse de ses propositions. Thorian, fier de sa fille — de celle qui avait tant grandi, tant appris, tant mûri au cours de ces semaines difficiles — ajouta :

« C'est une bonne stratégie — audacieuse, risquée, mais bonne. Calculée pour frapper là où Seraphina est la plus

vulnérable : sa capacité à tout contrôler, à tout surveiller, à tout réprimer. » Sa voix se fit plus grave, plus solennelle. « Mais nous devons aussi — et peut-être surtout — nous assurer du soutien de la population. Les gens, les petites gens, ceux qui n'ont pas voix au chapitre, ceux qui subissent sans pouvoir se défendre, ceux qui paient le prix fort sans jamais récolter les bénéfices. »

Il posa le doigt sur la carte, là où étaient marquées les villes et les villages, les routes et les carrefours.

« Seraphina règne par la peur — par la terreur, par l'intimidation, par la menace constante. Mais cela ne durera pas — cela ne peut pas durer — si nous leur donnons l'espoir, à ces gens, l'espoir d'un avenir meilleur, l'espoir de jours plus cléments, l'espoir d'une vie sans peur. L'espoir est plus fort que la peur, Elysia. Plus fort que les armes, plus fort que la tyrannie, plus fort que la mort. C'est ce qu'ils nous ont appris, ta mère et moi, pendant toutes ces années de guerre. Et c'est ce que nous devons leur rendre. »

La réunion continua jusque tard dans la nuit — les débats s'enchaînant, les arguments s'affrontant, les plans se précisant — chaque détail étant discuté et peaufiné avec soin, avec une minutie presque obsessionnelle, avec une attention presque maniaque.

L'atmosphère était tendue — chargée d'électricité, vibrante d'émotions contenues, lourde de responsabilités — mais empreinte d'une détermination farouche, d'une volonté inébranlable, d'une foi presque religieuse dans la justice de leur cause.

L'objectif était clair — peut-être trop clair, peut-être dangereusement clair — pour tous ceux qui se pressaient sous cette tente, pour tous ceux qui avaient risqué leur vie pour venir ici, pour tous ceux qui avaient

tout abandonné pour rejoindre la rébellion. Destabiliser le régime de Seraphina de l'intérieur — sapant ses fondations, fissurant ses murs, fragilisant ses soutiens — et restaurer la justice dans le royaume. La justice, l'honneur, la liberté.

Nous allons gagner, pensa Elysia, en regardant les visages autour d'elle, en écoutant les voix qui s'élevaient et s'affirmaient, en sentant l'énergie qui circulait dans la tente. Nous allons gagner, parce que nous n'avons pas le choix. Parce que si nous perdons, tout sera perdu. Parce que la justice est de notre côté.

Mais surtout — surtout — parce que nous croyons en ce que nous faisons. Parce que nous savons pourquoi nous nous battons. Parce que nous avons quelque chose à défendre, quelque chose à protéger, quelque chose à transmettre. Contrairement à elle.

Pendant ce temps — loin de cette forêt, loin de cette clairière, loin de ces réunions secrètes, dans la lumière glaciale du palais — Seraphina était plongée dans ses propres pensées. Assise sur un siège en velours pourpre — ce siège qu'elle avait pris, qu'elle avait conquis, qu'elle avait volé — dans ses appartements privés, ceux où personne n'entrait sans sa permission, où personne ne voyait ce qu'elle ne voulait pas montrer, où personne ne savait ce qu'elle ne voulait pas révéler.

Ses mains caressaient distraitement son ventre — ce geste machinal, presque inconscient — ses doigts traçant des cercles sur le tissu de sa robe, ses yeux perdus dans le vide, ses lèvres remuant légèrement, comme si elle parlait à quelqu'un d'invisible, à quelque chose d'encore informe, à un secret qu'elle gardait jalousement.

Le médecin royal — ce vieil homme à la barbe blanche, aux mains tremblantes, aux yeux inquiets — lui avait confirmé la nouvelle ce matin-même, après une longue

série d'examens, de questions, de vérifications : elle était enceinte. Une vie nouvelle grandissait en elle — l'enfant de Kaelan, l'héritier de son sang, le prolongement de son pouvoir, l'assurance de son avenir.

Un sourire énigmatique — ni tout à fait heureux, ni tout à fait cruel, ni tout à fait sincère — flottait sur ses lèvres, s'y attardant, s'y accrochant, comme une odeur persistante, comme un souvenir lancinant. Ce sourire qu'elle arborait lorsqu'elle avait obtenu ce qu'elle voulait, ce qu'elle désirait, ce qu'elle convoitait. Lorsqu'elle attendait, patiemment, que sa proie tombe dans le piège.

Un enfant, pensa-t-elle, ses doigts s'immobilisant un instant, sa respiration se suspendant, son cœur battant un peu plus vite. Un enfant de mon sang, de ma chair, de ma lignée. Un héritier pour le trône que j'ai conquis, que j'ai bâti, que j'ai forgé dans le sang et la peur. Une garantie — une assurance — que mon règne ne s'arrêtera pas avec moi.

Le bruit d'une porte qui s'ouvre — un grincement léger, presque imperceptible, mais qui déchira le silence comme une lame — brisa la rêverie de Seraphina, la ramenant brutalement à la réalité, à la présence, à l'instant.

Kaelan entra — son armure scintillant à la lueur des chandeliers, ses pas étouffés par les tapis épais, son visage fermé, impénétrable, gardant jalousement ses secrets, ses doutes, ses tourments. Il s'inclina légèrement devant la reine — un geste de courtoisie, d'obéissance, de soumission — le regard sombre, les épaules lourdes, le cœur chargé.

« Ma reine, vous m'avez fait appeler ? » demanda-t-il, sa voix respectueuse, professionnelle, dépourvue d'émotion — bien qu'une tension à peine dissimulée s'y perçût, comme une corde d'arc trop tendue, prête à se rompre, prête à frapper.

Seraphina leva les yeux vers lui — une expression indéchiffrable sur le visage, un mélange de tendresse feinte et de calcul stratégique, d'affection apparente et de manipulation habile. Elle resta un instant silencieuse, comme si elle pesait chacun de ses mots, comme si elle évaluait chaque réaction possible, comme si elle anticipait chaque réponse imaginable.

Puis elle se leva — d'un mouvement fluide, presque dansé — et s'approcha lentement de lui, ses sandales de soie glissant sur le marbre, sa robe écarlate traînant derrière elle comme une traînée de sang, ses mains blanches s'élevant vers son visage.

« Kaelan, » dit-elle doucement, sa voix caressante comme du velours, envoûtante comme un poison, prenant sa main dans la sienne, ses doigts glacés se refermant sur les siens, ses yeux bleus plongeant dans les siens, le transperçant, le jugeant, le possédant. « J'ai une nouvelle à te partager — une nouvelle importante, une nouvelle qui va changer notre vie, une nouvelle qui va sceller notre avenir à jamais. »

Il la regarda — son cœur battant plus fort, ses tempes battant la chamade, son sang affluant dans ses veines — intrigué malgré lui, malgré ses doutes, malgré ses peurs. Seraphina n'était pas femme à montrer ses émotions — à les exposer, à les partager, à les offrir — et le ton de sa voix, cette douceur inhabituelle, cette tendresse feinte, l'intriguait, l'inquiétait, l'effrayait.

« Je suis enceinte, Kaelan, » annonça-t-elle enfin, un sourire énigmatique sur les lèvres — ni tout à fait heureux, ni tout à fait cruel, ni tout à fait sincère — ses yeux brillant d'une lueur triomphante, presque primitive. « Cet enfant — ce fils, peut-être, cette fille, peut-être — est le nôtre. Le fruit de notre amour — de notre passion, de notre union, de notre alliance. »

Kaelan écarquilla légèrement les yeux — surpris, choqué, déstabilisé — son esprit tourbillonnant, ses pensées se bousculant. Il ne s'était pas attendu à cela — pas maintenant, pas après tout ce qu'ils avaient traversé, pas après toutes les horreurs qu'il avait commises, pas après toutes les vies qu'il avait sacrifiées.

Un enfant, pensa-t-il, baissant les yeux sur leur main entrelacée, sur ce geste trompeur d'intimité, sur cette mascarade de tendresse. *Un enfant de mon sang — de notre sang — un être innocent, pur, sans tache, qui n'a rien demandé, qui ne mérite rien de tout cela. Un enfant qui naîtra dans ce monde de sang et de larmes, de peur et de mort.*

Un enfant que je devrai protéger — ou que je devrai craindre — selon ce qu'il deviendra, selon ce qu'elle en fera, selon ce que le destin décidera.

Il releva les yeux vers Seraphina — tentant de dissimuler les sentiments contradictoires qui l'envahissaient, la fierté et la honte, l'espoir et la peur, l'amour et la haine — et sa voix, quand il parla, était étrangement calme, étrangement vide, étrangement résignée.

« Un enfant... » murmura-t-il, comme si le mot lui-même était chargé de sens, de promesses, de dangers. « C'est une bénédiction, ma reine. Une bénédiction inespérée. Une bénédiction que nous devons — que nous allons — protéger, coûte que coûte. »

Seraphina acquiesça — son sourire s'élargissant légèrement, presque imperceptiblement — ses yeux brillant d'une lueur de satisfaction, de triomphe, de domination.

« Oui, Kaelan. Une bénédiction. Mais aussi — et surtout — une motivation supplémentaire pour toi. Une raison de te battre, de te dépasser, de ne jamais faiblir. » Sa voix se fit plus dure, plus impérieuse, plus pressante. « Tu dois être plus vigilant que jamais — plus fort, plus déterminé, plus impitoyable. Car ce royaume nous

appartient — à toi, à moi, à notre enfant — et notre enfant doit hériter — doit recevoir, doit conquérir — un trône puissant et stable. Un trône débarrassé des traîtres, des dissidents, des rebelles. Un trône bâti sur des fondations solides — des fondations de sang et de peur, de loyauté et d'obéissance. »

Kaelan sentit un mélange de fierté et de culpabilité l'envahir — la fierté d'avoir une part dans l'avenir du royaume, dans la lignée royale, dans la continuité du pouvoir — mais aussi la culpabilité de ce qu'il avait fait, de ce qu'il continuait à faire, de ce qu'il devrait peut-être encore faire pour maintenir le pouvoir de Seraphina, pour protéger leur enfant, pour assurer leur avenir.

Un enfant, pensa-t-il, son cœur se serrant, son âme se déchirant, sa conscience le torturant. *Un enfant innocent.*

Un enfant qui ne mérite pas d'être mêlé à tout cela, à ces horreurs, à ces crimes, à cette folie.

Mais je ne peux pas reculer. Je ne peux plus reculer. Je suis allé trop loin, j'ai fait trop de mal, j'ai versé trop de sang. La seule voie — la seule issue — c'est d'aller de l'avant.

Jusqu'au bout. Quoi qu'il arrive.

Seraphina se pencha alors vers lui — son souffle chaud caressant son oreille, ses lèvres effleurant sa peau, sa voix tombant comme une caresse empoisonnée, une promesse de mort déguisée en baiser.

« Je sais que tu feras tout ce qu'il faut, Kaelan — tout ce qui est nécessaire, tout ce qui est exigé, tout ce qui est commandé — pour moi, pour notre enfant, pour notre royaume. Tu n'as jamais failli, Kaelan. Tu ne failliras pas aujourd'hui. Tu ne failliras jamais. »

Il hocha la tête — un geste mécanique, presque involontaire — murmurant un « oui » presque inaudible, presque inhumain, presque mort. Seraphina, satisfaite de sa réponse, de sa soumission, de son obéissance, se

recula légèrement, ses yeux scrutant les siens avec une intensité troublante, presque bestiale.

« Bien, » dit-elle en se redressant, sa voix retrouvant sa froideur habituelle, son autorité naturelle, sa puissance impérieuse. « J'ai d'autres obligations aujourd'hui — d'autres devoirs, d'autres engagements, d'autres mascarades — avant de pouvoir me reposer, avant de pouvoir savourer notre bonheur. »

Elle se dirigea vers la fenêtre, contemplant la ville qui s'étendait au loin, ses toits rouges, ses rues étroites, ses habitants ignorants.

« Nous devons redorer notre image auprès du peuple — cette image que les rumeurs et les complots ont ternie, écornée, salie. Et pour cela — pour que le peuple voie en nous des souverains bienveillants, généreux, humains — je compte faire des dons à l'orphelinat de la ville. Des dons généreux, ostentatoires, publics. » Elle se tourna vers lui, un sourire glacé aux lèvres. « Tu m'accompagneras, bien sûr. Tu es mon chevalier, mon protecteur, mon symbole de force et de loyauté. Ta présence est nécessaire — essentielle — pour l'image que je veux projeter. »

Kaelan ne montra aucun signe d'objection — aucune hésitation, aucune révolte, aucun signe de l'orage qui grondait en lui — il inclina simplement la tête, acceptant son sort, son rôle, sa place.

« Comme vous le souhaitez, ma reine, » dit-il, sa voix neutre, blanche, vide. « Je vous accompagnerai. Je vous protégerai. Je ferai ce que vous me demanderez. »
Même si cela signifie revoir cette petite fille, pensa-t-il, l'estomac noué, le cœur en lambeaux. Même si cela signifie croiser son regard accusateur. Même si cela signifie porter le poids de mon mensonge, de ma lâcheté, de ma faiblesse. Car je n'ai pas le choix. Je n'ai jamais eu le choix. Pas depuis le début.

Quelques heures plus tard — après le trajet en carrosse, après les préparatifs, après les instructions — ils arrivèrent à l'orphelinat. Un bâtiment austère aux pierres grises, aux fenêtres étroites, aux murs humides — un lieu que Kaelan connaissait trop bien, qu'il avait trop souvent visité, qu'il haïssait de toute son âme.

La venue de la reine avait été annoncée — annoncée haut et fort, proclamée dans les rues, affichée sur les murs — et tout avait été préparé pour lui offrir un accueil digne de son rang, digne de son titre, digne de son hypocrisie.

Les enfants s'étaient rassemblés dans la grande cour — leurs visages pleins d'espoir et de curiosité, leurs yeux brillants d'admiration et de crainte — leurs corps frêles serrés les uns contre les autres, leurs voix réduites au silence, leurs mains agrippant les jupes usées des religieuses.

Seraphina descendit de son carrosse — un sourire bienveillant affiché sur son visage, un sourire de circonstance, un sourire de façade, un sourire de commande — et s'avança vers eux, suivie de Kaelan, de sa garde rapprochée, de ses dames de compagnie.

Kaelan resta légèrement en retrait — observant la scène, analysant les visages, écoutant les murmures — son regard parcourant la foule des enfants, des religieuses, des accompagnateurs, à la recherche d'une silhouette qu'il redoutait de voir, qu'il espérait ne pas trouver, qu'il savait pourtant présente.

C'est alors qu'il la vit.

Cachée à l'écart des autres — recroquevillée derrière un pilier de pierre, ses petits bras entourant ses genoux, son visage blême, ses yeux écarquillés d'effroi — la petite fille qu'il avait épargnée lors de sa dernière mission, celle

qu'il avait laissée fuir malgré les ordres de Seraphina, celle qui portait en elle le secret de son humanité, de sa faiblesse, de sa rédemption possible.

Leurs regards se croisèrent — un instant suspendu, une éternité figée — et le temps sembla s'arrêter, l'air sembla se glacer, son cœur sembla s'arrêter de battre.

Elle le reconnaissait — c'était certain, absolu, indéniable — ses yeux reflétant à la fois la peur et la compréhension, l'horreur et la gratitude, la haine et peut-être un peu de cette chose étrange, incompréhensible, qu'on appelle l'espoir.

Elle savait — elle se souvenait — elle n'oublierait jamais. Mais elle ne dit rien — ne bougea pas — ne respira presque plus — se contentant de baisser la tête, de se faire plus petite, de se cacher derrière sa peur, espérant passer inaperçue, espérant qu'il ne la verrait pas, espérant qu'il l'aurait oubliée.

Kaelan, quant à lui, resta immobile — figé comme une statue de pierre, comme un témoin de sa propre vie, comme un spectateur de son propre naufrage — le cœur lourd, l'âme blessée, la conscience déchirée.

Il savait — il savait avec une certitude absolue — qu'il ne pouvait rien dire, rien faire pour elle sans éveiller les soupçons de Seraphina, sans attirer son attention, sans mettre en danger sa propre vie, sa propre place, sa propre existence. Il ne pouvait que regarder — impuissant, complice, coupable — la peur dans ses yeux, la fragilité de son corps, la vulnérabilité de son innocence.

Cette scène silencieuse — ce regard échangé, cette complicité muette, ce partage involontaire — pesait sur lui comme un fardeau insupportable, comme une chaîne invisible, comme une condamnation éternelle.

Je suis désolé, pensa-t-il, les poings serrés, les dents serrées, les larmes refoulées. Je suis tellement désolé, petite. Pour ce que j'ai fait. Pour ce que je n'ai pas fait. Pour ce que je ne peux pas faire.

Mais je ne peux pas t'aider. Je ne peux pas te sauver. Je ne peux même pas me sauver moi-même.

Seraphina, de son côté — heureusement, peut-être — n'avait rien remarqué. Absorbée par son rôle, par sa performance, par sa mascarade — elle continuait de jouer la souveraine bienveillante, distribuant des bénédictions et des sourires comme s'ils avaient un pouvoir apaisant, comme s'ils pouvaient effacer les peines, comme s'ils pouvaient racheter les crimes. Mais pour Kaelan, chaque sourire était une douleur — chaque geste une trahison de son propre code moral, chaque parole une blessure infligée à ce qui lui restait d'humanité.

Lorsque la visite se termina — après les discours, les dons, les embrassades hypocrites — Kaelan monta dans le carrosse avec Seraphina, ses pensées tourbillonnant, son cœur en ébullition, son esprit hanté par la petite fille et par l'enfant à naître.

Deux enfants, pensa-t-il, fixant le plafoint doré du carrosse sans le voir, deux vies innocentes. L'une que j'ai peut-être sauvée. L'autre que je devrai protéger — ou craindre — selon ce que le destin décidera.

Deux fardeaux. Deux chaînes. Deux condamnations.

Seraphina posa une main légère sur son bras — un geste possessif, presque machinal — le tirant de ses pensées, de ses cauchemars, de ses regrets.

« Je sais que cela doit être beaucoup pour toi, Kaelan — ces derniers temps, ces événements, cette nouvelle — mais souviens-toi, nous construisons quelque chose de grand. Quelque chose qui durera des générations, qui

traversera les siècles, qui défiera l'oubli. » Sa voix était douce — trop douce, faussement douce — et ses yeux brillaient d'une lueur de folie, de passion, d'ambition dévorante. « Ne l'oublie jamais. »

Kaelan hocha la tête — lentement, lourdement, machinalement — tentant de faire taire la voix de sa conscience, cette voix qui lui murmurait que tout cela — ce royaume, ce trône, cet enfant — était bâti sur des mensonges et des trahisons, sur du sang et des larmes, sur des ruines et des cendres.

Les cendres de la rébellion, pensa-t-il, alors que le carrosse s'éloignait de l'orphelinat, que la nuit tombait sur la ville, que les ombres s'allongeaient sur les murs. Les cendres de la rébellion couvent encore — dans les cœurs, dans les esprits, dans les âmes — et un jour, elles s'embraseront. Et ce jour-là, Seraphina — et moi avec elle — nous devons faire face aux flammes. Aux flammes de la justice, de la vengeance, de la liberté.

Mais jusqu'à ce jour — jusqu'à cette heure — je continuerai. Parce que je n'ai pas le choix. Parce que j'ai choisi mon camp. Parce que j'ai signé mon pacte avec le diable. Et parce que — peut-être — au fond de moi, je crois encore que l'amour peut tout racheter. Même les pires crimes. Même les pires trahisons. Même les cendres.

Chapitre 16 : Frères d'Armes, Frères d'Ennemi

Le vent soufflait avec une froideur mordante à travers les arbres dénudés de la forêt où la famille Stormarrow avait trouvé refuge — ce vent d'hiver précoce, chargé des promesses de neige et de givre, qui s'infiltrait par les moindres fissures des cabanes, qui glaçait le sang dans les veines, qui annonçait les jours sombres à venir. L'hiver approchait — l'hiver, cette saison impitoyable où la nature elle-même semble se figer dans une mort apparente, où les jours raccourcissent, où les nuits s'allongent, où les espoirs s'étiolent — et avec lui, l'inéluctable confrontation entre frère et sœur semblait se rapprocher, inexorable comme une marée montante, silencieuse comme une ombre rampante, destructrice comme une tempête menaçant de tout détruire sur son passage.

Nous allons devoir nous affronter, pensait Elysia, seule la nuit, dans le silence de sa couche, les yeux ouverts sur l'obscurité, les oreilles aux aguets des bruits de la forêt. Kaelan et moi. Le sang contre le sang. La sœur contre le frère. C'est inévitable. C'est écrit. C'est notre destin.

Et cette pensée la hantait — plus que la peur de la mort, plus que la crainte de l'échec, plus que l'angoisse de perdre ceux qu'elle aimait.

Kaelan, malgré les mois écoulés — ces mois interminables, épuisants, destructeurs — n'avait pas trouvé la paix. La paix, cette denrée rare, précieuse, presque mythique, lui échappait comme l'eau entre les doigts, comme le sable dans un sablier, comme la vie qui s'écoule sans qu'on puisse la retenir.

Chaque nuit — chaque maudite nuit, depuis tant de nuits qu'il avait perdu le compte — il se réveillait en sursaut, le corps couvert de sueur, le cœur battant la

chamade, les mains tremblantes. Hanté par les visages de ceux qu'il avait trahis — ses parents, sa sœur, ses amis d'enfance, ses compagnons d'armes — par les visages de ceux qu'il avait tués sur les ordres de Seraphina — des inconnus, pour la plupart, des visages qu'il n'avait pas voulu connaître, des noms qu'il n'avait pas voulu retenir, des vies qu'il avait éteintes sans états d'âme, ou du moins, sans états d'âme apparents.

Il se souvenait — comment aurait-il pu oublier ? — du regard de cette petite fille à l'orphelinat. Ce regard qui l'avait transpercé, jugé, condamné. La peur muette dans ses yeux, cette peur des victimes face à leurs bourreaux, cette peur qui disait *je sais ce que tu as fait, je sais ce que tu es, je sais ce que tu deviendras*. Et la culpabilité qui le rongerait chaque jour un peu plus — comme un acide, comme un feu intérieur, comme une maladie incurable — le dévorant de l'intérieur, le consumant, le détruisant. Pourtant — malgré cette culpabilité, malgré ces cauchemars, malgré ces réveils en sursaut — il continuait d'obéir. Chaque ordre de Seraphina était exécuté sans discussion, sans hésitation, sans remords apparents. Chaque nouvelle mission, chaque nouvelle exécution, chaque nouveau mensonge était accepté, accompli, justifié.

Pour le royaume — se répétait-il, comme un mantra, comme une prière, comme une incantation. Pour le royaume, pour la paix, pour la stabilité.

Pour Seraphina — pour son sourire, pour ses yeux, pour son corps, pour cette passion dévorante qu'il confondait avec l'amour, qui le possédait, qui le possédait, qui le possédait.

Et surtout — surtout — pour cet enfant à naître, dont l'arrivée imminente pesait lourdement sur son cœur. Cet enfant innocent, pur, sans tache. Cet enfant qu'il devait

protéger — coûte que coûte, quoi qu'il arrive, malgré tout — parce qu'il était le sien, parce qu'il était sa chair, parce qu'il était peut-être la seule chance de rédemption qu'il lui restait.

Un enfant, pensait-il, lorsque les cauchemars le laissaient respirer, lorsque la culpabilité se faisait moins pressante, lorsque l'espoir — cet espoir stupide, têtu, obstiné — pointait son nez dans les ténèbres de son âme. *Un enfant innocent. Une vie nouvelle. Une promesse d'avenir. Peut-être — peut-être — tout n'est pas perdu.*

Peut-être — peut-être — il y a encore une chance de faire les choses bien. Pour lui. Pour elle.

Ce jour-là — un jour gris, froid, sans soleil, où le ciel semblait pleurer sur les crimes des hommes — alors qu'il se trouvait dans les quartiers privés de la reine, dans cette chambre qu'il connaissait trop bien, qui avait été témoin de tant de moments d'intimité et de tant de mensonges échangés, il s'agenouilla devant elle.

Un geste rituel — presque religieux — qu'il répétait chaque jour, chaque fois qu'il entrait dans sa présence.

Un geste de soumission, d'obéissance, de vassalité. Le geste du chevalier devant sa reine, du sujet devant sa souveraine, de l'amant devant sa maîtresse.

Son regard plongea dans celui de Seraphina — ces yeux d'un bleu si pur, si intense, si hypnotique — cherchant une réponse, un signe, une promesse qu'il ne trouverait jamais. Elle, toujours impassible — toujours en contrôle, toujours maîtresse d'elle-même, toujours supérieure — observait Kaelan avec un mélange de satisfaction et de calcul froid, de tendresse feinte et de manipulation habile.

« Tu as bien servi, Kaelan, » déclara-t-elle en posant une main délicate sur son ventre arrondi — ce ventre qui s'arrondissait de jour en jour, qui portait la vie, qui

portait l'avenir, qui portait l'espoir et la menace. « Tout ce que nous avons fait — tout ce que tu as fait — tout ce sang versé, toutes ces larmes, toutes ces peurs — ce n'était pas en vain. Rien n'a été en vain. Chaque sacrifice, chaque trahison, chaque crime — tout avait un sens, tout avait un but, tout avait une raison. »

Sa voix devint plus douce — presque chantante — comme si elle berçait l'enfant à naître, comme si elle chantait une berceuse à son amant, comme si elle récitait une prière à ses dieux.

« Cet enfant — notre enfant — héritera d'un royaume plus fort que jamais. Plus puissant que jamais. Plus grand que jamais. Un royaume bâti sur des fondations solides — des fondations de sang, de peur, d'obéissance. Un royaume qui ne s'effondrera pas à la première tempête. Un royaume éternel. »

Kaelan hocha lentement la tête — un hochement mécanique, presque involontaire — ses lèvres s'entrouvrant pour prononcer les mots qu'il savait devoir dire, les mots qu'elle attendait, les mots qui lui étaient dictés par son devoir, par son amour, par sa peur.

« Je le sais, ma reine, » dit-il, sa voix étrangement calme, étrangement vide, étrangement résignée. « Je le sais, et je m'en souviendrai. Je ferai tout — tout ce qui est en mon pouvoir, tout ce que vous me demanderez, tout ce que je devrai faire — pour que cet avenir se réalise. Pour que notre enfant règne sur un royaume de paix et de prospérité. Pour que son trône soit inébranlable. » Seraphina sourit — ce sourire qu'il connaissait si bien, ce sourire qui pouvait être doux ou cruel selon son humeur, qui pouvait annoncer une récompense ou une punition, qui pouvait être le signe d'une caresse ou le prélude d'un coup de poignard.

« Je sais que tu le feras, Kaelan, » murmura-t-elle, sa main glissant de son ventre à sa joue, ses doigts glacés effleurant sa peau. « Je n'ai jamais douté de toi. Pas un instant. Pas une seconde. Tu es mon chevalier, mon protecteur, le père de mon enfant. Tu es tout pour moi, Kaelan. Ne l'oublie jamais. »

Mais malgré ses paroles — malgré les serments qu'il prononçait, malgré la foi qu'il affichait — un doute s'infiltrait dans son esprit, comme une fissure dans une muraille, comme une gerçure dans la glace, comme une faille dans le roc. Un doute tenace, obstiné, persistant. *Cet avenir, pensa-t-il, vaut-il vraiment les sacrifices consentis ? Le sang versé, les larmes séchées, les vies brisées — tout cela, pour un enfant qui n'a rien demandé, pour un trône qui n'appartient de droit à personne, pour un royaume bâti sur l'injustice ?*

La fin justifie-t-elle vraiment les moyens ?

Pouvons-nous construire quelque chose de bon sur des fondations de mal ?

Pouvons-nous être heureux — lui, elle, moi — avec le poids de tant de morts sur la conscience ?

Mais il ne dit rien — il ne pouvait rien dire — incapable de trahir celle qu'il aimait, celle qui portait son enfant, celle qui détenait son cœur et son destin entre ses mains blanches et froides.

Pendant ce temps — loin de ces murs, loin de ces intrigues, loin de ces mensonges — au cœur de la forêt, Elysia s'entraînait sans relâche. Sous la surveillance attentive de Thorian et Arden, de Garrick et Lyra, de tous ceux qui avaient juré de renverser la tyrannie de Seraphina, elle affinait ses compétences, aiguisait ses réflexes, développait sa force.

Chaque matin, avant l'aube — alors que la rosée couvrait encore l'herbe, que les oiseaux n'avaient pas

commencé à chanter, que le monde semblait encore suspendu entre rêve et réalité — elle était debout, son arc à la main, ses flèches dans son carquois, son cœur battant la mesure d'une guerre à venir.

Apprenant à manier l'épée avec une précision mortelle — chaque mouvement répété cent fois, mille fois, jusqu'à ce qu'il devienne réflexe, jusqu'à ce que le corps se souvienne, jusqu'à ce que l'esprit n'ait plus à commander. L'arc avec une exactitude chirurgicale — visant la cible, touchant la cible, transperçant la cible, sans trembler, sans hésiter, sans douter. La stratégie militaire avec une intelligence froide — anticipant les mouvements de l'ennemi, déjouant ses pièges, retournant ses ruses contre lui.

Chaque flèche — chaque flèche qu'elle décochait, qui fendait l'air, qui se plantait dans le bois ou la paille — portait en elle un poids. Le poids de la culpabilité — celle de ne pas avoir su empêcher son frère de sombrer, de ne pas avoir su le sauver, de ne pas avoir su le protéger de lui-même. Et le poids de l'amour fraternel — cet amour indéfectible, plus fort que la distance, plus fort que la colère, plus fort que la haine — qui lui disait que Kaelan n'était pas perdu, qu'il pouvait encore être sauvé, qu'il pouvait encore revenir à la lumière.

Mais elle savait — elle savait avec cette certitude terrible qui précède les catastrophes — qu'un jour viendrait où ces compétences seraient mises à l'épreuve. Où son arc et son épée devraient viser non pas des cibles de paille ou des ennemis anonymes, mais son propre frère. Sa chair. Son sang. Son Kaelan.

Comment ferai-je ? se demandait-elle, la nuit, lorsque l'épuisement la laissait seule avec ses pensées, lorsque l'obscurité amplifiait ses peurs, lorsque le silence la confrontait à ses doutes. *Comment pourrai-je lever mon épée contre lui ? Comment pourrai-je tirer une flèche sur son*

cœur ? Comment pourrai-je le regarder dans les yeux et lui dire : "Je te hais, je te combats, je te tuerai" ?

Je ne le pourrai pas. Je ne le pourrai jamais.

Mais si je ne le fais pas — si je recule, si je faiblis, si je l'épargne — alors c'est lui qui me tuera. Lui ou ceux qui le servent. Parce que c'est ainsi que cela finit, dans les tragédies. Le sang appelle le sang. La mort appelle la mort. La violence appelle la violence.

Après une journée particulièrement intense — où elle avait enchaîné les exercices, les combats simulés, les parcours d'obstacles, jusqu'à l'épuisement, jusqu'à ce que ses muscles ne répondent plus, jusqu'à ce que son cerveau ne pense plus — Elysia s'assit au bord d'une petite rivière qui traversait le campement, son regard perdu dans le courant. L'eau coulait — indifférente, éternelle, puissante — emportant avec elle les feuilles mortes, les souvenirs, les regrets.

Arden s'approcha silencieusement — ses pas étouffés par l'herbe et les racines — sans un bruit, sans un avertissement, comme une ombre, comme une biche, comme une apparition. Elle s'assit à ses côtés, près de sa fille, sa présence chaude et rassurante, ses yeux fixant le même ruisseau, les mêmes eaux mouvantes.

Une main réconfortante — cette main qui l'avait bercée, protégée, aimée — se posa sur l'épaule d'Elysia, ses doigts effleurant la peau meurtrie par les entraînements, les cicatrices récentes, les bleus qui viraient au jaune.

« Tu es troublée, » remarqua Arden doucement, sa voix à peine plus qu'un murmure, comme si elle craignait de briser le silence, de troubler la paix, d'éveiller les démons qui sommeillaient en elles. « Je te connais, Elysia — je te connais mieux que tu ne te connais toi-même — et je vois que quelque chose te tourmente. Quelque

chose de plus que la fatigue, de plus que la peur, de plus que l'incertitude. »

Elle marqua une pause, ses yeux quittant le ruisseau pour se poser sur le profil de sa fille.

« Qu'est-ce qui te trouble, mon enfant ? Qu'est-ce qui pèse sur ton cœur ? Qu'est-ce qui t'empêche de trouver la paix ? »

Elysia laissa échapper un long soupir — un soupir chargé de jours, de nuits, de combats intérieurs — ses yeux fixés sur l'eau scintillante, sur ce reflet d'elle-même que le courant déformait, brisait, emportait.

« Je pense à Kaelan, » dit-elle enfin, sa voix à peine audible, étranglée par l'émotion, par la peine, par l'amour. « À ce qu'il est devenu. À ce qu'il était avant. À ce qu'il aurait pu être. »

Elle tourna la tête vers sa mère, ses yeux brillants de larmes non versées, de colère contenue, de désespoir grandissant.

« Je me demande — chaque jour, chaque heure, chaque instant — si j'arriverai un jour à lui faire entendre raison. À le ramener à nous. À le sauver des ténèbres où il s'est plongé. »

Elle détourna le regard, honteuse de sa faiblesse, honteuse de ses doutes, honteuse de son impuissance.

« Mais je crois — je crois que c'est trop tard, mère. » Sa voix se brisa, se fissura, s'effondra. « Il est allé trop loin. Il a fait trop de mal. Il a versé trop de sang. Il ne peut plus revenir en arrière. Même s'il le voulait. Même s'il le regrettait. Même s'il essayait. »

Elle marqua une pause, cherchant son souffle, cherchant son courage, cherchant ses mots.

« Et j'ai entendu dire — les rumeurs courent, même ici, même dans cette forêt — que Seraphina est enceinte. De lui. De Kaelan. » Sa voix n'était plus qu'un souffle, une

plainte, un râle. « Cet enfant... cet enfant innocent... il est lié à elle. À son royaume, à son rêve, à son cauchemar. Comment pourrais-je — comment pourrais-je — convaincre Kaelan de tout abandonner? Son pouvoir, son amour, son enfant ? »

Sa main se serra sur ses genoux, ses jointures blanchissant sous l'effort.

« Il a déjà tant sacrifié pour elle — son honneur, sa famille, son âme — que lui reste-t-il à perdre ? Que lui reste-t-il à gagner ? Que lui reste-t-il à espérer ? »

Arden la regarda — avec une tristesse infinie dans les yeux, un partage muet du fardeau de sa fille, une compassion sans faille pour cette enfant qu'elle avait mise au monde, qu'elle avait vue grandir, qu'elle voyait souffrir.

« Kaelan est ton frère, Elysia — le sang de ton sang, la chair de ta chair, l'os de ton os — et rien ne pourra jamais changer cela. Rien. Pas les circonstances, pas les trahisons, pas les années. » Sa voix était douce, calme, apaisante, comme une main posée sur un front brûlant, comme une couverture dans une nuit d'hiver, comme un phare dans la tempête. « Mais parfois — trop souvent, dans ce monde cruel que nous habitons — ceux que nous aimons prennent des chemins si sombres, si tortueux, si désespérés, qu'il devient impossible de les ramener à la lumière. »

Elle marqua une pause, ses yeux se perdant dans le ruisseau, suivant le courant, le mouvement, la vie.

« Nous devons nous préparer, Elysia — préparer nos cœurs, nos esprits, nos âmes — à toutes les éventualités. Même les plus terribles. Même les plus inimaginables. Même les plus déchirantes. »

« Y compris... le combattre ? » demanda Elysia, la voix brisée, brisée comme son cœur, brisée comme ses espoirs, brisée comme ses illusions.

Arden hocha la tête lentement — un hochement grave, solennel, définitif — ses yeux plongeant dans ceux de sa fille avec une intensité presque douloureuse.

« Y compris cela, Elysia. Y compris le combattre. Y compris lui résister. Y compris, peut-être — que les dieux nous en préservent — le tuer. »

Elysia sentit son cœur se serrer — s'étreindre, se tordre, se déchirer — à cette pensée, à cette image, à cette possibilité. *Son frère, mon dieu, son frère.*

Mais elle savait — elle savait au plus profond de son être — que sa mère avait raison. Qu'il fallait se préparer au pire tout en espérant le meilleur. Qu'il fallait envisager l'inimaginable tout en priant pour qu'il n'advienne jamais.

Le royaume — leur peuple, leurs alliés, tous ceux qui comptaient sur eux — dépendait de leur capacité à résister. À refuser la tyrannie de Seraphina, à combattre ses armées, à déjouer ses complots. Et si cela signifiait affronter Kaelan — s'il fallait pour cela croiser le fer avec son propre frère, se mesurer à son épée, affronter sa haine — alors elle devait être prête. Mentalement, physiquement, spirituellement.

Je serai prête, se jura-t-elle, les poings serrés, les dents serrées, le cœur brûlant de détermination. Je serai prête, parce que je n'ai pas le choix. Parce que si je ne le suis pas, d'autres mourront. Parce que Kaelan — malgré tout mon amour pour lui — a choisi son camp.

Il a choisi les ténèbres, la tyrannie, le mal.

Et moi — moi, je suis du côté de la lumière, de la justice, de la liberté.

Dans les jours qui suivirent — ces jours où l'hiver se rapprochait un peu plus, où le froid se faisait plus mordant, où la neige commençait à tomber sur la forêt — la tension ne fit que croître.

La nouvelle de la grossesse de Seraphina — cette nouvelle qu'on avait tenté de garder secrète, mais qui s'était répandue comme une traînée de poudre, comme un virus, comme une épidémie — se propagea dans tout le royaume. Des murmures aux chuchotements, des chuchotements aux conversations, des conversations aux débats. Alimentant les spéculations et les rumeurs, les espoirs et les craintes, les allégeances et les trahisons. Certains — les courtisans, les flatteurs, les ambitieux — y voyaient une bénédiction. Un signe des dieux que le règne de la nouvelle reine était solidifié, légitimé, sanctifié. Que l'avenir du royaume était assuré, que la dynastie serait pérenne, que la paix serait durable. D'autres — surtout ceux qui étaient fidèles à l'ancienne dynastie, ou simplement fidèles à leurs principes — murmuraient que cet enfant n'apporterait que des malheurs. Qu'il était né du crime et du mensonge, du sang et des larmes. Qu'il porterait la marque de la trahison, le sceau de l'usurpation, le stigmaté du régicide.

Au palais — dans cette forteresse de marbre et d'acier, de velours et de soie — Seraphina continuait de jouer son rôle avec brio. Alternant entre la bienveillance publique — ces sourires distribués au peuple, ces paroles douces, ces gestes gracieux — et la cruauté privée — ces punitions infligées en secret, ces exécutions menées dans l'ombre, ces terreurs semées dans les couloirs.

Kaelan, quant à lui — partagé entre son devoir et son amour, sa loyauté et sa conscience, sa passion et sa

raison — plongeait chaque jour un peu plus dans l'obscurité. Ses loyautés tirées dans des directions opposées — vers Seraphina, vers son enfant à naître, vers le royaume qu'ils construisaient ensemble — mais aussi, malgré lui, malgré tout, vers cette famille qu'il avait trahie, vers cette sœur qu'il avait abandonnée, vers cette lumière qu'il avait éteinte en lui.

Et au fond de la forêt — dans cette cabane de bois et de boue, dans cette clairière cachée des regards, dans cette communauté de rebelles et de résistants — Elysia préparait son cœur. À l'affrontement inévitable. Au jour où elle se tiendrait face à son frère. Non pas comme sa sœur — tendre, aimante, protectrice — mais comme son ennemie. Déterminée, impitoyable, prête à tout.

Frères d'armes, pensa-t-elle, en aiguisant sa lame, en répétant ses gestes, en affûtant ses réflexes. Frères d'ennemi. Kaelan et moi — nous avons été les deux, tour à tour. Mais bientôt — bientôt — il faudra choisir. Et je sais quel sera mon choix. Je sais pour quoi — et pour qui — je me bats. Le reste — l'amour, le pardon, la rédemption — viendra plus tard. Si jamais il vient.

Si jamais il peut venir. Si jamais nous survivons à cette guerre.

Chapitre 17 : Héritage de Sang

Le palais était plongé dans un calme inhabituel — ce calme particulier des nuits d'accouchement, où le temps semble suspendre son cours, où les battements de cœur s'accordent au rythme d'une respiration nouvelle, où l'éternité se glisse dans une chambre aux rideaux tirés. Les torches éclairaient faiblement les couloirs déserts, leurs flammes vacillantes projetant des ombres dansantes sur les murs ornés de tapisseries aux couleurs éclatantes — ces tapisseries qui racontaient l'histoire du royaume, ses batailles et ses victoires, ses rois et ses reines, ses naissances et ses morts.

Les gardes, postés devant la porte des appartements royaux, retenaient leur souffle, comme s'ils craignaient de troubler par leur seule présence l'événement qui se déroulait derrière ces murs épais. Les serviteurs, blottis dans les coins, échangeaient des regards chargés de signification, des murmures à peine audibles, des prières pour que tout se passe bien. Car la naissance d'un héritier — cet héritier tant attendu, tant espéré, tant redouté — était un moment crucial, un tournant dans l'histoire du royaume, un instant qui déciderait peut-être de son avenir.

Pourtant, au cœur de cette nuit silencieuse — là où les chandelles brûlaient encore, où les draps étaient tachés de sang, où l'air était chargé de cette odeur primitive et puissante de la vie qui naît — une vie nouvelle venait de commencer.

Seraphina, étendue sur le lit royal, ce grand lit à baldaquin qui avait vu défiler tant de générations, avait donné naissance à un fils. Un fils aux cheveux blonds, comme elle, aux yeux bleus, comme elle, aux cris puissants qui avaient déchiré le silence de la nuit,

annonçant au monde sa venue, proclamant son existence, réclamant sa place parmi les vivants.

La sage-femme — une femme âgée, aux mains expertes, aux yeux fatigués par trop de nuits blanches — acheva de nettoyer le nouveau-né avec une douceur infinie, comme si elle tenait entre ses bras le plus précieux des trésors, le plus fragile des bijoux, le plus sacré des dépôts. Elle le plaça délicatement dans un petit berceau en bois finement sculpté — un berceau préparé depuis des mois, orné de motifs représentant des dragons et des phénix, des symboles de puissance et de protection — avant de quitter la chambre avec une révérence respectueuse, un sourire discret aux lèvres, les yeux brillants de cette émotion particulière qu'on ressent devant un miracle.

Kaelan, debout près du lit, avait observé la scène sans bouger — figé comme une statue, muet comme une tombe — pendant toutes les heures qu'avait duré l'accouchement. Les cris de Seraphina, ses mains crispées sur les draps, son visage déformé par la douleur, tout cela avait réveillé en lui des sensations confuses, des émotions contradictoires, des souvenirs oubliés.

Est-ce ainsi que ma mère m'a mis au monde ? avait-il pensé, le cœur serré, l'âme tourmentée. *Dans la douleur, le sang, les larmes ? Est-ce ainsi que tous les hommes naissent, dans cette violence primordiale, ce déchirement des chairs, ce cri arraché aux entrailles ?*

Mais maintenant — maintenant que le calme était revenu, maintenant que le nouveau-né dormait paisiblement dans son berceau, maintenant que Seraphina, épuisée, reposait sur ses oreillers — un sentiment d'émerveillement mêlé d'inquiétude l'envahissait.

Il s'approcha du berceau — ses pas hésitants, presque craintifs — le cœur battant la chamade, la respiration suspendue. Le bébé, enveloppé dans une couverture de soie blanche, dormait paisiblement, son petit poing serré contre sa joue, ses lèvres entrouvertes, ses paupières closes. Il était inconscient — inconscient du poids des attentes et des ambitions qui pesaient déjà sur ses frêles épaules, inconscient des intrigues et des complots qui l'entoureraient dès son premier souffle, inconscient des sacrifices et des trahisons qui jalonnaient son héritage. Le jeune chevalier se pencha légèrement — ses doigts effleurant le bois du berceau, caressant la soie de la couverture — détaillant les traits délicats de son fils. Le front haut, comme le sien. Les cheveux blonds, comme ceux de Seraphina. La bouche petite, comme la sienne. Le menton arrondi, comme le leur.

Une vague d'émotions contradictoires le submergea — une marée déferlante, un raz-de-marée intérieur, un tsunami d'impressions et de sensations. La fierté — une fierté primitive, presque animale — de voir son propre sang perpétué, sa propre chair prolongée, son propre nom porté par un autre. La joie — une joie pure, innocente, presque enfantine — de tenir entre ses mains (même par procuration) une vie nouvelle, une promesse d'avenir, un espoir de rédemption.

Mais aussi — et surtout — la peur. Une peur profonde, viscérale, presque paralysante. L'anxiété quant à l'avenir de cet enfant, quant au monde qu'il hériterait, quant aux monstres qu'il devrait affronter. La crainte qu'il ne devienne comme sa mère — impitoyable, manipulatrice, cruelle. Ou comme lui — faible, indécis, rongé par les remords.

Quel genre d'homme deviendras-tu ? murmura Kaelan doucement, sa voix à peine audible, comme une prière,

comme une incantation, comme une confidence. *Quel genre de souverain seras-tu ? Seras-tu aussi impitoyable que ta mère — aussi froide, aussi calculatrice, aussi avide de pouvoir ? Ou trouveras-tu en toi la force — le courage, la lucidité — de suivre un autre chemin, un chemin plus juste, plus honorable, plus digne ?*

Il se redressa, fixant le berceau avec une intensité presque douloureuse. Les pensées se bousculaient dans son esprit — désordonnées, confuses, contradictoires — comme une volée d'oiseaux affolés, comme une nuée de sauterelles dévastatrices, comme un essaim d'abeilles en colère.

Chaque choix, pensait-il, chaque choix que j'ai fait — que j'ai accepté de faire — que j'ai été forcé de faire — m'a conduit à cet instant précis. À cet enfant. À ce berceau. À ce destin. Chaque sacrifice, chaque trahison, chaque crime — tout convergeait vers ce point. Vers cette vie nouvelle. Vers cet héritage de sang.

Pourtant, une part de lui — une part têtue, obstinée, presque masochiste — ne pouvait s'empêcher de douter. Avait-il fait le bon choix en suivant aveuglément Seraphina ? Avait-il eu raison d'abandonner sa famille, son honneur, son âme, pour l'amour d'une femme qui ne voyait en lui qu'un instrument, qu'un outil, qu'un moyen de parvenir à ses fins ?

Son fils — cet enfant innocent, pur, sans tache — hériterait-il du royaume pour lequel il avait tant combattu ? Un royaume prospère, puissant, respecté ? Ou bien un trône bâti sur le sang et la peur, sur les ruines et les cendres, sur les mensonges et les trahisons ? *Je ne sais pas*, pensa-t-il, les yeux rivés sur le visage endormi de son fils, cherchant des réponses là où il n'y avait que mystère et silence. *Je ne sais pas, et c'est cela qui me terrifie. L'incertitude. Le doute. L'impossibilité de savoir si*

j'ai fait le bien ou le mal, si j'ai choisi la lumière ou les ténèbres, si je serai pardonné ou damné.

Plongé dans ses réflexions — perdu dans ce labyrinthe de questions sans réponses, de doutes sans certitudes, de regrets sans rémission — Kaelan ne remarqua pas immédiatement la présence de Seraphina.

Elle s'était levée du lit — avec une grâce féline, presque surnaturelle — malgré la fatigue de l'accouchement, malgré les douleurs encore vives, malgré le sang qui avait taché les draps. Ses pieds nus touchaient le sol de marbre, froids et durs, mais elle ne semblait pas les sentir. Elle s'approcha de lui sans un bruit — ses cheveux blonds dénoués flottant sur ses épaules, sa chemise de nuit blanche maculée de rouge, ses yeux brillants d'une lueur étrange, presque surnaturelle.

Ce n'est que lorsqu'elle posa une main sur son épaule — une main chaude, possessive, presque brûlante — qu'il sortit de ses pensées, comme émergeant d'un rêve, comme revenant d'un autre monde, comme se réveillant d'un cauchemar.

Il se tourna vers elle — surprenant une expression douce sur son visage, une douceur qu'il avait rarement vue, qu'il n'avait presque jamais vue, qu'il ne verrait peut-être plus jamais. Ses yeux bleus, d'ordinaire si froids, si calculatoires, étaient étrangement tendres, presque vulnérables. Ses lèvres, d'ordinaire pincées par l'autorité et le mépris, esquissaient un sourire presque timide, presque enfantin. Une rareté — un trésor — chez la reine d'ordinaire si implacable, si impitoyable, si inhumaine. « À quoi penses-tu, Kaelan ? » demanda-t-elle d'une voix douce — plus douce qu'à l'accoutumée, presque caressante — mais empreinte, malgré tout, de cette autorité naturelle qu'elle exerçait sur lui, de cette emprise qu'elle avait sur son cœur, de cette fascination qu'elle exerçait sur son esprit.

« Je... » Kaelan chercha ses mots — hésitant, maladroit, mal à l'aise sous le regard perçant de Seraphina — sa langue s'embrouillant, sa pensée se brouillant, sa gorge se serrant. « Je me demande quel avenir — quel passé, quel présent — attend notre fils. Quel homme, quel roi, quel être humain il deviendra. »

Il marqua une pause, cherchant son souffle, cherchant son courage, cherchant ses mots.

« Quelle sorte de roi il sera — juste ou tyran, aimé ou craint, sage ou fou. S'il portera le poids du pouvoir avec honneur ou s'il succombera à son poids, s'il saura résister aux tentations du trône ou s'il s'y abandonnera, corps et âme. »

Seraphina sourit — un sourire qui oscillait entre la tendresse et la froideur calculatrice, entre l'amour maternel et l'ambition politique, entre la douceur d'une mère et la dureté d'une reine. Ce sourire qu'il connaissait si bien, qui pouvait être doux ou cruel selon son humeur, qui pouvait annoncer une récompense ou une punition, qui pouvait être le signe d'une caresse ou le prélude d'un coup de poignard.

« Il sera un grand roi, Kaelan, » dit-elle, sa voix pleine d'une certitude absolue, d'une foi inébranlable, d'une conviction presque religieuse. « Je le ferai. Je le guiderai. Je le forgerai. Avec nous pour le guider — pour le conseiller, pour le protéger, pour le pousser — il n'y a aucun doute là-dessus. Aucun. »

Elle se pencha — ses lèvres effleurant les siennes — et l'embrassa. Un baiser passionné, intense, presque douloureux — mais empreint de cette possession qu'elle exerçait sur lui, de cette domination qui le laissait toujours à la fois exalté et désespéré, comblé et vide, heureux et désespéré.

Lorsqu'elle se recula — ses yeux brillants d'une lueur résolue, presque fanatique — sa main caressa sa joue, ses doigts glacés traçant des arabesques sur sa peau.

« Tu as été loyal, mon amour, » murmura-t-elle, sa voix à peine plus qu'un souffle. « Brave, aussi. Tu as combattu pour moi, tu as tué pour moi, tu as risqué ta vie pour moi. Et tu m'as offert — toi seul pouvais le faire — ce qui me manquait pour assurer mon pouvoir, pour consolider ma légitimité, pour garantir la pérennité de mon règne. »

Elle posa une main sur son cœur, là où il battait trop vite.

« Un héritier. Un fils. Un successeur. »

Ses yeux se remplirent d'une émotion étrange — presque de la gratitude, presque de l'amour, presque de l'humanité.

« Pour cela — pour ce cadeau, pour ce sacrifice, pour cette preuve d'amour — je te suis éternellement reconnaissante. »

Kaelan sentit un léger frisson parcourir son échine — ce frisson particulier qui annonçait les mauvaises nouvelles, les demandes impossibles, les choix tragiques. Il se doutait — il savait — que ces remerciements, ces compliments, ces protestations d'amour, précédaient une demande ou une décision qui allait encore plus le lier à elle. Qui rendrait sa fuite impossible, sa trahison inconcevable, sa liberté chimérique.

Et il ne se trompait pas.

Seraphina prit une inspiration profonde — ses seins se soulevant sous la chemise de nuit, son ventre encore gonflé par la grossesse — son expression devenant plus sérieuse, plus grave, plus solennelle.

« J'ai réfléchi, Kaelan, » dit-elle, sa voix basse, presque un murmure, comme si elle partageait un secret, comme

si elle révélait une vérité cachée, comme si elle prononçait une parole sacrée. « Longtemps. Très longtemps. J'ai pesé le pour et le contre, les avantages et les inconvénients, les risques et les bénéfices. Et j'ai pris ma décision. »

Elle le fixa droit dans les yeux — ses yeux bleus transperçant les siens, s'enfonçant dans son âme, lisant dans ses pensées.

« Ce royaume — notre royaume — a besoin d'un souverain fort, Kaelan. D'un roi capable de défendre ce que nous avons construit, de le protéger contre ses ennemis extérieurs et intérieurs, de le transmettre intact à la génération suivante. Un homme. Un guerrier. Un chef. »

Sa main se posa sur la sienne, froide et ferme.

« Et je veux — je décide — que ce soit toi. »

Kaelan écarquilla les yeux — ses pupilles se dilatant, sa respiration se bloquant, son cœur s'arrêtant presque — la surprise le clouant sur place, le réduisant au silence, le privant de réaction.

« Moi ? » finit-il par articuler, sa voix étranglée, incrédule, presque paniquée. « Mais... mais je ne suis pas... je ne peux pas... je ne suis qu'un soldat, Seraphina. Un chevalier. Un exécutant. Je ne suis pas un roi — je n'ai jamais été élevé pour l'être, je n'ai jamais rêvé de l'être, je n'ai jamais eu l'ambition de l'être. »

Il secoua la tête, comme pour chasser une idée absurde, un cauchemar éveillé, une illusion dangereuse.

« Je n'ai ni l'éducation, ni les aptitudes, ni la légitimité pour... »

Seraphina l'interrompit d'un geste élégant de la main — un geste impérieux, souverain, qui ne tolérerait aucune contradiction, aucun débat, aucune hésitation.

« Tu es bien plus que cela, Kaelan, » dit-elle, sa voix douce mais ferme, calme mais autoritaire, tendre mais implacable. « Tu as prouvé ta valeur — ta bravoure, ton intelligence, ta loyauté — sur le champ de bataille et au sein de ces murs, face aux ennemis du royaume et face aux traîtres de l'intérieur. »

Elle marqua une pause, ses yeux brillant d'une lueur presque fanatique.

« Tu as prouvé ta loyauté — ta dévotion, ton abnégation, ton sacrifice — à moi et à notre cause. Tu as tout abandonné pour moi — ta famille, ton honneur, ton âme. Tu as tout risqué. Tu as tout donné. »

Sa main se serra sur la sienne, presque douloureusement.

« Et maintenant — pour notre fils, pour notre avenir, pour notre royaume — tu dois accepter ce rôle. L'endosser. Le vivre. En être digne. »

Les mots de Seraphina résonnaient dans la tête de Kaelan comme une sentence — comme un arrêt de mort, comme une condamnation à perpétuité, comme une peine sans recours. Ils résonnaient, se répercutaient, s'amplifiaient, jusqu'à devenir assourdissants, jusqu'à devenir insupportables, jusqu'à devenir fous.

Un roi, pensa-t-il, tournant la tête vers le berceau, vers son fils endormi, vers cet être innocent qui porterait son sang. *Moi, roi. Moi, le fils de Thorian, le frère d'Elysia, le traître de la famille Stormarrow. Moi, l'assassin, le bourreau, le lâche.*

Est-ce vraiment ce que je veux ? Est-ce vraiment ce que je mérite ? Est-ce vraiment ce que je suis capable d'être ?

Il savait — au fond de lui, dans cette petite voix qu'il n'arrivait plus à faire taire — qu'il n'était pas prêt pour cela. Que le poids d'une couronne n'était pas fait pour reposer sur sa tête — une tête trop lourde de remords, trop vide de certitudes, trop fragile d'espoirs. Qu'il

n'avait ni l'envergure ni la légitimité ni le charisme pour régner, pour commander, pour inspirer.

Mais en même temps — en même temps — il ne pouvait pas refuser. Pas après tout ce qu'il avait fait pour elle. Pas après tous ces crimes commis en son nom, ces vies sacrifiées sur son autel, ces nuits passées à se détester pour l'avoir aimée. Pas après tout ce qu'ils avaient traversé ensemble, partagé ensemble, construit ensemble.

Je ne peux pas lui dire non, pensa-t-il, comme il l'avait pensé mille fois, comme il le penserait mille fois encore. Je n'ai jamais pu. Je ne pourrai jamais. Elle a maîtrisé mon cœur, possédé mon corps, capturé mon âme. Je suis à elle. Pour toujours. Quoi qu'il arrive.

Il se redressa — son dos se raidissant, ses épaules se redressant, son menton se levant — serrant les poings pour contenir son angoisse, pour réprimer ses doutes, pour cacher ses peurs.

« Si tel est votre souhait, ma reine — si tel est votre ordre, votre commandement, votre volonté — je ferai de mon mieux pour être à la hauteur. Pour vous servir, pour vous protéger, pour vous obéir. »

Sa voix, quand il parla, était étrangement calme, étrangement posée, étrangement résignée.

« Je serai le roi que vous voulez que je sois. Le père que notre fils mérite. Le souverain que le royaume attend. »

Seraphina lui sourit — une expression pleine de satisfaction, de triomphe, de domination — ses yeux brillant d'une lueur presque surnaturelle. Elle posa une main sur son ventre encore douloureux des affres de l'accouchement — geste machinal, presque inconscient — son regard se faisant plus doux, presque attendri.

« Tu seras un grand roi, Kaelan, » murmura-t-elle, sa voix à peine plus qu'un souffle. « Je le sais. J'en suis

certaine. Tu as tout ce qu'il faut — le courage, la force, la loyauté — pour réussir. Pour exceller. Pour briller. »

Elle caressa sa joue, ses doigts glacés effleurant sa peau.

« Ensemble — toi, moi, notre fils — nous construirons un empire que personne ne pourra contester. Un empire qui traversera les âges, qui résistera aux tempêtes, qui défiera l'oubli. Un empire pour l'éternité. »

Kaelan hocha la tête — un hochement lent, lourd, mécanique — mais à l'intérieur, un tourbillon de doutes le secouait, le déchirait, le consumait. Un tourbillon de questions sans réponses, de peurs sans remèdes, de regrets sans pardon.

Il jeta un dernier coup d'œil à son fils endormi — ce fils qu'il avait tant désiré, qu'il avait tant attendu, qu'il aimait déjà d'un amour brûlant, presque douloureux — se demandant si cet enfant, fruit de leur union, serait la clé de la prospérité qu'elle promettait, ou s'il hériterait du chaos qu'ils avaient semé.

Seras-tu un roi juste, mon fils ? pensa-t-il, son regard se perdant dans les traits délicats du nouveau-né. Ou seras-tu comme ta mère — manipulateur, cruel, impitoyable ?

Comme moi — faible, indécis, rongé par les remords ? Ou trouveras-tu en toi la force d'être autre chose — mieux, plus grand, plus pur ?

Je ne le saurai peut-être jamais. Je ne le verrai peut-être pas. Le destin — ce maître cruel — décidera pour nous, comme il a toujours décidé.

Alors que Seraphina se retirait pour se reposer — les traits tirés par la fatigue, les paupières lourdes, la respiration lente — Kaelan resta encore un moment à contempler le berceau, seul avec ses pensées, ses craintes, ses espoirs.

Essayant de s'imaginer en souverain. Assis sur le trône. Portant la couronne. Rendant la justice. menant ses troupes. Parlant au nom du royaume.

Mais plus il y pensait — plus il essayait de visualiser cette image, de l'incarner, de la ressentir — plus elle lui semblait irréelle. Absurde. Presque comique.

Le visage de son père, Thorian, lui traversa l'esprit — ce visage buriné par les années et les combats, ces yeux clairs qui l'avaient tant aimé, tant pardonné, tant pleuré.

Que penserais-tu de moi, père ? pensa-t-il, la gorge serrée, les poings crispés. *Que dirais-tu en voyant ton fils — ton fils traître, ton fils déshonoré — monter sur le trône que tu as servi, que tu as défendu, que tu as protégé ?*

Me maudirais-tu ? Me renierais-tu ? Me plains-tu ?

Ou serais-tu fier — fier, malgré tout, malgré moi, malgré nous ?

Il savait — il savait au plus profond de lui — qu'il n'était pas prêt. Qu'il ne le serait peut-être jamais. Que le chemin devant lui était semé d'embûches, de dangers, de sacrifices.

Mais pour Seraphina — pour cet enfant, pour ce fils qu'il aimait déjà d'un amour aveugle, absolu, presque douloureux — il se battrait. Il s'adapterait. Il survivrait.

Il serait ce qu'on attendait de lui, ce qu'on exigeait de lui, ce qu'on lui demandait d'être.

Parce qu'il n'avait jamais su lui dire non.

Parce qu'il n'avait jamais su dire non à celle qui possédait son cœur, son corps, son âme.

Parce qu'il était — et serait toujours — l'esclave consentant de son amour, de sa passion, de sa damnation.

La chambre s'assombrit — les chandelles s'éteignant une à une, les ombres s'étirant sur les murs, le silence s'épaississant — mais Kaelan resta là, veillant sur le berceau, veillant sur son fils, veillant sur l'héritage de sang qu'il lui avait légué.

Chapitre 18 : La Couronne et les Chaînes

Le soleil se couchait sur la capitale — ce vieux soleil d'automne, fatigué et rougeoyant, qui semblait saigner sur l'horizon avant de disparaître pour la nuit — baignant les tours du palais royal dans une lueur dorée et sanguinolente, une lumière de fin du monde, une promesse de jours sombres à venir. Les rues, habituellement animées par le va-et-vient des marchands, des artisans et des simples citoyens vaquant à leurs occupations quotidiennes, étaient cette fois bordées de citoyens en liesse, massés derrière les barricades de bois, agitant des drapeaux aux couleurs du royaume, criant des noms qu'ils espéraient synonymes de paix et de prospérité.

Car aujourd'hui était un grand jour — un jour de fête, un jour de célébration, un jour de nouveau départ — impatient de voir le nouveau roi, Kaelan Stormarrow, monter sur le trône aux côtés de la reine Seraphina, désormais officiellement son épouse, la mère de son héritier, la souveraine absolue d'un royaume reconquis.

Des bannières flottant aux couleurs du royaume — pourpre et or, les couleurs de la maison royale — tapissaient les murs des bâtiments, suspendues aux fenêtres des maisons nobles, accrochées aux réverbères des grands boulevards. Et l'air était chargé d'une excitation palpable, presque électrique, bien que teintée d'une légère tension, d'une inquiétude à peine dissimulée, d'une peur qui rampait sous les rires et les applaudissements.

Le peuple acclame son nouveau roi, pensait Kaelan, debout derrière les grandes fenêtres de ses appartements privés, regardant la foule s'assembler, les visages inconnus se presser, les mains s'agiter. Mais m'acclame-t-il, moi, ou bien le symbole que je représente ? L'espoir d'un avenir

meilleur ? La fin des jours sombres ? Ou simplement la peur de se faire remarquer, de désobéir, de trahir ? Et moi, qu'est-ce que j'acclame, en acceptant cette couronne ? Ma propre ambition ? Mon amour pour Seraphina ? Mon devoir envers notre fils ? Ou simplement — simplement — l'incapacité de dire non, de résister, de m'échapper ?

Dans la grande salle du trône — cette vaste cathédrale de marbre et d'or, de velours et de soie — l'atmosphère était plus solennelle, plus contenue, presque religieuse. Les nobles du royaume, vêtus de leurs plus beaux atours, les dignitaires étrangers, venus de contrées lointaines pour rendre hommage au nouveau souverain, et les plus hauts gradés de l'armée, leurs uniformes chamarrés de médailles et de décorations, étaient présents, leurs regards rivés sur la scène centrale où Seraphina, resplendissante dans une robe de soie écarlate constellée de rubis et de diamants, se tenait fièrement à côté de Kaelan.

Elle était belle, ce soir-là — plus belle que jamais, pensa Kaelan, malgré le poids des années et des crimes, malgré la fatigue de l'accouchement récent, malgré les nuits sans sommeil passées à veiller sur leur fils. Ses cheveux blonds, relevés en un chignon complexe orné de perles fines, révélaient la grâce de son cou, la perfection de ses épaules. Ses yeux bleus, soulignés de khôl, brillaient d'un éclat presque surnaturel, intense et brûlant, comme des braises dans la nuit. Son sourire, éclatant et assuré, semblait défier le monde, narguer le destin, provoquer les dieux.

Kaelan, à ses côtés — dans son armure noire ornée d'or, cette armure qu'il avait portée si souvent, qui était devenue une seconde peau, un exosquelette protecteur — semblait pourtant absent. Comme si une partie de son esprit — une partie essentielle, vitale — était ailleurs.

Perdue dans le passé, dans les souvenirs, dans les regrets. Ou projetée dans l'avenir, dans les craintes, dans les angoisses.

Son visage, fermé et impénétrable, ne laissait rien paraître de ses émotions. Ses mains, gantées de cuir noir, reposaient immobiles sur la garde de son épée. Ses yeux, fixes et vides, regardaient par-dessus la foule, par-dessus les têtes, par-dessus le monde.

Je ne suis pas à ma place, pensa-t-il, écoutant le bourdonnement des conversations, le froissement des robes, le cliquetis des armures. Je n'ai jamais été à ma place. Chevalier, j'étais un instrument. Amant, un jouet. Père, un géniteur. Et maintenant roi – un pantin, une marionnette, un fantôme.

Je ne suis rien. Je n'ai jamais été rien. Je ne serai jamais rien.

Seraphina, consciente du moindre regard posé sur eux, consciente du moindre murmure échangé dans l'assemblée, consciente de chaque pli, chaque ombre, chaque détail, souriait avec assurance, tenant fermement la main de Kaelan – une main froide, dure, impérieuse – comme pour montrer à tous leur unité, leur complicité, leur force commune.

Elle s'avança d'un pas – majestueuse, souveraine, presque divine – et leva une couronne d'or incrustée de pierres précieuses, symbole de la royauté, de l'autorité suprême, du pouvoir absolu. La lumière des chandelles jouait sur les facettes des gemmes, projetant des éclats de rubis, de saphirs et d'émeraudes sur la foule, sur les murs, sur les visages.

L'assistance retint son souffle – un seul souffle, suspendu, retenu, presque douloureux – alors qu'elle déposait la couronne sur la tête de Kaelan, d'un geste lent, solennel, presque religieux. Le métal froid toucha son front, ses tempes, sa nuque – un anneau de glace, un cercle de feu, un poids d'éternité – marquant

officiellement son accession au trône et leur union en tant que roi et reine, souverains conjoints, maîtres absolus du royaume.

« À partir de ce jour, » déclara Seraphina, sa voix claire et puissante résonnant dans toute la salle, portée par l'acoustique des hauts plafonds, renvoyée en échos par les murs de pierre, « Kaelan Stormarrow est non seulement le protecteur de notre royaume — le défenseur de nos frontières, le gardien de nos lois, le rempart contre nos ennemis — mais aussi votre souverain. Mon époux. Le père de notre héritier. »

Elle marqua une pause — un silence théâtral, savamment calculé — ses yeux parcourant l'assemblée avec une intensité presque menaçante.

« Ensemble — unis par le sang, le serment et l'amour — nous guiderons ce royaume vers une ère de prospérité et de puissance. Une ère de gloire et de grandeur. Une ère éternelle. »

Les applaudissements éclatèrent — une ovation tonitruante, un tonnerre de mains, un déluge de bravos — résonnant contre les murs de pierre, rebondissant sous les voûtes, se répercutant dans chaque recoin. Des cris de joie s'élevèrent dans la salle — des acclamations, des vivats, des louanges — portés par l'enthousiasme des uns, l'obligation des autres, la peur de tous.

Mais Kaelan resta immobile — figé comme une statue, muet comme une tombe, aveugle comme un miroir — son visage figé dans une expression indéchiffrable, ni joie, ni tristesse, ni fierté, ni honte. Ses pensées tournaient en boucle — des images, des souvenirs, des regrets — défilant sans ordre, sans logique, sans fin. Son fils, le nouveau-né aux cheveux blonds, qui dormait paisiblement dans son berceau, inconscient du monde qu'il hériterait. Ses parents, Thorian et Arden, exilés

dans la forêt, traqués comme des bêtes, réduits à la clandestinité. Elysia, sa sœur bien-aimée, qu'il avait abandonnée, trahie, perdue. Et Seraphina, toujours Seraphina — son amour, son obsession, sa prison. Le poids de la couronne sur sa tête — ce cercle d'or et de pierres, ce symbole de pouvoir et de prestige — lui semblait étrangement lourd, plus lourd que n'importe quelle armure qu'il avait jamais portée, plus lourd que son épée, plus lourd que son bouclier. Un poids symbolique, bien sûr, mais aussi physique, presque tangible, écrasant.

Est-ce ainsi que se sentent les rois ? pensa-t-il, son regard se perdant dans le vide, par-dessus les têtes des courtisans, des nobles, des flatteurs. *Est-ce ainsi qu'ils vivent leur couronnement — avec cette sensation d'irréalité, de détachement, de fatalité ? Est-ce ainsi qu'ils assument leur pouvoir — avec ce poids écrasant sur les épaules, cette pression constante sur le cœur, cette peur permanente de l'échec ?*

Il jeta un regard furtif à Seraphina — ce profil parfait, cette assurance inébranlable, cette confiance absolue — et se demanda comment elle pouvait paraître si sûre d'elle, si imperturbable, si invincible. Comment elle pouvait porter si légèrement le poids du pouvoir, tandis que lui se sentait écrasé, broyé, anéanti.

Lui, en revanche, sentait la peur grandir en lui — une peur viscérale, presque animale — une peur qu'il ne serait jamais à la hauteur, jamais digne, jamais capable. Une peur qu'il décevrait Seraphina, qu'il trahirait son fils, qu'il perdrait le royaume. Une peur qu'il ne soit pas, et n'ait jamais été, qu'un imposteur, un usurpateur, un fantôme de roi.

Je ne serai jamais à la hauteur, pensa-t-il, un goût amer dans la bouche, un poids sur la poitrine, un vide dans l'âme. *Je ne le serai jamais. Parce que je ne suis pas un roi. Je*

ne suis qu'un soldat, un exécutant, un pantin. Et les pantins ne peuvent pas régner — ils ne font qu'obéir.

La fête se poursuivait avec faste — une débauche de nourriture et de vin, de musique et de danse, de rires et de compliments. De longs banquets furent dressés, chargés de mets succulents — viandes rôties, poissons en sauce, fruits confits, pâtisseries délicates — servis dans des plats d'argent, arrosés de vins vieux et capiteux. Les musiciens jouaient des airs entraînants — des mélodies joyeuses, des rythmes endiablés — tandis que les nobles dansaient avec une élégance raffinée, leurs robes tourbillonnant au rythme des violons, leurs masques de courtoisie dissimulant leurs véritables intentions.

Kaelan, assis à la table d'honneur aux côtés de Seraphina — cette place d'honneur, cette position de pouvoir, cette cage dorée — répondait aux toasts et aux félicitations avec une politesse mécanique, un sourire forcé, une bienveillance feinte. Sans vraiment s'investir dans les échanges, sans vraiment écouter les flatteries, sans vraiment voir les visages qui défilaient devant lui. Même le vin — habituellement réconfortant, familier, presque amical — lui semblait amer ce soir-là. Amer comme le fiel, amer comme les regrets, amer comme les souvenirs.

Seraphina, toujours attentive — toujours à l'affût du moindre signe de faiblesse, de la moindre fissure dans l'armature — remarqua son trouble. Ses yeux, vifs et perçants, analysèrent son visage, sa posture, ses mains crispées sur la coupe de vin. Ses lèvres, un instant, se pincèrent, avant de retrouver leur sourire habituel. « Tout va bien, mon roi ? » murmura-t-elle en se penchant vers lui, son souffle chaud caressant son

oreille, ses lèvres effleurant presque sa peau — un geste à la fois tendre et possessif, attentionné et calculateur. Kaelan hocha la tête — un geste lent, lourd, presque imperceptible — forçant un sourire qui ressemblait davantage à une grimace, une tentative pathétique de masquer son trouble, son malaise, son désespoir.

« Oui, bien sûr, » dit-il, sa voix étrangement calme, étrangement vide, étrangement creuse. « C'est juste... c'est beaucoup à assimiler. Tout cela — la fête, les honneurs, la couronne — c'est un peu... écrasant. »

Elle lui saisit doucement la main sous la table — ses doigts glacés se refermant sur les siens — son sourire aussi tranchant que la lame d'une épée, aussi acéré qu'un poignard, aussi froid qu'un couperet.

« Tu t'y feras, Kaelan, » dit-elle, sa voix plus basse, plus douce, plus intime. « Le pouvoir — la vraie nature du pouvoir — demande du temps pour s'y habituer. Pour l'appivoiser. Pour le maîtriser. »

Ses doigts se resserrèrent, presque douloureusement.

« Mais n'oublie jamais — jamais — que nous sommes dans ce combat ensemble. Toi et moi. Unis pour toujours. Quoi qu'il arrive. »

Ses paroles se voulaient réconfortantes — pleines de promesses, d'encouragements, de soutien — mais Kaelan ne put s'empêcher de ressentir un frisson glacial parcourir son échine, une onde de choc traversant son corps, une vibration de peur secouant son âme.

Ensemble, pensa-t-il, goûtant la saveur amère de ce mot, son ironie cruelle, son mensonge éhonté. Ensemble, dit-elle. Et pourtant, je me sens seul. Plus seul que jamais. Plus seul que lorsque j'ai fui ma famille, abandonné mon honneur, versé le sang des innocents.

Pourtant, il se sentait de plus en plus seul — perdu au milieu de la foule, isolé dans sa fonction, emprisonné dans son rôle — piégé dans une spirale de devoirs et d'obligations, d'attentes et

de pressions, de mensonges et de faux-semblants, qu'il n'avait jamais réellement désirés, qu'il n'avait jamais vraiment choisis, qu'il subissait comme on subit une maladie, une fatalité, une malédiction.

Pendant ce temps — loin de la capitale, loin du faste et des intrigues, loin des rires et des flatteries — dans une forêt reculée où les arbres massifs formaient une barrière naturelle contre les intrusions, où les ombres épaisses protégeaient des regards indiscrets, où le silence n'était troublé que par le chant du vent et le cri des oiseaux nocturnes, la famille Stormarrow et leurs alliés écoutaient avec une attention sombre, presque funèbre, les nouvelles qui venaient de leur parvenir.

Assis autour du feu de camp — ses flammes dansant dans la nuit, projetant des ombres mouvantes sur les visages, créant une atmosphère à la fois intime et tendue — Arden, le visage marqué par l'inquiétude et la fatigue, regardait tour à tour Elysia et Thorian, essayant de contenir la colère qui grondait en lui, la tristesse qui l'étreignait, la peur qui le paralysait.

« Kaelan a été couronné roi, » annonça-t-il, sa voix grave, presque funèbre. « Le fils que nous avons élevé, formé, aimé — est monté sur le trône aux côtés de celle qui a assassiné le souverain légitime, qui a instauré un règne de terreur, qui a détruit tout ce que nous chérissions. »

Il marqua une pause, ses yeux se perdant dans les flammes.

« Et Seraphina — la reine usurpatrice, la tyran implacable — a donné naissance à un fils. Leur héritier. L'enfant de Kaelan. Le sang de notre sang, désormais lié à la pire ennemie que nous ayons jamais connue. »

Elysia, assise près du feu crépitant — ses mains serrant un gobelet de bois, ses yeux fixant les braises ardentes — sentit la colère monter en elle, brûlante et dévastatrice,

comme un incendie qu'on ne peut plus contrôler. Ses poings se serrèrent jusqu'à ce que ses jointures deviennent blanches, jusqu'à ce que ses ongles s'enfoncent dans sa chair, jusqu'à ce que la douleur devienne presque agréable, presque libératrice, presque purificatrice.

« Mon frère... roi, » dit-elle, sa voix étranglée, brisée, presque méconnaissable. « Mon frère, que j'ai tant aimé, tant admiré, tant protégé — est devenu le symbole de tout ce que nous combattons. Le visage de l'oppression. L'incarnation de la tyrannie. Le bras armé de l'usurpatrice. »

Ses mots lui semblaient amers — comme du poison, comme du fiel, comme du sang.

« Et un enfant — un fils, un héritier — qui portera son nom, qui perpétuera sa lignée, qui continuera son œuvre... » Sa voix se brisa, se fissura, s'effondra. « Cela signifie — cela confirme — qu'il est désormais encore plus lié à elle. Plus qu'avant. Plus que jamais. Plus que tout. »

Elle releva la tête, ses yeux brillant de larmes retenues, de colère contenue, de désespoir grandissant.

« Il ne reviendra jamais vers nous. Jamais. Nous avons perdu Kaelan. Définitivement. Irrémédiablement. »

Thorian, qui jusqu'ici avait écouté en silence — son visage fermé, impénétrable, gardant jalousement ses émotions derrière un masque de pierre — posa une main apaisante sur l'épaule de sa fille, ses doigts effleurant la peau meurtrie, ses yeux plongeant dans les siens.

« Rien n'est encore perdu, Elysia, » dit-il, sa voix calme, posée, presque rassurante — mais au fond de ses yeux, dans ces prunelles d'acier, brillait une lueur de détermination farouche, une promesse silencieuse, une

foi inébranlable. « Aucune situation n'est désespérée tant qu'un cœur bat encore, tant qu'une volonté résiste, tant qu'une âme se souvient. »

Il marqua une pause, caressant l'épaule de sa fille avec une tendresse qu'il montrait rarement, réservée aux moments les plus difficiles, aux épreuves les plus cruelles.

« Nous savons ce que nous devons faire — ce que nous avons toujours su, ce que nous avons préparé, ce que nous avons juré. Cela ne sera pas facile — rien ne l'a jamais été, rien ne le sera jamais — mais nous devons continuer. Continuer à rassembler nos forces, à forger nos alliances, à préparer notre mouvement. Attendre le moment propice, l'occasion favorable, l'instant décisif. Et alors — alors — nous frapperons. »

« Nous devons aussi penser à cet enfant, » ajouta Arden, son ton grave, presque solennel. « À ce fils de Kaelan et Seraphina, ce nouveau-né innocent, cette vie qui ne demande qu'à grandir, qu'à s'épanouir, qu'à exister. Un enfant qui pourrait devenir — qui deviendra peut-être — une menace encore plus grande pour ce royaume, pour notre peuple, pour tout ce que nous défendons, s'il est élevé dans les mêmes principes que sa mère. Dans le même culte de la force, le même mépris de la faiblesse, la même soif de pouvoir. »

Elysia hocha la tête, absorbant les mots de ses parents, les intégrant à sa réflexion, à sa stratégie, à sa destinée. Mais son cœur était lourd — si lourd qu'elle avait parfois l'impression qu'il allait s'arrêter de battre, simplement épuisé par le poids des émotions, des responsabilités, des pertes.

Elle avait toujours su que ce jour arriverait — celui où elle se dresserait face à son propre frère, l'épée à la main, le cœur en lambeaux, la conscience en paix. Mais l'idée

qu'il soit à présent roi — intronisé, légitimé, consolidé — avec une famille à protéger, un héritier à défendre, un royaume à gouverner, rendait la tâche encore plus complexe, plus délicate, plus douloureuse.

Comment pourrai-je l'affronter ? se demanda-t-elle, en regardant les flammes danser, leur lumière vacillante éclairant les visages graves de ses compagnons. *Comment pourrai-je lever mon épée sur lui, prononcer son nom comme un ennemi, le traiter comme un adversaire, alors qu'au fond de moi — malgré tout, malgré les années, malgré les crimes — reste cette petite fille qui l'admirait, qui l'aimait, qui aurait donné sa vie pour lui ?*

Et pourtant — pourtant — je n'ai pas le choix. Le royaume, notre peuple, nos alliés, notre avenir — tout cela dépend de notre capacité à résister, à combattre, à vaincre. Et si Kaelan est devenu un obstacle sur ce chemin, si Seraphina l'utilise comme un bouclier derrière lequel se cacher, alors je devrai le traverser. Je devrai le blesser. Je devrai peut-être le tuer.

Elle ne pouvait s'empêcher de se demander — dans ses moments les plus sombres, ses nuits les plus solitaires, ses prières les plus désespérées — si quelque part, au fond de lui, dans ces ténèbres qu'il avait laissées l'envahir, restait encore une lueur de l'homme qu'elle avait autrefois admiré. Une étincelle d'honneur, un souvenir de droiture, une trace d'amour.

Mais ces pensées — ces doutes, ces espoirs, ces illusions — ne faisaient que renforcer sa résolution, la rendre plus dure, plus déterminée, plus impitoyable.

Elle se leva — d'un mouvement brusque, presque violent — ses yeux brûlant d'une flamme nouvelle, d'une intensité presque surnaturelle, d'une conviction inébranlable.

« Peu importe les liens du sang, » dit-elle, sa voix claire et puissante, portant sous les arbres, résonnant dans la clairière, « peu importe ce qu'il est devenu — ce qu'il a

choisi de devenir — je ferai ce qu'il faut pour sauver ce royaume. Pour l'honneur de notre famille. Pour la mémoire de ce que nous étions. Pour la promesse de ce que nous pouvons encore être. »

Elle regarda ses parents — leurs visages fatigués, marqués par les années d'exil et de combat — et y lut une détermination égale à la sienne, une flamme jumelle, une foi partagée.

Dans l'ombre des arbres anciens — ces témoins silencieux de tant de drames, de tant de tragédies, de tant d'histoires — le feu de la rébellion continuait de brûler. Alimenté par la volonté inébranlable des Stormarrow, par la foi inébranlable de leurs alliés, par l'espoir indéfectible de tous ceux qui rêvaient d'un monde meilleur.

Ils savaient — ils savaient au plus profond d'eux-mêmes — que le chemin à venir serait semé d'embûches, d'obstacles, de sacrifices. Que les jours à seraient sombres, que les nuits seraient longues, que les pertes seraient lourdes. Mais ils étaient prêts — prêts à tout endurer, à tout risquer, à tout sacrifier — pour restaurer l'ordre et la justice dans le royaume, pour briser les chaînes de la tyrannie, pour ramener la lumière là où elle avait été éteinte.

Et tandis que la fête battait son plein au palais — toutes lumières allumées, toutes coupes levées, tous sourires affichés — une guerre silencieuse se préparait dans l'ombre des forêts. Une guerre où les liens du sang seraient testés jusqu'à la rupture, déchirés, brisés. Où les choix de chacun — les hésitations, les lâchetés, les renoncements — auraient des conséquences irréversibles. Où la vie et la mort, l'amour et la haine, l'espoir et le désespoir, danseraient ensemble dans une

dernière sarabande, un dernier bal, une dernière illusion.

La couronne et les chaînes, pensa Kaelan, levant sa coupe de vin, trinquant mécaniquement avec un noble inconnu, un sourire vide collé sur ses lèvres. *La couronne*, symbole de pouvoir, de liberté, de grandeur. Et les chaînes, symbole d'oppression, de servitude, de prison.

Les deux faces d'une même réalité. Les deux aspects d'une même vérité.

La mienne. Et je ne sais plus laquelle je porte, et laquelle me porte.

Chapitre 19 : Le Siège de la Capitale

Le soleil commençait à peine à se lever — ce soleil pâle et timide des matins d'hiver, qui hésitait entre les nuages gris, qui luttait contre l'obscurité, qui peinait à réchauffer la terre glacée — lorsque les premières lueurs de l'aube éclairèrent les remparts de la capitale. De loin, l'étendue des troupes de la rébellion ressemblait à une mer agitée, une marée humaine prête à déferler sur la ville fortifiée, à submerger ses défenses, à engloutir ses défenseurs. Des milliers d'hommes — des soldats ayant déserté les armées de Seraphina, des paysans ayant abandonné leurs terres, des artisans ayant fermé leurs ateliers, des nobles ayant risqué leurs titres et leurs vies — se tenaient en rangs serrés, leurs armures hétéroclites brillant faiblement sous la lumière naissante, leurs armes variées reflétant leurs origines diverses, leurs visages fermés exprimant une détermination farouche, presque religieuse.

Elysia, à la tête de ses soldats — cette armée de fortune, cette coalition de mécontents, cette rébellion née de la colère et de l'espoir — observait les murailles avec une détermination farouche, presque maladive. Ses yeux, brillants d'une flamme intérieure, parcouraient les créneaux, les meurtrières, les portes renforcées, cherchant les failles, les points faibles, les opportunités. Derrière ces murs — ces remparts de pierre et de mortier, ces barrières infranchissables en apparence — se trouvait tout ce qu'elle haïssait, tout ce qu'elle combattait, tout ce qu'elle voulait détruire. Le pouvoir usurpé de Seraphina. La tyrannie de son règne. La corruption de son âme.

Et aussi — aussi — son frère. Kaelan. Prisonnier volontaire de cette forteresse, otage consentant de ses propres choix, ennemi malgré lui.

À ses côtés, Thorian et Arden se tenaient prêts — leurs visages fermés, impassibles, impénétrables — leurs cœurs lourds de l'importance de l'affrontement qui les attendait, du poids des responsabilités qu'ils portaient, des souvenirs qui les hantaient.

« C'est le moment que nous attendions — que nous préparions, que nous espérions, que nous redoutions — depuis des mois, » murmura Thorian, ses yeux fixés sur la silhouette imposante du palais royal qui dominait la ville, ses tours élancées se découpant sur le ciel gris, ses drapeaux flottant au vent, symbole de l'autorité qu'ils comptaient renverser. « Le destin du royaume — de notre peuple, de nos enfants, de notre avenir — se jouera aujourd'hui. Sur ces murs. Dans ces rues. Devant ces portes. »

Arden hocha la tête — sa main serrée autour de la garde de son épée, ses jointures blanchissant sous l'effort — ses yeux ne quittant pas la ville, ses oreilles aux aguets, ses sens en alerte.

« Nous devons frapper vite et fort — sans hésitation, sans pitié, sans faiblesse — comme nous l'avons appris, comme nous l'avons toujours fait, comme nous le devons. La surprise est de notre côté — du moins, nous l'espérons — car Seraphina nous croit dispersés, affaiblis, vaincus. » Sa voix se fit plus dure, plus grave, plus impérieuse. « Si nous parvenons à briser leurs défenses — à franchir les portes, à escalader les murs, à forcer les barricades — nous pourrions prendre le contrôle de la ville avant que Seraphina ne puisse réagir. Avant qu'elle ne rassemble ses troupes, ne sonne l'alarme, ne prépare la contre-attaque. »

Elysia prit une profonde inspiration — cette inspiration du condamné, du plongeur, de celui qui va franchir le Rubicon — ses pensées se tournant un instant vers son

frère. Kaelan se tenait quelque part derrière ces murs impénétrables — dans son palais, dans sa chambre, auprès de Seraphina — sans doute déjà conscient de l'attaque imminente, sans doute déjà préparé à la repousser, sans doute déjà résigné à combattre. Elle savait — elle savait avec cette certitude terrible des sœurs qui ont perdu leurs frères — qu'il ne serait pas facile à vaincre. Qu'il se battrait avec toute sa force, toute sa rage, toute sa détermination. Qu'il ne reculerait devant rien, ne céderait à rien, ne pardonnerait rien. Mais pour le bien du royaume — pour la justice et la liberté, pour l'honneur et la dignité, pour la vie et l'espoir — elle n'avait pas le choix.

Elle ne l'avait jamais eu.

« Allons-y, » déclara-t-elle finalement, sa voix empreinte d'une force nouvelle, d'une autorité qu'elle ne se connaissait pas, d'une conviction qui la dépassait. « Pour la liberté — pour ceux qui n'ont jamais connu que l'oppression, qui n'ont jamais respiré que la peur, qui n'ont jamais espéré que le néant. Pour la justice — pour les innocents assassinés, pour les familles brisées, pour les vies sacrifiées sur l'autel de l'ambition. Et pour tout ce qui est bon — pour la lumière, pour l'amour, pour la vie — dans ce monde qui semble parfois n'être fait que de ténèbres. »

Avec un cri de guerre — un rugissement primal, presque animal — elle leva son épée, et l'armée se mit en mouvement.

Les rangs serrés des soldats avancèrent vers la ville — en bon ordre, en silence, en force — un grondement sourd qui se répercuta sur les murs de la capitale, qui fit trembler les fondations, qui ébranla les cœurs. Le fracas des armes — le cliquetis des épées, le choc des boucliers,

le bruit sourd des marteaux de guerre — et les cris des soldats — des hurlements de rage, des appels à l'aide, des prières aux dieux — emplissaient l'air, créant une cacophonie assourdissante, une symphonie de guerre et de mort.

Elysia menait l'assaut avec une férocité inébranlable — une fureur contenue, une rage froide, une détermination absolue — balayant ses adversaires avec une précision redoutable, une efficacité mortelle, une grâce presque artistique. Son arc, cadeau de son père — cet arc en bois d'if qu'elle avait façonné de ses propres mains, qu'elle avait poli, décoré, aimé — envoyait des flèches droit dans le cœur des défenseurs ennemis, avec une justesse implacable, un sang-froid impressionnant, une rapidité fulgurante.

Ses flèches sifflaient dans l'air — fendant l'espace, déchirant le vide — et chaque impact était une mort, chaque chute une victoire, chaque silence une promesse. Son épée, héritage de sa mère — cette lame d'acier trempée dans le sang de ses ennemis, affûtée sur les pierres des batailles, bénie par les prêtres de la guerre — tranchait sans pitié à travers les lignes ennemies, fendant les armures, brisant les boucliers, coupant les chairs. Elle se battait comme une furie — comme une déesse de la guerre descendue sur terre, comme une incarnation de la vengeance, comme un ange exterminateur. Ses mouvements étaient fluides, précis, économes — chaque geste calculé, chaque coup mesuré, chaque respiration contrôlée.

Les heures passèrent — ces heures interminables, épuisantes, meurtrières — le soleil montant haut dans le ciel, inondant le champ de bataille d'une lumière crue et impitoyable, révélant dans toute son horreur le spectacle

de la guerre. Les corps s'accumulaient — amis et ennemis mêlés, vivants et morts confondus — dans un enchevêtrement macabre, une fresque de désolation, une illustration de la folie des hommes.

Le sang coulait — ruisseaux écarlates, flaques sombres, mares visqueuses — imbibant la terre, tachant les pierres, maculant les armures. Les cris des blessés — plaintes déchirantes, appels au secours, prières inaudibles — se mêlaient au fracas des armes — cliquetis, chocs, grincements — créant une symphonie macabre, une litanie de souffrance, un requiem pour les morts.

La bataille se poursuivait avec une intensité croissante — chaque heure apportant son lot de cadavres, chaque minute sa moisson de douleur, chaque seconde son tribut de larmes — les deux camps luttant pour chaque pouce de terrain, pour chaque rue, pour chaque maison. Mais peu à peu — lentement, douloureusement, inexorablement — les rebelles gagnaient du terrain. Leur nombre, leur motivation, leur foi en leur cause, semblaient leur donner un avantage décisif, un élan irrésistible, une puissance invincible.

Finalement — après ce qui sembla être une éternité, après des heures de combats acharnés, après des milliers de morts — Elysia parvint à se frayer un chemin jusqu'aux portes du palais. Les grandes portes de chêne noir, incrustées d'argent et de fer, symboles du pouvoir qu'elle voulait renverser, barrières infranchissables qu'elle devait forcer.

Elle pouvait presque sentir la victoire à portée de main — son goût salé sur ses lèvres, son odeur cuivrée dans ses narines, sa chaleur brûlante sur sa peau — mais une silhouette sombre émergea des ombres — des ombres

épaisses, mouvantes, complices — lui coupant la route, lui barrant le passage, lui interdisant l'entrée.

« Kaelan... » murmura-t-elle en le voyant s'avancer — son cœur se serrant à la vue de son frère, ses jambes flageolant, son âme vacillant.

Kaelan, vêtu de son armure noire — cette armure qu'il avait portée si souvent, qui était devenue une seconde peau, un exosquelette protecteur — semblait imposant et redoutable, presque surnaturel, presque divin. Son visage était fermé, impénétrable — un masque de pierre, une statue de glace — ses yeux brûlaient d'une lueur froide, comme s'il avait enfoui toute trace de compassion au fond de son âme, toute lueur d'humanité dans les ténèbres de son cœur.

« Elysia, » répondit-il, sa voix teintée de tristesse — mais aussi de détermination, de résignation, d'amertume — comme s'il regrettait déjà ce qu'il allait devoir faire, mais qu'il ne voyait pas d'autre issue, pas d'autre chemin, pas d'autre choix. « Tu ne devrais pas être ici — devant ces portes, devant ce palais, devant moi. Tu aurais dû rester dans ta forêt, dans ton exil, dans ton illusion. Ici, il n'y a que la mort — la tienne, la mienne, celle de tous ceux que tu aimes. »

« C'est toi qui ne devrais pas être là, Kaelan, » rétorqua Elysia, serrant les poings autour de la garde de son épée, sentant le métal froid sous ses doigts moites, la peur et la colère se mêler dans son cœur. « Regarde ce que tu es devenu — ce que Seraphina a fait de toi, ce que tu as accepté de devenir. Un tyran. Un bourreau. Un traître à tout ce qui compte. »

Sa voix se fit plus dure, plus forte, plus implacable.

« Regarde-toi, Kaelan. Vraiment. Sans les œillères de ton amour aveugle, sans les chaînes de ta loyauté forcée, sans les mensonges de ta conscience complice. Regarde-

toi, et dis-moi que tu es fier de ce que tu vois. Dis-moi que tu es heureux. Dis-moi que tu ne regrettes rien. »

Elle marqua une pause, ses yeux brillant de larmes retenues, de colère contenue, de désespoir grandissant.

« Il est encore temps de revenir en arrière — de tout arrêter, de tout abandonner, de tout recommencer.

Seraphina n'est pas invincible. Ses chaînes ne sont pas indestructibles. Sa prison n'est pas éternelle. »

Kaelan secoua la tête — un geste lent, lourd, presque mécanique — un voile de douleur passant brièvement dans ses yeux, une seconde de vulnérabilité, un instant d'humanité.

« Tu ne comprends pas, Elysia, » dit-il, sa voix à peine plus qu'un murmure, chargée de fatigue, de résignation, de désespoir. « Tu ne peux pas comprendre. Je fais cela pour le royaume — pour sa stabilité, pour sa sécurité, pour sa pérennité. Je fais cela pour mon fils — pour son avenir, pour son héritage, pour sa vie. Je ne peux pas revenir en arrière — je ne peux pas abandonner, je ne peux pas trahir, je ne peux pas changer. »

Elysia sentit une colère sourde monter en elle — une rage brûlante, dévastatrice, presque insoutenable — et ses mots fusèrent, tranchants comme des lames, acérés comme des poignards.

« Ce n'est pas pour le royaume que tu fais cela, Kaelan ! Ne te mens pas à toi-même, ne nous mens pas, ne mens pas à ton fils. Tu es aveuglé par l'amour — l'amour malsain, maladif, destructeur — que tu portes à cette femme. Par ses promesses vides, ses caresses empoisonnées, ses baisers de Judas. Tu te perds — tu t'es déjà perdu — et tu perds tout ce qui compte vraiment. L'honneur. La dignité. L'âme. »

Le silence s'abattit entre eux — lourd de non-dits, de regrets et de douleurs — un silence assourdissant,

presque palpable, comme une chape de plomb, comme une épée de Damoclès, comme un couperet de guillotine.

Kaelan baissa les yeux un instant — ses paupières se fermant, ses épaules s'affaissant, son souffle s'arrêtant — une lutte intérieure déchirant son âme, dévastant son cœur, consumant son esprit.

Puis, lorsque son regard croisa de nouveau celui d'Elysia — il s'était durci, s'était figé, s'était glacé — prêt à combattre, prêt à tuer, prêt à mourir.

« Alors, c'est ainsi que cela doit se finir — entre nous, entre frère et sœur, entre sang et sang — » murmura-t-il, levant son épée avec une résolution froide, une volonté d'acier, une fatalité tragique. « Si tu veux passer — si tu veux entrer dans ce palais, si tu veux affronter Seraphina, si tu veux détruire tout ce que j'ai construit — tu devras me vaincre. Me tuer. Me réduire à l'impuissance. »

Elysia sentit son cœur se briser — se fendre, se déchirer, se réduire en miettes — mais elle savait qu'il n'y avait plus de retour en arrière. Les rêves d'une réconciliation — ces rêves qu'elle avait caressés si longtemps, qu'elle avait espérés si fort, qu'elle avait crus si sincèrement — s'étaient dissipés, évanouis, consumés. Remplacés par la dure réalité de la guerre — la guerre froide, la guerre civile, la guerre fratricide.

Avec une dernière prière silencieuse — aux dieux qu'elle ne priait plus, aux ancêtres qu'elle avait oubliés, à l'enfant qu'elle avait été — elle se prépara à l'affrontement.

Leurs épées s'entrechoquèrent avec une violence inouïe — un choc métallique, un fracas assourdissant, un éclair

d'acier — le fracas du métal résonnant comme un tonnerre, comme un glas, comme un arrêt de mort. Elysia se battait avec toute la force et la dextérité qu'elle possédait — chaque muscle tendu, chaque nerf à vif, chaque pensée concentrée sur un seul objectif : vaincre, survivre, avancer. Ses mouvements étaient fluides, précis, rapides — une danse mortelle, une chorégraphie sanglante, une liturgie guerrière.

Mais Kaelan était un adversaire redoutable — plus rapide, plus fort, plus expérimenté — ses années d'entraînement, ses années de guerre, ses années de service, lui ayant forgé un corps d'acier, un esprit de glace, une volonté de feu.

Il attaquait sans relâche — chaque coup porté avec une précision chirurgicale, une force herculéenne, une détermination absolue — repoussant Elysia, la forçant à reculer, l'accablant sous une pluie de lames.

Elle paraît, contre-attaquait, ripostait — mais chaque mouvement était plus difficile que le précédent, chaque respiration plus courte, chaque espoir plus ténu.

Malgré toute sa détermination — malgré sa rage, sa haine, son amour — Elysia se retrouva rapidement acculée, ses forces commençant à faiblir sous les assauts implacables de son frère, ses jambes flageolant, ses bras tremblant, son cœur près d'exploser.

Kaelan, bien qu'il soit en proie à une tourmente intérieure — un cyclone d'émotions contradictoires, un ouragan de doutes et de regrets — ne montra aucune pitié. Sa lame fendit l'air — sifflant comme un serpent, déchirant le vide — frappant avec une force brutale, repoussant Elysia jusqu'à ce qu'elle perde l'équilibre, jusqu'à ce qu'elle tombe à genoux, jusqu'à ce qu'elle s'écroule.

Elle tomba — lourdement, douloureusement — son genou heurtant le sol, sa main tremblante serrant encore son épée, ses yeux fixant le vide, son souffle s'arrêtant.

« C'est fini, Elysia, » murmura Kaelan, sa voix tremblant légèrement — une fêlure dans l'armure, une fissure dans le masque — alors qu'il pointait son épée vers elle, la lame effleurant sa gorge, la mort à portée de main. « Je ne veux pas te tuer — tu le sais, n'est-ce pas ? Tu le sens, tu le vois, tu le comprends — mais si tu continues — si tu persists, si tu insistes, si tu refuses d'abandonner — je n'aurai pas le choix. »

Elysia leva les yeux vers lui — ses yeux brouillés de larmes, de colère, de désespoir — des larmes de rage roulant sur ses joues sales, sur sa peau meurtrie, sur ses lèvres fendues.

« Tu as toujours le choix, Kaelan, » dit-elle, sa voix brisée, étranglée, presque inaudible — mais porteuse d'une détermination farouche, d'un espoir irréductible, d'une foi inébranlable. « Tu as toujours le choix — entre le bien et le mal, entre la lumière et les ténèbres, entre l'amour et la haine. Mais tu es trop aveugle — trop aveuglé par ta passion, ton obsession, ta damnation — pour le voir. »

Elle se redressa lentement — les jambes vacillantes, les bras tremblants, la tête haute — refusant de s'avouer vaincue, refusant de baisser les yeux, refusant d'abandonner.

« Si tu veux me tuer — si c'est ce que Seraphina attend de toi, si c'est le prix de sa confiance, si c'est le prix de ton trône — alors fais-le. Mais sache — sache, au moins — que ce que tu détruis ici, en ce moment, dans ce geste, c'est la dernière chance que tu as de te racheter. La dernière opportunité de retrouver ton honneur. Le dernier espoir de sauver ton âme. »

Kaelan resta immobile — figé comme une statue, muet comme une tombe — l'épée tremblant légèrement dans sa main, son cœur balançant entre le devoir et l'amour, entre la mort et la vie.

Il sentit un doute s'insinuer en lui — une fissure dans la carapace de fer qu'il avait forgée autour de son cœur, une brèche dans les murs qu'il avait érigés, une faille dans les défenses qu'il avait bâties.

Et si elle avait raison ? pensa-t-il, le vertige de l'abîme, le vertige de la liberté, le vertige de la trahison. Et si j'avais encore le choix ? Et si je pouvais encore revenir en arrière — tout arrêter, tout abandonner, tout recommencer ?

Mais comment ?

Comment abandonner Seraphina — mon amour, ma passion, ma raison de vivre ? Comment abandonner mon fils — mon sang, ma chair, mon héritage ? Comment abandonner le trône — le pouvoir, la richesse, la gloire ?

Je ne peux pas. Je ne veux pas. Je ne dois pas.

Mais avant qu'il ne puisse réagir — qu'il ait pris une décision, qu'il ait choisi son camp — un soldat loyal à Seraphina surgit des ombres derrière Elysia, l'épée levée, prêt à la frapper par derrière, à la tuer dans le dos, à la trahir comme tant d'autres.

Dans un mouvement instinctif — réflexe de soldat, réflexe de frère, réflexe d'homme — Kaelan repoussa le soldat avec une violence inouïe, le désarmant en un clin d'œil, le projetant au sol, le réduisant à l'impuissance.

Le corps du soldat heurta le pavé avec un bruit sourd — un craquement d'os, un râle d'agonie — et plus rien.

Elysia, profitant de l'instant de confusion — de cette brèche inattendue, de cette aide improbable — se redressa complètement, le regard emplí d'une détermination nouvelle, d'une lueur d'espoir renaissante.

Elle ouvrit la bouche pour parler — pour le remercier, pour le supplier, pour le convaincre — mais avant qu'elle ne puisse faire un autre geste, avant qu'elle ne puisse prononcer un autre mot, un cor retentit dans la ville.

Paaaaaaaar ici !

Le son puissant, obsédant — un appel, un ordre, un signal — résonna entre les bâtiments, rebondit sur les murs, se répercuta dans les rues. Le signal du retrait. L'ordre de battre en retraite. La fin de la bataille — pour aujourd'hui.

Thorian et Arden — qui avaient observé le duel à distance, le cœur serré, les mains moites — avaient ordonné un repli stratégique, conscient que le combat ne pouvait se prolonger sans risquer de lourdes pertes, sans voir leurs troupes anéanties, sans perdre tout ce qu'ils avaient gagné.

Il faut savoir reculer pour mieux sauter, pensa Thorian, l'épée encore dégainée, le regard encore brûlant. Nous reviendrons. Plus forts. Plus nombreux. Plus déterminés.

Les rebelles se retirèrent en bon ordre — par vagues, par sections, par bataillons — emportant leurs blessés, abandonnant leurs morts, laissant derrière eux le champ de bataille jonché de cadavres, de sang et de larmes.

Kaelan et Elysia restèrent face à face — un long moment — le souffle court, les armes encore levées, les cœurs déchirés. Les cris des soldats, le bruit des armures, le fracas des épées s'estompaient peu à peu, s'éloignaient, disparaissaient.

Puis, sans un mot — sans un adieu, sans une promesse, sans une menace — Elysia recula, ses yeux ne quittant pas ceux de son frère, comme si elle cherchait en lui une réponse, un signe, un espoir.

Le moment de vérité n'était pas encore venu — pas aujourd'hui, pas maintenant — mais elle savait qu'il

approchait, qu'il se rapprochait à grands pas, qu'il allait bientôt les rattraper.

« Nous nous reverrons, Kaelan — je te le promets, je te le jure, je te le garantis — » déclara-t-elle en reculant davantage, sa voix pleine de promesses, de menaces, d'espoir, « et ce jour-là — ce jour de vérité, de réconciliation ou de mort — je ferai tout — absolument tout — pour te ramener à la raison. Pour te sauver de toi-même. Pour te sauver d'elle. »

Kaelan resta silencieux — figé, immobile, hébété — la regardant disparaître dans la masse des rebelles en retraite, sa silhouette s'effaçant peu à peu, se confondant avec les ombres, s'évanouissant dans la fumée.

Une part de lui — une part qu'il croyait morte, qu'il croyait enterrée, qu'il croyait disparue — voulait la suivre. Voulait crier qu'elle avait raison, qu'il n'était pas trop tard, qu'il pouvait encore changer.

Mais l'emprise de Seraphina était trop forte — ses chaînes invisibles mais indestructibles, son pouvoir magnétique mais dévastateur, son amour dévorant mais destructeur — et Kaelan, comme tant de fois auparavant, comme toujours — resta figé, impuissant, désespéré.

Alors qu'il regagnait le palais — ses pas lourds sur les pavés, son cœur lourd dans sa poitrine, son âme lourde de remords — Kaelan était partagé, déchiré, écartelé. Entre l'amour dévorant qu'il portait à Seraphina — cette passion absolue, presque mystique — et le poids écrasant des choix qu'il avait faits — ces choix qui le hantaient jour et nuit, qui l'empêchaient de dormir, qui lui glaçaient le sang.

La bataille pour le royaume — pour l'âme du royaume, pour le cœur du royaume — n'était pas terminée, pensa-t-il, en franchissant les grandes portes du palais, en traversant

la cour intérieure, en montant les escaliers de marbre.

Elle ne faisait que commencer.

Et bientôt – trop tôt, trop vite, trop brutalement – il le savait, il le sentait, il le redoutait – il serait contraint de faire face à la décision la plus difficile de sa vie.

Entre Seraphina et Elysia. Entre l'amour et la raison. Entre la passion et l'honneur. Entre la vie et la mort.

Entre tout ce qu'il avait aimé, et tout ce qu'il aurait dû aimer.

Les couloirs du palais lui semblaient plus sombres que jamais – plus hostiles, plus oppressants – comme s'ils se refermaient sur lui, comme s'ils cherchaient à l'engloutir, à le réduire au silence.

Les portraits des anciens rois – accrochés aux murs, alignés comme des juges – semblaient le regarder avec mépris, avec pitié, avec indifférence.

Tu n'es pas un roi, semblaient-ils dire, tu n'es qu'un pantin, un instrument, une ombre. Et les ombres ne règnent pas – elles servent. Elles obéissent. Elles disparaissent.

Kaelan pressa le pas – fuyant ces regards accusateurs, ces jugements silencieux – et se réfugia dans ses appartements, dans l'obscurité, dans le silence.

Seul. Encore une fois. Toujours.

Chapitre 20 : L'Honneur du Roi

Le soir était tombé sur la capitale — ce soir d'hiver précoce, chargé de froid et de menaces, où les ombres s'étiraient comme des doigts squelettiques sur les murs de la ville — mais l'obscurité ne parvenait pas à cacher l'agitation qui régnait dans le palais royal. L'obscurité, cette complice habituelle des secrets et des crimes, était impuissante face à la rumeur qui courait, aux regards qui se croisaient, aux cœurs qui battaient plus vite que de raison.

Des murmures parcouraient les couloirs — chuchotements étouffés, phrases interrompues, mots à peine esquissés — des regards inquiets se croisaient — échanges furtifs, interrogations muettes, accusations silencieuses — car la bataille de la journée avait laissé des traces. Des traces de sang sur les pavés, des traces de peur dans les esprits, des traces de doute dans les cœurs. Les rebelles — ces insurgés, ces traîtres, ces ennemis de l'intérieur — avaient osé s'attaquer au cœur même du royaume. Aux portes du palais. Aux pieds du trône. À la barbe de la reine.

Et bien que repoussés — vaincus pour l'instant, dispersés pour l'heure, humiliés pour le moment — leur détermination était indéniable. Leur courage était incontestable. Leur menace était réelle.

Ils reviendront, pensaient les gardes, les nobles, les serviteurs, en se serrant dans leurs capes, en vérifiant les verrous, en priant leurs dieux. *Ils reviendront, plus nombreux, plus armés, plus déterminés. Et la prochaine fois, peut-être — peut-être — ils franchiront les portes.*

Et alors, que deviendrons-nous ?

Seraphina se tenait dans la grande salle du trône — cette salle qu'elle avait conquise, qu'elle avait décorée, qu'elle

avait fait sienne — son regard glacial fixé sur Kaelan, qui se tenait devant elle, immobile comme une statue, muet comme une tombe, son expression fermée, impénétrable, gardant jalousement ses émotions, ses pensées, ses secrets.

La reine était belle — ce soir-là, plus belle que jamais — sa robe de velours noir soulignant sa peau pâle, ses cheveux blonds dénoués tombant sur ses épaules, ses yeux bleus brillant d'une lueur presque surnaturelle. Mais son visage, malgré sa beauté, portait les marques de l'exaspération — les rides du front, les cernes sous les yeux, les lèvres pincées — les stigmates de la colère contenue, de l'inquiétude grandissante, de la peur à peine dissimulée.

Son fils — leur fils — dormait paisiblement dans une pièce voisine, bercé par les soins d'une nourrice dévouée, inconscient des tensions qui pesaient sur ses parents, des dangers qui menaçaient son royaume, des complots qui se tramaient autour de son berceau.

Il ne sait rien, pensa Kaelan, en regardant Seraphina, en écoutant ses accusations, en subissant son regard.

Heureusement. Pour l'instant. Je ferai tout — tout ce qui est en mon pouvoir — pour qu'il ne sache jamais. Pour qu'il ne souffre jamais. Pour qu'il ne devienne jamais ce que nous sommes devenus.

— Kaelan, commença Seraphina d'une voix douce — une douceur trompeuse, une douceur de prédateur, une douceur qui annonçait l'orage — mais chargée de reproches, d'accusations, de menaces à peine voilées.

Explique-moi — justifie-moi — dis-moi pourquoi Elysia est encore en vie. Pourquoi tu ne l'as pas tuée, là, devant les portes, devant tes soldats, devant moi. Pourquoi tu as épargné celle qui veut notre perte, notre destruction, notre mort.

Elle marqua une pause, ses yeux s'enfonçant dans les siens comme des poignards, des rasoirs, des lames.

« Pourquoi n'as-tu pas achevé — terminé, exterminé, anéanti — ce qui aurait dû être fait depuis longtemps ? »

Kaelan ne détourna pas le regard — bien que son cœur se serre à ces mots, bien que ses entrailles se nouent, bien que son âme se déchire — soutenant son regard avec une fermeté qu'il ne se connaissait pas, une détermination qu'il puisait dans les profondeurs de son être, une foi qu'il ne savait pas posséder.

« Elysia est une combattante redoutable, Seraphina — peut-être la plus redoutable que j'aie jamais affrontée — et elle mérite un duel loyal, honnête, juste. » Sa voix était calme, posée, presque paisible. « Je ne laisserai personne — ni soldat, ni garde, ni assassin — intervenir dans ce combat. C'est une affaire personnelle, une affaire de famille, qui doit se régler entre nous deux. Entre frère et sœur. Entre sang et sang. »

Il sentit son cœur s'affermir, ses convictions se renforcer, sa voix s'élever.

« Si elle doit mourir — si le destin le veut, si la nécessité l'exige — ce sera de ma main. Pas de celle d'un lâche. Pas de celle d'un traître. Pas de celle d'un assassin. »

Seraphina leva un sourcil — incrédule, déconcertée, presque amusée — ses lèvres s'entrouvrant pour laisser échapper un rire doux, un rire sans chaleur, un rire de mépris.

— Un duel loyal ? répéta-t-elle, comme si elle goûtait un mot étrange, un concept absurde, une idée ridicule.

Quelle importance — quelle signification, quelle valeur — a l'honneur dans un monde où seuls les forts survivent, où seuls les puissants règnent, où seuls les impitoyables triomphent ?

Elle s'approcha de lui — ses hanches se balançant, sa robe froissant le sol, ses yeux brûlant d'une flamme intérieure — et sa voix se fit plus douce, plus dangereuse, plus venimeuse.

« Ta loyauté — ton dévouement, ton sacrifice, ton amour — m'est précieuse, Kaelan. Plus que tout. Plus que la vie. Plus que le pouvoir. Mais je ne comprends pas — je ne peux pas comprendre — ces scrupules, ces états d'âme, ces hésitations. »

Sa main se leva, effleurant sa joue — ses doigts glacés traçant des arabesques sur sa peau — et ses yeux plongèrent dans les siens, le transperçant, le jugeant, le possédant.

« Elysia n'est plus ta sœur, Kaelan. Elle n'est plus celle que tu as connue, aimée, protégée. Elle est devenue — elle a choisi de devenir — une ennemie. Une ennemie qui menace notre royaume — notre œuvre, notre rêve, notre avenir. Une ennemie qui veut détruire notre fils — cet enfant innocent, pur, sans tache. »

Sa voix se fit plus pressante, plus impérieuse, plus autoritaire.

« Une ennemie, Kaelan. Et les ennemis — tu le sais, tu l'as appris, tu l'as prouvé — doivent être éliminés. Sans pitié. Sans remords. Sans exception. »

Kaelan ferma un instant les yeux — ses paupières s'abaissant, ses cils frémissant — tentant de garder son calme, sa dignité, son humanité. Il savait que Seraphina ne comprenait pas ses dilemmes moraux, ses tourments intérieurs, ses luttes éthiques. Qu'elle était motivée — consumée, possédée, dominée — par une soif de pouvoir qui éclipsait toute notion de justice, d'honneur, de bien.

Mais il devait rester ferme — ne pas montrer la tempête intérieure qui le tourmentait, les doutes qui le

rongeaient, les peurs qui le paralysaient. Il devait être le roi qu'elle attendait — fort, déterminé, impitoyable — ou du moins, le sembler.

« Je te jure — je te promets, je te garantis — que la prochaine fois, » dit-il finalement, sa voix plus basse, plus grave, plus résignée, « je ne lui laisserai aucune chance. Aucune. Pas de quartier. Pas de pitié. Pas de répit. »

Il inspira profondément, comme pour se donner du courage, pour rassembler ses forces, pour sceller son pacte.

« Elysia — et les siens, et tous ceux qui la soutiennent — tomberont. Je les abattraï, je les anéantirai, je les réduirai à l'impuissance. Et je protégerai notre royaume — contre tous, contre tout — quoi qu'il m'en coûte. »

Sa voix se fit plus ferme, plus déterminée, presque farouche.

« Je ne te décevrai pas, Seraphina. Plus jamais. »

Seraphina s'approcha de lui — sa robe froissant le sol, son parfum l'enivrant, sa présence l'écrasant — ses yeux brillant d'une lueur étrange, presque surnaturelle. Elle posa une main douce sur sa joue — ses doigts glacés se réchauffant à son contact — son regard s'adoucissant, s'apaisant, s'attendrissant.

— Je te crois, Kaelan, murmura-t-elle, sa voix à peine plus qu'un souffle, une caresse, une promesse. Malgré tout — malgré mes doutes, mes craintes, mes angoisses — je te fais confiance. Tu as déjà prouvé ta valeur — ta force, ton courage, ta loyauté — à maintes reprises. En maintes occasions. En maintes batailles. Je sais — je sais au plus profond de mon cœur — que tu feras ce qu'il faut. Ce qui est nécessaire. Ce qui est exigé.

Elle se pencha pour l'embrasser — un geste calculé, un geste tendre, un geste possessif — ses lèvres effleurant

les siennes, son souffle chaud se mêlant au sien, sa langue cherchant la sienne.

Un geste qui se voulait rassurant — un baume sur ses blessures, une récompense pour sa loyauté, une promesse d'avenir — mais qui laissait Kaelan avec un goût amer, un arrière-goût de cendres, de mensonges, de trahison.

Le poids de ses responsabilités — ce fardeau écrasant, cette montagne sur ses épaules, cette épée de Damoclès — l'amour qu'il portait à Seraphina — cette passion dévorante, cette obsession malade — et l'héritier qu'ils avaient créé ensemble — ce fils innocent, pur, sans tache — tout cela s'entremêlait dans une toile complexe de devoirs et de désirs contradictoires, de promesses et de menaces, d'espoirs et de cauchemars.

— Repose-toi, mon roi, murmura Seraphina en s'éloignant — ses doigts glissant sur sa peau, son sourire s'effaçant, son regard se détournant. Bientôt — demain, peut-être, ou dans quelques jours — tout ceci ne sera plus qu'un mauvais souvenir. Un cauchemar évanoui. Une épreuve surmontée. Et nous — toi, moi, notre fils — nous pourrions régner sans opposition, sans partage, sans limite.

Kaelan hocha la tête — un hochement lent, lourd, mécanique — mais en quittant la salle — ses pas résonnant sur le marbre froid, ses yeux fixant le vide, ses pensées tourbillonnant — il sentait un malaise profond grandir en lui, une angoisse sourde l'envahir, une certitude terrible s'installer.

Il n'était plus seulement question de loyauté envers Seraphina — de ces serments prononcés, de ces pactes scellés, de ces sacrifices consentis. Mais aussi — et surtout — de ses propres convictions, de ses propres valeurs, de ses propres croyances.

De ce qu'il était prêt à sacrifier pour le pouvoir — son honneur, son âme, sa vie — et ce qu'il n'était pas prêt à sacrifier — son amour pour Elysia, sa mémoire de leurs jeux d'enfants, son espoir d'une réconciliation impossible.

Jusqu'où irai-je ? se demanda-t-il, en traversant les couloirs déserts, en montant les escaliers, en rejoignant sa chambre. Jusqu'où la suivrai-je ? Jusqu'où me perdrai-je ? Et quand — quand — serai-je trop loin pour revenir en arrière ?

Pendant ce temps, dans la forêt où s'étaient réfugiés Elysia, Thorian, Arden et leurs alliés — cette forêt protectrice, maternelle, presque sacrée — l'ambiance était tendue mais déterminée. Les visages, éclairés par les flammes vacillantes du feu de camp, étaient graves, concentrés, presque funèbres.

Autour du feu — ce foyer de vie, de chaleur, d'espoir — des cartes étaient étalées sur le sol, montrant les plans détaillés du palais, les positions des gardes, les itinéraires secrets, les points de passage, les issues de secours.

C'était leur dernière chance — une mission risquée, périlleuse, presque suicidaire — qui pouvait changer le cours de la guerre, renverser la tyrannie, restaurer la justice.

— La seule manière de renverser Seraphina — de la détrôner, de l'humilier, de la vaincre — est de frapper directement à la tête, déclara Thorian, son ton grave, solennel, presque funèbre. De l'atteindre là où elle se croit invincible — dans son palais, dans sa chambre, dans son sommeil. De l'éliminer — rapidement, silencieusement, définitivement. Sans combat. Sans duel. Sans procès.

Arden examinait les plans — ses doigts suivant les lignes, ses yeux parcourant les annotations — son visage fermé, concentré, impénétrable.

— Ce ne sera pas facile, répondit-elle, sa voix basse, prudente, calculatrice. Les défenses sont renforcées — les gardes plus nombreux, les rondes plus fréquentes, les consignes plus strictes — depuis l'attaque d'aujourd'hui. Seraphina a eu peur — pour la première fois, peut-être — et elle a pris des mesures. Des mesures drastiques, des mesures radicales, des mesures mortelles. Et avec Kaelan qui veille — qui protège, qui surveille, qui combat — nous devons être plus que prudents. Nous devons être parfaits. Impeccables. Infaillibles.

Elysia, qui écoutait en silence — assise sur une souche, ses mains croisées sur ses genoux, ses yeux fixant les flammes — prit enfin la parole, sa voix claire, ferme, déterminée.

— Nous avons déjà affronté Kaelan — sur le champ de bataille, devant les portes du palais — et nous connaissons ses forces. Sa technique, sa puissance, sa détermination. Mais nous connaissons aussi ses faiblesses — ses doutes, ses hésitations, son amour pour moi — même s'il refuse de les admettre, même s'il les cache, même s'il les combat.

Elle releva la tête, ses yeux brillant d'une lueur farouche, presque sauvage.

— Cette fois, nous ne devons pas chercher à l'affronter de front — à le défier, à le provoquer, à l'épuiser. Nous devons être rapides — plus rapides que lui, plus rapides que ses gardes, plus rapides que la mort. Silencieux — invisibles, inaudibles, inexistants. Discrets — sans bruit, sans lumière, sans trace.

Elle marqua une pause, ses yeux parcourant les visages de ses parents, de ses alliés, de ses amis.

— C'est notre seule chance. Notre unique opportunité. Notre dernier espoir.

Thorian et Arden échangèrent un regard — un regard chargé de signification, de compréhension, d'acceptation — puis acquiescèrent, lentement, gravement.

— Un petit groupe — une poignée d'hommes, une unité d'élite, une équipe de choc — devra s'infiltrer dans le palais, » dit Thorian, sa voix basse, mesurée, précise. « Nous n'aurons qu'une seule chance — une seule — et si nous échouons, si nous nous faisons prendre, si nous mourons, tout sera perdu. Le royaume, le peuple, la justice. Et notre famille. À jamais.

Elysia, son regard déterminé — presque brûlant — se tourna vers ses parents, vers ses alliés, vers ses amis.

— Je serai de ce groupe — je serai la première, la dernière, la seule — si nécessaire. Nous avons préparé cette mission ensemble — planifié, répété, imaginé — pendant des jours, des nuits, des semaines. C'est notre devoir — notre devoir envers le roi défunt, envers les innocents massacrés, envers ceux qui n'ont pas eu la chance de fuir, de se battre, de survivre.

Arden posa une main sur l'épaule de sa fille — sa main chaude, rassurante, maternelle — ses yeux plongeant dans les siens, ses lèvres esquissant un sourire triste, presque douloureux.

— Nous serons à tes côtés, Elysia — à ta droite, à ta gauche, devant toi, derrière toi — comme nous l'avons toujours été, comme nous le serons toujours. Ensemble — unis, soudés, indissociables — nous ferons ce qui doit être fait. Ce pour quoi nous sommes venus. Ce pourquoi nous avons combattu, sacrifié, souffert.

La décision était prise — irrévocable, définitive, absolue. Cette mission serait leur coup de grâce — le coup final, l'assaut décisif, la révolte ultime.

En silence — chacun, à sa manière — se préparait pour ce qui allait être la mission la plus périlleuse de leur vie, l'entreprise la plus dangereuse de leur existence, l'aventure la plus décisive de leur destinée. Une mission dont l'issue déciderait du sort du royaume — de sa liberté, de sa justice, de son avenir. La nuit serait longue — pleine de dangers, de pièges, de menaces — mais aussi d'espoir, de courage, de foi.

Dans la forêt sombre — où les arbres semblaient se resserrer autour d'eux, où les ombres semblaient s'épaissir, où le vent semblait murmurer des secrets — les préparatifs se faisaient avec une efficacité militaire, une précision horlogère, une discipline de fer. Les alliés de la famille Stormarrow préparaient les armes — affûtant les lames, vérifiant les cordes, chargeant les carreaux — et vérifiaient les provisions — les vivres, l'eau, les médicaments — avec une attention méticuleuse, presque obsessionnelle. Le petit groupe qui pénétrerait dans le palais — une dizaine d'hommes et de femmes, choisis parmi les meilleurs, les plus aguerris, les plus déterminés — devait être léger et rapide, capable de se déplacer sans être détecté, de frapper sans être vu, de disparaître sans être poursuivi. Thorian rassembla ses troupes — une dernière fois, avant le départ — sa voix grave, solennelle, presque religieuse. — Rappelez-vous — souvenez-vous, n'oubliez jamais — que nous n'avons pas droit à l'erreur. Pas une. Pas une seule. Ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais. Le destin du royaume — de notre peuple, de notre famille, de notre avenir — repose sur nos épaules. Sur nos bras. Sur nos cœurs.

Elysia acquiesça — son regard dur, déterminé, presque farouche — sentant le poids de cette responsabilité, de ce fardeau, de ce sacrifice.

Elle savait — elle savait au plus profond de son être — que c'était là son devoir. Sa destinée. Sa raison d'être.

— Pour le roi défunt — qui a donné sa vie pour nous, qui est mort pour nous, qui nous a montré le chemin — dit-elle, sa voix claire, puissante, inspirée, — pour tous ceux qui ont souffert sous le règne de Seraphina — qui ont été opprimés, torturés, assassinés — pour tous ceux qui n'ont plus de voix, qui n'ont plus d'espoir, qui n'ont plus de rêves — nous ne devons pas échouer. Nous ne pouvons pas échouer. Nous n'échouerons pas.

Arden, Thorian, et Elysia échangèrent un dernier regard — un regard d'adieu, peut-être, un regard de promesse, un regard d'espoir — puis, dans un silence solennel, presque religieux, ils s'enfoncèrent dans l'obscurité de la forêt, en direction du palais.

La mission était lancée — irrévocable, définitive, absolue — et rien — rien au monde — ne pourrait les arrêter.

Ni les gardes, ni les murs, ni les épées.

Ni Kaelan.

Pas même la mort.

Au palais, Seraphina se préparait pour la nuit — se déshabillant devant son miroir, défaisant ses tresses, enfilant sa chemise de nuit — ignorant encore la tempête qui se rapprochait, les ombres qui s'amoncelaient, le danger qui rampait vers elle.

Elle souriait — satisfaite, confiante, triomphante — se croyant invincible, éternelle, immortelle.

Kaelan, quant à lui, veillait — debout à la fenêtre de sa chambre, regardant la nuit étoilée, écoutant le vent, respirant le froid — son esprit tourmenté par les pensées

contradictaires qui ne cessaient de l'assaillir, de le harceler, de le déchirer.

Le moment de vérité approchait, pensa-t-il, ses yeux fixant l'horizon, ses mains serrant le rebord de la fenêtre, son cœur battant la chamade. Pour tous les protagonistes de cette tragédie en marche. Pour Seraphina. Pour Elysia. Pour moi.

Et quand ce moment viendra — quand les masques tomberont, quand les épées s'entrechoqueront, quand le sang coulera — je devrai choisir.

Entre l'amour et la haine.

Entre le bien et le mal.

Entre la vie et la mort.

Entre tout ce que j'ai été, et tout ce que je suis devenu.

Entre tout ce que j'ai aimé, et tout ce que j'ai perdu.

Il ferma les yeux — une prière muette, un appel au secours, un cri de détresse — et attendit.

Attendit l'inévitable.

Attendit la fin.

Chapitre 21 : Le Duel Fraternel

Le palais, habituellement imposant et paisible — cette forteresse de pierre et de marbre, symbole de pouvoir et de stabilité, refuge de la royauté et de ses secrets — était désormais plongé dans une atmosphère tendue, chargée de l'électricité d'une bataille imminente, de la sueur et de la peur, du sang et des larmes.

La lune, cachée par des nuages menaçants — ces voiles sombres qui rampaient dans le ciel comme des présages, comme des lamentations, comme des murmures — projetait des ombres mouvantes sur les murs anciens, des ombres qui semblaient danser, murmurer, comploter. Les couloirs, d'ordinaire si majestueux, si impressionnants, si fiers, semblaient s'être refermés sur eux-mêmes, rétrécis, oppressants, menaçants.

Elysia, Thorian et Arden se glissèrent dans ces couloirs silencieux — ombres parmi les ombres, murmures parmi les murmures — chaque pas calculé, chaque souffle mesuré, chaque battement de cœur réprimé. Leur objectif était clair — atteindre Seraphina, la confronter, la vaincre — mais le danger était omniprésent, tapi dans chaque recoin, chaque porte, chaque ombre.

Les gardes royaux étaient nombreux — plus nombreux qu'ils ne l'avaient anticipé — postés à chaque carrefour, à chaque escalier, à chaque issue. Mais bien entraînés — ces soldats d'élite, ces gardes du corps, ces lanciers aguerris — les trois Stormarrow savaient comment éviter les patrouilles, comment se fondre dans l'obscurité, comment se faire oublier.

Les couloirs ornés de riches tapisseries — ces œuvres d'art qui racontaient l'histoire du royaume, ses batailles et ses victoires, ses rois et ses reines — semblaient interminables, se déroulant devant eux comme un labyrinthe sans fin, une épreuve sans issue, un

cauchemar sans réveil. Et chaque tournant — chaque angle, chaque porte, chaque intersection — pouvait être le dernier. Le dernier pas, la dernière respiration, le dernier instant.

Elysia menait la marche — son cœur battant à tout rompre, sa main serrant la garde de son épée, ses yeux scrutant l'obscurité — tandis que Thorian et Arden surveillaient leurs arrières, leurs sens en alerte, leurs armes dégainées, prêts à frapper, à parer, à mourir. « Nous approchons de la salle du trône — la pièce principale, le cœur du pouvoir, le sanctuaire de Seraphina — » murmura Thorian, ses yeux scrutant les environs avec la vigilance d'un vétéran de guerre, d'un stratège expérimenté, d'un père protecteur. « Plus que quelques couloirs, plus que quelques portes, plus que quelques instants. »

Arden hocha la tête — son expression grave, solennelle, presque funèbre — sa main caressant la garde de son épée, ses lèvres remuant en une prière silencieuse. « Soyons prêts — prêts à tout, prêts à tous, prêts à l'inattendu — car Seraphina n'est peut-être pas seule. Kaelan est quelque part, quelque part dans ces murs, quelque part dans cette nuit, quelque part dans ce palais. Et s'il nous trouve — s'il nous affronte — s'il nous arrête... »

Elle n'acheva pas sa phrase. Elle n'en avait pas besoin. Leur progression — cette progression lente, prudente, presque douloureuse — les mena bientôt à une vaste salle ornée de colonnes de marbre, de statues de héros anciens, de fresques représentant la fondation du royaume. Une salle éclairée faiblement par la lueur vacillante des torches — ces flammes dansant sur les murs, créant des ombres mouvantes, des illusions mouvantes, des cauchemars vivants.

C'est là — au centre de cette salle, comme un juge, comme un bourreau, comme un roi — qu'ils se retrouvèrent face à une silhouette sombre, imposante et familière.

Kaelan.

Il les attendait. Il les avait attendus. Il les attendait depuis toujours.

Leurs regards se croisèrent — les regards d'Elysia et de Kaelan — et le temps sembla se suspendre, s'arrêter, s'abolir. Le silence — aussi lourd que le plomb, aussi dense que la pierre, aussi froid que la mort — pesait sur les épaules d'Elysia, sur son cœur, sur son âme.

Elle voyait dans les yeux de son frère — ces yeux qu'elle avait tant aimés, tant admirés, tant recherchés — le même conflit intérieur qui l'habitait elle-même. Une douleur muette — une souffrance silencieuse, un désespoir sans nom — qu'aucun mot ne pourrait jamais apaiser, qu'aucune parole ne pourrait jamais guérir, qu'aucun pardon ne pourrait jamais effacer.

« Elysia, » murmura Kaelan — sa voix rauque, brisée, presque méconnaissable — chargée de tristesse et de résignation, d'amour et de haine, d'espoir et de désespoir. « Je savais que tu viendrais — que tu reviendrais, que tu n'abandonnerais pas, que tu te battrais jusqu'au bout. Je t'ai vu dans mes rêves — dans mes cauchemars, dans mes prières — cent fois, mille fois, une éternité de fois — et à chaque fois, j'espérais me tromper, j'espérais que tu ne viendrais pas, j'espérais que tu resterais dans ta forêt, en sécurité, vivante, loin de moi. »

Il marqua une pause — ses yeux se perdant dans le vide, ses épaules s'affaissant, son souffle s'arrêtant.

« Mais tu es là. Comme toujours. Comme jamais. Comme à jamais. »

Elysia serra les poings autour de son épée — sentant le métal froid contre sa paume, la garde rugueuse sous ses doigts, la lame tranchante au creux de sa main — et sa voix, quand elle parla, était tremblante, mais ferme, hésitante, mais déterminée, brisée, mais debout.

« Je n'ai pas le choix, Kaelan — pas maintenant, pas ce soir, pas jamais. Regarde ce que Seraphina a fait de toi — de nous, de notre famille, de notre royaume. Elle t'a transformé — changé, corrompu, dévoré — en un monstre, un assassin, un tyran. »

Ses yeux se remplirent de larmes — des larmes de colère, de douleur, d'amour — et sa voix se fit plus forte, plus puissante, plus désespérée.

« Regarde ce que tu es devenu — et dis-moi que tu es fier. Dis-moi que tu es heureux. Dis-moi que tu ne regrettes rien. »

Kaelan secoua doucement la tête — ses traits se durcissant, ses yeux s'assombrissant, ses lèvres se pincant — comme s'il se forgeait une armure, un bouclier, une carapace.

« C'est toi qui ne comprends pas — qui ne veut pas comprendre, qui ne peut pas comprendre — Elysia. » Sa voix était calme — trop calme, faussement calme — mais derrière cette apparente sérénité, on devinait la tempête, l'ouragan, le cataclysme. « Je fais tout cela — chaque crime, chaque mensonge, chaque trahison — pour protéger notre royaume. Pour le préserver, le défendre, le sauver. Et pour protéger notre famille — notre fils, notre sang, notre avenir. »

« En détruisant ceux que tu es censé protéger ? » rétorqua Elysia, la voix tremblante de colère et de douleur, d'amour et de haine, d'espoir et de désespoir. « Notre père — notre mère — moi — nous étions une famille, Kaelan ! Une famille unie, soudée, aimante.

Nous devions nous soutenir — nous épauler, nous secourir, nous aimer — et non nous déchirer, nous détruire, nous tuer ! »

Les deux guerriers s'observèrent — frère et sœur, sang et sang, ennemi et ennemie — la tension entre eux atteignant son paroxysme, son apogée, son point de non-retour.

Elysia savait — elle savait au plus profond de son être — que le duel était inévitable. Qu'elle ne pourrait pas convaincre Kaelan par les mots, par les prières, par les larmes. Qu'il ne restait plus que les épées — les lames, l'acier, le sang.

Kaelan se tenait droit — son épée déjà dégainée, brillant sous la lumière des torches, prête à frapper, à trancher, à tuer — prêt à faire face à sa sœur, à son passé, à son destin.

Sans un mot de plus — sans un adieu, sans un pardon, sans un regret — ils se jetèrent l'un sur l'autre.

Le choc de leurs lames — *claaang* — résonna dans la salle, brisant le silence en un concert d'acier, en un orage de métal, en un cataclysme de violence. Les étincelles jaillirent — éclairs fugaces dans l'obscurité — témoins silencieux de la rage, de la douleur, de l'amour.

Leurs mouvements étaient rapides — presque trop rapides pour être suivis, pour être compris, pour être anticipés — précis, chacun essayant de trouver une faille dans la défense de l'autre, une brèche dans l'armure, une fissure dans le cœur.

Elysia déployait toute la force et l'agilité que son père lui avait enseignées — les années d'entraînement, les heures de sueur, les nuits de douleur — ses muscles se souvenant, son corps réagissant, son esprit anticipant.

Kaelan, formé par les meilleures armes du royaume — par les maîtres d'armes, les vétérans, les légendes — répondait avec une brutalité maîtrisée, une puissance contenue, une violence calculée.

Leurs lames dansaient — une chorégraphie mortelle, un ballet sanglant, une danse macabre — créant une symphonie d'acier, un poème de guerre, une élégie de mort.

Leurs regards ne se quittaient pas — chacun cherchant à lire dans les yeux de l'autre une hésitation, un doute, une faiblesse — mais malgré la douleur, malgré la rage, malgré la haine, un lien indéfectible les unissait toujours. Le lien du sang. Le lien de l'enfance. Le lien de l'amour. Elysia parvint à désarmer Kaelan un bref instant — un instant volé, une seconde volée, un battement de cœur — son épée frappant la sienne, la projetant hors de sa main, la faisant voler dans les airs.

Mais Kaelan — plus rapide, plus fort, plus désespéré — répliqua en lui portant un coup au flanc, un coup sournois, un coup fatal. La lame traversa la chair — *chiiiiiiik* — assez profond pour lui arracher un cri de douleur, pour lui faire lâcher son arme, pour lui faire perdre l'équilibre.

Elysia tituba — le sang coulant de sa blessure, tachant sa tunique, imbibant sa peau — mais elle refusa de céder, refusa de tomber, refusa de mourir.

« Kaelan... » souffla-t-elle, les larmes aux yeux, la voix brisée, l'âme en miettes. « Il n'est pas trop tard — pas encore, pas tout à fait, pas complètement. Rappelle-toi qui tu es — qui tu étais — qui tu aurais pu être. Rappelle-toi nos jeux d'enfants, nos promesses, nos rêves. »

Sa voix se fit plus douce, plus suppliante, plus désespérée.

« Rappelle-toi que je t'aime — que je t'ai toujours aimé — que je t'aimerai toujours. »

Mais Kaelan — déchiré entre son devoir envers Seraphina et l'amour pour sa sœur, entre la raison et la passion, entre la vie et la mort — se raidit. Sa main se resserra sur la garde de son épée. Ses yeux se durcirent. Son cœur se ferma.

Il leva son épée — la lame brillant sous la lumière des torches — pour porter le coup fatal, pour mettre fin à cette guerre, pour tuer sa sœur.

Son cœur se serrait — se tordait, se déchirait, se brisait — à l'idée de ce qu'il était sur le point de faire, de la vie qu'il allait éteindre, de l'espoir qu'il allait anéantir. Mais il croyait — il avait besoin de croire — n'avoir plus d'autre choix. Plus d'issue. Plus d'espoir.

Je suis désolé, Elysia, pensa-t-il, ses yeux s'embuant de larmes, sa main tremblant sur la garde. Je suis tellement désolé. Pour tout. Pour toi. Pour nous. Pour cet instant que je vais rendre éternel.

Mais je n'ai pas le choix. Je n'ai jamais eu le choix. Pas depuis le début. Pas depuis elle. Pas depuis lui.

C'est alors — à cet instant précis, ce moment suspendu, cette fraction d'éternité — qu'Arden s'interposa.

« Non ! » cria-t-il — sa voix tonnant dans la salle, résonnant contre les murs, rebondissant sur les colonnes — en se jetant devant sa fille, devant Elysia, devant son amour.

L'épée de Kaelan — cette lame qu'il avait levée pour tuer — transperça le torse d'Arden. Le choc — *craaaaaac* — résonna comme un coup de tonnerre dans la salle, comme un glas funèbre, comme un arrêt de mort.

Le temps sembla s'arrêter. Les battements de cœur semblaient suspendus. Les respirations semblaient bloquées.

Arden tomba — ses mains agrippant la lame, ses yeux s'écrouillant, sa bouche s'ouvrant — et son sang, son sang chaud, son sang vivant, se répandit sur le sol, sur ses vêtements, sur les mains de son fils.

Kaelan écarquilla les yeux — choqué, horrifié, anéanti — par ce qu'il venait de faire, par ce qu'il avait provoqué, par ce qu'il avait détruit.

« Père... » balbutia-t-il — sa voix étranglée, brisée, méconnaissable — incapable de retirer son arme du corps de son propre père, incapable de bouger, de parler, de respirer.

Arden, avec un dernier souffle — un souffle rauque, douloureux, déchirant — tourna un regard rempli d'amour vers Elysia. Vers sa fille. Vers sa chair.

« Pars... maintenant... » murmura-t-il, sa voix à peine audible, évanescence, presque inexistante. « Protège ta mère... sauve-la... ne la laisse pas... »

Sa voix s'éteignit — comme une flamme qu'on souffle, comme une bougie qui meurt, comme un espoir qui s'effondre.

Elysia, étouffant un sanglot — ses mains serrant sa blessure, son cœur se déchirant — se redressa malgré la douleur, malgré la fatigue, malgré le désespoir. Thorian apparut à ses côtés — son visage ravagé par le chagrin, ses yeux brillant de larmes retenues, sa main serrant son épée — et empoigna Elysia fermement, la tirant en arrière.

« Nous devons partir — maintenant, tout de suite, sans attendre — » tonna Thorian, sa voix brisée mais résolue, désespérée mais déterminée. « Sinon nous mourrons — ici, ce soir — et tout sera perdu. »

Elysia, les larmes brouillant sa vue — des larmes de rage, de douleur, d'amour — jeta un dernier regard à son frère et à son père. À Kaelan, figé au-dessus du

corps d'Arden, son épée encore ensanglantée, ses yeux vides, son âme morte. Et à Arden, allongé sur le sol, son sang formant une flaque écarlate, ses yeux fixant le vide, ses lèvres murmurant des mots qu'elle ne pouvait plus entendre.

Adieu, père, pensa-t-elle, son cœur se brisant en mille morceaux. Adieu, Kaelan. Je vais te haïr pour toujours. Je vais t'aimer pour toujours. Je ne te pardonnerai jamais. Je n'arrêterai jamais d'espérer.

Et un jour – un jour – je reviendrai. Pour venger sa mort. Pour sauver ce royaume. Pour te sauver, peut-être, de toi-même.

Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, je fuis. Aujourd'hui, je pleure. Aujourd'hui, ma famille meurt.

Ensemble, Elysia et Thorian fuirent à travers les couloirs du palais – leurs pas résonnant sur le marbre, leurs cœurs battant la chamade, leurs larmes coulant sur leurs joues – leur mission inachevée, leur victoire impossible, leur cœur alourdi par la perte.

Derrière eux, les cris des gardes, les ordres des officiers, les prières des serviteurs – tout cela se mélangeait en une cacophonie assourdissante, une symphonie de désespoir, un requiem pour les morts.

Kaelan, quant à lui – resta figé, immobile, hébété – ses genoux pliés sous le poids de son crime, ses mains couvertes du sang de son père, son cœur déchiré par l'horreur de ce qu'il avait fait.

Le coup final, pensa-t-il, ses yeux fixant le corps inerte d'Arden, son épée encore plantée dans sa poitrine, le coup final que j'avais cru devoir porter à ma sœur – avait tué une partie de moi-même.

Une partie que je ne retrouverai jamais.

Une partie qui reposera pour toujours dans ce palais, sous les yeux de marbre des statues, sous les regards accusateurs des ancêtres, sous les murmures des fantômes.

Pardonne-moi, père, pensa-t-il, tombant à genoux, ses larmes coulant sur ses joues, son corps secoué de sanglots. Pardonne-moi. Je ne voulais pas. Je ne voulais pas. Je ne voulais pas.

Mais les mots ne servaient plus à rien. Les prières étaient vaines. Les regrets étaient inutiles.

Ce qui était fait était fait.

Ce qui était perdu était perdu.

Ce qui était brisé était brisé.

Et rien — rien au monde — ne pourrait jamais le réparer.

Dans les profondeurs du palais, tandis que la nuit s'épaississait, que les ombres s'allongeaient, que le silence se faisait plus pesant — une famille se brisait. Une famille qui aurait dû être unie, soudée, indestructible.

Une famille qui s'était déchirée, fracassée, anéantie.

Et avec elle — avec la mort d'Arden, avec le sang versé, avec les larmes répandues — les derniers fragments de ce qu'aurait pu être un avenir partagé s'étaient éteints. Disparus. Emportés par le vent. Noyés dans l'obscurité.

Chapitre 22 : Les Larmes de l'Honneur

Le crépuscule tombait sur le royaume — ce crépuscule d'automne, triste et mélancolique, où le ciel se teinte de pourpre et d'or, où les ombres s'allongent, où les souvenirs s'épaississent — plongeant le palais dans une obscurité solennelle, presque funèbre. Les tours, d'ordinaire si fières, si majestueuses, semblaient s'incliner sous le poids du deuil, leurs pierres grises reflétant la lumière mourante, leurs fenêtres noires comme des yeux éteints, leurs drapeaux battant tristement au vent.

Kaelan se tenait devant la tombe fraîchement creusée — cette fosse ouverte dans la terre humide, ce dernier lit, ce repos éternel — le cœur lourd, les yeux fixés sur le sol, sur la boue, sur la mort. Le vent soufflait doucement — une caresse glacée, un murmure plaintif — emportant les dernières feuilles d'automne, les dernières couleurs de l'année, les derniers espoirs de paix.

Le silence environnant était presque assourdissant — un silence pesant, oppressant, chargé de non-dits et de regrets — brisé seulement par le souffle court de Kaelan qui peinait à respirer sous le poids de la culpabilité, sous le poids du remords, sous le poids du sang.

Le sang de mon père, pensa-t-il, ses yeux se perdant dans le vide, ses mains tremblant sur la garde de son épée. Le sang de mon père, que j'ai versé de mes propres mains, que j'ai vu couler de mes propres yeux, que j'ai senti sur ma peau. Comment peut-on survivre à cela ? Comment peut-on continuer à vivre, à respirer, à exister, après avoir tué celui qui vous a donné la vie ?

Le visage d'Arden — son père, son modèle, son héros — hantait ses pensées. Chaque fois qu'il fermait les yeux — pour prier, pour pleurer, pour oublier — il revoyait son regard, son dernier regard, empli d'amour et de

résignation, de pardon et de tristesse, de vie et de mort. Juste avant qu'il ne plonge son épée dans son cœur — cette lame qu'il avait brandie mille fois, cette lame qui avait protégé tant de vies, cette lame qui avait pris celle de son propre père.

Un geste qui avait semblé inévitable dans l'instant — une fraction de seconde, une pulsation, un battement de cœur — mais qui maintenant, après coup, après les heures, après les nuits, semblait une trahison impardonnable, un crime irrémissible, une folie incompréhensible.

Comment ai-je pu ? se demanda-t-il, ses doigts se crispant sur la pierre tombale, ses jointures blanchissant sous l'effort. *Comment ai-je pu lever mon épée contre lui ?*

Comment ai-je pu le frapper, le blesser, le tuer ? Lui qui m'avait appris à marcher, à parler, à me battre. Lui qui avait tant donné, tant sacrifié, tant aimé.

**Je suis un monstre, pensa-t-il, les larmes coulant sur ses joues, ses épaules secouées de sanglots silencieux. Je suis un monstre, et il n'y a pas de rédemption pour moi. Pas de pardon. Pas d'espoir. Seulement la mort — la mienne, ou celle de ceux que j'aime.*

Seraphina s'approcha doucement de lui — ses pas feutrés, presque silencieux — sa présence imposante mais étrangement réconfortante, comme un poison qu'on boit pour oublier, comme une épée qu'on embrasse pour se punir, comme un amour qui tue pour protéger.

Elle posa une main légère sur son épaule — une main blanche, fine, élégante — inclinant la tête avec une douceur rare, presque inhumaine.

« Kaelan, » murmura-t-elle, sa voix aussi douce qu'une brise, aussi douce qu'une caresse, aussi douce qu'un mensonge. « Je sais que c'est difficile — que ce que tu as

fait, ce que tu as dû faire, te pèse, te ronge, te détruit. Mais il fallait le faire — pour notre fils, pour le royaume, pour notre avenir. C'était nécessaire. C'était inévitable. C'était juste. »

Kaelan ne répondit pas immédiatement. Il se contenta de fixer la pierre tombale — cette pierre brute, fraîchement taillée, sur laquelle on graverait bientôt le nom de son père, les dates de sa naissance et de sa mort, l'épithaphe de sa vie — son esprit embrouillé par les souvenirs de sa mère, par les images de son enfance, par les échos de son passé.

Des souvenirs d'une femme forte et aimante — une guerrière redoutable, une conseillère avisée, une mère dévouée — qui l'avait élevé avec tant de soin, tant d'amour, tant de sacrifices. Comment en était-il arrivé là ? Comment avait-il pu franchir cette ligne, traverser ce Rubicon, commettre cet irréparable ?

Comment pouvait-il justifier — à lui-même, aux autres, aux dieux — un tel acte ? Un acte de trahison, de parricide, de folie ?

« Il n'y avait pas d'autre choix, n'est-ce pas ? » demanda-t-il finalement, sa voix rauque, chargée d'une douleur qu'il ne pouvait plus contenir, d'un désespoir qu'il ne pouvait plus cacher, d'une culpabilité qu'il ne pouvait plus nier. « Je n'avais pas le choix. C'était lui ou moi. Lui ou Elysia. Lui ou notre fils. »

Sa voix se brisa — se fissura, s'effondra — et ses larmes, enfin libérées, coulèrent librement sur ses joues, sur sa barbe, sur sa tunique.

« C'était lui... ou tout ce pour quoi je me bats. »

Seraphina se glissa devant lui — ses hanches se balançant, sa robe froissant le sol — l'obligeant à la regarder, à la voir, à l'écouter. Ses yeux étaient durs — durs comme l'acier, durs comme la pierre, durs comme

la mort — mais emplit d'une étrange tendresse, d'une compassion feinte, d'une empathie calculée.

« Non, il n'y avait pas d'autre choix, » répondit-elle avec conviction, avec autorité, avec certitude. « Nous avons des responsabilités, Kaelan — des devoirs, des obligations, des serments — qui dépassent nos sentiments personnels, nos attachements, nos faiblesses. Ce que tu as fait — cet acte terrible, ce sacrifice ultime, ce crime nécessaire — tu l'as fait pour protéger ce royaume, pour défendre notre fils, pour assurer notre avenir. » Elle posa une main sur sa joue — sa main froide, sèche, impérieuse — essuyant une larme qui menaçait de couler, effaçant une trace de son humanité.

« N'oublie jamais cela, Kaelan. Ne l'oublie jamais. » Elle se rapprocha encore — son parfum l'enivrant, sa présence l'écrasant — et sa voix se fit plus douce, plus intime, plus dangereuse.

« Tu es fort, mon amour — plus fort que tu ne le penses, plus fort que tu ne l'imagines, plus fort que tous ceux qui t'ont précédé. Et maintenant — plus que jamais — tu dois l'être. Pour notre fils. Pour moi. Pour toi. » Ses doigts caressèrent sa joue — effleurant sa peau, traçant des arabesques invisibles — et ses yeux plongèrent dans les siens, le transperçant, le jugeant, le possédant.

« Nous avons encore tant à accomplir — tant à construire, tant à conquérir, tant à défendre. Nous ne pouvons pas nous arrêter ici, à cette tombe, à ce deuil, à ces larmes. Nous devons avancer. Pour ceux qui sont tombés. Pour ceux qui vivent. Pour ceux qui naîtront. » Kaelan ferma les yeux — ses paupières s'abaissant, ses cils frémissant — laissant sa tête tomber sur l'épaule de Seraphina, sur sa chaleur, sur son assurance. Il inspira profondément — une bouffée d'air chargée de son

parfum, de sa présence, de son mensonge — essayant de se convaincre que ses paroles étaient vraies, justes, bonnes. Que tout cela — le sang, les larmes, la mort — n'était pas en vain. Pas complètement. Pas tout à fait. Pas encore.

« Je ferai ce qu'il faut — ce que tu attends de moi, ce que notre fils mérite, ce que le royaume exige — pour toi, pour lui, pour nous, » murmura-t-il finalement, sa voix teintée d'une détermination nouvelle, d'une résolution fragile, d'un espoir naissant. « Je ne faiblirai plus. Je ne douterai plus. Je ne regretterai plus. »

Seraphina lui sourit — un sourire fier, satisfait, triomphant — fière de la manière dont il reprenait le contrôle de ses émotions, de ses pensées, de ses actes. Elle l'embrassa tendrement — un baiser léger, presque maternel — puis, d'un geste solennel, presque théâtral, elle tourna les talons, le laissant seul face à sa douleur, face à sa tombe, face à son destin.

Pendant ce temps — loin du palais, loin des intrigues, loin des mensonges — dans un petit refuge de fortune, perdu au cœur de la forêt, caché des regards indiscrets, Elysia se battait contre une douleur d'un tout autre genre.

Une douleur intérieure, viscérale, déchirante — la douleur du deuil, de la perte, de l'abandon — qui la rongait, la consumait, la dévorait de l'intérieur.

Thorian, son père, travaillait silencieusement à panser ses blessures — les plaies physiques, les entailles, les contusions — mais aussi, peut-être, les plaies morales, les cicatrices invisibles, les blessures de l'âme.

Ses mains expérimentées — ces mains qui avaient manié l'épée, qui avaient caressé sa mère, qui avaient porté ses enfants — appliquaient des onguents sur les blessures

de sa fille, leurs gestes précis et mesurés, leurs doigts habiles et doux, leurs soins attentifs et discrets.

Mais son cœur — son cœur, en revanche — saignait d'une peine qu'il ne laissait pas transparaître, d'une douleur qu'il n'exprimait pas, d'un chagrin qu'il gardait pour lui.

Pour protéger Elysia. Pour la préserver. Pour l'aider à guérir.

Elysia fixait le plafond — ce plafond de bois brut, aux poutres apparentes, aux fissures nombreuses — ses yeux embués de larmes qu'elle s'efforçait de contenir, de réprimer, d'étouffer. La perte de sa mère — cette perte brutale, inattendue, injuste — pesait sur son cœur comme une enclume, comme une montagne, comme un fardeau insoutenable, la privant presque de la capacité de respirer, de penser, d'espérer.

Arden — cette femme forte et indomptable, cette guerrière redoutable, cette mère aimante — avait été le pilier de leur famille. Le roc sur lequel ils s'appuyaient, la lumière qui les guidait, la force qui les portait.

Et maintenant — maintenant — elle n'était plus là.

Disparue.

Évanouie.

Morte.

« Papa... » murmura Elysia, sa voix brisée par les sanglots qu'elle retenait depuis leur fuite, depuis la mort, depuis l'horreur. « C'est ma faute — toute ma faute — tout est de ma faute... J'aurais dû... je n'aurais pas dû... il aurait fallu que... »

Sa voix se brisa — se fissura, s'effondra — et les larmes, enfin libérées, coulèrent librement sur ses joues, sur sa tunique, sur ses mains.

« Je n'ai pas su la protéger, papa. Je n'ai pas été assez forte, assez rapide, assez intelligente. Je l'ai laissée

mourir — je l'ai regardée mourir — et je n'ai rien pu faire. Rien. »

Thorian posa une main réconfortante sur la sienne — sa main large, rugueuse, calleuse — l'interrompant, l'arrêtant, l'apaisant.

« Ce n'est la faute de personne, Elysia, » dit-il d'une voix calme et ferme, douce et grave, triste et résolue. « Ta mère — Arden — savait ce qu'elle faisait. Elle connaissait les risques, les dangers, les périls. Elle a fait son choix — comme chacun de nous — et elle l'assumait, elle l'acceptait, elle l'embrassait. »

Il marqua une pause, ses yeux se perdant dans le vide, ses souvenirs remontant à la surface.

« Ta mère était une guerrière — une guerrière née, une guerrière accomplie, une guerrière jusqu'au bout — et elle est morte en guerrière. En protectrice. En mère. En héroïne. »

Sa voix se fit plus douce, plus intime, presque tendre.

« Elle est morte pour toi, Elysia. Pour te sauver, pour te protéger, pour te donner une chance. Ne gâche pas ce sacrifice. Ne le laisse pas être vain. »

Elysia hocha faiblement la tête — un mouvement à peine perceptible, presque douloureux — mais les larmes continuèrent de couler le long de ses joues, de ses ailes du nez, de ses lèvres tremblantes.

« Elle est morte à cause de moi — à cause de cette mission — à cause de Kaelan... et je n'ai rien pu faire pour la sauver. Je n'ai rien pu faire, papa. Rien. »

Thorian acheva de bander sa blessure — les bandes de lin imbibées de baume, enserrant délicatement son flanc — avant de s'asseoir à côté d'elle, son poids faisant craquer les planches du vieux plancher, son épaule frôlant la sienne, son cœur battant à côté d'elle.

Il soupira profondément — un soupir chargé d'années, d'épreuves, de regrets — cherchant les mots justes dans ce chaos émotionnel, dans ce tumulte intérieur, dans cette tempête de douleur et de peur.

« Nous sommes en guerre, ma fille — une guerre civile, une guerre fratricide, une guerre sans merci — et dans la guerre, il y a des pertes. Des pertes terribles, injustes, insensées. Des vies brisées, des familles anéanties, des espoirs réduits en cendres. »

Il marqua une pause, ses yeux se posant sur le feu mourant, ses pensées se tournant vers l'avenir.

« Mais ce n'est pas en nous laissant submerger par le chagrin — par les larmes, les regrets, les remords — que nous pourrions honorer leur mémoire. Ta mère — Arden — était une guerrière, une femme de grande valeur, de grande bravoure, de grande dignité. Elle aurait voulu — elle exigerait — que tu continues de te battre. Que tu restes forte, debout, déterminée. Qu'elle ne donne pas sa vie pour rien. »

Elysia essuya ses larmes d'un geste fébrile — sa manche passant sur ses yeux, sur ses joues, sur son nez — essayant de reprendre le contrôle d'elle-même, de ses émotions, de sa vie. Mais la douleur — la douleur brute, insensée, dévastatrice — était trop intense, trop présente, trop envahissante.

« Je ne sais pas si je peux, » avoua-t-elle, la voix tremblante, hésitante, incertaine. « Je ne sais pas si j'en ai la force, le courage, la foi. C'est trop dur, papa. Trop dur. »

Thorian la regarda dans les yeux — ses yeux profonds, sombres, pleins de compassion — son propre chagrin dissimulé derrière un masque de détermination, de résilience, d'espoir.

« Tu es plus forte que tu ne le penses, Elysia — que tu ne l'imagines, que tu ne le crois — tu as hérité du courage de ta mère, de sa force, de sa passion. Tu es une guerrière, Elysia — née de guerriers, élevée par des guerriers, destinée à guerroyer — et tu as en toi tout ce qu'il faut pour survivre, pour te battre, pour vaincre. » Sa main se resserra sur la sienne — la chassant, la réchauffant, la protégeant.

« Nous devons tenir bon — nous serrer les coudes, nous soutenir, nous aimer — car tant que nous vivrons, il y a de l'espoir. Un espoir vacillant, fragile, incertain, mais un espoir tout de même. »

Sa voix se fit plus grave, plus solennelle, plus sacrée.

« Nous pourrions pleurer la mort d'Arden — nous la pleurerons, longuement, intensément, passionnément — quand tout cela sera terminé. Quand la paix sera revenue, quand la justice sera rétablie, quand Seraphina ne sera plus. Mais pour l'instant — pour aujourd'hui, pour demain, pour les jours à venir — nous devons rester concentrés. Focalisés. Déterminés. »

Il marqua une pause, ses yeux plongeant dans ceux de sa fille, ses mots pesant comme une promesse, un serment, un testament.

« C'est ce qu'elle aurait voulu. C'est ce qu'elle a toujours voulu. C'est ce pour quoi elle a vécu, combattu, mort. »

Les mots de son père résonnèrent en Elysia — comme des cloches, comme des prières, comme des ordres — ravivant en elle une flamme vacillante, un espoir presque éteint, une volonté presque brisée.

Elle hocha la tête — les mâchoires serrées, les poings crispés, le cœur gonflé — s'accrochant à cette force qu'elle voyait dans les yeux de Thorian, à cette foi qu'elle lisait sur son visage, à cet amour qu'elle sentait dans sa main.

Bien que son cœur — ce cœur meurtri, déchiré, brisé — fût encore lourd de chagrin, de douleur, de regrets, elle comprenait la nécessité de se relever, de continuer à avancer, de survivre.

Pour sa mère — pour Arden — dont le sang coulait dans ses veines, dont l'amour habitait son cœur, dont les rêves guidaient ses pas. Pour son père — pour Thorian — qui avait tant donné, tant sacrifié, tant aimé. Pour tous ceux qui étaient tombés — amis, alliés, inconnus — et qui méritaient que leur mort ne soit pas vaine.

« Je ferai ce qu'il faut, » murmura-t-elle enfin, déterminée, farouche, presque farouche — même si la douleur ne l'avait pas encore quittée, même si les larmes coulaient encore, même si l'avenir semblait incertain. « Pour maman — pour son sacrifice, pour son amour, pour sa mémoire. Pour nous tous — pour notre famille, pour notre royaume, pour notre avenir. »

Thorian sourit faiblement — un sourire fatigué, triste, mais sincère — fier de la résilience de sa fille, de sa force, de son courage.

« Nous traverserons cela ensemble — toi et moi, unis, soudés, inséparables — comme nous avons toujours fait, comme nous le ferons toujours — » dit-il en serrant sa main dans la sienne, sa peau contre sa peau, son cœur contre son cœur. « Et nous ferons en sorte — je te le promets, je te le jure, je te le garantis — que le sacrifice de ta mère ne soit pas vain. Qu'il porte ses fruits. Qu'il change le monde. »

Les deux guerriers — père et fille — restèrent ainsi, unis dans leur peine et dans leur résolution, prêts à affronter les défis qui les attendaient, les épreuves qu'ils devaient traverser, les batailles qu'ils devaient gagner.

Le deuil serait leur fardeau — un fardeau lourd, écrasant, parfois insoutenable — mais la vengeance

serait leur motivation, leur carburant, leur raison de vivre.

Ils se tiendraient debout — quoi qu'il arrive, quoi qu'il advienne, quoi qu'on leur oppose — car c'était ce qu'Arden aurait voulu.

C'était ce qu'elle méritait.

C'était ce qu'ils devaient à sa mémoire.

Dehors, le vent se levait — un vent froid, chargé d'orage, qui annonçait la tempête — et la nuit, de plus en plus noire, de plus en plus profonde, enveloppait la forêt dans son manteau d'ombres et de mystères.

Les étoiles — timides, lointaines, indifférentes — brillaient faiblement au-dessus d'eux, témoins silencieux de leur douleur, de leur courage, de leur espoir.

Et tandis que le monde s'endormait — ou se préparait à la guerre — Elysia et Thorian veillaient, leurs cœurs battant à l'unisson, leurs esprits tournés vers l'avenir.

Un avenir incertain, fragile, menacé.

Mais un avenir, tout de même.

Les larmes de l'honneur, pensa Elysia, en regardant les flammes danser, en écoutant le vent hurler, en sentant la présence de son père à ses côtés. Les larmes de l'honneur coulent ce soir — sur la tombe d'Arden, sur le lit de nos douleurs, sur les ruines de nos espoirs. Mais demain — demain — les larmes d'honneur seront des larmes de vengeance. Et elles emporteront tout sur leur passage. Même Seraphina. Même Kaelan. S'il le faut.

Jusqu'à la mort.

Jusqu'à ce que justice soit faite.

Jusqu'à ce que l'honneur soit lavé.

La flamme vacilla — une ombre passa — et la nuit continua son cours, indifférente, éternelle, impitoyable.

Le chapitre vingt-deux s'achève dans le silence de la forêt, sous le regard des étoiles, dans le cœur d'Elysia et de Thorian.

Chapitre 23 : La Fureur du Sang

La forêt dense, qui avait autrefois été un refuge pour Elysia et les siens — ce sanctuaire de verdure et de silence, cette cathédrale végétale où ils avaient cru pouvoir se cacher, se protéger, survivre — était désormais assaillie par le chaos. Un chaos dévastateur, brutal, impitoyable, qui déchirait le calme de la nuit, qui souillait la pureté des sous-bois, qui violait la sacralité des clairières.

La lune, pâle spectatrice — cette lune fatiguée, indifférente, qui avait vu tant de guerres, tant de morts, tant de larmes — jetait une lumière spectrale sur les arbres dénudés, illuminant par intermittence les silhouettes des soldats en armure sombre, qui se faufilaient parmi les ombres, qui traquaient leurs proies, qui répandaient la terreur et la mort. Les torches qu'ils brandissaient — ces flammes sauvages, dévorantes, insatiables — embrasaient les branches basses, léchaient les troncs centenaires, transformant la forêt en un brasier infernal, en un enfer vert, en un tombeau végétal.

L'air était lourd — chargé d'une tension palpable, presque électrique — tandis que Kaelan menait ses troupes à l'assaut du campement des rebelles. Ses hommes — ces soldats endurcis, aveugles, obéissants — se déployaient en éventail, encerclant la clairière, coupant les issues, réduisant les possibilités de fuite. Leurs armures noires brillaient sous la lueur des flammes, leurs épées dégainées reflétaient les éclats de l'incendie, leurs yeux, masqués par des heaumes sans fente, ne trahissaient aucune émotion, aucune pitié, aucune hésitation.

Ils sont venus nous tuer, pensa Elysia, en voyant les premiers soldats surgir des arbres, en entendant les premiers cris, en sentant l'odeur du feu et du sang. Ils

sont venus nous anéantir, nous brûler, nous effacer de la mémoire du monde. Et Kaelan — mon frère, mon sang — est à leur tête.

Elysia, encore affaiblie par ses blessures récentes — ces plaies encore vives, ces cicatrices encore fraîches, ces douleurs encore lancinantes — s'efforçait de se tenir debout, son épée tremblant dans sa main fatiguée, ses jambes flageolant sous son poids, sa vision se brouillant par instants. Chaque pas était une épreuve, chaque respiration une douleur, chaque mouvement un défi. Elle savait — elle savait au plus profond d'elle-même — qu'elle n'était pas en état de combattre. Que ses forces l'abandonnaient, que son corps la trahissait, que sa volonté vacillait. Mais l'idée de rester en retrait — de se cacher, de fuir, d'abandonner — alors que ses alliés se battaient et mouraient autour d'elle, lui était insupportable, intolérable, impossible.

Je ne peux pas les laisser tomber, se répétait-elle, ses doigts se resserrant sur la garde de son épée, ses dents serrant la douleur, ses yeux fixant l'horizon. Je ne peux pas les laisser seuls. Pas après tout ce qu'ils ont fait pour moi. Pas après tout ce que nous avons partagé. Pas après les sacrifices de ma mère.

Thorian, son père, avait anticipé l'arrivée de l'ennemi — cette attaque nocturne, ce coup de force, cette trahison — dès les premières heures de la soirée, dès les premiers signes, dès les premiers présages. Le regard vif malgré les années, malgré la fatigue, malgré le chagrin, il était en alerte, prêt à défendre sa fille jusqu'au bout, jusqu'à son dernier souffle, jusqu'à sa dernière goutte de sang. Il se tourna vers elle — son visage marqué par une inquiétude qu'il peinait à dissimuler, ses yeux brillant de larmes retenues, sa voix tremblant d'émotion contenue

— et ses mots, quand il parla, étaient à la fois fermes et doux, autoritaires et tendres, déchirants et rassurants.

« Elysia, écoute-moi — écoute-moi bien — tu ne peux pas rester ici, » dit-il, sa voix grave, à peine audible dans le tumulte de la bataille. « Tu es encore trop faible — trop blessée, trop épuisée, trop vulnérable — pour combattre. Laisse-moi — laisse-moi te mettre en sécurité. Laisse-moi te cacher, te protéger, te sauver. »

Il posa une main réconfortante sur son épaule — sa main large, rugueuse, calleuse — ses yeux clairs ancrés dans ceux de sa fille, son cœur battant à l'unisson avec le sien.

« Pars, Elysia. Pars, avant qu'il ne soit trop tard. »

Elysia secoua la tête — un mouvement brusque, presque violent — la frustration brûlant dans ses veines, la colère chauffant son sang, la peur serrant son cœur.

« Je ne peux pas fuir, papa — je ne peux pas les abandonner, » sa voix se brisa, se fissura, s'effondra. « Je ne peux pas t'abandonner. Pas toi. Pas maintenant. Pas après maman. »

Thorian posa une main réconfortante sur son épaule — sa main chaude, solide, protectrice — ses yeux clairs ancrés dans ceux de sa fille, sa voix calme et assurée malgré la tempête.

« Parfois, la retraite — la fuite, l'abandon, la survie — n'est pas un signe de faiblesse, mais une stratégie. Une tactique. Une nécessité. » Sa voix se fit plus douce, presque suppliante. « Une chance de vivre pour se battre un autre jour. Pour venger ceux qui sont tombés. Pour accomplir ce que nous n'avons pas pu accomplir. »

Il serra son épaule, ses doigts s'enfonçant dans sa chair, son regard s'intensifiant.

« Écoute-moi, Elysia — écoute la voix de ton père, écoute la voix de ton cœur — tu dois vivre. Tu dois survivre. Pour que le sacrifice de ta mère — son sang versé, sa vie

donnée — n'ait pas été en vain. Pour que sa mort ait un sens. Pour que son amour ne soit pas oublié. »

Les sons des combats se rapprochaient — le fracas des épées, le cliquetis des armures, les cris des hommes, les hurlements des blessés, les ordres des chefs — se mêlant en une cacophonie assourdissante, une symphonie de guerre et de mort, une litanie de sang et de larmes.

Thorian jeta un coup d'œil rapide autour de lui — évaluant la situation, mesurant les risques, anticipant les dangers — repérant une clairière à l'écart des affrontements, un recoin de verdure encore épargné par le chaos, une porte de sortie dans le mur de flammes.

« Viens, » murmura-t-il avec urgence, l'attrapant par le bras, la guidant à travers les arbres, l'entraînant dans sa course. Ils se frayèrent un chemin à travers le sous-bois — sautant par-dessus les racines, contournant les buissons, évitant les branches basses — luttant pour échapper aux soldats ennemis qui se dispersaient de toutes parts, qui traquaient les fuyards, qui achevaient les blessés.

Mais alors qu'ils atteignaient la clairière — cet havre de paix au cœur de la tempête, cet îlot de silence au milieu du chaos — une ombre imposante se dressa devant eux.

Une silhouette noire, massive, familière. Kaelan, l'armure étincelante sous la lumière de la lune, les attendait, son épée à la main, sa cape flottant au vent, son visage figé dans une expression de détermination glaciale, presque surnaturelle.

Pourtant, ses yeux, lorsqu'ils se posèrent sur sa sœur, trahirent un instant d'hésitation — une fissure dans la carapace, une brèche dans l'armure, une faille dans le masque. Un instant de vulnérabilité, de doute, de souffrance.

« Kaelan, » murmura Elysia, sa voix chargée de douleur et de déception, d'amour et de haine, d'espoir et de désespoir. Elle ne pouvait croire — elle refusait de croire — que cet homme devant elle, ce chevalier redouté par tous, ce bourreau impitoyable, était autrefois le frère aimant qu'elle avait connu, celui qui la protégeait, qui la consolait, qui l'aimait.

« Elysia... » répondit Kaelan, mais son ton était froid — distant, mécanique, presque inhumain — comme s'il essayait de se convaincre lui-même de ce qu'il s'apprêtait à faire, de la nécessité de son geste, de la justice de sa cause.

Thorian, serrant son épée dans sa main — ses doigts blanchissant sur la garde, ses muscles se tendant sous l'effort — s'interposa entre son fils et sa fille, son corps faisant écran, sa volonté faisant rempart.

« Laisse-la partir, Kaelan — laisse-la s'enfuir, laisse-la vivre, laisse-la espérer — » dit-il, sa voix ferme mais vibrante d'émotion. « Tu n'as pas besoin de faire ça. Tu n'as pas besoin de devenir — de rester — ce que Seraphina veut que tu sois. Tu as le choix, Kaelan. Tu l'as toujours eu. »

Kaelan baissa légèrement son arme — sa lame s'abaissant d'un pouce, sa garde s'inclinant, sa position se relâchant — la tension visible dans ses traits, la lutte intérieure déchirant son âme.

« Je dois le faire, père. Pour le royaume — pour sa stabilité, pour sa sécurité, pour sa pérennité. Pour mon fils — pour son avenir, pour son héritage, pour sa vie. » Sa voix se brisa, se fissura, s'effondra. « Je n'ai pas le choix. Je n'ai jamais eu le choix. »

Thorian haussa les sourcils — l'ombre d'un sourire triste aux lèvres, une lueur de compassion dans les yeux — et sa voix se fit plus douce, presque tendre.

« Ton fils — cet enfant innocent, pur, sans tache — n'aurait pas voulu ça, Kaelan. Il n'aurait pas voulu que son père devienne un monstre — un assassin, un traître, un bourreau — pour le protéger. Il n'aurait pas voulu que son père détruise sa propre famille — sa chair, son sang, son cœur — pour lui offrir un trône bâti sur des ruines et des cendres. »

Il marqua une pause, ses mots pesant comme une prière, une supplique, une ultime tentative.

« Il n'aurait pas voulu ça, Kaelan. Aucun enfant ne le voudrait. »

Kaelan serra les dents — ses mâchoires se contractant, ses muscles se tendant, ses poings se crispant — luttant contre les doutes qui se bouscullaient dans son esprit, les voix qui l'accusaient, les regrets qui le hantaient. Mais les mots de Seraphina — ses promesses, ses menaces, ses serments — étaient trop puissants. Son regard, son emprise, son pouvoir étaient trop forts.

Il ne pouvait pas faillir maintenant — pas après tout ce qu'il avait sacrifié, tout ce qu'il avait trahi, tout ce qu'il avait détruit. Pas après le sang de son père sur ses mains, les larmes de sa mère dans sa mémoire, l'amour de sa sœur dans sa conscience.

« Elysia, » dit Thorian d'une voix qui ne laissait place à aucune contestation — autoritaire, définitive, absolue — « cours. Maintenant. Aussi vite que tu le peux. Aussi loin que tu le peux. Aussi longtemps que tu le pourras. »

« Mais, père... » protesta Elysia, le cœur déchiré par l'idée de l'abandonner, de le laisser seul, de le perdre à son tour.

« Cours ! » rugit Thorian, sa voix vibrante d'autorité, de commandement, d'urgence.

Elysia hésita une fraction de seconde de plus — un battement de cœur, un souffle, une prière — les larmes

coulant sur ses joues, la douleur la paralysant, la peur l'étouffant. Puis, dans un effort désespéré, elle tourna les talons et s'élança à travers les arbres, ses jambes la portant malgré la fatigue, ses bras écartant les branches, ses yeux fixés sur l'horizon.

Derrière elle — dans son dos, dans son cœur, dans sa mémoire — elle entendit le choc métallique des épées, le fracas des lames, le grincement des aciers. Le son de son père engageant le combat avec Kaelan — un duel fratricide, une tragédie annoncée, une fatalité inévitable. Chaque pas l'éloignait un peu plus des horreurs qui se déroulaient — des flammes, des cris, des morts — mais elle savait, au fond d'elle, au plus profond de son être, qu'elle ne fuyait pas seulement les soldats, les épées, le danger.

Elle fuyait la réalité — la vérité, l'horreur, la douleur insupportable de ce qu'elle perdait à nouveau. Son père. Peut-être pour toujours. Son frère. Définitivement, sans doute. Sa famille, ses espoirs, ses rêves — réduits en cendres, emportés par le vent, engloutis par les ténèbres.

Thorian, malgré ses années d'expérience — malgré les batailles, les blessures, les victoires — trouvait en Kaelan un adversaire redoutable. Un adversaire jeune, fort, rapide, soutenu par une rage qu'il ne comprenait pas, une colère qu'il ne partageait pas, une détermination qu'il ne reconnaissait pas.

Le jeune homme — emporté par la rage et la confusion, par la peur et le désespoir, par l'amour et la haine — attaquait avec une force brutale, ses coups précis et implacables, ses mouvements fluides, ses parades efficaces. Il ne reculait pas, ne faiblissait pas, ne cédait pas.

Thorian paraît chaque assaut — ses muscles tendus, son souffle court, son cœur battant — mais il sentait que ses forces commençaient à l'abandonner, que ses réflexes s'émoussaient, que son corps le trahissait.

« Tu étais censé être un protecteur, Kaelan — un rempart, un bouclier, un gardien — » dit Thorian entre deux parades, sa voix marquée par la déception, la tristesse, la peine. « Pas un bourreau — pas un assassin, pas un traître, pas un monstre. Tu avais tout pour devenir un grand homme — courageux, loyal, juste — et tu as tout gâché. »

Kaelan frappa plus fort — sa lame s'abattant sur celle de son père, cherchant la faille, l'ouverture, la faiblesse — mais sa voix, quand il répondit, manquait de conviction, de certitude, de foi.

« Je fais ce que je dois faire — ce que la vie exige, ce que le destin commande, ce que l'honneur impose — pour protéger ceux que j'aime. Tu ne comprendras jamais, père. Tu ne peux pas comprendre. »

Le combat continua — violent et désespéré, brutal et impitoyable, aveugle et absurde. Les épées s'entrechoquaient, les étincelles jaillissaient, le sang coulait. Mais Thorian savait — il savait, au fond de son cœur — qu'il ne pourrait pas tenir éternellement. Que ses forces finiraient par le trahir, que sa résistance finirait par céder, que sa vie finirait par s'éteindre.

Il encaissa un coup puissant — un choc sourd, une douleur fulgurante — qui le fit vaciller, genou à terre, souffle coupé. Mais il se redressa, refusant de céder, refusant d'abandonner, refusant de mourir.

Pas encore. Pas tant qu'Elysia serait en danger. Pas tant qu'il resterait un souffle de vie dans son corps.

Finalement, dans un ultime échange — une dernière série de coups, un dernier échange de parades, un

dernier échange de regards — Kaelan parvint à percer la défense de son père.

Son épée — cette lame qu'il avait tant de fois brandie pour protéger, qu'il avait parfois levée pour punir, qu'il n'avait jamais imaginé tourner contre son propre père — glissa sous la garde de Thorian, trouva la faille dans son armure, s'enfonça dans sa chair.

L'épée de Thorian — cette lame vétérane, usée par les combats, fatiguée par les années — glissa sur le sol, rebondit sur les racines, s'immobilisa dans l'herbe. Et Kaelan, dans un mouvement presque mécanique, presque automatique, presque inconscient — plongea sa lame dans le corps de son père.

Le temps sembla se figer — s'arrêter, se suspendre, se dissoudre — alors que Thorian s'effondrait, un soupir mourant sur ses lèvres, une larme silencieuse sur sa joue, une prière muette dans son cœur.

Les flammes dansaient autour d'eux — indifférentes, cruelles, éternelles — et le vent, complice, emportait les cendres vers le ciel.

Kaelan resta figé — immobile, silencieux, hébété — l'esprit assailli par un tourbillon de chagrin et de remords, de honte et de désespoir, de peur et de rage. Son père était là, à ses pieds — l'homme qui l'avait formé, éduqué, aimé — gisant dans son propre sang, les yeux fixant le vide, les lèvres murmurant des mots qu'il ne pouvait plus entendre. L'homme qui avait toujours été son modèle, son exemple, sa boussole — et c'était lui — lui, son fils, son sang, son héritier — qui l'avait tué. *Seraphina avait raison, pensa-t-il dans une tentative désespérée de se convaincre, de se justifier, de se pardonner. Il n'avait pas le choix. Il n'avait jamais eu le choix. Pas depuis le début.*

Mais cette pensée — ces mots, ces excuses, ces mensonges — ne faisait rien pour apaiser la douleur qui

déchirait son cœur, qui consumait son âme, qui le réduisait en cendres.

Le camp des rebelles fut bientôt réduit à néant — les tentes brûlées, les armes brisées, les corps abandonnés. Les flammes léchaient les tentes et les arbres — le crépitemment du feu se mêlant aux cris des mourants, aux appels à l'aide, aux ultimes prières.

Kaelan, le regard vide — éteint, mort, absent — observa le chaos autour de lui, sentant que tout ce pour quoi il avait combattu, tout ce qu'il avait cru, tout ce qu'il avait aimé — s'était effondré dans un abîme de souffrance, de sang et de larmes.

Il avait tué son père, pensa-t-il, ses doigts se resserrant sur la garde de son épée ensanglantée. Il avait tué son père pour une femme qui ne l'aimait pas, pour un trône qui ne le rendrait pas heureux, pour un fils qui ne lui pardonnerait jamais.

Il avait détruit sa famille — anéanti, anéanti, anéanti — pour rien. Pour le pouvoir. Pour l'illusion du pouvoir.

Pour le mensonge de l'amour.

Elysia, de son côté, avait couru aussi loin que ses forces le lui permettaient — à travers les arbres, les rivières, les collines — ses jambes brûlantes, ses poumons en feu, son cœur près d'exploser. Finalement, épuisée et le corps douloureux — les blessures rouvertes, le sang coulant, l'âme en miettes — elle trouva refuge dans un abri naturel, une petite caverne cachée derrière une cascade. Elle s'effondra contre la paroi humide — la mousse froide contre sa joue, l'eau ruisselant sur ses cheveux, les pierres blessant son dos — le souffle coupé, le corps secoué de sanglots incontrôlables, d'une douleur brute, d'un désespoir absolu.

Tout était perdu — sa mère, maintenant son père, et tous ceux qui avaient cru en eux, qui s'étaient battus à leurs

côtés, qui étaient morts pour leur cause. Leurs rêves de justice — leurs espoirs de liberté, leurs promesses d'avenir — tout avait été anéanti par la folie de Seraphina et la dévotion aveugle de Kaelan.

Elle enfouit son visage dans ses mains — ses doigts croisés, ses paumes pressées — les larmes coulant librement, enfin libérées, enfin admises, enfin pleurées. Dans cet instant de désespoir absolu, de solitude totale, de détresse infinie — Elysia se laissa aller à son chagrin, à sa peine, à ses larmes.

Consciente — douloureusement, cruellement — que rien ne serait plus jamais comme avant. Que le monde qu'elle avait connu, aimé, protégé — était en cendres. Et qu'elle était seule — seule au milieu des ruines, seule avec ses souvenirs, seule avec ses regrets.

Mais même dans cette obscurité — cette nuit sans étoiles, cette cave sans lumière — une flamme persistait en elle. Une flamme fragile, vacillante, presque éteinte — mais persistante. Une flamme nourrie par la mémoire de ses parents — par leur courage, leur force, leur amour. Par le sacrifice qu'ils avaient fait — la vie qu'ils avaient donnée — pour qu'elle puisse vivre.

Pour qu'elle puisse se battre.

Pour qu'elle puisse vaincre.

Elysia essuya ses larmes d'un geste tremblant — sa manche passant sur ses yeux, sur ses joues, sur son nez — et une nouvelle détermination commença à germer en elle, une résolution farouche, presque féroce, presque sauvage.

Le temps du deuil viendrait, pensa-t-elle, se relevant lentement, s'appuyant contre la paroi, se redressant malgré la douleur. Le temps de pleurer, de se souvenir, d'honorer les morts. Mais maintenant — maintenant — elle devait survivre. Pour ses parents. Pour ceux qui avaient cru en elle. Pour la promesse qu'elle s'était faite — de mettre fin

au règne de terreur de Seraphina, de délivrer le royaume, de restaurer la justice.

Elle se battrait — seule, s'il le fallait — jusqu'à son dernier souffle, jusqu'à sa dernière goutte de sang, jusqu'à sa dernière pensée. Parce que c'était ce que ses parents auraient voulu. Parce que c'était ce qui était juste. Parce que c'était ce qu'elle devait faire.

Alors qu'elle se redressait lentement — ses membres tremblants, sa respiration haletante, son cœur endolori — Elysia jura intérieurement, devant la mémoire de sa mère, devant l'âme de son père, devant les dieux qui l'avaient abandonnée. Un serment sacré, indéfectible, absolu.

Peu importe le prix à payer — les souffrances, les pertes, les sacrifices — elle trouverait un moyen de détruire ce mal qui avait ravagé sa vie, qui avait volé ceux qu'elle aimait, qui avait réduit son monde en cendres.

Elle se battrait.

Elle vaincrait.

Ou elle mourrait en essayant.

Chapitre 24 : L'Ombre du Maître d'Armes

La nuit était tombée sur le royaume — cette nuit profonde, opaque, sans étoiles, où les ombres semblaient plus épaisses, plus lourdes, plus menaçantes — apportant avec elle une obscurité pesante, presque suffocante, qui s'infiltrait dans les bois, qui rampait entre les troncs, qui étouffait les derniers murmures du jour. Les événements récents — cette succession de catastrophes, de trahisons, de deuils — avaient plongé Elysia dans une spirale de douleur et de confusion, un tourbillon d'émotions contradictoires, un labyrinthe sans issue où elle se perdait un peu plus chaque jour. Alors qu'elle errait, blessée et brisée — son corps meurtri, son âme en lambeaux, son esprit vacillant — à travers des bois qu'elle ne reconnaissait plus, des sentiers qu'elle n'avait jamais empruntés, des ombres qu'elle ne savait pas nommer, elle sentit ses forces l'abandonner peu à peu, comme un fleuve qui se retire, comme une marée qui descend, comme une vie qui s'échappe.

Chaque pas lui coûtait un effort monumental — ses jambes tremblantes, ses poumons brûlants, son cœur près d'exploser — et son esprit était en proie à un tourbillon de souvenirs déchirants, d'images douloureuses, de regrets infinis. Le visage de sa mère, figé pour l'éternité. Le regard de son père, au moment de sa chute. La silhouette de Kaelan, debout au milieu des flammes, son épée ensanglantée.

Je suis seule, pensait-elle, ses yeux se brouillant de larmes, sa gorge se serrant, sa poitrine se comprimant. Je suis complètement, totalement, irrémédiablement seule. Plus de mère, plus de père, plus de frère — plus de famille — plus rien.

Rien que la douleur. Rien que la peur. Rien que la mort.

C'est dans cet état de désespoir — ce désespoir absolu, viscéral, presque physique — qu'elle tomba sur un chemin de terre, presque invisible sous le couvert des arbres, à peine tracé, à peine visible, à peine réel. Ses jambes cédèrent sous son poids — ses muscles lâchant prise, ses os se dérobaient, son corps s'abandonnant — et elle s'effondra au sol, le visage baigné de larmes, les mains enfoncées dans la terre humide, les épaules secouées de sanglots incontrôlables.

Elle ne savait plus où elle était, ni même où elle allait, ni même pourquoi elle continuait d'avancer. Tout ce qui lui restait — dans ce naufrage, dans cette débâcle, dans cette désolation — était une faible lueur d'espoir, un instinct qui la guidait sans qu'elle en comprenne la raison, une voix intérieure qui lui murmurait de ne pas abandonner, de ne pas céder, de ne pas mourir.

Pas encore, disait cette voix, ténue, fragile, presque inaudible dans la tempête de sa douleur. *Pas encore, Elysia. Tu as promis. Tu as juré. Tu ne peux pas mourir. Pas avant d'avoir tenu ta promesse.*

Elle ne sut combien de temps elle resta ainsi — allongée sur le sol froid, à moitié consciente, perdue dans la nuit, perdue dans elle-même — quand elle entendit des bruits de pas. Des pas lourds mais mesurés — d'une régularité métronomique, d'une assurance sans faille — qui s'approchaient lentement, inexorablement, inévitablement.

Chaque craquement de branche sous ces pas — *cric, crac, cric* — résonnait dans l'obscurité, éveillant en elle un mélange de crainte et d'espoir, de peur et d'anticipation, de terreur et de soulagement.

Est-ce un soldat ? pensa-t-elle, son cœur s'emballant, sa main cherchant son épée — l'épée qui n'était plus là — sa bouche s'ouvrant pour appeler à l'aide, pour supplier, pour prier. *Est-ce un allié ? Est-ce un ami ? Est-ce la mort ?*

Elysia essaya de se redresser — ses bras poussant sur le sol, ses muscles se contractant, ses os craquant — mais la douleur l'en empêcha, la cloua au sol, la réduisit à l'impuissance. Elle se tourna faiblement vers la source du bruit — son cou raide, ses yeux fatigués, son souffle court — prête à se défendre si nécessaire, prête à supplier si utile, prête à mourir si inévitable.

Bien que son épée — cette lame qu'elle avait portée si longtemps, qui avait protégé tant de vies, qui avait tant promis — lui ait été retirée, volée, arrachée.

Une silhouette émergea finalement de l'ombre — se matérialisant peu à peu, sortant de l'obscurité comme un rêve, comme un cauchemar, comme une apparition — se révélant à la lueur tremblante de la lune, cette lune complice qui éclairait par intermittence les traits durs, le visage buriné, les yeux perçants.

Une silhouette familière — presque oubliée, presque effacée, presque perdue dans le tumulte des derniers jours — mais dont la présence, en cet instant, lui semblait plus précieuse que tout au monde.

Ser Greydon, pensa-t-elle, son cœur s'arrêtant un instant, sa respiration se bloquant, ses yeux s'écrouillant. *Ser Greydon. Mon maître. Mon professeur. Mon protecteur.*

« *Ser Greydon...* » murmura Elysia, sa voix à peine plus forte qu'un souffle, qu'un murmure, qu'une prière — épuisée, brisée, reconnaissante.

Le maître d'armes — un homme robuste au visage buriné par les années, une barbe grisonnante encadrant sa mâchoire carrée, des yeux perçants habitués à scruter les faiblesses et à déceler les mensonges — s'accroupit près d'elle, ses genoux pliant avec une grâce surprenante pour un homme de son âge, et posa une main sur son épaule — une main large, calleuse, forte.

Ses yeux — ces yeux qui l'avaient jugée, évaluée, poussée dans ses retranchements — la scrutèrent avec

une intensité qu'elle connaissait bien, mais teintée désormais d'une inquiétude qu'elle ne lui avait jamais vue, d'une sollicitude qu'elle ne lui avait jamais connue.

« Par tous les dieux — par les dieux anciens, par les dieux nouveaux, par les dieux oubliés — qu'est-ce que tu fais ici, toute seule, à cette heure, dans cet état ? »

demanda-t-il, sa voix grave teintée d'inquiétude, d'incrédulité, de colère à peine contenue. « Où sont tes parents ? Où sont tes alliés ? Où sont ceux qui auraient dû te protéger ? »

Elysia tenta de répondre — ses lèvres s'ouvrant, sa langue cherchant les mots, sa gorge se serrant — mais sa gorge était trop sèche, trop nouée, trop douloureuse pour prononcer un mot de plus. Elle se contenta de hocher faiblement la tête, un geste à peine perceptible, un signe d'impuissance, un aveu de faiblesse.

Ser Greydon, comprenant la situation — lisant dans ses yeux la détresse, l'épuisement, le désespoir — la souleva délicatement, ses bras puissants la portant comme il l'aurait fait d'un enfant, d'un fardeau précieux, d'une vie à sauver. Il sentit le poids de son corps affaibli contre lui — sa maigreur, sa fragilité, sa vulnérabilité — et une colère sourde monta en lui, une rage froide, implacable, dévastatrice.

Une colère dirigée contre ceux qui avaient causé tant de souffrance à cette jeune femme courageuse — Seraphina, l'usurpatrice ; Kaelan, le frère traître ; et tous les autres, les soldats, les courtisans, les lâches qui avaient accepté, soutenu, célébré cette tyrannie.

Sans un mot de plus — sans demander d'explications, sans exiger de justifications, sans réclamer de comptes — il se mit en route, la portant à travers les bois jusqu'à une petite cabane dissimulée par le feuillage épais, presque invisible, quasiment inaccessible. C'était un refuge qu'il

avait souvent utilisé lors de ses patrouilles, un endroit secret, intime, protégé — loin des regards indiscrets, loin des routes fréquentées, loin des dangers de la guerre. Ici — dans ce havre de paix, ce sanctuaire d'ombre et de bois — Elysia serait en sécurité. Pour un temps. Pour quelques jours. Pour ce qu'il faudrait.

Les jours passèrent — lents, silencieux, douloureux — et Elysia, allongée sur une couchette de fortune, une paille recouverte de couvertures grossières mais chaudes, luttait pour retrouver ses forces, pour rassembler ses esprits, pour panser ses plaies. Ser Greydon s'occupait d'elle avec une attention méticuleuse, presque maternelle — lui qui était habituellement si dur, si inflexible, si distant — une attention qu'on ne lui aurait pas cru capable, qu'il n'avait jamais montrée auparavant, qu'il réservait sans doute à ceux qu'il aimait en silence.

Il nettoyait ses plaies — appliquant des onguents, changeant les bandages, surveillant les infections — lui apportait de la nourriture — des soupes chaudes, du pain frais, de l'eau claire — et s'assurait qu'elle se reposait autant que possible, qu'elle ne faisait pas d'efforts inutiles, qu'elle n'aggravait pas ses blessures. Le silence régnait la plupart du temps entre eux — un silence confortable, apaisant, presque méditatif — car Greydon n'était pas un homme de grands discours, de confidences faciles, de consolations faciles. Et Elysia n'avait pas encore trouvé le courage — la force, la volonté, la lucidité — d'affronter la réalité de ce qu'elle avait perdu, de nommer l'innommable, de pleurer ceux qu'elle ne reverrait plus.

Chaque nuit — chaque maudite nuit, interminable, éternelle — elle se réveillait en sursaut, le corps couvert

de sueur, le cœur battant la chamade, les cris étouffés sur ses lèvres. Hantée par les images de la mort de ses parents — le regard d'Arden, la chute de Thorian — et par le regard impitoyable de son frère, devenu un étranger, un monstre, un bourreau.

« C'était une vision, » murmurait Greydon en posant une main sur son épaule, ses doigts se resserrant légèrement, sa voix grave la ramenant à la réalité. « Un cauchemar. Rien de plus. »

Mais Elysia savait — elle savait au plus profond d'elle-même — que ce n'était pas qu'un cauchemar. Que c'était la vérité. La réalité. L'horreur.

Ce fut au bout de plusieurs jours — lorsque ses forces commencèrent à revenir, que ses plaies commencèrent à cicatriser, que son esprit commença à s'éclaircir — qu'Elysia, se sentant enfin un peu plus forte, un peu plus lucide, un peu plus vivante, tenta d'engager la conversation avec son ancien maître d'armes.

« Ser Greydon, » commença-t-elle doucement, sa voix encore tremblante, encore fragile, encore hésitante, « pourquoi m'aidez-vous — vous qui n'avez rien à gagner, rien à prouver, rien à espérer de moi ? Pourquoi risquer votre vie — votre liberté, votre paix — pour une fille que vous avez entraînée, certes, mais qui n'est plus votre élève, plus votre responsabilité, plus votre devoir ? »

L'homme, occupé à aiguiser une vieille lame — cette lame qu'il avait portée pendant des années, qu'il avait maniée dans d'innombrables batailles, qu'il avait aiguisée des milliers de fois — s'arrêta un instant, ses yeux plissés tournés vers elle, ses mains immobiles sur l'acier.

« Parce que je le dois, » répondit-il après un moment de silence, ses mots pesant comme une promesse, comme un serment, comme une vérité absolue. « Parce que j'ai

juré — à vos parents, à Arden et Thorian — de veiller sur vous, de vous protéger, de vous guider. Et je tiens toujours mes promesses. Quoi qu'il arrive. Quoi qu'il m'en coûte. »

Un silence s'installa à nouveau — mais il était plus confortable cette fois, plus apaisant, presque chaleureux — empreint d'un respect mutuel, d'une confiance retrouvée, d'une affection à peine avouée.

« Je ne sais plus quoi faire, » avoua Elysia, sa voix se brisant sous le poids de l'émotion, sous le poids du chagrin, sous le poids de l'avenir. « Tout est fini — ma famille, mes alliés, mes espoirs. Je n'ai plus rien. Plus personne. Je suis seule, Ser Greydon. Complètement seule. »

Ser Greydon posa sa lame — la déposant délicatement sur la table, comme on dépose une offrande, comme on confie un secret — et s'approcha d'elle. Il prit une chaise — une simple chaise de bois, fruste, presque grossière — et s'assit à côté de la couchette, ses genoux pliant avec effort, son dos se voûtant légèrement.

Ses yeux — perçants, impénétrables — se posèrent sur elle, la regardant droit dans les yeux, sans détour, sans mensonge, sans pitié.

« Rien n'est jamais vraiment fini — pas tant qu'il reste un souffle de vie, une étincelle d'espoir, une once d'amour — » dit-il avec gravité, avec solennité, avec une foi presque religieuse. « Tant qu'il te reste une chance — une seule — de te battre, de te relever, de continuer — tu dois la saisir. Les deux mains. Sans hésiter. Sans regarder en arrière. »

Il marqua une pause, ses doigts tambourinant sur ses genoux, ses yeux se perdant un instant dans le vide.

« Ce que tu as vécu — ce que tu as perdu, ce que tu as souffert, ce que tu as pleuré — est injuste.

Profondément, cruellement, tragiquement injuste. Mais le monde — tu le sais mieux que personne, à présent — est injuste. Il l'a toujours été, il le sera toujours, il ne changera jamais. »

Sa voix se fit plus douce, plus tendre, presque affectueuse.

« Ce qui importe — ce qui compte vraiment — c'est ce que tu feras maintenant. Aujourd'hui. Demain. Dans les jours à venir. La manière dont tu choisiras de répondre à l'injustice, à la douleur, à la perte. »

Elysia hocha la tête — les larmes menaçant de couler à nouveau, sa gorge se serrant, son cœur se gonflant — mais elle les retint, les refoula, les étouffa.

« Mais comment ? » demanda-t-elle, sa voix étranglée, désespérée, presque enfantine. « Comment puis-je me relever après tout ça — après tout ce que j'ai perdu ? Comment puis-je trouver la force — le courage — la foi — de continuer, alors que tout semble vain, absurde, impossible ? »

Ser Greydon soupira — un soupir long, profond, chargé d'années, d'expériences, de cicatrices — cherchant les mots justes, la formule parfaite, la vérité simple.

« Ce n'est pas une question de force physique — de muscles, d'os, de nerfs — Elysia. C'est ici... » il tapota doucement sa tempe, son index appuyant sur la peau, « ... que tout se passe. Dans ton esprit, dans ton cœur, dans ton âme. Tu dois trouver en toi — puiser au plus profond — la volonté de continuer. »

Il marqua une pause, ses yeux plongeant dans les siens.

« Et cette volonté — je sais que tu l'as. Parce que je t'ai vue grandir — chuter, te relever, chuter encore — tout au long de ces années. Parce que je t'ai vue devenir la femme que tu es — forte, courageuse, obstinée — malgré les obstacles, malgré les douleurs, malgré les larmes. »

Sa voix se fit plus grave, presque solennelle.

« Et parce que je sais — j'en suis certain — que tu as en toi — dans ce cœur meurtri, dans cette âme brisée, dans cet esprit vacillant — de quoi renverser cette situation. De vaincre l'invincible. De survivre à l'insurmontable. »

Il laissa ses paroles résonner un moment — dans le silence de la cabane, dans le crépuscule naissant, dans le cœur d'Elysia — avant de continuer, sa voix s'adoucissant encore.

« Tu n'es pas seule, Elysia — plus seule que tu ne le penses, plus abandonnée que tu ne le crains. Je suis ici — présent, vivant, prêt — et d'autres suivront, te rejoindront, te soutiendront, si tu leur montres la voie. Si tu leur prouves que tu es digne de leur confiance, de leur loyauté, de leur sacrifice. »

Il se pencha légèrement, ses doigts effleurant son épaule.

« Mais tu dois être celle qui se dresse — celle qui refuse de plier, celle qui inspire, celle qui mène. Pour tes parents — pour leur mémoire, pour leur amour, pour leur sacrifice — pour tous ceux qui sont tombés — pour ceux qui croient encore en la justice, en la liberté, en l'espoir — et pour toi-même, Elysia. Pour toi-même. »

Le regard d'Elysia se fit plus intense — ses yeux s'illuminant d'une flamme nouvelle, d'une détermination retrouvée, d'une foi renaissante — les mots de Ser Greydon enflammant une étincelle vacillante en elle, attisant un feu presque éteint, ranimant une flamme presque morte.

Il avait raison, pensa-t-elle, ses poings se serrant, ses mâchoires se contractant, son cœur se gonflant. Ses parents — Arden, Thorian — n'auraient pas voulu qu'elle abandonne. Qu'elle se laisse mourir. Qu'elle renonce à tout.

Ils auraient voulu qu'elle se batte — jusqu'au bout, quoi qu'il arrive, coûte que coûte. Et elle ne pouvait se permettre de les

décevoir. Pas maintenant. Plus jamais. Pas après tout ce qu'ils avaient sacrifié.

Pendant ce temps — à l'extérieur, dans les bois environnants, sur les routes avoisinantes — les recherches continuaient, impitoyables, incessantes. Les soldats de Kaelan — ces hommes en armure noire, aux heaumes sans fente, aux épées dégainées — fouillaient les bois, ratissaient les clairières, exploraient les grottes, cherchant sans relâche, sans répit, sans pitié, celle qui avait échappé à leur prise.

Celle qui menaçait l'ordre nouveau, la stabilité retrouvée, le règne éternel de Seraphina.

Ser Greydon, fidèle à sa réputation — vieux renard, fin stratège, maître dans l'art de la dissimulation — veillait à ce que le refuge reste indétectable, invisible, introuvable.

Il connaissait chaque recoin de cette forêt — chaque sentier, chaque cachette, chaque piège — et il s'assurait que personne, absolument personne, ne pourrait les trouver, les débusquer, les capturer.

Un jour — alors qu'Elysia se reposait, allongée sur sa couchette, les yeux mi-clos, l'esprit vagabond — elle entendit les pas lourds des soldats s'approchant de la cabane. Le martèlement régulier des bottes sur la terre humide, le cliquetis des armures, les murmures étouffés des ordres.

Elle se figea — son cœur s'arrêtant presque de battre, sa respiration se bloquant, son sang se glaçant — ses yeux s'écaraillant, ses mains cherchant une arme, son corps se préparant à fuir, à se battre, à mourir.

Ser Greydon, cependant — debout près de la fenêtre, observant l'extérieur d'un œil vigilant — ne montra aucun signe de panique, aucune trace d'inquiétude, aucune once de peur. Il posa une main sur l'épaule d'Elysia — un geste apaisant, rassurant, autoritaire — lui

faisant signe de rester calme, de rester silencieuse, de rester immobile.

Les soldats passèrent près du refuge — leurs voix résonnant dans l'air tranquille, leurs ombres glissant sur les murs de la cabane, leurs souffles s'éloignant peu à peu — leurs pas s'estompant, leurs silhouettes se fondant dans la verdure. Mais après quelques minutes de recherche infructueuse — d'exploration superficielle, d'observation distraite, de déduction erronée — ils s'éloignèrent, convaincus que l'endroit était désert, abandonné, sans intérêt.

Elysia poussa un soupir de soulagement — ses poumons se vidant, son cœur ralentissant, ses muscles se relâchant — tandis que Ser Greydon hochait la tête, satisfait, presque fier.

« Ils ne trouveront rien ici — jamais, » murmura-t-il en guise de réassurance, sa voix grave, calme, assurée. « Tant que je serai là — tant que je vivrai — tu seras en sécurité. Aussi longtemps qu'il le faudra. Aussi longtemps que je pourrai te protéger. »

Elysia, touchée par la dévotion de cet homme — par sa loyauté, son abnégation, sa foi — se promit de ne pas le décevoir. De ne pas trahir sa confiance. De ne pas gâcher son sacrifice.

Elle se redressa lentement — ses muscles protestant, ses os craquant, ses plaies la rappelant à l'ordre — la douleur de ses blessures lui rappelant qu'elle avait encore du chemin à parcourir, des combats à mener, des victoires à remporter.

Mais pour la première fois depuis longtemps — depuis la mort de sa mère, depuis la chute de son père, depuis la trahison de son frère — elle se sentait capable de faire face à ce qui l'attendait.
Capable de survivre.

Capable de vaincre.

Capable de vivre.

Ser Greydon lui tendit une lame — plus légère que celles qu'elle avait l'habitude de manier, plus courte, plus fine, plus délicate — mais suffisamment affûtée pour être efficace, assez tranchante pour tuer, assez fiable pour protéger.

« Quand tu seras prête — quand ton corps aura guéri, quand ton esprit sera apaisé, quand ton cœur aura retrouvé sa force — » dit-il, sa voix solennelle, presque rituelle, « — nous reprendrons l'entraînement. Il est temps — plus que temps — que tu te souviennes de qui tu es. De ce que tu es. De ce que tu dois être. »

Elysia accepta l'arme — ses doigts se refermant sur la garde, sentant le métal froid, le bois lisse — la serrant fermement dans sa main, la brandissant comme un serment, comme un espoir, comme une menace.

Un sentiment nouveau — fragile, timide, vacillant — commençait à émerger en elle. Un sentiment qu'elle avait cru perdu à jamais, qu'elle n'avait pas ressenti depuis des semaines, des mois, une éternité.

L'espoir, pensa-t-elle, ses yeux brillant d'une lueur nouvelle, ses lèvres esquissant un sourire à peine perceptible. L'espoir renaît de ses cendres. Comme le phénix. Comme la vie. Comme l'amour.

Elle n'était pas encore vaincue — pas morte, pas abattue, pas détruite. Et tant qu'elle vivrait — tant qu'elle respirerait, tant qu'elle se souviendrait, tant qu'elle espérerait — elle continuerait de se battre.

Pour sa famille. Pour ses alliés. Pour le royaume.

Pour tous ceux qui n'avaient plus voix au chapitre, plus espoir en l'avenir, plus foi en la justice.

Pour elle-même.

Jusqu'à son dernier souffle.

Jusqu'à sa dernière goutte de sang.

Jusqu'à la victoire.

Ou jusqu'à la mort.

La flamme vacilla — dans la cheminée, dans son cœur,
dans son âme — et la nuit continua son cours,
indifférente, éternelle, impitoyable.

L'ombre du maître d'armes veillait — silencieuse,
vigilante, protectrice — sur celle qu'il avait juré de
défendre, de guider, d'aimer.

Et dans l'obscurité, une nouvelle lueur d'espoir brillait
— fragile, vacillante, mais persistante.

Le chapitre vingt-quatre s'achève dans la cabane perdue
au cœur de la forêt, sous la protection de Ser Greydon,
dans le cœur d'Elysia qui renaît de ses cendres.

Chapitre 25 : Les Doutes d'un Roi

La lumière douce du crépuscule — cette lumière mélancolique, presque funèbre, qui précède la nuit, qui annonce l'obscurité, qui semble pleurer la mort du jour — filtrait à travers les lourdes tentures de velours pourpre de la salle du trône, baignant la pièce d'une teinte dorée et sanguinolente, une couleur de fin du monde, de crépuscule des dieux, de royaumes qui s'effondrent.

Les rayons du soleil couchant jouaient sur les dorures des murs, sur les sculptures des colonnes, sur les motifs incrustés du sol de marbre, créant des reflets mouvants, des illusions fragiles, des beautés éphémères. Mais Kaelan ne voyait rien de cette splendeur — il ne la voyait plus, ne la ressentait plus, ne la vivait plus — ses yeux rivés sur les hommes qui revenaient de leur mission, sur leurs visages fermés, leurs épaules basses, leurs mains vides.

Les éclaireurs — ces soldats aguerris, expérimentés, endurcis — portaient sur leurs traits la fatigue, les privations, l'échec. Leurs armures, ternies par la poussière des chemins, maculées de boue, éraflées par les branches, racontaient les heures passées à fouiller, à pister, à chercher. Leurs regards, fuyants, évitaient celui de leur roi, honteux de leur impuissance, coupables de leur échec, désespérés de ne pas avoir trouvé celle qu'ils traquaient.

Ils n'ont rien trouvé, pensa Kaelan, ses doigts se crispant sur l'accoudoir de son trône, ses jointures blanchissant sous l'effort. Encore une fois. Rien. Personne. Aucune trace. Aucune piste. Aucune preuve.

Elysia leur échappe — elle m'échappe — comme elle m'a toujours échappé, comme elle m'échappera toujours, peut-être.

Le chef des éclaireurs — un homme au visage buriné, à la barbe grisonnante, aux yeux cernés — s'avança d'un pas hésitant, presque craintif, s'arrêtant à quelques pas de Kaelan, à la distance réglementaire, à la limite du respect et de la peur.

« Seigneur — Majesté — » dit-il en s'inclinant légèrement, sa voix rauque, éraillée par les longues heures de commandement, de cris, d'ordres répétés. « Nous avons fouillé — chaque recoin de la forêt, chaque clairière, chaque fourré — exploré les cavernes profondes, les grottes humides, les abris sous roche — scruté les montagnes environnantes, les pics inaccessibles, les vallées oubliées. »

Il marqua une pause, sa gorge se serrant, ses mots s'étouffant.

« Il n'y a aucune trace — aucun signe, aucune empreinte, aucune preuve — de votre sœur. Ni d'elle, ni de ses alliés, ni de ceux qui l'ont suivie. Ils ont disparu — évaporés, engloutis, anéantis — comme s'ils n'avaient jamais existé. »

Kaelan resta silencieux — immobile, impénétrable, glacial — ses mâchoires serrées à faire craquer ses dents, ses poings fermés à ses côtés, ses ongles s'enfonçant dans sa chair.

Chaque jour qui passait sans nouvelles d'Elysia — chaque heure, chaque minute, chaque seconde — ajoutait une couche supplémentaire de frustration et d'inquiétude, de colère et de peur, de doute et de remords.

Comment une jeune femme — même aussi habile, aussi déterminée, aussi résistante qu'Elysia — peut-elle échapper à des hommes aussi entraînés, aussi expérimentés, aussi nombreux ?

Comment peut-elle disparaître sans laisser de traces — sans un cadavre, sans un sang, sans un lambeau de vêtement —

comme si elle n'était plus de ce monde, comme si elle n'avait jamais été ?

Est-elle morte — dévorée par les bêtes, tombée dans un ravin, noyée dans un torrent — ou se cache-t-elle, attendant son heure, préparant sa vengeance, ourdissant sa revanche ?

La première hypothèse — la mort, l'engloutissement, l'anéantissement — lui serrait le cœur, lui nouait les entrailles, lui glaçait le sang. L'idée que sa sœur — sa petite sœur, celle qu'il avait protégée, aimée, trahie — ne soit plus de ce monde, éteinte, disparue, anéantie, lui était insoutenable, intolérable, impossible.

La seconde — la survie, la dissimulation, la préparation — le terrifiait tout autant. Car si Elysia vivait — si elle respirait, si elle pensait, si elle espérait — elle reviendrait. Elle reviendrait pour se battre, pour venger, pour tuer. Et lui — lui, Kaelan, son frère, son bourreau — devrait l'affronter à nouveau, la combattre à nouveau, la perdre à nouveau.

Seraphina, assise nonchalamment sur le trône — ce trône qu'elle avait fait orner de nouveaux symboles, de ses armes, de ses couleurs — avait observé la scène en silence, bercant doucement l'enfant dans ses bras, ce fils qui dormait paisiblement, inconscient du drame qui se jouait autour de lui. Ses lèvres, ourlées d'un léger sourire moqueur, trahissaient son amusement, sa satisfaction, sa férocité.

Elle posa ses prunelles glaciales — ces yeux d'un bleu si pur, si froid, si mortel — sur Kaelan, sur les éclaireurs, sur la scène de désolation et de frustration, et sa voix, quand elle parla, était douce comme une caresse, venimeuse comme un serpent.

— Peut-être — as-tu envisagé cette possibilité, mon roi ?
— que ta chère sœur, ta précieuse Elysia, n'est plus de ce monde, suggéra-t-elle, sa voix douce mais empreinte de sarcasme, de dérision, presque de cruauté. La forêt —

cette forêt qui lui a offert refuge, protection, asile — est pleine de dangers. De créatures affamées — loups, ours, grands félins — qui ne feraient qu'une bouchée d'une proie affaiblie, blessée, vulnérable comme elle l'était, comme elle l'est sans doute encore.

Elle marqua une pause, balançant doucement l'enfant, ses yeux ne quittant pas ceux de Kaelan.

Peut-être — as-tu pensé au poison ? Accidentel, ou délibéré — qu'elle aurait ingéré une baie vénéneuse, bu à une source contaminée, mangé un champignon mortel ?

Son sourire s'élargit — légèrement, presque imperceptiblement.

Ou peut-être — as-tu songé à la faim, à la soif, à l'épuisement ? À ces ennemis invisibles, plus redoutables que les épées, plus mortels que les lances, plus terrifiants que les dragons ?

Kaelan détourna son regard des hommes, de leurs visages défaits, de leurs yeux honteux, pour se tourner vers Seraphina. Ses yeux — ces yeux qu'elle aimait, qu'elle possédait, qu'elle contrôlait — la fixèrent avec intensité, avec gravité, presque avec défi.

— Elysia n'est pas morte, rétorqua-t-il d'un ton tranchant, catégorique, presque violent. Je le sais. Je le sens. Je le sais au plus profond de mon cœur — ce cœur que j'ai brisé, que j'ai souillé, que j'ai perdu. Elle est vivante — quelque part, cachée, protégée, sauvée — et elle se prépare. Pour son retour. Pour sa vengeance. Pour sa justice.

Il marqua une pause, sa voix s'étranglant, ses mots se heurtant.

Mais je la trouverai — cette forêt, je la brûlerai ; ces montagnes, je les raserai ; ces cavernes, je les exploserai — je trouverai ma sœur, Seraphina, vivante ou morte. Et

je la ramènerai — ici, devant moi — pour qu'elle réponde de ses crimes. Pour qu'elle paie pour ses trahisons. Pour qu'elle expie ses fautes.

Seraphina haussa les épaules — un geste désinvolte, presque insouciant — comme si l'idée d'une Elysia dévorée par des bêtes sauvages ne lui posait aucun problème, ne lui causait aucune angoisse, ne lui inspirait aucune pitié.

— Si elle est en vie — si, par miracle, elle a survécu à la forêt, aux fauves, à la faim — elle finira par faire une erreur, un jour ou l'autre, tôt ou tard, inévitablement. Sa voix était calme, sereine, presque détachée. Et alors — quand elle se découvrira, quand elle se dévoilera, quand elle se trahira — nous serons prêts. Plus que prêts. Déterminés. Impitoyables.

Un sourire amusé — presque enfantin, presque innocent — effleura ses lèvres.

Quoi qu'il en soit, pour l'instant, elle ne représente plus une menace immédiate — pas pour le royaume, pas pour notre fils, pas pour nous. Et nous avons — tu le sais bien, mon roi — plus important à gérer. Plus urgent à traiter. Plus vital à décider.

Kaelan hocha la tête — un hochement mécanique, presque involontaire — mais son esprit était ailleurs, perdu dans les méandres de ses pensées, de ses doutes, de ses regrets.

Les éclaireurs furent congédiés d'un geste — un geste las, impératif — et ils se retirèrent, silencieux, honteux, soulagés, leurs armures cliquetant dans le couloir, leurs pas s'estompant dans la distance.

Seraphina, après avoir donné quelques ordres aux gardes — des consignes de sécurité renforcée, des patrouilles accrues, des rondes plus fréquentes — se leva du trône, le bébé toujours contre elle, contre son cœur,

contre son sein. Elle s'approcha de Kaelan, ses hanches se balançant, sa robe de soie froissant sur le marbre, son regard se faisant plus doux, presque affectueux — ce regard qu'elle réservait à ceux dont elle voulait quelque chose, à ceux qu'elle manipulait, à ceux qu'elle possédait.

— Tu te fais trop de souci, mon roi — trop de bile, trop d'angoisse, trop d'insomnie — pour une jeune femme qui n'est plus qu'un souvenir, un fantôme, une ombre du passé, murmura-t-elle en posant une main délicate sur son bras, ses doigts glacés effleurant sa peau, ses ongles longs et soignés laissant des traces blanches. Nous avons remporté la victoire — la guerre, la paix, le royaume — contre tous nos ennemis, contre toutes les oppositions, contre toutes les trahisons. L'avenir est à nous — à toi, à moi, à notre fils — brillant, prospère, éternel. Ne gâche pas cette joie par des doutes inutiles, par des craintes irrationnelles, par des regrets coupables.

Mais Kaelan ne pouvait pas partager son optimisme, sa sérénité, sa foi. Son cœur — ce cœur qu'elle avait conquis, qu'elle avait possédé, qu'elle avait brisé — était trop lourd, trop chargé, trop douloureux. Ses pensées — ces pensées qui tournaient en boucle, sans fin, sans issue — le harcelaient, le tourmentaient, le déchiraient.

— Je vais aller voir notre fils, déclara-t-il brusquement, sentant un besoin impérieux — viscéral, presque maladif — de s'éloigner, même pour quelques instants, de cette femme qu'il avait autrefois aimée sans réserve, sans limite, sans condition. De cette femme dont il ne reconnaissait plus le visage — dont le sourire lui semblait faux, dont les paroles lui semblaient creuses, dont les caresses lui semblaient froides — et dont les ombres devenaient chaque jour plus épaisses, plus lourdes, plus étouffantes.

Seraphina lui jeta un regard intrigué — presque blessé, presque inquiet, presque peiné — mais elle ne dit rien, ne fit rien, ne tenta rien. Elle savait — elle savait, avait toujours su — que Kaelan avait besoin de ces moments de solitude, de silence, de retraite, pour réfléchir, pour douter, pour souffrir. Alors elle le laissa partir, un sourire satisfait aux lèvres — ce sourire de vainqueur, de propriétaire, de prédateur — tandis qu'elle retournait à ses propres affaires, à ses propres intrigues, à ses propres complots.

Kaelan marcha d'un pas lourd — presque tragique — à travers les couloirs du palais, ces couloirs qu'il avait arpentés mille fois, qu'il connaissait par cœur, qu'il ne reconnaissait plus. Ses pensées tournoyaient dans un chaos silencieux, un tumulte sans fin, un ouragan muet. *Qu'est-ce que je fais ici ?* se demanda-t-il, les yeux fixant le vide, les mains ballantes, le cœur en miettes. *Qu'est-ce que je fais de ma vie — de mon honneur, de mon âme, de mon amour ?*

J'ai tué mon père — de ma propre main, de ma propre épée, de ma propre volonté — pour cette femme. Pour elle. Pour Seraphina.

J'ai trahi ma mère — laissé sa mémoire dans la boue, son amour dans l'ombre, son sacrifice dans l'oubli — pour cette femme. Pour elle. Pour Seraphina.

J'ai abandonné ma sœur — livrée aux soldats, aux flammes, à la mort — pour cette femme. Pour elle. Pour Seraphina.

Et pour quoi ? Pour le pouvoir ? Pour le trône ? Pour l'illusion de l'amour ?

Je ne sais plus — plus rien, plus personne, plus jamais.

Quand il atteignit enfin la chambre où dormait son fils — cette chambre aux murs tapissés de soie, au berceau doré, aux jouets précieux — il sentit une vague d'émotion le submerger, une marée de tendresse et de

peur, d'espoir et de désespoir. Il referma doucement la porte derrière lui, ses doigts glissant sur le bois sculpté, ses yeux s'habituant à la pénombre, son souffle se calmant peu à peu.

Il s'approcha du berceau — ce berceau qu'il avait choisi, payé, installé — et contempla le nourrisson qui dormait paisiblement, sous une couverture brodée d'or et d'argent, les poings serrés, les lèvres entrouvertes, les paupières closes.

Kaelan observa ce petit être — ce fils, son fils, l'enfant de son sang — avec une intensité nouvelle, presque douloureuse, les questions qui l'assaillaient chaque jour, chaque nuit, chaque instant, devenant plus insupportables, plus lancinantes, plus déchirantes.

Quel avenir — quel destin, quel sort, quelle vie — pouvait-il offrir à cet enfant ?

Le royaume — ce royaume conquis par le sang, maintenu par la peur, gouverné par la tyrannie — était désormais son héritage. Son fardeau. Sa malédiction.

Mais l'enfant — ce fils innocent, pur, sans tache — n'avait rien demandé. Il ne voulait pas de ce trône, de ces chaînes, de ces mensonges. Il voulait simplement vivre — grandir, aimer, rêver — comme tous les enfants du monde.

Et Kaelan — lui, Kaelan, le père, le roi, le bourreau — ne savait pas comment lui offrir cet avenir. Comment le protéger du monde — de Seraphina, de la cour, des intrigues — sans le perdre, sans le corrompre, sans le réduire à l'état de pantin.

Il tendit une main hésitante — ses doigts tremblants, incertains, coupables — caressant doucement la joue du bébé, la peau douce, la chaleur rassurante, le contact apaisant. Le bébé remua légèrement, ses lèvres s'agitèrent, ses paupières papillonnèrent, puis il se rendormit, profondément, paisiblement.

Mais les questions demeuraient — obstinées, implacables, éternelles — suspendues dans la pénombre

de la chambre, dans le silence du palais, dans le cœur de Kaelan.

Quelle sorte de roi – quel monarque, quel souverain, quel tyran – deviendrait-il ?

Serait-il comme sa mère – ambitieux, manipulateur, cruel – ou comme son père – faible, indécis, complice – ou aurait-il la force – la volonté, la lucidité – d'être autre chose ?

D'être lui-même – libre de choisir, de décider, de vivre – sans avoir à porter le poids des erreurs de ses parents, des crimes de ses ancêtres, des mensonges de sa famille ?

Il n'avait aucune réponse à offrir à ces questions – ni certitude, ni espoir, ni promesse – et c'était cela qui le torturait le plus. L'incertitude. Le doute. L'impuissance.

Il pensa à Elysia – à son visage, à son sourire, à ses yeux – à ses parents – à leurs voix, à leurs rires, à leurs bras – à tout ce qu'il avait perdu pour arriver là où il était aujourd'hui. Le trône – ce symbole de pouvoir et de grandeur, de réussite et d'accomplissement – n'était qu'un fardeau. Un fardeau qu'il avait accepté par amour – par passion, par désir, par obsession – mais qui maintenant l'étouffait, l'écrasait, le consumait.

Seraphina, pensa-t-il, serrant les poings, serrant les dents, serrant le cœur. Seraphina, avec toute son ambition et son implacabilité, sa soif de pouvoir et sa peur de le perdre, sa certitude d'avoir raison et son mépris pour ceux qui doutent. Elle ne voyait que la victoire – la conquête, la domination, l'anéantissement – jamais les conséquences, jamais les victimes, jamais les regrets.

Mais moi, Kaelan – moi, qui t'aime et qui te hais, qui te désire et qui te crains, qui t'admire et qui te méprise – je vois la destruction. Les cendres de tout ce que j'ai aimé autrefois – ma famille, mon honneur, mon âme – réduites en poussière, dispersées par le vent, englouties par l'oubli.

Il se redressa – ses épaules se redressant, son dos se raidissant, sa nuque se tendant – secouant la tête,

essayant de chasser ces pensées, ces images, ces souvenirs. Mais elles s'accrochaient à lui comme des ombres — comme des fantômes, des remords, des malédictions — le suivant où qu'il aille, quoi qu'il fasse, qui qu'il devienne.

Il resta ainsi — debout devant le berceau, immobile, silencieux, anéanti — regardant son fils qui dormait paisiblement, ignorant encore le poids du monde qui pesait déjà sur ses petites épaules, la lourdeur de l'héritage qui l'attendait, la noirceur des secrets qui l'entouraient.

Kaelan savait — il savait, au fond de son cœur — qu'il devrait prendre des décisions difficiles, douloureuses, impossibles, dans les jours à venir. Des décisions qui engageraient sa vie, celle de son fils, celle du royaume. Des décisions qui pourraient le sauver — ou le perdre à jamais.

Les mots de Seraphina — ses promesses, ses menaces, ses serments — résonnaient dans son esprit, échos d'un passé qu'il ne reconnaissait plus, reflets d'un présent qu'il ne maîtrisait plus, annonces d'un avenir qu'il ne contrôlait plus.

Mais il ne pouvait se défaire du doute — cette fissure dans sa certitude, cette brèche dans sa foi, cette faille dans son amour — qui s'immisçait en lui, le rongait, le dévorait de l'intérieur.

Il avait tué pour ce royaume — pour elle, pour son fils, pour leur avenir — mais à quel prix ?

Son âme — cette âme qui avait autrefois été pure, loyale, aimante — était désormais en lambeaux. Déchirée, souillée, brisée, par les crimes qu'il avait commis, par les trahisons qu'il avait acceptées, par les sangs qu'il avait versés.

Pouvait-il encore être sauvé — pardonné, racheté, libéré — ou était-il condamné à errer pour toujours dans les ténèbres, sans espoir, sans lumière, sans fin ?

Il ne le savait pas.

Il ne le saurait peut-être jamais.

Une légère brise — venue d'on ne sait où, messagère invisible des dieux indifférents — fit frémir les tentures, les rideaux, les voiles, ramenant Kaelan à la réalité, à la présence, à l'instant. Il s'écarta du berceau — ses pas lents, lourds, hésitants — laissant son fils à son sommeil, à ses rêves, à son innocence.

Alors qu'il se dirigeait vers la porte — les jambes flageolantes, le cœur en miettes, l'âme en charpie — il s'arrêta un instant, ses doigts effleurant la poignée, ses yeux se tournant vers l'enfant.

« Que les dieux te protègent — que les dieux te gardent, te guident, t'aiment — toi, mon fils, mon sang, ma chair, » murmura-t-il, sa voix rauque, brisée, étranglée. « Que tu ne deviennes pas ce que je suis devenu — ce que nous sommes devenus, ta mère et moi — ces monstres, ces bourreaux, ces damnés. »

Ses mots se perdirent dans le silence — avalés par les tentures, absorbés par les murs, étouffés par l'ombre.

« Que tu restes pur — innocent, bon, juste — malgré le monde, malgré nous, malgré tout. »

« Que tu aies la force — le courage, la volonté, l'amour — de choisir ton propre chemin, ta propre voie, ta propre vie. »

« Sans avoir à payer pour nos péchés, sans avoir à subir nos erreurs, sans avoir à porter nos fardeaux. »

« Que les dieux t'exaucent — moi, ton père, qui n'ai plus le droit de prier, qui n'ai plus la foi d'espérer, qui n'ai plus l'amour d'aimer. »

Avec ces mots — cette prière, ce regret, ce testament — Kaelan quitta la pièce, la porte se refermant derrière lui dans un silence lourd de promesses non tenues, de rêves brisés, de vies gâchées.

Les couloirs du palais résonnaient de ses pas — échos solitaires, sourds, lancinants — d'un homme qui se demandait encore, comme chaque jour, comme chaque nuit, comme chaque instant, combien de temps il pourrait supporter ce rôle qu'il n'avait jamais voulu, qu'il n'avait jamais choisi, qu'il n'avait jamais désiré. Mais qu'il ne pouvait plus abandonner.

Pas maintenant.

Pas après tout ce qu'il avait fait.

Pas après tout ce qu'il avait perdu.

Pas après tout ce qu'il avait tué.

L'obscurité tombait sur le palais — sur la chambre de l'enfant, sur le cœur de Kaelan, sur le royaume tout entier — et avec elle, les doutes, les peurs, les regrets. Les doutes d'un roi — d'un homme, d'un père, d'un bourreau — qui ne savait plus qui il était, ce qu'il voulait, où il allait.

Mais qui continuait d'avancer — par habitude, par devoir, par désespoir — vers un avenir qu'il ne voyait pas, qu'il ne comprenait pas, qu'il ne contrôlait pas.

Et peut-être — peut-être — que c'était cela, la tragédie.

Non pas tomber, mais refuser de se relever.

Non pas perdre, mais renoncer à gagner.

Non pas douter, mais cesser d'espérer.

Chapitre 26 : La Lame du Destin

Elysia serra fermement la poignée de l'épée que Ser Greydon venait de lui remettre — cette épée qu'il avait gardée cachée, protégée, préservée pendant toutes ces années, attendant l'heure venue, attendant la main digne de la porter, attendant le destin qu'elle devait accomplir. La lame, parfaitement équilibrée — ni trop lourde, ni trop légère, ni trop longue, ni trop courte — semblait avoir été forgée pour elle, comme une extension naturelle de son bras, comme un prolongement de son âme, comme une partie intégrante de son être.

L'acier, d'un bleu profond presque surnaturel, captait la lumière des torches et la renvoyait en prismes éclatants, créant des reflets mouvants sur les murs de l'atelier souterrain, des illusions fragiles, des promesses de victoire. La garde, ornée de motifs anciens — des entrelacs de lierre et de ronces, des symboles de protection et de force — portait les marques du temps, les cicatrices des batailles passées, les souvenirs des guerriers disparus. Et le pommeau, sculpté en forme de tête de loup — les yeux d'ambre, les crocs d'argent — semblait fixer Elysia, la défier, l'approuver.

Elle est belle, pensa Elysia, ses doigts caressant le métal froid, la pierre lisse, le cuir usé. *Elle est belle et mortelle, comme la vérité, comme la justice, comme la vengeance.*

Le maître d'armes l'observait en silence — sa silhouette massive se découpant contre la clarté des flammes, ses yeux perçants scrutant chaque détail de son expression, de sa posture, de sa respiration. Il lisait en elle comme dans un livre ouvert — les doutes, les peurs, les espoirs — et se préparait à prononcer les mots qu'elle avait besoin d'entendre, les vérités qu'elle devait affronter, les avertissements qu'elle ne pouvait ignorer.

« Cette épée — cette lame, cet acier, cette histoire — a été forgée dans les feux les plus ardents, par les mains les plus habiles, pour les guerriers les plus dignes, » dit-il finalement, sa voix grave résonnant dans l'atelier souterrain, rebondissant sur les murs de pierre, se perdant dans les ombres. « Elle a connu la gloire et la défaite, l'honneur et la honte, la vie et la mort. Elle a servi des rois et des reines, des héros et des traîtres, des sauveurs et des bourreaux. »

Il marqua une pause, ses yeux s'assombrissant, sa voix s'adoucissant.

« Elle a une histoire — un passé, un héritage, un fardeau — tout comme toi, Elysia. Et maintenant, elle porte — elle portera — elle doit porter — le poids de ton destin. De ce que tu es, de ce que tu deviens, de ce que tu dois accomplir. »

Elysia hocha la tête — ses doigts se crispant autour du cuir usé de la poignée, ses jointures blanchissant sous l'effort, ses muscles se tendant — sentant la réalité de sa mission s'imposer à elle, s'imprimer dans sa chair, s'enraciner dans son âme.

Chaque entraînement — ces heures de sueur, de douleur, de répétition — l'avait préparée à ce moment. Chaque épreuve — ces nuits de doute, de peur, de désespoir — l'avait forgée pour ce combat. Chaque leçon — ces paroles de sagesse, de conseil, de mise en garde — l'avait armée pour cette confrontation.

Elle n'était plus la jeune fille innocente — naïve, fragile, vulnérable — qui avait fui le palais, terrifiée par ce que son propre frère était devenu, désespérée par ce qu'elle avait perdu, anéantie par ce qu'elle avait vu.

Elle n'était plus cette enfant qui pleurait dans l'ombre, qui priait pour un miracle, qui espérait contre tout espoir.

Elle était désormais une guerrière — forgée par l'acier, trempée par le feu, affûtée par la douleur — prête à affronter non seulement Kaelan, son frère, son bourreau, son miroir, mais aussi le lourd fardeau de leurs passés entremêlés, de leurs souvenirs partagés, de leurs destins croisés.

« Ser Greydon — maître, mentor, ami — » commença-t-elle, brisant le silence qui s'était installé entre eux, un silence chargé de non-dits, de promesses, de craintes. « Que penses-tu vraiment de ce plan — de cette mission, de cette témérité, de cette folie ? »

Le vieil homme laissa échapper un long soupir — un souffle profond, chargé d'années, d'expériences, de cicatrices — avant de croiser les bras sur sa poitrine, ses doigts tambourinant sur son avant-bras, ses yeux se perdant dans les flammes des torches.

« C'est audacieux — insensé, téméraire, presque suicidaire — dangereux — mortel, impitoyable, inexorable — mais c'est notre seule chance, » dit-il, sa voix grave, presque funèbre. « Notre unique opportunité de frapper, d'ébranler, de renverser. Notre dernier espoir de sauver ce qui peut encore être sauvé — ce royaume, ce peuple, ces rêves. »

Il s'approcha d'elle — ses pas lourds, mesurés, presque silencieux sur le sol de terre battue — posant une main réconfortante sur son épaule, sa main large, calleuse, chaude, ses doigts se resserrant légèrement, comme pour lui transmettre sa force, sa foi, sa certitude.

« Kaelan — ton frère, ton ennemi, ton alter ego — ne sera pas un adversaire facile. Il est l'un des plus grands guerriers que j'aie formés — peut-être le plus grand, le plus doué, le plus redoutable — et il a été forgé dans les batailles les plus cruelles, les plus sanglantes, les plus désespérées. »

Sa voix s'adoucit, presque s'attendrit.

« Mais toi, Elysia — toi, sa sœur, sa chair, son sang — tu as quelque chose qu'il n'a plus. Quelque chose qu'il a perdu — oublié, abandonné, trahi — en chemin, dans la nuit, dans les ténèbres. »

Elysia leva les yeux vers lui — ses yeux brillant d'une lueur d'espoir, de curiosité, d'interrogation — sa voix, quand elle parla, n'était qu'un murmure, presque un souffle.

« Qu'est-ce que c'est — cette chose qu'il a perdue, que j'ai gardée, qui fera la différence ? »

Ser Greydon plaça sa main sur son cœur — sur sa poitrine, sur son sein, sur son souffle — et sa voix, lorsqu'il répondit, était chargée d'une conviction tranquille, presque religieuse.

« Ton cœur — ton amour, ta compassion, ta foi — ton lien avec lui, avec ce qu'il était autrefois — avec l'enfant qu'il a été, l'adolescent qu'il est devenu, l'homme qu'il aurait pu être. »

Il retira sa main, la posant sur son épaule.

« Tu es son dernier lien — sa dernière chance, son dernier recours, son dernier souvenir — avec ce qu'il a perdu. Avec sa famille, son honneur, son âme. Et cela — cette connexion, cet amour, cette mémoire — plus que n'importe quelle lame, plus que n'importe quelle technique, plus que n'importe quelle stratégie — pourrait être ton avantage. Ta force. Ta victoire. »

Elysia baissa les yeux vers l'épée — vers cette lame qui scintillait sous la lumière des torches, qui semblait attendre son heure, qui paraissait vibrer d'une vie intérieure — réfléchissant aux paroles du maître d'armes, aux vérités qu'il énonçait, aux avertissements qu'il délivrait.

Il avait raison, pensa-t-elle, ses doigts caressant le métal froid, la pierre lisse, le cuir usé. Kaelan avait peut-être la force — cette puissance brute, cette rage implacable, cette détermination aveugle — la technique — cette précision chirurgicale, cette efficacité redoutable, cette expérience inégalée — et la cruauté de son côté — cette capacité à frapper sans pitié, à tuer sans remords, à anéantir sans regret. Mais elle — elle, Elysia — avait la vérité — la justice de sa cause, la pureté de ses intentions, la sincérité de ses motivations — l'amour qu'ils avaient partagé — ces souvenirs d'enfance, ces rires complices, ces serments échangés — même si cela semblait aujourd'hui être un souvenir lointain, brisé, presque irréel. Un souvenir d'avant — avant la trahison, avant le sang, avant le deuil. Un souvenir de ce qu'ils étaient — frère et sœur, amis, alliés — avant que Seraphina ne les déchire, ne les oppose, ne les détruise.

« Très bien — alors, maintenant, il est temps — » dit-elle après un moment de réflexion, sa voix ferme, déterminée, presque farouche. « Il est temps d'agir — de cesser d'attendre, de douter, de craindre — et d'affronter notre destin. Nous devons entrer dans le palais — ce nid de serpents, cette forteresse de mensonges, ce tombeau de rêves — et affronter Kaelan — mon frère, mon bourreau, ma cible — avant qu'il ne soit trop tard. » Ser Greydon acquiesça — ses traits marqués par des années de batailles, de privations, de souffrances se durcissant, se fermant, se préparant — ses yeux s'assombrissant, sa mâchoire se serrant, ses poings se crispant.

« Nous avons préparé ce plan — répété, peaufiné, perfectionné — pendant des semaines. Des nuits entières à discuter, à débattre, à rêver. Chaque détail a été pensé

— chaque porte, chaque garde, chaque tournant —
chaque éventualité prise en compte — les succès, les
échecs, les imprévus. »

Il marqua une pause, ses yeux se perdant dans le vide,
ses souvenirs remontant à la surface.

« Mais une fois à l'intérieur — une fois les portes
franchies, les ombres traversées, les mensonges percés —
tout peut changer. Tout peut basculer. Tout peut
s'effondrer. »

Il posa ses mains sur ses épaules, la secouant
doucement, comme pour la réveiller, l'ancrer, la
préparer.

« Tu devras être rapide — plus rapide que tes pensées,
que tes doutes, que tes peurs — efficace — précise,
économique, implacable — et surtout, surtout, tu devras
être prête — prête à affronter la réalité, la vérité,
l'horreur — de ce que tu t'apprêtes à faire. »

Elysia hocha la tête — déterminée, résolue, prête — mais
au fond d'elle, dans le silence de son cœur, une petite
voix — la voix de l'enfant qu'elle avait été, la voix de la
sœur qu'elle avait aimée, la voix de l'espoir qu'elle avait
cru — murmurait des doutes, des craintes, des regrets.

*Prête, pensa-t-elle, prête à affronter Kaelan — prête à le
combattre, à le vaincre, à le tuer, peut-être — mais prête à le
perdre?*

*Prête à voir dans ses yeux — ces yeux qu'elle avait tant aimés
— la haine, la peur, la résignation ?*

*Prête à entendre sa voix — cette voix qui l'avait appelée
"petite sœur", qui l'avait consolée, protégée, aimée —
prononcer des mots de reproche, de colère, d'adieu ?*

*Prête à sentir son sang — son sang, le sang de son frère —
couler sur ses mains, tacher sa peau, marquer son âme ?*

*Elle ne le savait pas — elle ne le saurait pas — pas avant
d'être là, face à lui, l'épée à la main, le cœur en miettes, l'âme
en charpie.*

« Quel est le plan exact ? » demanda-t-elle, même si elle connaissait chaque détail, chaque étape, chaque instruction — mais elle avait besoin de l'entendre, de le réentendre, de le graver dans sa mémoire.

Ser Greydon lui rappela — patiemment, minutieusement, solennellement — les détails de leur stratégie, cette toile d'araignée soigneusement tissée, ce filet de possibilités et d'espérances.

Ils entreraient dans le palais par une entrée secrète — une porte dérobée, oubliée, condamnée — connue seulement de quelques initiés, de quelques fantômes, de quelques survivants. Un réseau de tunnels souterrains — vestiges d'anciennes routes de contrebande, traces de guerres oubliées, souvenirs d'amours interdites — les mènerait directement dans les catacombes sous le palais, dans ces entrailles de pierre où les secrets étaient enterrés, où les cadavres étaient cachés, où les vérités étaient étouffées.

De là, ils remonteraient dans les couloirs sombres — slalomant entre les ombres, évitant les gardes, effaçant leurs traces — pour finalement atteindre la salle du trône où Kaelan passerait souvent ses soirées — solitaire, mélancolique, tourmenté — à contempler l'immensité de son royaume, le vide de sa vie, le poids de sa couronne.

« Je t'accompagnerai jusque-là — jusqu'à la porte, jusqu'au seuil, jusqu'à l'abîme — » dit Ser Greydon, sa voix grave, presque solennelle. « Mais au moment où tu devras affronter ton frère — au moment de croiser son regard, de lever ton épée, de prononcer ton ultimatum — ce sera entre vous deux. Entre frère et sœur. Entre ennemi et ennemi. Entre destin et destin. »

Il posa une main sur son épaule — un geste lourd, paternel, presque affectueux.

« Personne — ni moi, ni tes alliés, ni tes amis — ne peut interférer dans ce combat. Pas même moi. Pas même toi. Ce sera votre duel — votre face-à-face — votre Apocalypse. À toi, à lui, à vos fantômes. »

Elysia hocha la tête — consciente du poids de ces paroles, de la responsabilité qu'elle portait, de la tragédie qui s'annonçait.

« Et si je ne reviens pas — si je meurs — si je tombe — que deviendront nos rêves, nos espoirs, nos promesses ? » demanda-t-elle d'une voix plus douce, presque résignée, presque déjà morte.

Ser Greydon la fixa un instant — ses yeux perçants s'adoucissant, presque s'humectant — puis il secoua la tête, un geste lent, presque douloureux.

« Tu reviendras — tu ne peux pas mourir, tu ne dois pas mourir, tu ne mourras pas — » dit-il, sa voix étranglée, brisée, suppliante. « Tu dois revenir — pour tout ce que tu as perdu — ta mère, ton père, tes amis — pour tout ce que tu veux encore protéger — ton royaume, ton peuple, ton avenir — et pour ceux qui croient en toi — moi, tes alliés, tous ceux qui espèrent encore. »

Sa voix se fit plus forte, plus ferme, plus autoritaire.

« N'oublie pas pourquoi tu te bats, Elysia — ne l'oublie jamais — dans la bataille, dans le doute, dans la mort.

Souviens-toi des visages de ceux que tu aimes — des sourires, des rires, des larmes — et laisse cette mémoire te guider, te porter, te sauver. »

Les mots résonnèrent en elle — comme des cloches, des prières, des ordres — chassant les derniers doutes, les dernières peurs, les dernières hésitations.

« Je n'oublierai pas — je me souviendrai, je me rappellerai, je me souviendrai — » répondit-elle avec une détermination nouvelle, une flamme ravivée, une foi retrouvée. « Pour ma mère — pour mon père — pour

mon royaume — pour moi-même — je me battraï. Je vaincrai. Je vivrai. »

Ils passèrent les heures suivantes — ces heures précieuses, comptées, irremplaçables — à peaufiner les derniers détails, à vérifier chaque arme, chaque équipement, chaque plan de secours. Ser Greydon lui montra — encore une fois, patiemment, inlassablement — comment se déplacer sans un bruit, comment éviter les gardes, comment surprendre même les adversaires les plus vigilants.

Comment frapper — vite, fort, juste — sans hésitation, sans pitié, sans remords.

Comment parer — esquiver, riposter, contrer — sans se laisser déstabiliser, sans se laisser blesser, sans se laisser vaincre.

Comment survivre — garder son souffle, économiser ses forces, préserver son énergie — jusqu'à la fin, jusqu'au bout, jusqu'à la victoire.

Quand tout fut prêt — quand chaque détail fut réglé, chaque éventualité envisagée, chaque prière murmurée — la nuit était tombée. La lune, pleine et argentée, éclairait les cieux de sa clarté froide, de sa lumière spectrale, presque surnaturelle, illuminant les ombres, les secrets, les mystères de ce monde déchiré par la guerre, la haine, la folie.

Elysia se tenait sur une petite colline — à l'extérieur de leur cachette, à l'abri des regards, à la merci des étoiles — observant l'astre silencieux, cet œil aveugle des dieux indifférents, ce témoin éternel des tragédies humaines.

Le vent frais — ce vent d'automne, chargé de parfums de terre humide et de feuilles mortes — effleurait son visage, mêlait ses cheveux bruns aux ombres de la nuit, aux souvenirs du passé.

« C'est presque l'heure — l'heure de partir, d'agir, de se battre — » murmura-t-elle pour elle-même, sa voix à peine audible, perdue dans le silence, emportée par le vent.

La lune semblait plus proche que jamais — comme si elle s'était penchée pour mieux voir, pour mieux écouter, pour mieux juger — comme un témoin silencieux de ce qui allait se passer, de ce qui allait être dit, de ce qui allait être fait.

Elysia sentait une étrange paix l'envahir — une sérénité presque surnaturelle, une acceptation presque résignée, une tranquillité presque morte — malgré le tourbillon d'émotions qui l'agitait, les doutes qui l'assaillaient, les peurs qui la paralysaient.

Elle prit une profonde inspiration — une bouffée d'air froid, pur, vivant — et fixa l'horizon où se dressait le palais, imposant, intimidant, presque mythique, ses tours élancées se détachant sur le ciel étoilé, ses fenêtres brillant comme des yeux malveillants, ses murs semblant défier le temps, la mort, le destin.

Ser Greydon vint se placer à côté d'elle — sa silhouette massive, rassurante, paternelle — restant silencieux, respectant son besoin de recueillement, de solitude, de prière. Il savait que ces derniers instants avant l'action étaient précieux — un temps pour rassembler ses pensées, pour accepter ce qui allait suivre, pour se préparer à la mort — la sienne, ou celle des autres.

Elysia posa une main sur la poignée de son épée — cette épée qui allait décider de son destin, qui allait sceller son sort, qui allait écrire son histoire — sentant la froideur réconfortante de l'acier sous ses doigts, la rugosité du cuir sur sa paume, la promesse de la lame dans son cœur.

C'était l'arme — l'instrument, l'outil, le symbole — qui lui permettrait de rétablir l'équilibre, de confronter les fantômes du passé, et de se battre pour un avenir différent, pour une vie meilleure, pour un monde plus juste.

Un monde sans Seraphina — sans sa tyrannie, ses mensonges, ses crimes — et peut-être, peut-être, sans Kaelan.

Elle tourna la tête vers Ser Greydon — ses yeux rencontrant les siens, ses lèvres esquissant un sourire fragile, presque triste — et sa voix, quand elle parla, n'était qu'un murmure, presque une prière.

« Je suis prête, » dit-elle simplement, simplement, simplement.

Le vieux maître d'armes hocha la tête — un geste lent, presque solennel — et sans un mot de plus — sans un adieu, sans un conseil, sans une bénédiction — ils se mirent en marche, leurs ombres se fondant dans la nuit, leurs pas s'étouffant dans l'herbe, leurs cœurs battant à l'unisson.

Ils s'éloignèrent — disparaissant sous la lumière de la lune qui veillait sur eux, indifférente, éternelle, impitoyable — laissant derrière eux leur cachette, leur refuge, leur passé.

Emportant avec eux leurs rêves, leurs espoirs, leurs prières.

Prêts à affronter le destin — ou à mourir en essayant.

Chapitre 27 : Les Ombres du Passé

La nuit enveloppait la capitale d'une étreinte silencieuse – cette étreinte froide, impitoyable, presque mortelle, des nuits d'hiver où le vent gémissait dans les ruelles, où les ombres semblaient plus denses, plus lourdes, plus menaçantes – un voile de ténèbres que seule la lune, cette pâle complice, semblait pouvoir traverser de ses rayons d'argent, de sa lumière spectrale, presque surnaturelle, qui transformait les pierres des bâtiments en fantômes, les fenêtres closes en yeux aveugles, les portes verrouillées en bouches scellées.

Dans cette obscurité complice – cette obscurité des amants, des conspirateurs, des assassins – deux ombres se glissaient furtivement à travers les ruelles désertes, leurs pas étouffés par la terre battue, leurs souffles retenus, leurs cœurs battant à l'unisson. Elysia et Ser Greydon avançaient avec la précision des prédateurs en chasse – unissant leurs forces, leurs compétences, leurs déterminations – chacun de leurs mouvements mesurés, leur respiration contrôlée, leurs yeux scrutant l'obscurité, traquant les dangers, anticipant les trahisons. Leurs capes – noires comme la nuit, épaisses comme les secrets – les enveloppaient, les cachant des regards indiscrets, des espions, des gardes. Leurs armes – épées et dagues, poisons et cordes – étaient prêtes, dégainées, affûtées. Leurs esprits – concentrés, focalisés, résolus – ne pensaient qu'à une seule chose : atteindre le palais, pénétrer sa forteresse, affronter son maître.

Nous y sommes presque, pensa Elysia, ses yeux fixant l'horizon, les tours du palais se dressant au loin, sombres et imposantes, comme des menaces de pierre, des promesses de mort. Après tant de nuits – tant d'épreuves, tant de larmes – nous touchons au but. Au cœur du nid de serpents. Au repaire du dragon.

Au frère que j'ai perdu.

Ils atteignirent enfin l'entrée de l'ancien réseau de tunnels souterrains — cette entrée secrète, oubliée, condamnée — une vieille porte en bois dissimulée derrière un tas de pierres en apparence anodin, négligeable, invisible. Un amas de gravats et de mousse, de racines et de toiles d'araignée, qui semblait n'être qu'une partie des ruines, des décombres, de l'abandon. Elysia observa la porte un instant — ses mains posées sur la poignée rugueuse, ses doigts caressant le bois usé par le temps, les intempéries, l'abandon — écoutant les battements de son cœur, réguliers, mais lourds du poids de ce qu'elle s'apprêtait à accomplir, de ce qu'elle allait affronter, de ce qu'elle allait perdre ou gagner.

« C'est ici — l'entrée, le passage, le seuil — » murmura Ser Greydon, sa voix à peine un souffle, à peine un murmure, perdue dans le silence de la nuit. Il regarda autour d'eux — d'un geste vif, presque instinctif — s'assurant que personne ne les avait suivis, que personne ne les espionnait, que personne ne les trahissait. « Une fois que nous serons à l'intérieur — derrière cette porte, dans ces tunnels, sous cette terre — il n'y aura plus de retour en arrière. Plus de demi-mesure. Plus de compromis. »

Il posa ses yeux sur elle — ses yeux perçants, vieux, fatigués — et sa voix, quand il parla, était chargée d'une gravité presque funèbre.

« Es-tu prête, Elysia — prête à tout, prête à tous, prête à mourir — pour accomplir ce que tu as juré ? »

Elysia inspira profondément — une bouffée d'air froid, chargée d'humidité et de mystère — fermant un instant les yeux pour rassembler son courage, pour chasser ses doutes, pour invoquer ses souvenirs. *Sa mère, Arden, tombée sous l'épée de Kaelan. Son père, Thorian, assassiné par son propre fils. Ses amis, ses alliés, ses frères d'armes —*

*massacrés, brûlés, anéantis — pour la gloire de Seraphina,
pour le trône usurpé, pour le règne de la terreur.*

Lorsqu'elle rouvrit les yeux — ils étaient remplis d'une détermination farouche, presque sauvage — et sa voix, quand elle parla, était calme, posée, définitive.

« Oui, » répondit-elle simplement, simplement, simplement.

D'un geste rapide — plus rapide que la pensée, plus rapide que la peur — elle tourna la poignée et la porte céda dans un grincement sinistre, un cri de bois torturé, un hurlement de métal rouillé, qui déchira le silence de la nuit, qui réveilla les échos endormis, qui annonça leur entrée dans les ténèbres.

L'odeur de la terre humide — cette odeur primitive, charnelle, presque animale — et de la pierre froide — cette froideur des tombeaux, des cachots, des morts — monta immédiatement à leurs narines alors qu'ils pénétraient dans l'obscurité des tunnels, dans l'ancre de la terre, dans le ventre de la ville.

La noirceur était absolue — épaisse, pesante, suffocante — comme si la nuit elle-même s'était condensée, concentrée, matérialisée dans ce boyau de pierre et de boue. Les murs, suintants d'humidité, ruisselants de larmes invisibles, semblaient se resserrer autour d'eux, les étouffer, les écraser.

Ser Greydon referma la porte derrière eux — le bois craquant, le verrou cliquetant — plongeant le passage dans une obscurité presque totale, une obscurité que seule la petite lanterne qu'il alluma, d'un geste précis, presque rituel, parviendrait à percer, à défier, à dompter. La faible lueur dorée — vacillante, hésitante, presque timide — dansait sur les murs de pierre, créant des ombres mouvantes, des illusions fragiles, des cauchemars éveillés. Elle éclairait leurs visages, leurs mains, leurs armes, et les aspérités du tunnel, les racines

qui pendaient du plafond, les flaques d'eau qui brillaient comme des yeux.

« Suis-moi — ne te perds pas, ne t'arrête pas, ne doute pas — » chuchota Ser Greydon, sa voix résonnant étrangement dans l'espace confiné, amplifiée par les murs, déformée par l'écho. « Ce chemin — ce labyrinthe, ce dédale, cette galère — nous mènera directement aux catacombes. Au royaume des morts, à la mémoire des ancêtres, aux secrets enfouis. »

Il leva la lanterne, éclairant le tunnel devant eux.

« De là — des catacombes, des tombeaux, des ossuaires — nous pourrions remonter vers le palais. Vers la lumière. Vers le danger. Vers le destin. »

Le tunnel était étroit et sinueux — creusé dans la roche brute, comme un ancien labyrinthe oublié du temps, un boyau de taupe géante, un intestin de pierre — ses parois rugueuses, inégales, presque coupantes, frôlant leurs épaules, leurs bras, leurs joues. Les murs suintaient d'humidité — des larmes de pierre, des sueurs de l'ombre — et parfois, un bruit sourd et lointain résonnait à travers la roche, comme si les fantômes du passé murmuraient dans les ténèbres, comme si les morts enterrés sous leurs pieds se plaignaient, se rappelaient, se vengeaient.

Elysia avançait prudemment — ses sens en alerte, chaque muscle tendu, prête à réagir à la moindre menace, au moindre bruit suspect, à la moindre ombre mouvante. Son épée — cette lame destinée à sceller son destin — était dégainée, brillant faiblement sous la lumière de la lanterne, reflétant les angoisses de son cœur, les tourments de son âme, les promesses de son avenir.

« Ces tunnels — ces boyaux, ces artères, ces veines — étaient autrefois utilisés pour les fuites discrètes des anciens rois, » expliqua Ser Greydon à voix basse, sa voix s'égrenant comme un chapelet de prières, comme un récit de veillée, comme une leçon d'histoire. « Pour échapper aux révoltes, aux complots, aux assassinats. Pour rejoindre des amantes secrètes, des alliés clandestins, des espions invisibles. »

Il marqua une pause, sa main frôlant la paroi rugueuse. « Peu de gens se souviennent encore de leur existence — rares sont ceux qui les ont empruntés, plus rares encore ceux qui en connaissent les plans. C'est notre avantage — notre force, notre atout, notre chance. »

Ils continuèrent d'avancer — pas après pas, heure après heure, éternité après éternité — pendant ce qui sembla être une éternité, le temps se dilatant dans l'obscurité suffocante, se déformant dans le silence pesant, se perdant dans le labyrinthe sans fin.

Leurs pieds glissaient sur les pierres humides. Leurs souffles s'essoufflaient. Leurs cœurs battaient la chamade.

Finalement — après ce qui leur parut des heures, des jours, des siècles — le tunnel s'ouvrit sur une vaste salle voûtée, une cathédrale d'ombre et de silence, où des rangées de tombeaux anciens se dressaient dans l'obscurité, alignés comme des soldats, impassibles comme des gardes, éternels comme des souvenirs.

Les catacombes.

Elysia frissonna — un frisson froid, glacé, viscéral — en pénétrant dans cet endroit hanté par les souvenirs de tant de vies éteintes, de tant d'histoires oubliées, de tant de secrets enfouis. L'odeur de la mort — cette odeur de pierre et de poussière, d'os et de chair putréfiée —

flottait dans l'air, s'accrochait à leurs vêtements, s'infiltrait dans leurs poumons.

Les tombes — certaines modestes, d'autres majestueuses — portaient les noms des défunts, les dates de leurs naissances et de leurs morts, les épitaphes de leurs vies. Certaines étaient ornées de statues — anges pleureurs, chevaliers agenouillés, femmes voilées — d'autres étaient nues, sobres, presque honteuses.

Ici reposent les morts, pensa Elysia, ses yeux parcourant les rangées de tombeaux, les ombres dansantes, les lumières vacillantes. Les morts qui ne parleront plus, ne bougeront plus, ne souffriront plus. Les morts qui ont connu la guerre, la paix, l'amour, la haine — et qui ont tout abandonné, tout oublié, tout perdu.

Bientôt — peut-être — je serai l'un d'eux. Un nom sur une pierre. Un souvenir dans un cœur. Un fantôme dans une mémoire.

Elle savait — elle savait au plus profond d'elle-même — que quelque part au-dessus de sa tête, au-dessus de ces tombes, au-dessus de ces morts, se trouvait le palais, majestueux et terrible, où Kaelan régnait désormais, entouré de ses gardes, de ses courtisans, de ses mensonges.

Ser Greydon s'arrêta — sa silhouette massive se découpant sur les ombres — posant sa lanterne sur un autel de pierre, un autel usé par le temps, marqué par les bougies, imprégné de cire et de prières.

« Nous y sommes — au cœur des catacombes, au centre du royaume des morts, au seuil du palais des vivants — » dit-il, observant les lieux avec une certaine révérence, presque religieuse, presque superstitieuse. « Au-delà de ces tombes — de ces stèles, de ces sarcophages — se trouve un escalier qui mène directement aux couloirs du palais. Aux antichambres, aux salles de garde, aux couloirs secrets. »

Il se tourna vers elle — ses yeux perçants s'adoucissant, presque s'humectant.

« Nous devons rester discrets — silencieux, invisibles, inexistants — jusqu'au dernier moment. Si nous sommes repérés ici — dans ces catacombes, dans ces tunnels, dans ces ombres — tout est fini. La mission, le royaume, nos vies. »

Elysia hocha la tête — son regard déterminé se posant sur l'escalier sombre au fond de la salle, sur ces marches de pierre usées par les siècles, sur cette montée vers la lumière, vers le danger, vers le destin.

Elle pouvait presque sentir la présence de Kaelan — son frère, son ennemi, son miroir — là-haut, derrière ces murs, au-delà de ces portes, comme une ombre pesant sur son âme, comme un poids écrasant son cœur, comme une épée suspendue au-dessus de sa tête.

Je viens, Kaelan, pensa-t-elle, ses doigts se resserrant sur la garde de son épée, ses mâchoires se contractant, ses poings se crispant. Je viens te chercher — te confronter, te juger, te sauver — ou te tuer. Selon ce que tu choisiras. Selon ce que tu mériteras. Selon ce que le destin décidera.

Mais je viens. Après toutes ces nuits — ces mois, ces années — je viens enfin.

Prépare-toi.

Ils avancèrent — leurs pas résonnant faiblement dans le silence oppressant des catacombes, comme des battements de cœur, comme des gouttes d'eau, comme des prières murmurées — longeant les rangées de tombes, frôlant les stèles, contournant les sarcophages. Chaque tombe, chaque pierre, chaque inscription semblait les observer — les regarder passer, les juger, les condamner — comme les témoins muets d'un destin inéluctable, d'une tragédie annoncée, d'une fatalité implacable.

Elysia sentit son cœur s'alourdir à nouveau — se tordre, se déchirer, se briser — les souvenirs de son enfance avec Kaelan ressurgissant brusquement, bousculant ses défenses, déchirant ses armures.

Les courses dans les couloirs du palais — rires, cris, chutes — les secrets partagés — peurs, rêves, promesses — les serments échangés — toujours, jamais, pour toujours.

Où est passé ce frère ? se demanda-t-elle, les larmes lui montant aux yeux, sa gorge se serrant, sa poitrine se comprimant. Où est passé l'enfant qui me protégeait, qui m'aimait, qui croyait en moi ?

L'enfant qui jurait de ne jamais me laisser tomber — jamais — de toujours veiller sur moi — toujours — de ne jamais me trahir — jamais.

Seraphina l'a tué — elle l'a vidé de son âme, de son cœur, de son humanité — elle a transformé mon frère en un monstre, un bourreau, un étranger.

Et c'est à moi — à moi, sa sœur, sa dernière chance — de le ramener à la lumière — ou de l'envoyer dans les ténèbres éternelles.

Ser Greydon, toujours silencieux, toujours vigilant, ouvrit la marche vers l'escalier en colimaçon qui les mènerait aux couloirs du palais. Ils montèrent — gravissant chaque marche avec précaution, retenant leur souffle, retenant leurs souffrances — chaque bruit amplifié par les murs étroits, chaque ombre déformée par la lumière vacillante, chaque pensée plus pesante que la précédente.

Les marches étaient usées — creusées par des siècles de passages, lissées par des milliers de pieds — et certaines étaient branlantes, instables, presque cassées. Ils devaient faire attention — poser le pied avec soin, répartir le poids avec équilibre, avancer avec lenteur —

pour ne pas tomber, ne pas se faire mal, ne pas se faire repérer.

Lorsqu'ils atteignirent enfin le sommet — après une ascension interminable, épuisante, angoissante — ils débouchèrent dans un couloir sombre, étroit, oppressant, à peine éclairé par des torches vacillantes fixées aux murs, des torches qui brûlaient d'une flamme jaune et orange, projetant des ombres dansantes, des illusions mouvantes, des cauchemars éveillés.

Le palais était silencieux — presque endormi, presque mort — mais Elysia savait que le danger n'était jamais loin, que les gardes rôdaient, que les espions veillaient, que les traîtres guettaient.

Ils avancèrent en silence — longant les murs, se fondant dans les ombres, retenant leurs souffles — évitant les quelques patrouilles qui parcouraient les couloirs, les gardes qui échangeaient des mots à voix basse, les domestiques qui passaient avec leurs plateaux.

Ser Greydon connaissait les itinéraires — les rondes, les changements de garde, les postes de surveillance — et il les guidait avec assurance, avec précision, avec efficacité.

« La salle du trône est juste au bout — au-delà de ces portes, de ces colonnes, de ces tapisseries — » murmura Ser Greydon en pointant un couloir plus large, plus majestueux, qui menait à une grande porte ornée, sculptée, dorée. « C'est là que tu trouveras Kaelan. Seul. Comme toujours. Comme chaque nuit. »

Elysia sentit son cœur s'accélérer — s'emballer, s'affoler, s'étouffer — à l'approche de ce moment tant redouté, tant attendu, tant espéré. Ses doigts se crispèrent sur la poignée de son épée — la sueur perlant sur sa peau, la peur serrant ses entrailles — alors qu'elle s'avancait, chaque pas la rapprochant de son destin, de son frère, de son cauchemar.

Chaque pas — un souvenir. Chaque battement de cœur — une prière. Chaque respiration — un adieu.

Elle savait — elle savait — que ce qui allait se passer ici, dans cette salle, entre ces murs, sous ces yeux — changerait tout. Pour elle, pour Kaelan, pour le royaume.

Le combat fratricide — ce duel, cette confrontation, cette apocalypse — déciderait non seulement de leur sort, mais aussi de celui de tous ceux qui croyaient encore en la justice, en la liberté, en l'espoir.

Ils atteignirent enfin les lourdes portes de la salle du trône — ces portes de chêne massif, incrustées d'or et d'argent, ornées de sculptures représentant l'histoire du royaume, ses héros, ses traîtres, ses rois.

Ser Greydon se tourna vers elle — posant une main réconfortante sur son épaule, ses doigts se resserrant légèrement, ses yeux plongeant dans les siens.

« C'est à toi de jouer maintenant, Elysia — c'est ton moment, ta scène, ton combat — » dit-il, sa voix grave, presque solennelle. « Souviens-toi de tout ce que tu as appris — de chaque leçon, de chaque conseil, de chaque mise en garde. Et surtout, surtout — souviens-toi pourquoi tu te bats. »

Il marqua une pause, sa voix s'étranglant.

« Pour qui tu te bats. »

Elysia hocha la tête — inspirant profondément, rassemblant ses forces, appelant ses souvenirs — et posa ses mains sur les portes.

Elle les poussa doucement — d'un geste lent, presque religieux — et un craquement sourd résonna dans le silence oppressant, se répercutant sur les murs, s'enfonçant dans les ténèbres.

La salle du trône était plongée dans une semi-obscurité — une lumière blafarde, presque surnaturelle, filtrant à travers les hautes fenêtres, éclairant faiblement les

visages. Les torches aux murs projetaient des ombres dansantes sur les colonnes massives, sur les statues des anciens rois, sur les tapisseries représentant des batailles oubliées.

Et là, au centre de la pièce — immobile, solitaire, perdu — se tenait Kaelan.

Droit et imposant — son armure noire brillant faiblement sous la lumière lunaire, sa cape pourpre flottant au vent — son regard fixant l'horizon à travers les grandes fenêtres du palais, comme s'il cherchait quelque chose d'inaccessible, quelque chose de perdu, quelque chose de mort.

Il semblait perdu dans ses pensées — dans ses souvenirs, dans ses regrets — inconscient de la présence de sa sœur qui s'approchait lentement, silencieusement, irrésistiblement.

Elysia s'arrêta — son souffle se suspendant un instant, son cœur s'arrêtant de battre, son âme vacillant — observant son frère, cet homme qui autrefois était tout pour elle, mais qui aujourd'hui incarnait tout ce qu'elle devait combattre.

Que s'est-il passé, Kaelan ? pensa-t-elle, les larmes lui montant aux yeux, sa gorge se serrant, sa poitrine se comprimant. *Que s'est-il passé pour que nous en arrivions là — toi et moi — frère et sœur — ennemis jurés — prêts à nous entretuer ?*

*Où avons-nous perdu le chemin — la lumière — l'espoir ?
Où avons-nous laissé nos âmes — nos rêves — nos promesses ?*

Le destin — ce maître cruel — nous a-t-il égarés — ou avons-nous choisi, chacun de notre côté, de nous perdre ?

Kaelan finit par tourner la tête — comme s'il avait senti sa présence, comme si un lien invisible les unissait encore — ses yeux rencontrant ceux de sa sœur.

Leurs regards se croisèrent — se heurtèrent, se déchirèrent, s'aimèrent — et pendant un instant — une fraction de seconde, un battement de cœur, une éternité — le temps sembla s'arrêter.

Plus de bruits. Plus de mouvements. Plus de pensées.

Rien que leurs yeux — ces yeux qui s'étaient tant aimés, tant cherchés, tant perdus — qui se parlaient en silence, en pensée, en secret.

Les deux frères et sœurs — séparés par la guerre, la trahison, la douleur — se tenaient enfin face à face dans cette salle où tant de décisions avaient été prises, où tant de destins avaient été scellés.

Elysia ne dit rien — ses lèvres scellées, sa langue muette, sa voix éteinte — mais elle savait — elle savait au plus profond d'elle-même — qu'il était temps.

Le temps des adieux.

Le temps des retrouvailles.

Le temps des vérités.

Le duel fraternel — ce combat, cette épreuve, cette tragédie — venait de commencer.

Chapitre 28 : Le Jugement du Sang

La tension était palpable dans la salle du trône — cette tension électrique, presque suffocante, qui précède les orages, les catastrophes, les fins du monde. Les murs de pierre froide, ces murs centenaires qui avaient vu défiler tant de rois, tant de reines, tant de trahisons, semblaient absorber les murmures des esprits anciens, les chuchotements des fantômes, les prières des mourants. Spectateurs invisibles du conflit qui se préparait, ils retenaient leur souffle, écoutaient, jugeaient.

Les torches, fixées aux piliers de marbre, vacillaient dans le courant d'air, projetant des ombres dansantes sur les tapisseries, sur les statues, sur les visages. Les flammes, jaunes et oranges, créaient des illusions mouvantes, des cauchemars éveillés, des présages funestes. La grande fenêtre, au fond de la salle, laissait filtrer la lumière de la lune — cette pâle complice, ce témoin silencieux — éclairant faiblement le trône, vide ce soir, abandonné, presque triste.

Elysia tenait son épée fermement — ses doigts serrés autour de la garde jusqu'à en blanchir, ses jointures saillantes, ses ongles s'enfonçant dans le cuir usé. Son cœur battait la chamade — *bam, bam, bam* — tambour de guerre annonçant l'affrontement, le sacrifice, la mort peut-être. Son souffle était court, saccadé, douloureux. Ses yeux, fixés sur son frère, ne le quittaient pas, ne le lâchaient pas, ne le pardonnaient pas.

Le regard de Kaelan — sombre et résolu, triste et déterminé — ne quittait pas celui de sa sœur. Il lisait en elle comme dans un livre ouvert — la douleur, la colère, l'espoir — et il savait, il savait que ce moment était inévitable, que cette confrontation était fatale, que ce duel était écrit depuis toujours.

Nous en sommes arrivés là, pensa-t-il, ses doigts caressant la garde de son épée, la lame reflétant son visage défait, ses yeux cernés, son âme brisée. Frère et sœur. Ennemis jurés. Prêts à s'entretuer pour des idéaux, des convictions, des souvenirs.

Où avons-nous perdu le chemin ? Où avons-nous laissé nos cœurs ?

— Kaelan, commença Elysia, la voix tremblante d'émotion mais aussi de colère, de déception, de haine — cette voix qu'elle avait tant de fois utilisée pour l'appeler, pour le supplier, pour l'aimer — brisée, étranglée, presque méconnaissable. Regarde ce que tu es devenu — ce que tu as accepté de devenir, ce que tu as choisi d'être. Un monstre — un tyran, un bourreau, un parricide.

Sa voix s'enfla, se fit plus dure, plus forte, plus accusatrice.

Tu as tué nos parents — nos parents, Kaelan — ceux qui nous ont donné la vie, l'amour, l'espoir — de ta propre main, de ta propre épée, de ta propre volonté. Tu as assassiné ceux qui t'avaient élevé, protégé, aimé — sans remords, sans pitié, sans regret.

Sa voix se brisa légèrement — se fissurant, s'effondrant — mais elle se reprit immédiatement, refusant de montrer sa faiblesse, sa douleur, ses larmes.

Et des centaines d'innocents — des femmes, des enfants, des vieillards — pour quoi ? Pour un royaume — ce royaume qui se consume dans le sang et la peur, dans les larmes et les cendres — pour un trône — ce trône usurpé, volé, souillé — pour une femme — cette femme qui t'a manipulé, corrompu, détruit ?

Kaelan ferma les yeux un instant — ses paupières s'abaissant, ses cils frémissant — comme pour se protéger de la douleur que ses mots faisaient remonter,

des images qu'ils évoquaient, des souvenirs qu'ils réveillaient. *Le corps de son père, s'effondrant sous son épée. Le regard de sa mère, fixant le vide. Les cris des innocents, s'éteignant dans la nuit.*

Toute cette mort, toute cette souffrance — pour elle. Pour Seraphina. Pour leur fils.

Pour rien, peut-être.

Lorsqu'il rouvrit les yeux — son regard était empreint d'une tristesse infinie, presque désespérée, et sa voix, quand il parla, était calme, posée, presque résignée.

— Je le sais, Elysia — je sais ce que j'ai fait, ce que j'ai accepté, ce que j'ai accompli — et chaque vie que j'ai prise, chaque goutte de sang versée, chaque larme que j'ai causée — je les porte en moi. Il posa une main sur son cœur — là où battaient les remords, les regrets, les cauchemars. Je les porte comme un fardeau — une croix, une malédiction, une condamnation — dont je ne pourrai jamais me défaire.

Il marqua une pause, sa voix s'adoucissant.

Mais il est trop tard pour revenir en arrière — trop tard pour effacer ce qui a été fait, pour réparer ce qui a été brisé, pour pardonner ce qui a été trahi. Le passé est mort — enterré, oublié, consumé — et l'avenir, Elysia, ne se construira pas sur des regrets, des remords, des illusions.

Il fit un pas en avant — ses bottes résonnant sur le marbre, ses épaules se redressant, sa main se posant sur la garde de son épée — l'épée qui semblait peser plus lourd que jamais, plus lourde que tous les crimes, que toutes les trahisons, que toutes les larmes.

Je suis roi maintenant — le roi de ce royaume, de ce peuple, de cette terre — et je dois protéger ce que j'ai construit, défendre ce que j'ai conquis, préserver ce que j'ai sauvé. Peu importe le prix à payer — le sang à verser,

les vies à sacrifier, les âmes à damner — pour mon fils, pour son avenir, pour son héritage.

Elysia secoua la tête — ses cheveux volant autour de son visage — ses yeux brillant de larmes qu'elle refusait de laisser couler, qu'elle refusait de montrer, qu'elle refusait d'avouer.

— Non, Kaelan — non — tu te trompes, tu m'entends, tu te mens à toi-même. Il n'est jamais trop tard pour choisir le bon chemin — pour revenir à la lumière, à la justice, à l'honneur. Sa voix se fit plus douce, presque suppliante.

Il n'est jamais trop tard pour dire non — non à Seraphina, non à la tyrannie, non à la folie.

Elle leva son épée — la lame brillant sous la lumière des torches — et ses mots tombèrent comme des prières, comme des promesses, comme des suppliques.

Tu as encore le choix, Kaelan — encore une chance, encore une possibilité, encore un espoir — de tout arrêter, de tout abandonner, de tout recommencer.

Ensemble — toi et moi, frère et sœur — nous pourrions réparer ce que Seraphina a brisé — reconstruire ce qu'elle a détruit — guérir ce qu'elle a blessé.

Les larmes qu'elle retenait depuis si longtemps coulèrent enfin — sur ses joues, sur ses lèvres, sur son menton.

Revenir à ce que nous étions — à ce que nos parents voulaient pour nous — à ce que nous aurions dû être.

Mais Kaelan secoua la tête à son tour — plus déterminé que jamais, plus résigné que jamais, plus perdu que jamais — et sa voix, quand il parla, était douce, presque tendre, mais terriblement ferme.

— Ce que nous étions — ces enfants insoucients, ces adolescents rêveurs, ces adultes pleins d'espoir — est révolu, Elysia. Disparu. Anéanti. Les Stormarrow — notre famille, notre nom, notre héritage — sont morts avec nos parents. Avec Arden, avec Thorian. Enterrés

dans leurs tombes, scellés dans leurs cercueils, oubliés dans leurs mémoires.

Il marqua une pause, ses yeux se perdant dans le vide, ses souvenirs remontant à la surface.

Il ne reste que cette guerre — cette violence, cette haine, cette folie — ce trône — ce siège de pouvoir, d'orgueil, de solitude — et ce fils — ce fils qui n'a rien demandé, qui n'a rien choisi, qui n'a rien mérité — mais qui portera tout sur ses épaules. Le poids du royaume, le fardeau de la couronne, le sang de ses ancêtres.

Elysia sentit une vague de désespoir l'envahir — une marée noire, dévastatrice, implacable — mais elle ne pouvait abandonner maintenant. Pas après tout ce qu'elle avait sacrifié — ses nuits, ses larmes, son sang. Pas après tout ce qu'elle avait perdu — sa mère, son père, ses amis. Pas après tout ce qu'elle avait promis — sur les tombes, sur les épées, sur les dieux.

— Si tu continues sur cette voie — si tu t'obstines, si tu persévères, si tu refuses de voir — tu condamnes ton fils — cet enfant innocent, pur, sans tache — à vivre dans la haine et la violence, dans la peur et la méfiance, dans le mensonge et la trahison. Sa voix se fit plus pressante, plus urgente, presque désespérée. Est-ce vraiment ce que tu veux pour lui, Kaelan — pour ton sang, ta chair, ton héritage ?

Le visage de Kaelan se durcit à ces mots — ses traits se figèrent, ses yeux s'assombrirent, sa mâchoire se contracta — et sa voix, quand il répondit, était glaciale, définitive, presque inhumaine.

— Il vivra dans un royaume fort — un royaume de paix, de prospérité, d'ordre — protégé par ses murs, par ses soldats, par sa loi. Il deviendra un souverain puissant — respecté, craint, obéi — qui ne cèdera pas à la faiblesse, à la pitié, à la compassion.

Il dégaina son épée d'un geste fluide — la lame sifflant dans l'air, captant la lumière des torches, la renvoyant en éclats aveuglants — et sa voix, quand il parla, était chargée d'une détermination farouche, presque fanatique.

C'est le seul avenir que je peux lui offrir — le seul héritage que je peux lui transmettre — la seule promesse que je peux lui faire. Et je la tiendrai — quoi qu'il m'en coûte, quoi que j'aie à faire, quoi que je doive sacrifier. Il avança vers Elysia — son épée pointée vers elle, sa silhouette massive se découpant sur la lumière lunaire — et ses mots, quand ils tombèrent, étaient doux, presque tendres, mais terriblement tristes.

— Je ne voulais pas en arriver là, Elysia — je ne le voulais pas, tu le sais, tu le sens, tu le comprends — mais il semble que nous n'ayons plus d'autre choix. Plus d'issue. Plus d'espoir. Les dieux — ces maîtres cruels, ces témoins indifférents — ont décidé pour nous. Et nous devons obéir.

Elysia répondit en levant son propre sabre — une flamme de défi brillant dans ses yeux, une lueur d'espoir dans son cœur, une prière sur ses lèvres — et sa voix, quand elle parla, était calme, posée, presque sereine.

— Alors soit — que le sang décide — que l'acier juge — que la mort tranche. Puisque les mots ne suffisent plus, puisque les prières sont vaines, puisque l'amour est mort — que la guerre commence.

Ils se jetèrent l'un sur l'autre — dans un élan simultané, presque chorégraphié — et le choc de leurs lames résonna dans la salle du trône comme un coup de tonnerre, comme un arrêt de mort, comme un glas funèbre.

Les étincelles jaillirent — éclairs fugaces dans l'obscurité — témoins silencieux de la fureur, de la douleur, de l'amour.

Leurs mouvements étaient rapides, précis, presque trop rapides pour être suivis, presque trop précis pour être humains — comme une danse mortelle entre deux adversaires qui se connaissaient par cœur, qui s'étaient aimés, qui s'étaient perdus.

Chaque coup porté — chaque estocade, chaque taille, chaque contretaille — révélait non seulement leur maîtrise des armes, des techniques, des tactiques — mais aussi la douleur et la haine qui les habitaient, qui les consumaient, qui les dévoraient.

Pourquoi ? pensait Elysia, en parant un coup, en ripostant, en avançant. *Pourquoi en sommes-nous arrivés là ? Pourquoi nos parents sont-ils morts ? Pourquoi notre amour est-il devenu haine ?*

Pourquoi, Kaelan, pourquoi ?

Parce qu'elle, répondait une voix dans sa tête — la voix de sa mère, la voix de son père, la voix de sa conscience. *Parce que Seraphina. Parce que l'ambition. Parce que le pouvoir.*

Parce que la folie des hommes.

Kaelan frappait avec la force d'un guerrier endurci — un vétéran, un champion, une légende — son épée fendant l'air avec une violence maîtrisée, une puissance contenue, une rage calculée. Chaque coup était une condamnation, chaque parade une dénégation, chaque riposte un jugement.

Elysia, quant à elle, était plus rapide — plus légère, plus souple, plus agile — esquivant, ripostant, contrant avec une habileté surprenante, une vivacité déconcertante, une précision chirurgicale.

Mais sa blessure — cette plaie encore ouverte, encore douloureuse, encore saignante — la ralentissait par

moments, chaque mouvement lui coûtant un effort immense, une souffrance aiguë, un sacrifice suprême. Son sang coulait — tachant sa tunique, imbibant sa chair, réchauffant sa peau — mais elle ne s'arrêtait pas, ne faiblissait pas, ne tombait pas.

— Tu n'es plus toi-même, Kaelan — plus l'homme que j'ai connu, plus le frère que j'ai aimé, plus le héros que j'ai admiré — cria Elysia entre deux échanges de coups, sa voix déchirant le silence, perçant le tumulte. Ce n'est pas toi qui devrais être sur ce trône — ce n'est pas ta place, pas ton destin, pas ta volonté — c'est Seraphina qui te manipule — qui te contrôle, qui te possède — qui t'a transformé en ce... monstre — cet assassin, ce bourreau, ce tyran !

— Ce trône est ma responsabilité — mon devoir, ma fonction, ma croix — répliqua Kaelan, sa voix rauque de colère contenue, de douleur refoulée, de larmes taries. C'est tout ce qu'il me reste — tout ce que je mérite, tout ce que j'ai gagné, tout ce que j'ai payé — et je ne l'abandonnerai pas — pas à toi, pas à Seraphina, pas aux dieux !

Leurs épées s'entrechoquèrent à nouveau — le bruit de l'acier résonnant dans la salle vide, dans la nuit silencieuse, dans le cœur des combattants — et la violence du choc les fit reculer tous les deux, les bras tremblants, les souffles courts, les cœurs brisés.

Le combat était acharné — plus que tout, plus que jamais, plus que jamais — les deux combattants puisant dans leurs dernières forces, dans leurs derniers espoirs, dans leurs dernières prières — refusant de céder, refusant de tomber, refusant de mourir.

Pas avant d'avoir fini, pensait Elysia, les dents serrées, les poings crispés, le cœur gonflé. Pas avant d'avoir dit ce que j'avais à dire, fait ce que j'avais à faire, gagné ce que j'avais à gagner.

*Pas avant de l'avoir sauvé — ou tué.
Pas avant la fin.*

Pendant ce temps — dans la chambre royale, au cœur du palais, entourée de soie et de velours, de parfums et de mensonges — Seraphina se tournait et se retournait dans son lit, agacée par l'absence prolongée de Kaelan, inquiète, presque paniquée. Cela faisait partie de leur routine : chaque nuit, après avoir mis leur fils au lit — après l'avoir bercé, embrassé, endormi — Kaelan la rejoignait. Pour parler, pour partager, pour s'aimer. Ce soir, pourtant — pour la première fois, peut-être — il ne venait pas. Il ne venait pas, ne répondait pas, ne donnait pas signe de vie.

Où est-il ? se demandait Seraphina, ses doigts jouant avec les draps de soie, ses yeux fixant le plafond, ses oreilles aux aguets. *Que fait-il ? Avec qui ? Pourquoi ne revient-il pas ?*

Inquiète — de plus en plus inquiète — et irritée — de plus en plus irritée — elle se leva finalement, enfilant rapidement un manteau de soie, ses pieds nus touchant le sol froid, son cœur battant la chamade. Elle sortit de la chambre — ses cheveux dénoués flottant sur ses épaules, ses yeux brillants d'une lueur dangereuse — et s'avança dans les couloirs déserts.

Les couloirs du palais — ces couloirs qu'elle connaissait par cœur, qu'elle avait arpentés mille fois, qu'elle avait décorés à son image — étaient étrangement silencieux, presque hostiles, presque menaçants. Les torches crépitaient, les ombres dansaient, les secrets murmuraient.

Seraphina avançait d'un pas rapide — ses talons claquant sur le marbre, sa robe flottant derrière elle, son regard déterminé — croisant plusieurs gardes, plusieurs domestiques, plusieurs courtisans. Mais aucun ne savait

où se trouvait le roi. Aucun ne l'avait vu. Aucun ne pouvait l'aider.

Soudain — au détour d'un couloir — elle aperçut une silhouette familière dans l'ombre, une silhouette massive, imposante, presque intimidante. Ser Greydon, le maître d'armes, se tenait à l'entrée d'un des passages menant à la salle du trône, immobile comme une statue, vigilant comme un sentinelle, patient comme un guetteur.

Seraphina s'arrêta net — ses yeux se plissant, son regard se durcissant — fixant le vieil homme avec suspicion, avec méfiance, avec hostilité.

— Ser Greydon, que fais-tu ici — à cette heure tardive, dans ces couloirs déserts, loin de tes quartiers — seul, silencieux, presque invisible ? demanda-t-elle, sa voix douce mais chargée de menace, calme mais tranchante. Le maître d'armes, impassible — son visage de pierre, ses yeux d'acier — inclina légèrement la tête en signe de respect, de déférence, de soumission.

— Je veillais, Votre Majesté — comme j'ai toujours veillé, comme je veillerai toujours, comme je le dois — sur ce palais, sur sa sécurité, sur ses secrets. On ne sait jamais ce qui pourrait survenir — une menace, un danger, une trahison — dans les heures sombres, les heures silencieuses, les heures mortelles.

Mais Seraphina n'était pas dupe — jamais dupe, jamais naïve, jamais aveugle — et elle plissa les yeux, une lueur dangereuse brillant dans ses prunelles, une menace silencieuse pesant sur ses mots.

— Où est Kaelan — mon roi, mon époux, le père de mon enfant — demanda-t-elle, sa voix montant d'un cran, s'étranglant presque, s'impatissant visiblement. Ne me mens pas, Greydon — je le saurais, je le sentirais, je le

devinerais — et tu ne voudrais pas me mentir, n'est-ce pas ?

Greydon ne répondit pas immédiatement — un silence pesant, chargé d'implicites, de non-dits, de sous-entendus — un silence qui ne fit que confirmer les soupçons de la reine, ses craintes, ses angoisses.

Seraphina avança vers lui — ses yeux ne le quittant pas, ses mâchoires se serrant, ses poings se crispant — et sa voix, quand elle parla, était glaciale, impérieuse, presque inhumaine.

— Réponds, Greydon — tout de suite, sans détour, sans mensonge — que se passe-t-il ? Où est mon mari ?

Le vieux maître d'armes soutint son regard — un court instant, une fraction de seconde, un battement de cœur — puis il baissa les yeux, vaincu, résigné, presque triste.

— Il... se bat, » finit-il par dire, sa voix grave et empreinte de gravité, chargée d'années, d'expériences, de souvenirs. — Contre sa sœur — contre Elysia — dans la salle du trône. Un duel fratricide, une tragédie annoncée, une fatalité inévitable.

Les yeux de Seraphina s'écarquillèrent de surprise — puis d'incrédulité, puis de colère, puis de peur — et sa voix, quand elle parla, était étranglée, presque inaudible.

— Elysia est ici — dans le palais, dans ses murs, dans son cœur — vivante, debout, armée — » murmura-t-elle, comme si elle se parlait à elle-même, comme si elle n'arrivait pas à y croire, comme si elle refusait la réalité.

— Comment — comment est-elle entrée ? Comment a-t-elle pu passer — les gardes, les portes, les sorts — sans être vue, sans être arrêtée, sans être tuée ? »

Sans attendre de réponse — sans écouter, sans réfléchir, sans peser — elle tourna les talons et se dirigea d'un pas rapide, presque courant, vers la salle du trône. Elle ne pouvait pas — elle ne devait pas — laisser ce duel se

poursuivre sans intervenir. Ce combat — ce face-à-face, cette confrontation, cette tragédie — était le reflet de tout ce qui n'allait pas dans son royaume, dans sa vie, dans son cœur. Le symbole de sa peur, de sa haine, de sa folie. Seraphina savait — elle savait au fond d'elle-même — que si Elysia gagnait — si elle parvenait à vaincre Kaelan, à le convaincre, à le sauver — elle perdrait bien plus qu'un simple trône. Elle perdrait Kaelan — son amour, son allié, son instrument. Elle perdrait son fils — l'avenir, l'héritage, la promesse. Elle perdrait son pouvoir — sa raison de vivre, sa justification, sa rédemption.

Et cela — cela, jamais, pensa-t-elle, accélérant le pas, ses pensées se bousculant dans son esprit, ses émotions se déchaînant dans son cœur. Jamais — jamais — elle ne laissera Elysia lui voler ce qu'elle avait si durement gagné, si chèrement payé, si cruellement mérité.

Elle agirait — elle interviendrait — elle tuerait, s'il le fallait. Pour protéger son roi — son mari — son amour.

Pour protéger son fils — son sang — son héritage.

Pour protéger son pouvoir — son royaume — sa vie.

La reine accéléra le pas — ses talons claquant sur le marbre, ses pensées tourbillonnant dans sa tête, son cœur battant la chamade — se dirigeant vers la salle du trône, là où tout se déciderait, là où tout se jouerait, là où tout finirait.

Le silence lourd du palais fut brisé par l'écho de ses pas — résonnant contre les murs, se répercutant dans les couloirs, annonçant la tempête — tandis qu'elle avançait, déterminée, impitoyable, presque folle.

Vers la salle du trône.

Vers son destin.

Vers la fin.

Chapitre 29 : Le Dernier Souffle

La salle du trône résonnait des échos du combat entre Kaelan et Elysia — ces échos métalliques, stridents, presque surnaturels, qui rebondissaient sur les murs de pierre, se répercutaient sous les voûtes, se perdaient dans les ombres. Leurs lames se heurtaient avec une intensité qui semblait faire trembler les fondations du palais, ébranler les colonnes de marbre, fissurer les vitraux anciens. Chaque coup était chargé d'une colère et d'une tristesse accumulées au fil des années — des années de mensonges, de trahisons, de douleurs — chaque mouvement une danse mortelle, une chorégraphie funèbre, une liturgie de sang et de larmes. Kaelan attaquait avec une précision implacable — presque mécanique, presque surhumaine — son visage marqué par la détermination et la douleur de celui qui sait qu'il n'a plus rien à perdre, plus personne à aimer, plus d'avenir à espérer. Ses yeux, fixes et vides, ne reflétaient plus que la peur, la rage, le désespoir. Ses épaules, lourdes et voûtées, portaient le poids de tous ses crimes, de tous ses remords, de tous ses regrets. *Il n'y a plus d'issue*, pensait-il, enchaînant les coups, parant les ripostes, avançant sans répit. *Plus de rédemption, plus de pardon, plus d'espoir. Juste la mort — la mienne ou la sienne — et après, le silence, l'oubli, le néant.* Elysia, malgré sa fatigue — cette fatigue accumulée pendant des semaines de marche, de combat, de deuil — et ses blessures — ces plaies encore vives, ces cicatrices encore fraîches — ripostait avec une fureur désespérée, ses coups devenant de plus en plus rapides, de plus en plus féroces, de plus en plus aveugles. Chaque attaque était une prière, chaque parade une supplique, chaque contre-attaque un appel. Elle ne voulait pas tuer son frère — elle ne le voulait pas, elle ne

le pouvait pas, elle ne le devait pas — mais elle ne pouvait pas non plus le laisser gagner, le laisser détruire, le laisser sombrer.

Reviens à moi, hurlait son cœur, tandis que son épée frappait, tranchait, blessait. Reviens à la raison, à la lumière, à l'amour. Reviens, Kaelan — je t'en supplie — reviens avant qu'il ne soit trop tard.

Mais Kaelan ne l'entendait pas — ou ne voulait pas l'entendre, ou ne pouvait plus l'entendre — perdu dans ses ténèbres, englouti par ses démons, anéanti par ses choix.

Ils ne faisaient plus attention à ce qui se passait autour d'eux — aux gardes qui s'étaient enfuis, aux courtisans qui s'étaient cachés, aux dieux qui s'étaient tus — perdus dans ce duel fratricide, cette tragédie grecque, cette apocalypse intime.

Lorsque la porte de la salle du trône s'ouvrit brusquement — *boum* — dans un bruit sourd, presque explosi — un battant heurtant le mur, l'autre restant figé — et Seraphina fit son entrée, ses yeux brillant de rage et de détermination, sa robe sanglante flottant derrière elle, ses cheveux blonds dénoués tombant sur ses épaules. Elle se figea — une seconde, deux secondes, une éternité — en voyant le spectacle devant elle : son mari, son roi, l'homme qu'elle avait aimé et manipulé, se battant contre sa sœur, la rebelle, la menace, l'ennemie.

Son regard parcourut la scène — les épées s'entrechoquant, les étincelles jaillissant, le sang coulant — et rapidement, très rapidement, il se durcit, se ferma, se glaça. Sa bouche s'ouvrit — ses lèvres s'écartèrent — et sa voix, claire, puissante, impérieuse, résonna dans la grande salle, couvrant le fracas des armes, dominant le tumulte des combats.

— Kaelan ! cria-t-elle, son appel déchirant l'air comme une lame, transperçant les cœurs comme un poignard.

Achève-la — maintenant, tout de suite, sans attendre — pour le royaume, pour notre fils, pour notre avenir ! Elle ne doit pas vivre — elle ne peut pas vivre — elle ne vivra pas — pas après tout ce qu'elle a fait, tout ce qu'elle a tenté, tout ce qu'elle menace !

Ces mots — ces mots empoisonnés, venimeux, meurtriers — firent vaciller Elysia. Son cœur manqua un battement, ses jambes tremblèrent, sa respiration se bloqua. Elle tourna la tête vers Seraphina — ses yeux rencontrant ceux de la reine — son regard passant de son frère à celle qui avait tout causé, tout orchestré, tout détruit.

Le choc et la haine se mêlèrent dans ses yeux — une fusion incandescente, dévastatrice, presque folle — comme les braises d'un incendie qu'on ravive, comme les flammes d'un volcan qui se réveille, comme les éclairs d'un orage qui gronde.

Elle est là, pensa Elysia, ses doigts se crispant sur la garde de son épée, ses mâchoires se contractant, ses poings se serrant. Elle est là, devant moi — la source de tous nos malheurs, la cause de toutes nos larmes, l'origine de toutes nos blessures — et elle ose, elle ose, elle ose m'ordonner de tuer mon frère.

Elle ose me voler ma famille, mon honneur, ma vie — et me commander, me dicter, me dominer — comme si j'étais sa chose, son esclave, sa marionnette.

Tout se cristallisa en elle en un instant — la douleur de la trahison, de l'abandon, du deuil — la perte de sa famille, de ses amis, de ses rêves — la souffrance qu'elle avait endurée, pendant des mois, des années, une éternité — l'injustice qu'elle avait subie, sans broncher, sans pleurer, sans mourir.

Et tout cela — tout cela — à cause de cette femme.
À cause de Seraphina.

À cause de la reine usurpatrice, de la tyrann impitoyable, du monstre sans âme.

Elle paiera, pensa Elysia, sa rage décuplant, ses forces se décuplant, sa détermination se décuplant. *Elle paiera pour ses crimes — pour ceux qu'elle a commis, pour ceux qu'elle a ordonnés, pour ceux qu'elle a inspirés — elle paiera pour le sang de mes parents, pour les larmes de mon peuple, pour la mort de mon frère — même si je dois y laisser la vie.*

Elle paiera, ici, maintenant, devant moi — ou je mourrai en essayant.

Un cri de rage et de désespoir s'échappa de ses lèvres — un hurlement primal, presque animal — déchirant le silence, perçant le tumulte, annonçant la mort. Et sans hésiter, sans réfléchir, sans peser les conséquences — elle se détourna brusquement de Kaelan, pivotant sur ses talons, brandissant son épée.

Elle se jeta sur Seraphina — déterminée à en finir avec la source de tous leurs malheurs — son épée levée, sa lame brillante, son cœur brûlant.

Mais Kaelan — Kaelan qui avait vu le geste, deviné l'intention, compris la folie — réagit par instinct. Son corps bougea avant même que son esprit n'ait eu le temps de penser — ses muscles se contractant, ses tendons se tendant, ses os se déplaçant.

Voyant Elysia se précipiter vers Seraphina — vers sa femme, la mère de son enfant, son amour et son bourreau — il se lança entre elles, son épée levée pour parer le coup, pour protéger la reine, pour faire écran. *Trop tard*, pensa-t-il, en voyant la lame d'Elysia fendre l'air, siffler, avancer. *Trop tard pour parer, trop tard pour esquiver, trop tard pour survivre.*

La lame d'Elysia — lancée avec toute sa force, toute sa rage, tout son désespoir — s'enfonça profondément dans le flanc de son frère, tranchant la chair, déchirant les muscles, brisant les os.

Chhhhhhiiiiik.

Le bruit — horrible, humide, déchirant — résonna dans la salle, couvrant tous les autres bruits, tous les autres cris, tous les autres pleurs.

Un silence assourdissant — un silence de mort, un silence de tombe, un silence d'apocalypse — tomba sur la salle du trône.

Les torches crépitèrent, les ombres dansèrent, les regards se figèrent.

Kaelan tituba — ses jambes flageolant, ses yeux s'écrouillant, sa bouche s'ouvrant — lâchant son épée qui tomba au sol avec un bruit sourd, métallique, définitif. *Clang.*

Ses mains se portèrent à la plaie béante — d'où le sang coulait abondamment, chaud, épais, vivant — ses doigts se teintant de rouge, ses paumes s'imbibant de sang, ses bras tremblant de faiblesse.

Il tomba à genoux — ses forces l'abandonnant peu à peu, sa vie s'écoulant entre ses doigts, son âme s'échappant de son corps — et leva les yeux vers sa sœur, vers son bourreau, vers son amour.

Elysia, les yeux écarquillés d'horreur — ses pupilles dilatées, ses cils frémissants, ses larmes coulant — lâcha son épée à son tour, la lame glissant sur le marbre, s'immobilisant dans une flaque de sang. Elle recula d'un pas — puis d'un autre, puis d'un autre — comme si la distance pouvait effacer ce qu'elle avait fait, comme si la fuite pouvait annuler son geste, comme si l'oubli pouvait laver son crime.

— Kaelan... non... murmura-t-elle, sa voix étranglée, brisée, presque inaudible — tandis que ses mains tremblaient, que ses jambes tremblaient, que son âme tremblait. Non, non, non — ce n'est pas ce que je voulais — ce n'est pas ce que j'avais prévu — ce n'est pas ce que je souhaitais — je voulais... je voulais...

Les mots se brisèrent dans sa gorge — étouffés par les sanglots, étranglés par les regrets, noyés par les larmes — et elle s'effondra à genoux devant son frère, ses mains tendues vers lui, ses doigts cherchant les siens.

— Je ne voulais pas te tuer — jamais, jamais, jamais — même après tout ce que tu as fait, tout ce que tu as brisé, tout ce que tu as détruit — je ne pouvais pas, je ne voulais pas, je ne devais pas — tu es mon frère, Kaelan — mon sang, ma chair, ma mémoire — je t'aime, Kaelan — je t'aime — je t'ai toujours aimé —

Seraphina, figée d'abord par la surprise — les yeux écarquillés, la bouche ouverte — observait la scène avec incrédulité, avec horreur, avec colère. Son regard oscillait entre la reine froide et la femme blessée, entre la souveraine impitoyable et l'épouse désespérée.

Elle s'approcha de Kaelan — ses pas hésitants, presque incertains — l'expression de son visage oscillant entre la colère et l'incrédulité, la peur et la tristesse, l'amour et la haine. Elle s'agenouilla à côté de lui — ses mains se tendant vers son visage, ses doigts effleurant sa joue — mais Kaelan leva une main tremblante pour l'arrêter, pour la repousser, pour la tenir à distance.

— Elysia... haleta-t-il, sa voix faible, brisée, éteinte — son souffle s'essoufflant, sa vie s'écoulant — le regard tourné vers sa sœur, vers sa victime, vers sa rédemption. Je... je suis désolé — pour tout le mal que je t'ai fait — pour toutes les larmes que j'ai causées — pour tous les morts que j'ai semés — pour notre mère, pour notre père, pour notre famille —

Sa voix se brisa, se fissura, s'effondra — et une toux sanglante lui déchira la poitrine, projetant des gouttes rouges sur ses lèvres, sur son menton, sur sa tunique.

— J'aurais dû — j'aurais pu — j'aurais voulu — être meilleur, plus fort, plus juste — mais Seraphina —

Seraphina m'a montré — une autre voie — plus sombre, plus facile, plus rapide — et j'ai suivi — aveuglément, stupidement, lâchement — jusqu'au bout — jusqu'à la chute — jusqu'à la mort —

Elysia s'effondra à genoux devant lui — les larmes roulant sur ses joues, son corps secoué de sanglots — et ses mains, tremblantes, incertaines, se posèrent sur les siennes.

— Je ne voulais pas — je ne voulais pas — je ne voulais pas — répétait-elle, comme une prière, comme un mantra, comme une condamnation — Kaelan, mon frère — ne meurs pas — ne me quitte pas — ne m'abandonne pas — pas toi — pas maintenant — pas après tout — Mais Kaelan secoua la tête — son souffle se faisant de plus en plus difficile, sa peau se faisant de plus en plus pâle, ses yeux se faisant de plus en plus vitreux — et sa voix, quand il parla, n'était plus qu'un souffle, qu'une plainte, qu'un adieu.

— C'est moi... qui ai échoué... pas toi... murmura-t-il, ses doigts serrant faiblement ceux de sa sœur, sa chaleur se dissipant, sa vie s'enfuyant. Tu t'es battue... jusqu'au bout... avec honneur... avec courage... avec amour... moi... je me suis perdu... en chemin...

Il tourna la tête vers Seraphina — ses yeux rencontrant les siens — une tristesse infinie, presque insoutenable, dans son regard.

— Pardonne-moi... de ne pas avoir... été le roi... que tu voulais que je sois... l'homme... que tu méritais... le père... que notre fils attendait...

Seraphina, malgré toute sa froideur — cette carapace de glace, ce masque de pierre — sentit son cœur se serrer, ses yeux s'embuer, ses lèvres trembler.

— Kaelan... murmura-t-elle, sa voix étranglée, fragile, presque enfantine — ses doigts caressant son visage, ses larmes coulant enfin.

Mais elle ne pouvait plus rien faire — ne pouvait plus le sauver, le guérir, le ramener — et elle le regarda, impuissante, désespérée, anéantie.

Le regard de Kaelan se fixa sur elle — longuement, intensément, infiniment — puis se brouilla, se voila, s'éteignit.

Son corps se relâcha — ses muscles se détendant, ses doigts s'ouvrant, ses membres s'alourdissant — ses yeux se fermant, sa bouche s'apaisant, sa poitrine cessant de se soulever.

Kaelan — roi éphémère, soldat fidèle, frère torturé — gisait maintenant au sol, la vie l'ayant quitté, l'âme s'étant envolée, le cœur s'étant arrêté.

Le silence — absolu, total, définitif — s'abattit sur la salle du trône, étouffant les sanglots d'Elysia, les larmes de Seraphina, les prières des invisibles. La présence de la mort planait lourdement dans l'air — invisible mais palpable, silencieuse mais bruyante, absente mais présente — tandis que les ombres s'allongeaient, que les torches mouraient, que la nuit triomphait.

Elysia, dévastée — son âme brisée, son cœur en miettes, son esprit en charpie — sanglotait doucement, ses mains toujours posées sur celles de son frère, ses doigts caressant sa peau tiède, ses larmes tombant sur son visage paisible.

— Kaelan — mon frère — mon ami — mon ennemi — murmurait-elle, sa voix perdue dans le silence, emportée par le vent, avalée par l'ombre. — Je t'aimais — je t'aimerai toujours — et je ne te pardonnerai jamais — jamais — ni à toi, ni à moi, ni aux dieux — pour cette mort — cette vie — cette tragédie —

Seraphina, immobile, le visage impassible — mais les yeux remplis d'une tristesse qu'elle ne laissait jamais voir, d'une douleur qu'elle ne montrait jamais, d'un regret qu'elle n'avouait jamais — contemplait le corps de son mari, de son roi, de son amour.

— Adieu, Kaelan, murmura-t-elle dans un souffle, presque inaudible, presque inexistant — une larme, une seule, coulant sur sa joue, tombant sur la main de l'homme qu'elle avait aimé, manipulé, perdu.

Le silence retomba — plus lourd, plus épais, plus définitif — tandis que la nuit enveloppait le palais, la ville, le royaume.

Kaelan était mort.

Et avec lui — peut-être — un peu de l'espoir, un peu de la lumière, un peu de l'humanité — s'était éteint, dissous, anéanti.

Laissant derrière lui — un héritage de douleur et de désolation — un royaume brisé par la guerre et les larmes — et deux femmes, deux ennemies, deux sœurs d'infortune — pleurant le même homme, le même frère, le même amour.

Chapitre 30 : L'Aube du Royaume

La porte de la salle du trône s'ouvrit — dans un grincement sinistre, déchirant le silence pesant, annonçant la fin de l'agonie — laissant entrer Ser Greydon, le vieux maître d'armes, le dernier témoin, le gardien des souvenirs. Ses yeux, habitués aux horreurs de la guerre, aux massacres des batailles, aux deuils des familles, se posèrent sur le spectacle qui s'offrait à lui, et son cœur — ce cœur qu'il croyait endurci, blindé, cicatrisé — se serra douloureusement, comme sous l'étreinte d'une main glacée, comme sous le poids d'une montagne.

Le roi est mort, pensa-t-il, fixant la dépouille de Kaelan, allongée au milieu de la pièce, dans une mare de sang qui s'étendait lentement sur le marbre, qui reflétait les torches, qui semblait absorber la lumière. *Le roi est mort, tué par sa sœur, par son sang, par son amour.*

La reine... vivante, pour l'instant, mais brisée, anéantie.

Et Elysia — Elysia, la rebelle, l'héroïne, la fille des Stormarrow — à genoux, le visage ravagé, les mains tremblantes, l'âme en miettes.

Kaelan, le roi éphémère — le frère trahi, le soldat déchu, l'assassin repent — gisait mort au milieu de la pièce, une mare de sang s'étendant lentement autour de son corps, comme une auréole rouge, comme un miroir écarlate, comme un adieu liquide. Ses yeux, autrefois si vifs, si perçants, si pleins de vie, étaient fermés, figés pour l'éternité, scellés dans la mort. Ses lèvres, qui avaient souri, pleuré, commandé, étaient pâles, décolorées, presque transparentes. Ses mains — qui avaient tenu une épée, caressé sa femme, porté son fils — reposaient inertes sur sa poitrine, croisées comme pour une prière, jointes comme pour un dernier souhait.

Elysia, à genoux — ses jambes flageolantes, son corps secoué de sanglots, son visage ravagé par le chagrin et l'épuisement — semblait sur le point de s'effondrer, de se dissoudre, de disparaître. Ses doigts, encore teintés du sang de son frère, caressaient machinalement le marbre froid, comme si elle cherchait à s'ancrer, à se rappeler qu'elle était vivante, qu'elle existait, qu'elle avait encore un avenir.

Quand à Seraphina — la reine de fer, la souveraine impitoyable, l'usurpatrice glaciale — elle se tenait à quelques pas de son époux déchu, à quelques mètres de son amour perdu, à quelques secondes de sa propre destruction. Ses yeux, d'ordinaire si froids, si calculateurs, si dominateurs, brillaient de larmes et de haine, d'amour et de désespoir, de rage et de douleur. Ses mains, habituellement si sûres, si impérieuses, si cruelles, tremblaient légèrement, comme des feuilles mortes, comme des ailes brisées.

Seraphina tourna un regard empli de fureur et de désespoir — un regard chargé de tous les crimes, de tous les mensonges, de toutes les trahisons — vers Elysia. Ses yeux, rougis par les larmes, brûlants de colère, croisèrent ceux de sa rivale, de son ennemie, de l'assassine de son mari.

Elle vacilla en reculant — ses pieds glissant sur le marbre ensanglanté, ses mains cherchant un appui, un soutien, une raison de vivre — sa silhouette autrefois imposante, majestueuse, presque divine, désormais frêle, ébranlée, presque pitoyable, comme un château de cartes qui s'effondre, comme un rêve éveillé qui se brise, comme une illusion qui se dissipe.

Sa voix, quand elle parla — était brisée, étranglée, presque inaudible — mais chaque mot était une lame,

chaque syllabe un poignard, chaque lettre une condamnation.

— C'est de ta faute — toute ta faute — ta faute, Elysia — cracha-t-elle, sa voix se brisant sous l'émotion, sous le poids des regrets, sous l'horreur de la réalité. À cause de toi — de ta rébellion, de ta haine, de ta vengeance — j'ai perdu mon mari — l'homme que j'aimais de tout mon cœur, que j'avais choisi, que j'avais élevé — et à cause de toi — de ta folie, de ton obstination, de ton aveuglement — mon fils n'a plus de père — plus de guide, plus de protecteur, plus d'amour — et à cause de toi — de ton épée, de ton geste, de ton crime — il n'aura plus de mère non plus — plus de famille, plus de foyer, plus d'avenir. *Il n'aura plus rien*, pensa Seraphina, ses larmes coulant sur ses joues, ses yeux fixant le vide, son cœur se déchirant. *Plus rien — que les souvenirs, que les regrets, que les cauchemars — que les ombres d'un passé qu'il n'a pas choisi, d'une vie qu'il n'a pas voulue, d'une mort qu'il n'a pas méritée.*

Mais moi — moi, sa mère — je ne peux pas — je ne veux pas — je ne supporterai pas — de le voir grandir dans ce monde, dans cette cour, dans cette violence — sans Kaelan, sans amour, sans espoir.

Alors je partirai — je le rejoindrai — dans la mort, dans l'oubli, dans l'éternité — et qu'importe le prix, qu'importe le reste, qu'importe l'avenir.

Ser Greydon, immobile à l'entrée — ses yeux fixant la scène, ses mains crispées sur sa canne, son cœur battant la chamade — comprit trop tard les intentions de la reine, les pensées qui traversaient son esprit, les ténèbres qui l'envahissaient.

— Non, Seraphina — non — ne faites pas ça — ne gâchez pas — ne vous tuez pas — voulut-il crier, mais les mots restèrent coincés dans sa gorge, étouffés par l'horreur, paralysés par l'impuissance.

Seraphina, d'un geste rapide et désespéré — un geste d'une fluidité presque surnaturelle, d'une précision presque chirurgicale — se précipita vers l'une des grandes fenêtres de la salle du trône, cette fenêtre par laquelle la lune brillait, cette fenêtre qui donnait sur le vide, cette fenêtre qui était la porte de la mort.

Elysia, encore sous le choc de tout ce qui venait de se passer — du combat, de la mort, de l'effondrement — n'eut pas le temps de réagir. Son esprit, figé dans l'horreur, ne parvint pas à comprendre, à anticiper, à intervenir.

La reine franchit le seuil de la fenêtre sans hésitation — ses pieds quittant le sol, son corps basculant dans le vide, sa robe flottant autour d'elle comme un suaire, ses cheveux dénoués dansant dans la nuit — et se laissa tomber dans l'abîme, dans les ténèbres, dans l'inconnu. Un silence — un silence absolu, définitif, éternel.

Puis le bruit — sourd, lourd, horrible — de son corps s'écrasant sur les pavés de la cour, plusieurs étages plus bas, résonna dans toute la salle, comme un coup de tonnerre, comme un glas funèbre, comme un arrêt de mort.

Boum.

Les os qui se brisent, la chair qui se déchire, le sang qui gicle — une symphonie macabre, une litanie de douleur, un concert de désespoir.

Elysia écarquilla les yeux — ses pupilles se dilatant, sa respiration se bloquant, son cœur s'arrêtant presque — le souffle coupé, le regard vide, l'âme en miettes. Ses mains, tremblantes, se portèrent à sa bouche, étouffant un cri qu'elle ne poussa jamais, une plainte qu'elle ne formula jamais, un appel qu'elle ne lança jamais.

Ser Greydon, accourant, la rattrapa avant qu'elle ne s'écroule complètement — ses bras puissants la

soutenant, la relevant, la maintenant — sa présence massive la protégeant du vide, de l'horreur, de la folie.

— Non... murmura Elysia, secouant la tête — un geste lent, presque mécanique — ses larmes coulant à flots, son visage se décomposant, sa voix se brisant. Non, non, non — je ne voulais pas — pas comme ça — pas elle — pas lui — pas eux — je voulais seulement — je voulais juste — arrêter la guerre — sauver le royaume — protéger notre peuple — pas tuer, pas détruire, pas anéantir —

Sa voix s'éteignit — noyée par les sanglots, étouffée par les regrets — et elle s'agrippa à son ancien maître, à son dernier allié, à son seul soutien.

— Je n'ai pas voulu ça, Ser Greydon — pas lui, pas elle, pas eux — c'est trop — c'est trop lourd — c'est trop injuste —

Ser Greydon, la tenant fermement — ses bras puissants la soutenant, son cœur vieux et fatigué battant pour deux — posa une main réconfortante sur son épaule, ses doigts se resserrant doucement. Il chercha les mots justes, ceux qui pourraient apaiser ne serait-ce qu'un peu la tempête d'émotions qui faisait rage en elle, les voix qui l'accusaient, les ombres qui la hantaient.

— Vous avez fait ce que vous deviez faire, Elysia — ce que la justice, l'honneur, le devoir exigeaient — » dit-il doucement, sa voix empreinte d'une sagesse tranquille, presque religieuse, presque funèbre. — La reine — Seraphina — a fait ses choix — ses propres choix, ses choix libres, ses choix délibérés — tout comme Kaelan, votre frère, a fait les siens — et vous n'êtes pas responsable — vous ne pouvez pas être responsable — des ténèbres qui ont pris leur cœur, qui ont aveuglé leur esprit, qui ont corrompu leur âme.

Il marqua une pause, sa main se resserrant légèrement sur son épaule.

— Vous avez combattu pour la justice, pour la liberté, pour l'espoir — et vous avez gagné — au prix du sang, des larmes, des sacrifices — mais vous avez gagné. Le royaume — ce royaume qu'ils ont déchiré, qu'ils ont souillé, qu'ils ont presque détruit — peut enfin renaître. De ses cendres, de ses ruines, de ses douleurs — une nouvelle aube se lève.

Elysia secoua la tête — les larmes coulant toujours sur ses joues, son visage toujours ravagé, sa voix toujours étranglée.

— Tout ce que je voulais — tout ce que j'espérais, tout ce que je rêvais — c'était arrêter ce cauchemar — arrêter la guerre, arrêter la violence, arrêter la mort — pas... pas tuer... pas détruire... pas anéantir —

Sa voix se brisa à nouveau, se fissura, s'effondra.

— Kaelan était mon frère — mon sang, ma chair, ma mémoire — et Seraphina... Seraphina... malgré tout... malgré ses crimes, malgré sa haine, malgré sa folie... elle était la mère de mon neveu — la dernière lien avec Kaelan — et je... je ne voulais pas... je ne voulais pas... je ne voulais pas...

Ser Greydon hocha la tête, comprenant la douleur de la jeune femme, ses tourments, ses contradictions — comprenant que les mots ne suffisaient pas, que les explications étaient vaines, que les justifications étaient creuses — et il se contenta d'être là, présent, silencieux, solidaire.

— Parfois, Elysia — trop souvent, dans ce monde cruel que nous habitons — ce sont les épreuves les plus cruelles — les deuils les plus douloureux, les pertes les plus déchirantes, les sacrifices les plus insensés — qui nous forgent, qui nous façonnent, qui nous révèlent.

Elles nous montrent qui nous sommes vraiment — nos forces, nos faiblesses, nos limites — et elles nous préparent à affronter ce qui vient, ce qui sera, ce qui doit être.

Il marqua une pause, ses yeux se perdant dans le vide, ses souvenirs remontant à la surface.

— Vous n'avez pas voulu cette fin — cette tragédie, cette catastrophe, cette apocalypse — personne ne la voulait, personne ne l'espérait, personne ne l'imaginait. Mais c'est celle qui s'est présentée à vous — la seule possible, la seule imaginable, la seule envisageable — et vous l'avez acceptée, assumée, surmontée.

Sa voix se fit plus douce, presque tendre.

— Maintenant, Elysia — maintenant que les morts sont enterrés, que les larmes sont séchées, que les cendres sont froides — il vous appartient de reconstruire. De panser les plaies, de réparer les ruines, de ranimer les espoirs. De veiller sur ce royaume — sur ce peuple, sur cette terre, sur cet héritage — avec justice, avec compassion, avec sagesse.

Elysia, toujours tremblante — son corps secoué de frissons, son esprit embrumé de fatigue, son âme meurtrie de chagrin — releva les yeux vers lui, ses yeux rouges, gonflés, encore humides.

— Mais comment — comment pourrais-je — comment pourrais-je reconstruire, réparer, ranimer — alors que je suis brisée, vidée, anéantie — que je ne sais plus qui je suis, ce que je veux, où je vais — que le poids de la couronne, le fardeau de la responsabilité, le sacrifice des innocents — m'écrase, me consume, me tue ?

— En étant vous-même — simplement, pleinement, profondément — » répondit Ser Greydon sans hésitation, sa voix claire, ferme, assurée. — Le peuple — les survivants, les veuves, les orphelins — n'a pas besoin

d'une reine parfaite, d'une souveraine idéale, d'une dirigeante infaillible. Il a besoin d'une personne — une vraie, une authentique, une humaine — qui connaît la douleur et la perte, le chagrin et le désespoir — mais qui sait aussi — qui n'a jamais oublié — ce que cela signifie d'espérer, de rêver, de vivre.

Il posa ses mains sur ses épaules, la regardant droit dans les yeux.

— Vous avez tout ce qu'il faut, Elysia — le courage, la lucidité, la compassion — pour incarner cette nouvelle ère. Pour montrer le chemin. Pour guider le royaume — dans la paix, dans la justice, dans la lumière. C'est à vous — à vous seule — qu'il revient de le faire. Et nous — vos alliés, vos amis, votre peuple — nous serons là, à vos côtés, pour vous soutenir, vous conseiller, vous aimer.

Le regard d'Elysia se perdit dans le vide — dans l'ombre des colonnes, dans les flammes des torches, dans le reflet du sang — comme si elle essayait de rassembler les fragments de son être éparpillés par la bataille, par la mort, par le deuil.

Le poids des responsabilités qui l'attendait — la reconstruction des ruines, la réconciliation des ennemis, la renaissance du royaume — l'écrasait déjà, l'étouffait, la terrassait — mais dans les paroles de Ser Greydon, dans la chaleur de sa présence, dans la force de sa foi — elle trouva un fil ténu, fragile, vacillant — auquel se raccrocher, pour ne pas sombrer, pour ne pas mourir, pour ne pas abandonner.

Elle inspira profondément — une bouffée d'air froid, chargée des parfums de la nuit, de la terre, de l'espoir — fermant les yeux pour chasser les images horribles de ce jour fatidique, des cadavres de son frère, du suicide de Seraphina, des ombres du passé.

Lorsqu'elle les rouvrit — une nouvelle détermination brillait dans ses prunelles, une flamme vacillante, timide, presque timorée — mais une flamme tout de même. Une flamme de vie, d'espoir, d'avenir.

— Je ne sais pas si je suis prête — si je le serai jamais, si je dois l'être, si je peux l'être — » dit-elle doucement, presque pour elle-même, pour se convaincre, pour se donner du courage. — Je ne sais pas si j'ai la force, la sagesse, la foi — pour accomplir tout ce que vous attendez de moi, tout ce que le royaume attend de moi, tout ce que les morts attendent de moi. Mais je dois essayer — pour eux, pour tous ceux qui sont tombés, pour tous ceux qui ont cru, pour tous ceux qui ont espéré — pour que leurs sacrifices ne soient pas vains — pour que leurs rêves ne soient pas éteints — pour que leurs combats ne soient pas oubliés.

Ser Greydon lui offrit un sourire encourageant — un sourire rare, précieux, presque inoubliable — et sa voix, quand il parla, était chargée d'émotion, de fierté, d'espoir.

— Vous n'êtes pas seule, Elysia — plus seule que vous ne le pensez, plus abandonnée que vous ne le craignez — vous avez des alliés — des amis, des fidèles, des frères d'armes — des gens qui croient en vous, qui croient en votre cause, qui croient en votre avenir.

Ensemble — unis, soudés, indissociables — nous construirons un royaume digne de votre famille, digne de vos sacrifices, digne de vos rêves.

Un royaume de paix, de justice, de liberté.

Un royaume où les enfants pourront grandir sans peur, sans haine, sans violence.

Un royaume où les morts pourront enfin reposer en paix, sans être troublés par les vivants, par les guerres, par les folies.

Un royaume — enfin — digne de ce nom.

Elysia hocha la tête — se redressant avec difficulté, ses jambes flageolantes, ses muscles endoloris, son corps meurtri — mais sa volonté, sa détermination, sa foi, étaient intactes, plus fortes que jamais, presque surnaturelles.

Elle jeta un dernier regard sur le corps inerte de son frère — sur Kaelan, le roi déchu, le frère perdu, l'enfant de sa mère — et sentit une nouvelle vague de tristesse l'envahir, une douleur sourde, lancinante, éternelle.

Adieu, Kaelan, pensa-t-elle, ses yeux s'embuant à nouveau, ses lèvres esquissant un sourire triste, presque douloureux. Adieu, mon frère — mon ennemi, mon ami, mon sang — que la terre te soit légère, que les dieux t'accueillent, que les vivants se souviennent.

Je te promets — je te jure, je te garantis — que ton fils — mon neveu — ne manquera de rien. Ni d'amour, ni de protection, ni d'avenir. Je veillerai sur lui — comme tu aurais dû veiller sur moi — comme je n'ai pas su veiller sur toi.

Repose en paix, Kaelan. La guerre est finie. Les morts sont enterrés. Les larmes sont séchées.

Il est temps — enfin — de reconstruire.

Mais elle la repoussa — cette vague, cette douleur, cette tristesse — décidée à honorer sa mémoire, à défendre ses valeurs, à incarner ses rêves — en forgeant un avenir meilleur, pour elle, pour son peuple, pour le royaume tout entier.

Tandis que le silence retombait sur la salle du trône — sur les cadavres de Kaelan et de Seraphina, sur le sang séché, sur les ombres qui s'éloignaient — Elysia se dirigea vers la sortie, le cœur lourd mais résolu, l'esprit clair mais fatigué, l'âme meurtrie mais vivante.

Derrière elle — derrière sa silhouette fière, déterminée, presque héroïque — les ténèbres de l'ancien régime commençaient à se dissiper, à s'estomper, à mourir.

Les voiles noirs de la tyrannie se déchiraient, se consumaient, s'évanouissaient — laissant place à une lumière nouvelle, fragile, timide, presque timorée — mais une lumière tout de même.

Une lumière d'espoir, de renouveau, d'avenir.

Une aube nouvelle — née des cendres de la tragédie, des ruines de la guerre, des larmes du deuil — se levait sur le royaume.

Les ombres s'enfuyaient, les morts se taisaient, les vivants se relevaient.

Elysia, dernière des Stormarrow, première des nouvelles souveraines — franchit le seuil de la salle, la tête haute, le regard fier, le cœur ouvert — prête à affronter le monde, prête à bâtir l'avenir, prête à tout.

Pour elle.

Pour les siens.

Pour le royaume.

Chapitre 31 : Les Cendres du Royaume

Les couloirs du palais étaient étrangement silencieux — ce silence particulier des lieux frappés par la mort, des demeures hantées par les fantômes, des temples vidés de leurs prières — les échos lointains des cris et des combats ayant laissé place à une quiétude pesante, presque oppressante, comme une chape de plomb, comme un linceul de silence. Les torches, à demi consumées, vacillaient dans leurs supports, projetant des ombres mouvantes sur les tapisseries déchirées, sur les armures bosselées, sur les portraits des anciens rois désormais déshonorés.

Les tapisseries — ces chefs-d'œuvre de soie et de laine, brodés par des générations d'artistes — pendaient en lambeaux, déchirées par les épées, lacérées par les dagues, souillées par le sang. Les armures — ces cuirasses d'acier poli, témoins de batailles anciennes — étaient bosselées, cabossées, presque méconnaissables, comme les visages des soldats tombés au champ d'honneur. Les portraits des ancêtres — ces visages figés par l'huile et la peinture — semblaient regarder Elysia avec des yeux accusateurs, tristes, presque suppliants.

Que reste-t-il de ce palais — de sa splendeur, de sa majesté, de sa gloire — après tant de morts, tant de larmes, tant de folies ? pensa Elysia, en avançant d'un pas mécanique, le regard perdu, le cœur lourd. *Que reste-t-il de ce royaume — de ses rêves, de ses espoirs, de ses promesses — après la guerre, la trahison, la tyrannie ?*

Des cendres — des ruines, des souvenirs, des regrets.

Rien que des cendres.

Elysia avançait lentement — ses pas résonnant sur le marbre froid, ses épaules voûtées sous le poids de la fatigue, son esprit embrumé par le chagrin — le cœur encore lourd des événements récents, des morts qu'elle

avait causées, des vies qu'elle avait brisées, des rêves qu'elle avait anéantis.

À ses côtés, Ser Greydon marchait en silence — son air grave, son visage fermé, ses yeux perçants — le vieux maître d'armes, le mentor fidèle, le témoin silencieux. Il savait — il savait mieux que quiconque — que la tâche qui les attendait, l'épreuve qui les attendait, le fardeau qui les attendait — serait aussi délicate que nécessaire, aussi douloureuse qu'inévitable, aussi cruelle que salvatrice.

Il faut sauver ce qui peut encore être sauvé, pensait-il, en suivant Elysia, en veillant sur elle, en priant pour elle. Il faut protéger les vivants, honorer les morts, reconstruire les ruines.

Il faut, surtout, ne pas céder à la haine, à la vengeance, à la folie.

Comme les autres — comme Seraphina, comme Kaelan — ont cédé.

Ils atteignirent finalement une porte massive — une porte de chêne noir, incrustée d'argent et d'ivoire, aux sculptures fines, aux motifs élégants — ornée de gravures représentant des scènes de batailles victorieuses, des rois triomphants, des dragons terrassés.

Ironie cruelle, pensa Elysia en posant la main sur la poignée froide — cette poignée que son frère avait touchée, que Seraphina avait caressée, que tant de morts avaient actionnée — en sentant le métal glacé contre sa paume, en écoutant les battements de son cœur, en retenant son souffle.

Cette porte — qui menait à leur chambre, à leur amour, à leur vie — que de fois l'ai-je franchie, enfant, adolescente, adulte — pour trouver réconfort, protection, affection — et maintenant, que de fois devrai-je la franchir pour affronter

leurs fantômes, pour pleurer leurs souvenirs, pour assumer leurs héritages ?

Elle inspira profondément — une bouffée d'air froid, chargé des parfums de la guerre — avant de pousser la porte et d'entrer dans la chambre.

L'intérieur de la pièce était baigné d'une douce lumière dorée — une lumière feutrée, intime, presque sacrée — filtrée par les lourdes tentures de velours aux couleurs pourpres et or, qui tamisaient les derniers rayons du soleil couchant. Les ombres, longues et mouvantes, dansaient sur les murs, sur les meubles, sur les visages.

Le lit — ce grand lit à baldaquin, sculpté dans le bois d'ébène, tendu de soie et de dentelle — était défait, les draps froissés, les oreillers écrasés, témoins des nuits d'amour et de cauchemar, des étreintes passionnées et des réveils en sursaut. Les affaires personnelles — les vêtements, les bijoux, les parfums — étaient éparpillées sur les meubles, dans les tiroirs ouverts, sur le sol jonché de poussière.

Mais au centre de la pièce — dans cet océan de souvenirs, ce chaos de regrets — un berceau finement sculpté, en bois d'érable blond, orné de motifs représentant des licornes et des étoiles, abritait le fils de Kaelan et Seraphina, le neveu d'Elysia, l'enfant maudit et béni.

Le bébé — ce petit être innocent, pur, sans tache — dormait paisiblement, ses poings serrés, ses lèvres entrouvertes, ses paupières closes. Il ignorait — il ne pouvait pas savoir — le chaos qui avait déchiré son monde en quelques heures, la mort de son père, le suicide de sa mère, la chute de son héritage.

Il ne sait rien, pensa Elysia, ses yeux se remplissant de larmes, sa gorge se serrant, son cœur se brisant. Il dort, innocent, heureux, vivant — tandis que son monde s'effondre, que sa famille se meurt, que son avenir s'assombrit.

Et c'est moi — moi qui ai tué son père, moi qui ai poussé sa mère au désespoir — qui vais devoir décider de son sort, de sa vie, de sa mort.

Les dieux sont cruels — mais les hommes le sont plus encore.

Ser Greydon s'avança prudemment — ses pas feutrés, presque silencieux — son regard passant du berceau à Elysia, avec une inquiétude à peine dissimulée, une méfiance presque coupable. Il attendit — il attendit patiemment, comme il avait toujours attendu, comme il attendrait toujours — qu'elle s'approche, qu'elle parle, qu'elle décide.

Puis, quand elle fut suffisamment proche — suffisamment proche pour toucher le berceau, pour voir l'enfant, pour pleurer sur son destin — il posa la question qui pesait sur son esprit, la question que tous se posaient, la question qu'elle devrait affronter.

— Elysia, qu'allez-vous faire de cet enfant ? demanda-t-il, sa voix grave, presque rauque. De ce fils de Kaelan et Seraphina — de ce neveu, de cet orphelin, de cet héritier — qui porte en lui le sang de ses parents, le poids de leurs crimes, la mémoire de leurs folies ?

Elysia, encore émue par le souvenir de son frère — par les images d'enfance, par les rires partagés, par les serments échangés — regarda le visage innocent de l'enfant, ses joues rondes, ses petites mains, ses longs cils. Elle était tirillée — déchirée, écartelée, torturée — entre les conseils de ses alliés, qui voyaient en cet enfant une menace potentielle, un danger futur, une épée de Damoclès suspendue au-dessus du royaume — et sa propre conscience, son propre cœur, sa propre humanité.

Ils ont raison, pensa-t-elle, en observant les traits du bébé, en cherchant en lui les marques de son père, les stigmates de sa mère. *Cet enfant — par sa naissance, par*

son sang, par son héritage — est un danger. Un danger pour la paix, pour la stabilité, pour l'avenir. Il est l'otage du passé, le symptôme du présent, la menace du futur.

Il est le fils de Seraphina — la tyrant, l'usurpatrice, la folle — et le fils de Kaelan — le traître, le bourreau, le faible. Et l'on dit — dit-on — que les enfants paient pour les péchés de leurs parents, que le sang appelle le sang, que la pomme ne tombe jamais loin de l'arbre.

Mais a-t-il choisi — ce bébé — d'être le fils de Seraphina ? A-t-il choisi — ce nouveau-né — d'être le fils de Kaelan ? A-t-il choisi — cette âme innocente — de naître dans la violence, dans la haine, dans la folie ?

Non — non, il n'a rien choisi — il n'a rien demandé — il ne mérite rien — que la vie, que l'amour, que l'espoir — comme tous les enfants du monde.

Ser Greydon continua — sa voix teintée d'une dureté nécessaire, presque cruelle — comme s'il lisait dans ses pensées, comme s'il anticipait ses doutes, comme s'il pesait chaque mot à la balance du devoir.

— Vous savez — vous n'êtes pas sans savoir — ce que d'autres conseilleraient, ce que d'autres feraient, ce que d'autres exigeraient — dans votre situation, à votre place, avec votre pouvoir. Se débarrasser de lui — discrètement, silencieusement, définitivement — pour éviter que l'histoire ne se répète, que le royaume ne parte sur une nouvelle lignée, que les partisans de l'ancien régime ne se rallient autour d'un héritier légitime.

Ce serait facile — rapide, indolore, efficace — et personne, ou presque, n'oserait vous critiquer, vous juger, vous condamner — parce que la peur, la fatigue, la lassitude — rendent les hommes dociles, obéissants, aveugles.

Elysia se tourna vers lui — ses yeux, remplis de tristesse mais aussi de résolution, croisant ceux de son mentor —

et sa voix, quand elle parla, était ferme, définitive, presque farouche.

— Non — non, je ne tuerai pas un innocent, je ne tuerai pas un enfant, je ne tuerai pas mon neveu — » répondit-elle, sa voix claire, puissante, inébranlable. — Cet enfant — ce fils, cet orphelin, cette âme — n'est pas responsable des actes de ses parents, des crimes de sa mère, des faiblesses de son père. Ce n'est qu'un bébé — un nouveau-né, un nourrisson, un fragile — qui n'a demandé à naître, à vivre, à exister. Il ne doit pas payer — il ne peut pas payer — pour les erreurs des autres, pour la folie de Seraphina, pour la tragédie de Kaelan. Elle marqua une pause, ses doigts caressant le bois du berceau, ses yeux fixant l'enfant endormi.

— Il est mon sang — le sang de mon frère, le sang de ma famille, le sang de mon cœur — et je ne le trahirai pas, je ne l'abandonnerai pas, je ne le laisserai pas. Même si cela doit me coûter — même si cela doit diviser — même si cela doit être impopulaire — je le prendrai sous mon aile, je veillerai sur lui, je l'aimerai comme mon propre fils.

Je ferai tout — tout ce qui est en mon pouvoir — pour qu'il ne devienne pas comme ses parents, pour qu'il ne subisse pas leur destin, pour qu'il ne perpétue pas leurs erreurs. Il sera élevé — loin des intrigues, loin des vices, loin des corruptions — avec les valeurs que je chéris, avec la morale que j'incarne, avec la foi que j'espère. Il deviendra — si les dieux le veulent, si son cœur le permet, si son destin l'autorise — un homme bon, un souverain juste, un être humain digne de ce nom.

Et s'il échoue — s'il trahit, s'il sombre, s'il meurt — ce ne sera pas de ma faute, ce ne sera pas de ma volonté, ce ne sera pas de mon choix. Car j'aurai tout tenté — tout donné, tout sacrifié, tout risqué — pour lui offrir une chance, une seule, de s'en sortir.

Ser Greydon observait Elysia — sa posture, sa voix, ses yeux — avec une nouvelle admiration, presque une vénération, presque un culte. Malgré les pertes — la mort de ses parents, l'exil de ses amis, la trahison de son frère — malgré les horreurs de la guerre — les massacres, les incendies, les viols — malgré la fatigue, le doute, la tentation — elle restait fidèle à ses principes, à sa foi, à son cœur.

Refusant de céder — à la facilité du cynisme, à l'attrait de la vengeance, à la promesse de la paix à tout prix — elle choisissait la voie difficile, la voie étroite, la voie périlleuse. La voie de l'humanité, de la compassion, de l'espoir.

— Vous êtes plus forte — plus sage, plus grande, plus belle — que vous ne le pensez, Elysia Stormarrow, » dit-il doucement, sa voix empreinte d'une tendresse rare, presque paternelle. — Le royaume — ce peuple, cette terre, cet héritage — a besoin de cette force, de cette sagesse, de cette beauté — pour renaître de ses cendres, pour panser ses plaies, pour reconstruire ses ruines.

Ne doutez jamais — ne baissez jamais les bras, ne perdez jamais espoir, ne cessez jamais d'y croire — car vous êtes l'incarnation de ce que ce royaume peut devenir, de ce que ce peuple peut accomplir, de ce que cette terre peut espérer.

Elysia hocha la tête — ses yeux toujours rivés sur l'enfant, ses doigts caressant son front, ses lèvres esquissant un sourire triste, presque douloureux — et sa voix, quand elle parla, n'était qu'un murmure, qu'un souffle, qu'une prière.

— Je ne sais pas — je ne sais pas si je serai à la hauteur, si je mérite cette confiance, si je peux assumer ce fardeau — mais je ferai de mon mieux, je donnerai tout ce que

j'ai, je sacrifierai tout ce que je suis — pour que cet enfant — et tous les autres — puissent grandir dans un monde meilleur, dans un royaume de paix, dans une terre d'espoir.

Où la haine — celle de Seraphina, celle de Kaelan, celle de tous les fous — aura laissé place à l'amour, à la compassion, à la fraternité.

Où les morts — nos morts, nos parents, nos amis — pourront enfin reposer en paix, sans être tourmentés par les vivants, par les guerres, par les folies.

Où la vie — la vie, simplement, profondément, magnifiquement — vaudra la peine d'être vécue, partagée, célébrée.

Les jours qui suivirent — ces jours de deuil, de reconstruction, d'espoir — furent dédiés à la reconstruction, à la réconciliation, à la renaissance. Le palais, autrefois symbole de la puissance et de la terreur de Seraphina, ce lieu de tous les crimes, de toutes les peurs, de toutes les larmes — commença à être transformé en un lieu de rassemblement et de réconciliation, en une maison ouverte à tous, en un sanctuaire pour les vivants et les morts.

Elysia, désormais reconnue comme la nouvelle souveraine — par l'acclamation du peuple, par la volonté des dieux, par le destin des armes — marcha parmi les ruines du royaume qu'elle avait autrefois connu, qu'elle avait aimé, qu'elle avait presque perdu. Les conséquences de la guerre — de cette guerre civile, fratricide, absurde — étaient visibles partout : bâtiments en ruines, effondrés sur eux-mêmes, comme des châteaux de cartes, comme des rêves brisés ; familles décimées, pleurant leurs morts, enterrant leurs enfants, priant pour leurs âmes ; champs brûlés, noircis par les

flammes, stérilisés par le sang, abandonnés par les paysans.

Chaque visage qu'elle croisait — chaque homme, chaque femme, chaque enfant — portait les traces de la souffrance endurée : les yeux cernés, les joues creuses, les mains tremblantes. Les deuils non faits, les larmes non versées, les prières non exaucées.

Tant de douleur, pensa Elysia, en traversant les villages dévastés, en écoutant les récits des survivants, en serrant les mains des orphelins. Tant de douleur, tant de peur, tant de rage — pour quelques années de folie, pour quelques mois de tyrannie, pour quelques jours d'horreur.

Était-ce nécessaire ? Était-ce inévitable ? Était-ce juste ?

Je ne sais pas — je ne saurai jamais — mais je ferai en sorte — je ferai tout ce que je peux — pour que plus jamais, jamais — cela ne se reproduise.

Mais malgré cela, malgré la douleur, malgré la peur, malgré la rage — Elysia ne perdit pas espoir. Elle savait — elle savait au plus profond de son être — que la paix demandait des sacrifices, que la stabilité exigeait des efforts, que l'avenir nécessitait des rêves. Et que son devoir — sa mission, sa vocation, sa croix — était de guider son peuple à travers cette période sombre, de le soutenir dans ses épreuves, de l'inspirer dans ses combats.

Elle réunit ses alliés — ceux qui avaient survécu à la bataille, à la guerre, à la folie — dans ce qui restait de la grande salle du conseil, cette salle autrefois dédiée aux intrigues et aux complots, désormais ouverte au dialogue et à la coopération. Là, debout, devant les ruines et les espoirs, elle exposa ses plans pour la reconstruction, pour la réorganisation du royaume, pour la protection des plus faibles.

Sa voix — claire, puissante, inspirée — portait l'autorité d'une dirigeante, la compassion d'une sœur, la foi d'une

amie. Elle parla de justice et d'équité, de paix et de prospérité, de l'espoir — cet espoir fragile, vacillant, presque éteint — qui renaît de ses cendres, comme le phénix, comme la vie, comme l'amour.

Ser Greydon se tenait à ses côtés — fidèle comme toujours, silencieux comme souvent, vigilant comme jamais — offrant ses conseils et son soutien, sa force et sa sagesse, sa foi et son amour. Ensemble — unis, soudés, indissociables — ils travaillèrent sans relâche, rétablissant la justice là où régnait autrefois la tyrannie, la paix là où régnait la guerre, l'espoir là où régnait le désespoir.

Un soir, alors que la lune montait haut dans le ciel — cette lune complice, indifférente, éternelle — éclairant les ruines et les rêves, les cendres et les espoirs, Elysia se tenait seule sur les remparts du palais, regardant les étoiles qui brillaient au-dessus du royaume, ces millions de soleils, ces promesses d'infini, ces témoins silencieux des tragédies humaines.

Le vent soufflait doucement — caressant son visage, jouant dans ses cheveux, séchant ses larmes — portant avec lui les murmures des âmes disparues, les souvenirs des morts, les prières des vivants. Elle pensait à ses parents — à Arden, à Thorian — à leur amour, à leur sacrifice, à leur héritage. Elle pensait à Kaelan — à son frère, à son ennemi, à son sang — à leurs rires d'enfants, à leurs rêves d'adolescents, à leurs combats d'adultes. Elle pensait à tous ceux qui étaient tombés — amis, inconnus, ennemis — pour que ce jour, cette aube, cet espoir, puisse enfin se lever.

Elle savait — elle savait avec une certitude absolue — que le chemin à parcourir serait long et difficile, semé d'embûches, d'épreuves, de sacrifices. Mais pour la

première fois depuis longtemps — depuis la mort de ses parents, depuis la trahison de son frère, depuis la folie de Seraphina — elle sentait une lueur d'espoir grandir en elle, une flamme fragile, vacillante, presque timide — mais une flamme tout de même.

L'espoir, pensa-t-elle, en regardant les étoiles, en écoutant le vent, en respirant la nuit. L'espoir qui renaît de ses cendres — comme ce royaume, comme ce peuple, comme cette vie — est plus fort que la haine, plus fort que la peur, plus fort que la mort.

Et tant qu'il brûlera — en moi, en nous, en tous — rien ne sera perdu, rien ne sera vain, rien ne sera fatal.

Elle se tourna vers le futur — résolue à honorer la mémoire de ceux qu'elle avait perdus — en construisant un monde meilleur pour les générations à venir, en bâtissant un royaume de paix, de justice, d'espoir.

Avec cet enfant à protéger — ce neveu, cet orphelin, cet héritier — et un royaume à reconstruire — ces ruines, ces cendres, ces souvenirs — Elysia comprit que sa mission, que sa vie, que son destin — ne faisait que commencer.

Mais elle n'était plus seule — plus seule, plus abandonnée, plus perdue — car ses alliés, son peuple, et la mémoire de ceux qu'elle avait aimés, l'accompagneraient dans cette nouvelle ère qui s'annonçait — cette ère de renaissance, de réconciliation, de lumière — forgée dans les cendres du royaume, née de la douleur, tournée vers l'avenir.

L'aube se levait — douce, timide, presque timorée — sur les ruines, sur les tombes, sur les espoirs.

Et dans cette lumière nouvelle — fragile, vacillante, mais persistante — Elysia, dernière des Stormarrow, première des nouvelles souveraines, sentit son cœur s'apaiser, son esprit se calmer, son âme se relever.

*Nous renaîtrons, pensa-t-elle, en regardant le soleil
monter, en écoutant la vie chanter, en sentant l'espoir
brûler. Nous renaîtrons — de nos douleurs, de nos larmes, de
nos cendres — plus forts, plus beaux, plus vivants.
Pour les morts, pour les vivants, pour ceux qui naîtront.
Pour le royaume, pour le monde, pour l'éternité.
Pour l'espoir — toujours, jamais, à jamais.*

Épilogue : Une Nouvelle Aube pour Valoria

Les années avaient passé — ces années lentes, douloureuses, réparatrices — et le royaume de Valoria se relevait doucement de ses cendres, comme un blessé qui apprend à marcher, comme un deuil qui apprend à sourire, comme une terre brûlée qui laisse repousser ses forêts. Les cicatrices de la guerre — ces plaies profondes, béantes, presque mortelles — étaient encore visibles dans les murs fissurés des maisons, dans les champs meurtris où le blé peinait à repousser, dans les regards encore hantés des survivants qui avaient vu trop de morts, trop de larmes, trop d'horreurs.

Mais la vie — cette force obstinée, insatiable, presque irrationnelle — reprenait peu à peu son cours. Les enfants jouaient dans les rues, leurs rires éclatant comme des soleils dans la grisaille. Les marchés, d'abord clairsemés, timidement approvisionnés, recommençaient à s'emplir de couleurs et d'odeurs — les fruits des vergers retrouvés, les légumes des jardins reconstruits, les épices des caravanes revenues. Les artisans, bardes de leurs outils, chantaient en travaillant, leurs voix rudes s'élevant dans l'air comme des prières, comme des promesses, comme des bénédictions.

Le palais — autrefois sombre et oppressant sous le règne de Seraphina, ce palais hanté par les fantômes des exécutions, des complots, des terreurs — s'était transformé en un havre de lumière, en un sanctuaire de paix, en un symbole de l'espoir retrouvé. Les fenêtres, grandes ouvertes, laissaient entrer le soleil et le vent, la vie et l'air, les parfums des jardins et les chants des oiseaux. Les murs, jadis tapissés de tentures funèbres, arborai désormais des couleurs vives, des motifs joyeux, des scènes de vie et de renaissance.

Les ombres — ces ombres qui avaient si longtemps pesé sur les cœurs, sur les esprits, sur les âmes — s'étaient dissipées, évanouies, oubliées. Non pas effacées — jamais complètement effacées — mais apaisées, consolées, pardonnées.

Nous avons survécu, pensait Elysia, chaque matin, en ouvrant les yeux, en regardant le soleil, en écoutant les premiers bruits de la journée. *Non pas par la force — la force brise, la force tue, la force aveugle — mais par la volonté, par la foi, par l'amour. Par ce désir obstiné, presque absurde, de continuer, d'avancer, de vivre.*

Nous avons survécu — et c'est, peut-être, la seule victoire qui compte.

Elysia se tenait sur le balcon — ce balcon d'où elle avait tant de fois contemplé le royaume, dans les jours sombres de la guerre, dans les nuits de veille et d'angoisse, dans les heures de doute et de désespoir — regardant les vastes étendues du royaume qui s'étendaient sous elle, à perte de vue, jusqu'aux montagnes lointaines, jusqu'aux forêts profondes, jusqu'à l'horizon infini.

Le vent — ce vent doux, presque caressant, chargé des parfums des fleurs sauvages qui commençaient à recouvrir les terres autrefois ravagées par la guerre — jouait dans ses cheveux désormais parsemés de quelques mèches argentées, témoins des années, des épreuves, des nuits blanches. Ses yeux, autrefois si souvent embués de larmes, si souvent marqués par la colère et la tristesse, étaient aujourd'hui calmes, sereins, presque paisibles — comme un lac après l'orage, comme un ciel après la pluie, comme un cœur après le deuil.

Derrière elle — dans la chambre qui servait désormais de salle d'étude — elle entendait les rires de Thorian, qui jouait avec les enfants de la cour, les fils des conseillers,

les filles des généraux. Son rire — clair, pur, insouciant — résonnait comme une promesse, comme un espoir, comme une renaissance.

Thorian, pensa-t-elle, un sourire aux lèvres, le cœur apaisé. Thorian — le fils de mon frère, l'orphelin de Seraphina, mon enfant de cœur — qui a grandi, qui a appris, qui est devenu un garçon curieux, intelligent, bon.

Il ne sait pas — pas encore — ce que ses parents ont fait, ce qu'ils ont été, ce qu'ils sont devenus. Il ne sait pas que son père — mon frère — a tué nos parents, a trahi sa famille, a sombré dans la folie. Il ne sait pas que sa mère — la reine Seraphina — a usurpé un trône, a semé la terreur, s'est donné la mort sous ses yeux, sous nos yeux, dans un éclat de pierres et de sang.

Il ne sait rien — de la violence, de la haine, de la mort — et je prie, chaque jour, chaque nuit, chaque instant — qu'il n'apprenne jamais, ou le plus tard possible, ou doucement, avec précaution — afin qu'il ne devienne pas ce que ses parents ont été, ce que la peur et la rage ont fait d'eux.

Je prie pour qu'il reste pur — innocent, bon, juste — malgré le monde, malgré nous, malgré tout.

— Dame Elysia ?

La voix — grave, chaude, familière — la tira de ses pensées. Elle se retourna, lentement, presque à regret, pour voir Ser Greydon, toujours aussi vigoureux malgré le poids des années — les épaules encore larges, les yeux encore perçants, la barbe désormais entièrement blanche — se tenant à l'entrée du balcon.

À ses côtés, un jeune garçon d'environ huit ans — aux cheveux noirs comme la nuit, aux yeux perçants comme l'acier, au sourire malicieux comme un enfant — attendait patiemment, ses mains croisées dans le dos, ses pieds légèrement écartés, comme un soldat au garde-à-vous.

C'était Thorian — le fils de Kaelan et Seraphina, le neveu d'Elysia, l'orphelin recueilli — qu'Elysia avait élevé comme son propre fils, qu'elle avait aimé comme son propre sang, qu'elle avait protégé comme sa propre vie.

— Thorian voulait vous montrer quelque chose — un secret, une surprise, un trésor — qu'il a préparé pour vous, rien que pour vous, depuis des jours, depuis des nuits, depuis des semaines — » annonça Ser Greydon, avec un sourire fier, presque paternel — un sourire qu'il n'offrait qu'à l'enfant, qu'à l'élève, qu'au fils de son cœur. Elysia s'agenouilla devant l'enfant — ses genoux touchant le sol de pierre, son visage se mettant à hauteur du sien — un sourire bienveillant sur les lèvres, une tendresse infinie dans les yeux.

— Qu'as-tu à me montrer, mon cher — mon petit, mon doux, mon précieux ? demanda-t-elle, sa voix douce, presque chantante, pleine de curiosité et d'amour.

Thorian — timide soudainement, ses joues s'empourprant, ses yeux s'illuminant — tira un petit objet de sa poche, le tenant avec précaution, comme un joyau, comme une relique, comme un secret, et le tendit à Elysia.

C'était un pendentif — en forme d'épée, fine et élégante, gravée de symboles anciens — en argent poli, incrusté d'une petite pierre bleue qui brillait sous la lumière du soleil, qui semblait contenir le ciel, la mer, l'espoir.

— Ser Greydon m'a appris à le fabriquer — avec ses outils, avec ses mains, avec sa patience — » dit l'enfant, la voix pleine de fierté, presque trop pleine, presque débordante — — pour vous remercier — pour tout ce que vous avez fait pour moi, pour m'avoir élevé, protégé, aimé — pour m'avoir donné une famille quand je n'en avais plus — pour m'avoir offert un avenir quand tout semblait perdu —

Sa voix se brisa — légèrement, à peine — et ses yeux s'embruèrent.

— Je vous aime, tante Elysia — comme une mère, comme une amie, comme une reine — et je voulais — je voulais vous le dire, vous le montrer, vous le prouver — avec ce pendentif, avec mon cœur, avec ma vie.

Elysia sentit son cœur se serrer — se tordre, se gonfler, éclater presque — submergée par l'émotion, par la gratitude, par l'amour. Ses yeux s'embruèrent à leur tour — des larmes de joie, des larmes de fierté, des larmes de paix — et elle prit délicatement le pendentif, ses doigts tremblants, ses doigts vieillis, ses doigts aimants, et le serra contre son cœur, contre sa poitrine, contre son âme.

— Merci, Thorian — merci, mon enfant, mon trésor, ma joie — » murmura-t-elle, sa voix étranglée, presque inaudible. — C'est un cadeau précieux — le plus précieux, le plus beau, le plus cher — tout comme toi, mon petit — tout comme toi.

Elle se releva, prenant la main de Thorian dans la sienne — sa main fine, presque frêle, contre celle de l'enfant, chaude et vivante — et ensemble, ils regardèrent le paysage qui s'étendait devant eux, le royaume qu'ils allaient reconstruire, qu'ils allaient aimer, qu'ils allaient protéger.

— Viens — marchons un peu, dans les jardins, sous les arbres, au soleil — » dit-elle doucement, en l'entraînant vers les escaliers.

Ils descendirent les marches du palais — leurs pas résonnant sur la pierre, leurs ombres se mêlant — Ser Greydon les suivant de près, attentif au moindre besoin de son élève, à la moindre chute, au moindre danger, fidèle comme toujours, présent comme toujours.

Alors qu'ils traversaient les jardins royaux — ces jardins autrefois dévastés par la guerre, par les flammes, par la

folie, aujourd'hui reconstruits, replantés, refleuris — Elysia se perdit dans ses pensées, se souvenant des épreuves qu'elle avait traversées pour arriver jusqu'ici, des nuits sans sommeil, des jours sans espoir, des combats sans victoire.

Les souvenirs de Kaelan — son frère, son ennemi, son sang — et de Seraphina — sa rivale, son bourreau, sa victime — étaient toujours présents dans son esprit, comme des fantômes bienveillants, comme des ombres apaisées, comme des leçons apprises. Malgré tout ce qu'ils avaient fait — les crimes, les trahisons, les folies — Elysia ne pouvait ignorer l'amour qui les avait unis, cet amour tordu, destructeur, dévastateur — cet amour qui avait donné naissance à cet enfant qu'elle chérissait tant, à cette vie qu'elle avait sauvée, à cet espoir qu'elle portait.

Elle se demandait souvent — dans ses moments de solitude, de silence, de doute — ce qu'ils auraient pensé en voyant leur fils grandir sous son regard attentif, sous sa protection aimante, sous sa lumière bienveillante. En voyant Thorian courir dans les jardins, rire avec les autres enfants, apprendre l'histoire du royaume, s'émerveiller devant la beauté du monde.

Serait-il fier — Kaelan — de voir son fils si heureux, si vivant, si bon ?

Serait-elle heureuse — Seraphina — de savoir que son enfant a trouvé une mère, une famille, un foyer ?

Ou bien nous maudiraient-ils — tous deux — de les avoir dépossédés, détrônés, déshérités — de leur avoir volé leur fils, leur héritage, leur rêve ?

Je ne saurai jamais — nul ne saura jamais — mais ce que je sais, ce que je sens, ce que je crois, c'est que Thorian — ce garçon, cet enfant, cette âme — mérite l'amour, mérite la paix, mérite la vie — quoi qu'aient fait ses parents, quoi qu'ils aient été, quoi qu'ils soient devenus.

— Un jour, Thorian, » murmura-t-elle en serrant doucement la main du garçon, sa voix à peine plus qu'un souffle, à peine plus qu'une caresse — — un jour, tu deviendras un grand souverain — un roi juste, bon, aimé — parce que tu auras appris, parce que tu auras grandi, parce que tu auras compris —
— Mais pour l'instant — pour aujourd'hui, pour demain, pour ces années d'enfance — profite de ta vie. Sois curieux — pose des questions, cherche des réponses, explore le monde — apprends — sans cesse, sans fin, sans limites — et surtout, surtout —
Elle s'arrêta, le regardant droit dans les yeux, ses mains sur ses épaules.
— Aime ce royaume — aime son peuple, aime sa terre, aime son histoire — aime-le comme je l'aime, comme je l'ai défendu, comme je l'ai sauvé — avec passion, avec dévotion, avec sacrifice — car c'est cela, Thorian, qui fait un grand roi. Non pas la force, non pas la richesse, non pas la puissance — mais l'amour. L'amour, toujours, simplement, profondément.
Thorian regarda Elysia avec une admiration pure, presque religieuse, presque enfantine — ses yeux brillant comme deux étoiles, ses lèvres esquissant un sourire émerveillé. Il ne comprenait pas encore — il ne pouvait pas comprendre — tout ce que sa mère adoptive avait sacrifié pour lui, pour ce royaume, pour cette paix. Les nuits d'insomnie, les jours de doute, les combats contre les monstres intérieurs. La douleur d'avoir tué son frère, d'avoir perdu sa famille, d'avoir porté seule le poids du monde.
Mais il savait déjà — avec cette intuition des enfants, avec cette pureté des cœurs innocents — qu'il ferait tout,

absolument tout, pour ne pas la décevoir. Pour la rendre fière. Pour la rendre heureuse.

Pour mériter son amour.

Ser Greydon, marchant un peu en retrait, observait la scène avec un sourire serein, presque apaisé — ses yeux humides, ses lèvres tremblantes, ses mains calmes. Il avait vu — et avait accompagné — la transformation d'Elysia, de la jeune femme pleine de rage et de douleur, de haine et de désespoir, à la dirigeante sage et aimante qu'elle était devenue, à la reine juste et bonne qu'elle incarnait, à l'âme lumineuse qu'elle était devenue.

Il savait — il savait au plus profond de son cœur — que Valoria était entre de bonnes mains, entre celles d'une femme qui avait souffert mais qui avait choisi de construire plutôt que de détruire, d'aimer plutôt que de haïr, de vivre plutôt que de mourir.

— Dame Elysia, » dit-il doucement en s'approchant, sa voix grave mais douce, presque tendre. — Le peuple vous attend pour l'assemblée — pour entendre votre parole, pour suivre votre exemple, pour partager votre foi — dans la grande salle, comme chaque mois, comme chaque saison, comme chaque année.

Elysia hocha la tête — un geste lent, presque las, mais déterminé — et se pencha vers Thorian, lui caressant les cheveux, les joues, les épaules.

— Tu peux venir avec moi — si tu veux, si tu le souhaites, si tu le désires — » dit-elle, sa voix douce, presque chantante. — Un jour, mon petit — un jour, quand tu seras grand — ce sera toi qui tiendras ces assemblées, qui guideras ce peuple, qui protégeras ce royaume. Alors, apprends — regarde, écoute, mémorise — dès maintenant, dès aujourd'hui, dès cet instant.

Thorian acquiesça — ses yeux brillant d'excitation, d'enthousiasme, d'espoir — et sa voix, quand il parla, était ferme, presque solennelle.

— Oui, mère — je veux apprendre, je veux comprendre, je veux devenir — comme vous, comme Ser Greydon, comme les héros des histoires — pour que jamais, jamais, la guerre ne revienne. Pour que jamais, jamais, les enfants ne pleurent. Pour que jamais, jamais, le sang ne coule.

Elysia sentit son cœur se gonfler — de fierté, d'espoir, d'amour — et elle prit la main de l'enfant, la serrant doucement, fraternellement, maternellement.

Alors qu'ils se dirigeaient vers la grande salle du conseil — traversant les couloirs rénovés, les escaliers nettoyés, les salles décorées — Elysia ne put s'empêcher de jeter un dernier coup d'œil par la fenêtre, vers le ciel où la lune commençait à poindre, pâle et timide, à l'horizon, annonçant la nuit, les étoiles, le repos.

Le souvenir de Kaelan — la dernière fois qu'elle l'avait vu, vivant, debout, armé — et de Seraphina — sa chute, son corps brisé, son sang sur les pierres — et de ses parents — leurs sourires, leurs rires, leurs adieux — et de tous ceux qui avaient donné leur vie pour ce moment, pour cette paix, pour cette aube — la frappa de plein fouet, comme une vague dévastatrice, comme un raz-de-marée, comme un tsunami d'émotions.

Elle ferma les yeux — un instant, une seconde, une éternité — et laissa les images défiler, les souvenirs se bousculer, les larmes couler — en silence, en secret, en paix.

Adieu, mes amours, pensa-t-elle, ouvrant les yeux, regardant le ciel, saluant la lune. Adieu, mes morts, mes fantômes, mes souvenirs. Que la terre vous soit légère, que les dieux vous accueillent, que les vivants vous gardent.

Je ne vous oublierai jamais — jamais — mais je ne pleurerai plus — plus, plus, plus — car les larmes sont séchées, les deuils sont faits, les pages sont tournées — et il est temps — enfin — de vivre.

De vivre — pour moi, pour Thorian, pour Valoria.

De vivre — pour les morts, pour les vivants, pour ceux qui naîtront.

De vivre — simplement, profondément, pleinement — dans la lumière de cette nouvelle aube qui se lève, douce, timide, mais persistante.

Elle refusa de laisser la tristesse l'envahir — plus jamais, plus jamais, plus jamais — car ce n'était pas la fin, mais le début — le début d'une nouvelle ère, d'une nouvelle vie, d'un nouveau rêve — une ère qu'elle façonnerait avec amour et détermination, avec foi et espérance, avec courage et dignité.

Tandis qu'elle avançait — Thorian à ses côtés, Ser Greydon derrière elle, le peuple devant elle — Elysia sentait le poids de la couronne, non plus comme un fardeau, comme une chaîne, comme une malédiction, mais comme une promesse — une promesse faite à ses parents, à son frère, à tous ceux qui étaient tombés — celle de bâtir un royaume où régneraient la justice, la paix, et l'espoir — un royaume digne de tous les sacrifices, digne de toutes les larmes, digne de toutes les douleurs.

Un royaume digne de la nouvelle aube qui se levait sur Valoria — douce, timide, presque timorée — mais une aube tout de même.